THE
UNIVERSITY
OF CHICAGO
LIBRARY

PIERRE LHANDE

L'INDE SACRÉE

GRANDEUR ET PITIÉ D'UN MONDE

LIBRAIRIE PLON

5e mille

André P. Javelly
1934

L'INDE SACRÉE

DU MÊME AUTEUR

I. ROMANS

Chez PLON : Luis (20e édit.). — Mirentchu (23e édit.). — Les Mouettes (25e édit.). — Mémoires d'un écureuil (18e édit.). — Les Lauriers coupés (32e édit. — Bilbilis (20e édit.).

Chez BEAUCHESNE : Mon petit prêtre, récit d'une mère (50e édit.). — Yolanda (8e édit.).

II. PRÉDICATION

A L'ART CATHOLIQUE : Huit fresques de saints.

Chez BEAUCHESNE : Dieu et Jeanne. (Panégyrique de sainte Jeanne d'Arc, prononcé à Notre-Dame de Paris). — Le Poète Angélique. (Panégyrique de saint Thomas d'Aquin, prononcé à Notre-Dame de Paris).

AUX ÉDITIONS SPES : L'Evangile par-dessus les toits. — Le Bon pasteur. — Les Pauvres dans l'Evangile. — Les Béatitudes. — De Bethléem au Golgotha. — Le Pater. — La France missionnaire. — L'Évangile de la douleur. — Paraboles. — Carillons de fête. — Petites béatitudes pour les jours d'épreuves. — L'Évangile par-dessus les frontières.

III. MÉLANGES

Chez PLON : Le Christ dans la banlieue. *Enquête sur la vie religieuse dans la banlieue ouvrière de Paris* (142e édit. — ★★ Le Dieu qui bouge (60e édit.). — ★★★ La Croix sur les fortifs (30e édit.). *(Couronnés par l'Académie française : Prix Juteau-Duvigneau, 1928; Prix Montyon, 1932).* — *Notre épopée missionnaire :* Madagascar.

Chez BEAUCHESNE : Jeunesse. — Le Pays basque à vol d'oiseau. — Dictionnaire basque-français et français-basque. — La France rayonnante.

Chez DE GIGORD : Un Maître humaniste, le Père Longhaye *(Couronné par l'Académie française).*

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1934.

PIERRE LHANDE

L'INDE SACRÉE

GRANDEUR ET PITIÉ D'UN MONDE

Avec 29 gravures hors texte et 2 cartes dans le texte

PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Tous droits réservés

BV3265
.L7

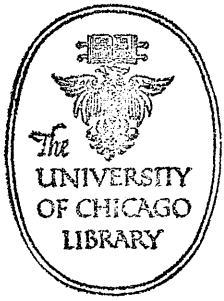
Nihil obstat.

ALEXANDRE BROU, S. J.

IMPRIMATUR

Lutetiæ Parisiorum,
die XX° Junii 1934.

† Joannes CARD. VERDIER
Archiep. Paris.



Copyright 1934 by Librairie Plon
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

PRÉFACE

Un très grand nombre de missionnaires de tous Ordres qui travaillent dans les Indes à la propagation de l'Évangile seront déçus sans doute et peut-être affectés de ne point trouver, soit dans nos cartes, soit dans nos tables la moindre mention des postes, des districts, voire même des diocèses et des missions où ils se dévouent de toute leur âme.

Nous regrettons profondément de leur infliger une telle déception. Mais notre excuse est des plus simples. Nous ne parlons que de ce que nous avons vu de nos yeux. Or, il nous était matériellement impossible, durant un séjour d'à peine quatre mois, de parcourir un territoire d'une superficie de 4 675 809 kilomètres carrés et de visiter en détail 44 grandes missions groupant un ensemble de plusieurs millions de catholiques. Nous ne pouvons même pas, hélas, nous flatter d'avoir pu rendre visite, dans leurs postes respectifs, à tous les chefs de districts (et à plus forte raison à tous les défricheurs isolés) de la chère mission qui nous avait appelé : celle du Maduré. Tout compte fait, nous n'avons pu prendre contact qu'avec les principaux centres des archidiocèses et diocèses de Trichinopoly (Maduré), de Tuticorin, de Pondichéry, de Kumbakonam, de Madras,

DIV

de Meliapour, de Mysore (Bangalore), de Goa, de Bombay, plus les archidiocèses et diocèses ceylanais de Colombo, de Trincomalie et de Kandy.

On nous objectera peut-être que des expériences aussi fractionnées, des enquêtes aussi dispersées ne nous donnaient pas droit à adopter pour notre livre un titre aussi général que *Grandeur et pitié d'un monde : l'Inde sacrée.* Tout au plus pouvions-nous intituler cet ouvrage : *En zigzag à travers l'Inde méridionale.*

Mais dans un pays comme l'Inde, entièrement dominé par des problèmes religieux, politiques et sociaux d'ordre général, on ne saurait aborder la psychologie d'une population même fractionnaire, la physionomie d'une région même circonscrite, sans rencontrer les grandes questions maîtresses qui régissent les mœurs, les traditions, la mentalité, l'histoire de ce grand peuple et de ce grand pays. A tous moments les conversations et les recherches obligent le visiteur à s'évader du cercle restreint de son observation directe. Des incursions s'imposent dans le domaine plus large des institutions indiennes. Le plus insignifiant village du Marava ou de la vallée de Watrap échappe à toute compréhension, si l'on n'a d'abord étudié des problèmes vitaux tels que celui des castes ou celui des rites hindous. Toute l'Inde, peut-on dire, est dans la moindre de ses bourgades, peut-être même dans le plus banal en apparence de ses habitants. Tel est le motif forcé de généralisations que d'aucuns, peut-être, trouveront arbitraires ou prématurées.

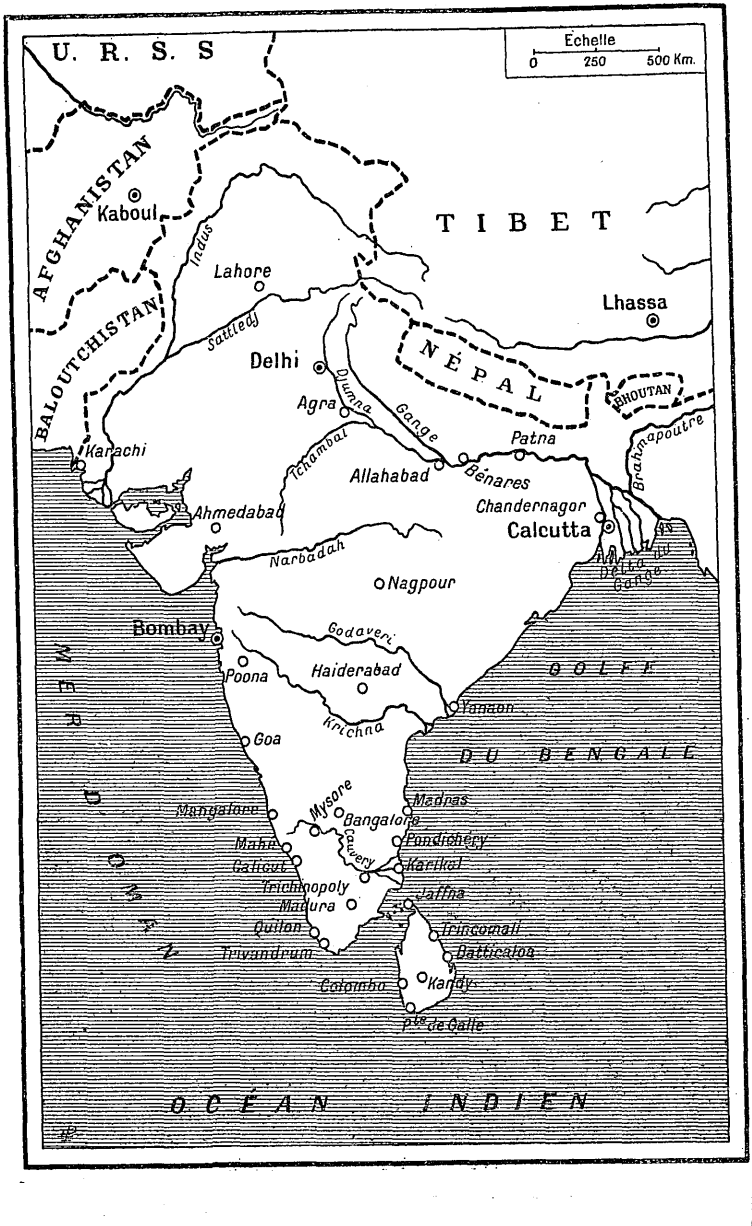
Au fait, nous ne gardons aucune illusion sur l'accueil, nécessairement très divers, qui sera fait à ce livre, autant parmi les missionnaires ou les indianisants européens que parmi les indigènes de toutes religions et de toutes mentalités. La physionomie d'un pays comme l'Inde est trop complexe pour qu'on se flatte de le définir dans tout son

prodigieux ensemble. Tel aspect qui ici révèle son vrai visage, là le trahit. Il nous faut donc, bon gré mal gré, nous résigner à des différences d'appréciations qui naîtront de cette diversité.

Qu'il nous soit permis seulement d'attirer l'attention de nos contradicteurs éventuels sur le fait que toutes nos observations directes ont été prises dans l'ambiance particulièrement mouvante et passionnée de l'Inde méridionale. Ici, comme en France, le « facteur midi » ne saurait être négligé. Ceux de nos lecteurs dont les expériences ne concorderaient pas rigoureusement avec les nôtres seront toujours libres d'attribuer ces divergences à ce qu'un ancien visiteur de la Mission, d'une grande finesse d'esprit, le R. P. de Scorailles, appelait en souriant « la part du soleil du Maduré. »

Paris, 18 avril 1934,
en la fête de saint Joseph.

N.-B. — Les illustrations de ce volume sont dues à notre dévoué compagnon de voyage, le P. Van Spreeken, l'habile cinéaste, qui avait déjà travaillé pour notre volume sur Madagascar.



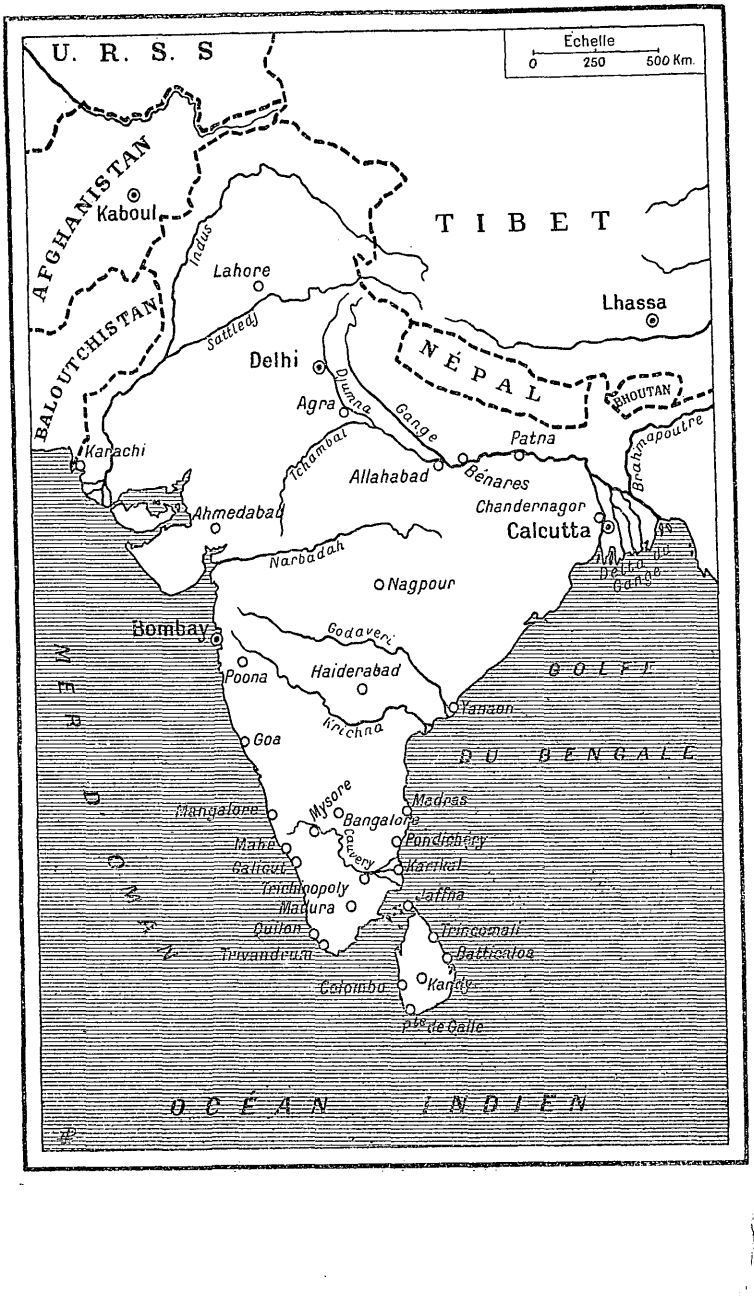
U. R. S. S
Echelle
0
250
500 Km.
AFGHANISTAN
Kaboul
BALOUTCHISTAN
Indus
Lahore
Sattledj
Delhi
TIBET
Lhassa
NÉPAL
BHOUTAN
Djumna
Agra
Gange
Patna
Brahmapoutre
Karachi
Tchambal
Allahabad
Bénares
Chandernagor
Calcutta
Ahmedabad
Narbadah
Delta du Gange
Nagpour
Bombay
Godaveri
Poona
Haiderabad
GOLFE
Yanaon
Krichna
Goa
DU BENGALE
Mysore
Madras
Mangalore
Bangalore
Mahé
Pondichéry
Cauvery
Calicut
Karikal
Trichinopoly
Jaffna
Madura
Quilon
Trincomali
Trivandrum
Batticaloa
Colombo
Kandy
Pte de Galle
MER D'OMAN
OCÉAN INDIEN

INTRODUCTION

LES PORTES DE L'INDE : BOMBAY ET CEYLAN

Il était écrit que le voyageur qui aborda, il y a trois ans, au port de Majunga, dans la grande île malgache, au milieu du fourmillement gracieux des lambas, n'éprouverait rien de son allégresse exotique d'antan lorsqu'il mettrait le pied pour la première fois sur le sol de l'Inde, à Bombay.

Sous un ciel de nacre, par une mer calme et tiède, le *Mongolia*, le grand paquebot ocre et noir de la « Compagnie Péninsulaire et Orientale », s'avance lentement vers une ligne cendrée de collines, au petit jour. Le mystérieux pays qu'on imagine fulgurant de lumière a tout l'aspect grisâtre des continents européens. Quoi ! est-ce là l'Inde sacrée, l'Inde des féeries et du soleil, l'Inde des mythes fabuleux dans le décor des temples grandioses avec leurs éléphants blancs et l'escorte éblouissante des radjahs? Passe-t-il sur les vagues des senteurs capiteuses d'épices ou de fleurs, des relents de terre chaude? Non, rien. Au premier abord, cette nature, que l'on dit si riche, semble une nature morte. Elle l'est, en effet. Des forêts, des jardins, des champs nous attendent : ils n'ont point de mystère. Nous trouverons des buissons de bougainvilliers, d'azalées ou de rhododendrons aux teintes les plus écla-



U. R. S. S
Echelle
0
250
500 Km.
AFGHANISTAN
Kaboul
BALOUTCHISTAN
TIBET
Lhassa
Indus
Lahore
Sattledj
Delhi
NÉPAL
BHOUTAN
Djumna
Agra
Gange
Patna
Brahmapoutre
Karachi
Tchambal
Allahabad
Bénares
Chandernagor
Calcutta
Ahmedabad
Narbadah
Delta du Gange
Nagpour
Bombay
Godaveri
Poona
Haiderabad
GOLFE
Yanaon
Krichna
Goa
DU BENGALE
Mysore
Madras
Mangalore
Bangalore
Cauvery
Pondichéry
Mahé
Calicut
Karikal
Trichinopoly
Jaffna
Madura
Quilon
Trincomali
Trivandrum
Batticaloa
Colombo
Kandy
Pte de Galle
MER D'OMAN
OCÉAN INDIEN

INTRODUCTION

LES PORTES DE L'INDE : BOMBAY ET CEYLAN

Il était écrit que le voyageur qui aborda, il y a trois ans, au port de Majunga, dans la grande île malgache, au milieu du fourmillement gracieux des lambas, n'éprouverait rien de son allégresse exotique d'antan lorsqu'il mettrait le pied pour la première fois sur le sol de l'Inde, à Bombay.

Sous un ciel de nacre, par une mer calme et tiède, le *Mongolia*, le grand paquebot ocre et noir de la « Compagnie Péninsulaire et Orientale », s'avance lentement vers une ligne cendrée de collines, au petit jour. Le mystérieux pays qu'on imagine fulgurant de lumière a tout l'aspect grisâtre des continents européens. Quoi ! est-ce là l'Inde sacrée, l'Inde des féeries et du soleil, l'Inde des mythes fabuleux dans le décor des temples grandioses avec leurs éléphants blancs et l'escorte éblouissante des radjahs? Passe-t-il sur les vagues des senteurs capiteuses d'épices ou de fleurs, des relents de terre chaude? Non, rien. Au premier abord, cette nature, que l'on dit si riche, semble une nature morte. Elle l'est, en effet. Des forêts, des jardins, des champs nous attendent : ils n'ont point de mystère. Nous trouverons des buissons de bougainvilliers, d'azalées ou de rhododendrons aux teintes les plus écla-

tantes qui soient ; des perruches, des oiseaux-mouches, des geais bleus, des huppes aux ailes prodigieusement diaprées ; mais futaies, corolles et volatiles, semblent refléter comme une oppression mystérieuse qui pèserait sur les âmes.

Inscrivons tout de suite que le fait dominant de l'Inde, à l'heure actuelle, ce n'est ni la richesse, ni la volupté, ni la poésie : c'est le grand ressort tragique de la disparité et de l'inimitié des castes. Le douloureux problème des « Intouchables », que Gandhi a mis en lumière, s'affirme ici en premier plan avec une crudité singulière.

Les Intouchables, les voici devant nos yeux, dès que nous avons mis pied sur le môle de cette grande ville de Bombay, que les Anglais ont munie, pourtant, de tout le confort d'une cité moderne. Il semble que le pays ait voulu les pousser, en humanités grouillantes, rideau d'opprobres et de douleurs, au-devant de l'étranger qui vient le visiter.

Des mendiants nous assaillent, enfants et femmes, se pinçant d'un geste significatif les lèvres avec leurs doigts effilés d'ambre, frappant, plus expressivement encore, du poing, leur ventre bombé ou de famine ou de nourriture abjecte ; ils entourent les passerelles des tramways, montent audacieusement sur le marchepied des automobiles, poursuivent de leurs lamentations le piéton qui s'éloigne. Sur les trottoirs où remue l'ombre des margousiers ou des mimosas, les charmeurs de serpents, assis sur les talons, leur flûte en calebasse aux lèvres, semblent tenir suspendu au fil de leur modulation aérienne une sorte de fût mouvant et gracile qui luit comme une coulée d'acier fondu. C'est le redoutable cobra dont la tête fine s'orne de deux larges fanons en écaille comme les bandelettes qui encadrent le front des pharaons au musée du Caire, et dont la mince

bouche d'un rose pâle peut cracher la mort. Des montreurs de mangoustes, tirant d'immondes sacs de toile leurs bêtes flasques, essayent d'accrocher la curiosité du passant.

Partout des *intouchables*, rasant, par groupes, les devantures des échoppes qui se prolongent en enfilades. Nus, ou traînant des haillons délavés, ils portent sur le visage l'humiliation de leur séquestration séculaire dans les bas-fonds de la société. Leurs femmes, uniformément vêtues de longs sarraux d'un brun terne, laissant entrevoir, à l'épaule et à la poitrine, des ossatures noueuses, jettent leur caquetage dans les appels des clacksons et le grondement des tramways. Soudain, l'une d'elles, découvrant une denture dégradée, lance, avec un claquement des lèvres, un jet rouge, — le jus de chique de bétel, — tache sinistre qui va ajouter une souillure à toutes celles qui marquent déjà les dalles de pierre jaune.

Un désolant spectacle va terminer la désolante journée où nous avons pris notre premier contact avec l'Inde des opprimés.

Vers les dix heures du soir, comme nous attendions la vedette qui devait nous ramener à bord du *Mongolia* pour atteindre l'Inde du Sud, nous errions sur le quai de la grande gare maritime, située au bord du môle. Sous le grand hall vitré dont la gueule de feu s'ouvrait vers les espaces insondables du mystérieux pays, le beau train blanc anglais qui devait partir le lendemain était formé sur le quai, longue série de wagons clairs portant en lettres rouges sur le ripolin éblouissant l'inscription *Imperial Indian Mail.* Tout semblait désert et silencieux ; mais, sur le ciment des quais, sous la froide nappe des becs électriques, des centaines de corps étaient couchés. C'étaient les coolies qui, en échange de leur labeur du jour, avaient reçu sans doute leur part de riz, puis le droit de dormir à

l'abri de ces hauts vitrages. Leurs corps s'échelonnaient comme dans une grande nécropole, au hasard, là où le sommeil les avait terrassés. Ceux-ci s'étaient écroulés à plat ventre, la bouche collée contre le pavé ; ceux-là, chavirés sur le dos, les deux bras levés en un S. O. S. émouvant ; d'autres dormant, en chien de fusil, sous un haillon trop court qui tire sur leurs pieds et fait saillir un masque osseux de famélique. Des jambes, des torses, des poitrines en sueur luisent entre les linges souillés. Mauvais sommeil : presque tous se remuent, geignent, s'étirent. Une odeur de lainages humides flotte, écœurante, sous le hall. Pas un de ces misérables n'a de chez soi. Ils sont de ceux qui, partout, en ville, en ce moment, jonchent les rues, les places, les ponts, sous les arbres grêles où dorment aussi les corbeaux, grands vidangeurs de cités. Ils ont pour *home* la belle étoile, c'est tout.

Mais, dans cette nuit d'Orient, voici qu'une évocation nous hante... Nous croyons deviner, passant, silencieux, le long de ces files de momies, le divin Ami des pauvres ; nous l'entendons murmurer : « Les renards ont leur tanière... et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Quoi ! Il a donc été, Lui aussi, de ces opprimés, de ces *depressed classes?* Et soudain, à ce rapprochement, le tableau d'abjection que j'ai devant les yeux prend une auguste grandeur...

Ah ! que nos pauvres problèmes sociaux d'Europe apparaissent mesquins auprès de ces situations tragiques !

*
* *

Mais ces problèmes, ce n'est pas encore pour nous le moment de les aborder. Pas davantage le lieu, car c'est surtout dans le Sud que nous trouverons le théâtre classique de toutes ces divisions et de tous ces conflits.

Reprenons donc notre bateau et cinglons encore durant un jour et deux nuits, vers la grande porte méridionale des Indes : Ceylan et le Pont d'Adam (1).

Autant est âpre et sévère le premier aspect du mystérieux pays quand on l'aborde par Bombay, autant il est enchanteur quand on va le prendre par l'île de rêve qui le précède à la pointe du sud et porte un surnom de féerie : le « paradis terrestre ».

Au petit jour, le ralentissement du navire annonce aux passagers qui s'éveillent l'approche de la terre magique. Magique en vérité. On a beau avoir accumulé d'avance dans son imagination des visions de profondeurs vertes et d'intenses lumières, la réalité est plus belle encore. Des forêts de cocotiers d'une fraîcheur tendre comme celle des feuilles nouvelles ont surgi de l'Océan Indien. Dans la transparence des horizons légers elles semblent à la fois toutes proches et fuyantes à l'infini, tandis que la ville d'où elles se déprennent, pour étaler au loin leur immense éventail, évoque, par la ligne dentelée de ses petites cubes blancs, les souks assis à l'orée du désert.

Sachons gré à Colombo de ne pas pousser, comme fait Bombay, au-devant du voyageur qui met le pied sur ses môles la troupe famélique des Intouchables. A peine le svelte rischaw où je me suis hissé avec mes bagages, après une visite débonnaire de la douane anglaise, a-t-il roulé quelques mètres sur ses deux grandes roues caoutchoutées, qu'une cité charmante se révèle, avec ses larges boulevards constellés de squares aux fleurs éclatantes et encadrés par une double garde de hauts bananiers. Je ne connais rien d'accueillant comme la résidence épiscopale littéralement

(1) Il faut tout dire : le temps nous a manqué pour explorer le Bombay catholique, ses nombreuses paroisses, ses écoles, surtout son grand collège universitaire actuellement aux mains des Jésuites espagnols.

enfouie au centre d'un vaste et beau jardin et son perron où Mgr Marque, archevêque de Colombo, en soutane violette, nous reçoit avec une affabilité très pyrénéenne. Tout auprès et dans le même décor verdoyant, les Pères Oblats de Marie achèvent d'aménager leur « Welcome House » pour les prêtres de passage, car c'est ici l'escale obligatoire de tout le va-et-vient missionnaire entre l'Europe et l'Extrême-Orient. Sur les claires vérandas superposées s'ouvrent des enfilades de cellules blanches, aux contre-plaqués de bois de rose. Tout y révèle, au premier coup d'œil, une longue expérience de la vie pérégrine en pays chauds : à l'entrée, une forte banquette pour déposer les encombrants bagages ; sous la moustiquaire de gaze, la natte de jonc bien étirée sur son cadre, pourvue d'une couverture légère ; la table de toilette sommaire et pratique ; un jeu de fenêtre à guillotine organisé pour la ventilation : au bout de la véranda les douches et les bains.

Les repas, que préside toujours l'archevêque — quand il n'est pas en tournée à travers son vaste diocèse, — sont pris dans un large hall où se pressent de nombreux hôtes renouvelés chaque jour, puis c'est l'heure du café sous la varangue où viennent converger les nouvelles d'une bonne moitié du monde.

Comment les bons Pères de Colombo, continuellement assaillis par un flot d'étrangers, curieux de visiter la ville, ont-ils encore la patience de leur en faire les honneurs? Les voici toujours prêts cependant à vous montrer leur beau collège Saint-Joseph qui abrite 1 500 élèves et cette vaste chapelle, très moderne, très lumineuse, qui contient aisément les mille étudiants catholiques ; le pensionnat des Frères aux proportions aussi grandioses ; les grands couvents de jeunes filles du Bon Pasteur d'Angers, — Sainte-Brigitte et le Sacré-Cœur, — et celui des Sœurs de la

Sainte-Famille, totalisant un ensemble de plus de 2 000 enfants.

Mais ce qui nous attire de préférence ce sont les églises et les œuvres populaires. Comme dans toute colonie visitée jadis par les Portugais, il y a ici une paroisse dédiée à saint Antoine. Sous le porche, les mendiants sont parqués derrière des barrages de cordes d'où ils assaillent à grands cris les fidèles à l'entrée ou à la sortie. Dans la pénombre de l'intérieur on aperçoit, devant chaque pilier, des formes prostrées d'où s'exhale un roucoulement ou une plainte d'oraison ! C'est déjà la piété démonstrative des Indiens ; les mains noires passent et repassent, d'abord sur la vitre des niches où s'abrite un saint au regard figé, puis sur la poitrine, sur tout le corps, comme pour l'oindre de l'onguent des grâces. Tout autour règne le quartier de Kochireade, dédale de ruelles étroites où grouille la foule, où les écoles tamoules ou cinghalaises, tenues par des sœurs indigènes de Saint-François-Xavier, jettent la mélopée suraiguë des récitations et des prières.

Hors ville, à Kanatta, encore un couvent de Saint-Antoine et plus loin, à Morattuwa, sous la direction des Franciscaines missionnaires de Marie, un grand pensionnat, Notre-Dame des Victoires, avec orphelinat, ouvroir, école ménagère, etc... Dans les salles claires, de petites brodeuses indiennes créent de leurs doigts de fées d'exquis ouvrages dont la vente pourvoit aux besoins des œuvres charitables. A la crèche, on nous montre les nouveau-nés que chaque nuit amène, hélas ! abandonnés, presque mourants, dans le tour ouvert sur la rue et dont chaque jour emporte un grand nombre, baptisés et déjà envolés.

Au seuil de l'Inde païenne, Colombo donne, en vérité, l'impression d'une très grande ville catholique, et c'est le

cœur tout réconforté par le spectacle de ses œuvres florissantes que le voyageur s'en éloignera pour s'enfoncer dans les immensités désolées où règnent l'hindouisme, ou l'Islam. Mais là-bas aussi, ne lui est-il pas réservé d'heureuses surprises?...

Nous n'avions malheureusement pas le loisir de visiter l'immense archidiocèse de Colombo. Nous n'avons pu aller ni à Galle, ni à Jaffna. De Kandy nous avons admiré seulement le magnifique séminaire papal où les Pères Jésuites belges et leurs 120 élèves destinés au clergé indigène de toute l'Inde nous ménagèrent l'accueil le plus charmant. Ce fut même l'empressement de ces jeunes gens, avides d'apprendre des nouvelles d'Europe au point de nous infliger le laborieux exercice d'une conférence en anglais, qui nous empêcha d'aller voir le fameux jardin de l'Ile enchantée, le Paradeynia, avec ses trois cent quatorze variétés de palmiers et ses trois mille espèces de flore indigène. Il fallut nous contenter d'admirer les merveilleuses palmeraies du séminaire et, du haut du belvédère qui les couronne, l'échelonnement infini des plantations de thé, dans leur blondeur légère que coupent, de loin en loin, sur les sommets, les cubes blancs des factoreries.

Un coin cependant de ce « paradis » devait retenir plus longuement notre attention. C'était la mission de Trincomalie et Batticaloa détachée du diocèse de Jaffna en 1893 et confiée aux Jésuites français de la Province de Champagne.

Durant nos années d'études nous avions connu la plupart des jeunes ouvriers qui travaillent dans cette portion du champ du « Père de famille », mêlés à un groupe fidèle et résistant d'ouvriers de la première heure. Comme à Madagascar, nous avons eu la joie de les retrouver gais, pleins

d'entrain, gardant une éternelle jeunesse. Moral d'autant plus méritoire qu'il s'exerce parmi une ambiance tout à fait différente. Dans ce coin perdu de l'Est, la vie chrétienne est très loin d'offrir le consolant spectacle que nous avions noté dans la ville et aux alentours de Colombo. La population catholique y dépasse à peine le chiffre de dix mille fidèles. On n'y compte que neuf églises pourvues d'une résidence et trente-trois localités possédant une chapelle. Chrétientés, pour la plupart très anciennes, datant de l'évangélisation portugaise mais demeurées stationnaires. Presque point de clergé indigène : seulement vingt religieux pour tenir deux grands collèges et pourvoir au ministère pastoral. Quelques communautés religieuses cependant : Frères de Saint-Joseph, Sœurs du Tiers-Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, Franciscaines missionnaires de Marie, Religieuses du Carmel apostolique, etc...

Nous aurions pu croire que devant la rareté des conversions, la monotonie du ministère courant dans des paroisses depuis longtemps stabilisées, le peu de perspectives d'avance et de conquête, nous allions rencontrer des missionnaires sinon découragés, du moins attristés, résignés tout au plus, dépourvus de flamme. Nous avons eu au contraire la surprise de trouver des religieux conscients de la grandeur de leur tâche qui est, avant tout, de « régir et conserver » le bercail que l'Église leur a donné en dépôt. De fait ils ont si bien « conservé » cette mission qu'après trois siècles, elle présente exactement l'aspect qui lui fut imprimé par ses premiers pasteurs. Nous avons noté à tout moment la survivance fidèle des traditions espagnoles et portugaises dans les mœurs, les usages, les cérémonies des diverses paroisses. Dans l'une des principales chrétientés, à Tannamunay, blottie sous les palmiers et les figuiers géants, nous avons assisté à la clôture d'une neuvaine de saint Joseph, donnée, comme en Espagne, aux frais d'un no-

table. La décoration de l'église et du jardin, la profusion des pétards, la musique à grand renfort de cuivres, les bandes d'étoffe déroulées sous les pas du prêtre portant le Saint-Sacrement, les *pasos* ou petits autels portés sur les épaules des fidèles, enfin les improvisations des poètes selon le rite des *saetas* andalouses : tout évoquait le cérémonial des processions nocturnes du Portugal. Il ne manquait même pas au cortège ces danses de garçonnets croisant et frappant en cadence leurs petits bâtons, ni celles des fillettes animant le rythme des pas du bruit du *palmoteo*. Pendant que se déroulait la marche sacrée, la foule criblait les statuettes des saints promenées en triomphe d'une pluie de petits bonbons qu'elle ramassait ensuite avec avidité, comme si ce contact furtif avec les vénérées images en avait fait des objets bénis. A l'issue de la procession il y eut, comme à Séville, distribution aux pauvres d'aumônes et de pains de saint Antoine.

Assurément il pourrait venir à la pensée des missionnaires que, pour maintenir seulement les positions anciennes, il aurait suffi, à Ceylan, comme ailleurs, d'une petite réserve de clergé, soit indigène, soit occasionnel. Ils auraient pu, en considérant leur jeunesse, leur formation minutieuse et longue, se dire : « N'aurions-nous pas été ailleurs d'un plus grand rendement? N'y a-t-il pas au monde — et même bien près de nous, ici dans les Indes, — des points stratégiques pour lesquels l'Église a besoin de pionniers et de défricheurs? »

Les ouvriers de la mission de Trincomalie et Batticaloa n'ont pas raisonné de la sorte. Ils ont accepté en silence leur part d'apostolat moins éclatant aux yeux des hommes et Dieu les a déjà récompensés.

Cela en deux manières. Tout d'abord ils ont réussi cette gageure de créer, à six milles de Batticaloa, la première

chrétienté nouvelle, croyons-nous, qui ait surgi de cette région de l'île depuis le dix-septième siècle. L'un d'eux dont nous connaissions de longue date la piété profonde et le zèle ardent, le Père H..., s'intéressa, voici quelques années, à une agglomération de pauvres planteurs de palmiers, ignoblement exploités par des usuriers et qui vinrent un jour implorer sa protection. Issu d'une famille d'industriels de l'Est et par là même organisateur de race, le Père résolut de grouper ces pauvres gens en association à caractère corporatif. Au moyen des aumônes qui lui venaient de France il put organiser une caisse de prêts à intérêt minime au moyen de laquelle il commença à libérer ces malheureux de leurs dettes et les mit à l'abri des exploiteurs. Étroitement unis, de la sorte, à leur protecteur, ces gens ne tardèrent pas à lui donner leur confiance la plus parfaite. Bientôt ils témoignèrent d'eux-mêmes le désir de connaître davantage une religion qui inspirait de tels gestes de bienfaisance et de solidarité. Ils confièrent leurs enfants au missionnaire qui bâtit pour eux d'abord une école, ensuite une église... De là naquit une jeune communauté chrétienne qui va chaque jour se développant.

A l'heure actuelle, ce petit village de Talamkuddah est presque entièrement catholique. A l'ombre de sa jolie église toute blanche dans la ceinture verte des cocotiers, le Père H... vit pauvrement, aimé des pauvres. Pour avoir une idée de sa popularité il n'est que de l'accompagner dans une de ses visites parmi les cases de terre battue. De toutes les cours clôturées de haies en palmes tressées sortent des vieillards, des femmes, des enfants qui viennent en foule se prosterner devant lui et baiser le bord de sa soutane blanche.

Ceux qui connaissent l'histoire moderne des missions de l'Inde savent avec quel succès cette formule de l'apostolat

social et religieux a été appliquée ailleurs, au Chota-Nagpore, par les Jésuites belges. Il en est résulté le grand diocèse de Ranchi.

Mais il est une autre institution, à rendement efficace aussi, quoique plus lointain, qui soutient l'effort persévérant de la Mission. C'est celle des collèges. L'un, placé sous le vocable de saint Michel, à Batticaloa, présente un fort bel aspect, avec ses cours et ses jardins entourant un vaste édifice aux gracieuses colonnades superposées et comprend environ 300 élèves. L'autre, plus modeste, établi sous le patronage de saint Joseph, à Trincomalie, comptait, l'an dernier, 158 étudiants. Mentionnons également une école normale pour instituteurs tamouls, dirigée par les frères de Saint-Joseph, quatre écoles anglaises pour filles, confiées aux religieuses du Carmel apostolique, trois écoles industrielles pour filles et garçons, plus de nombreuses écoles primaires chrétiennes que fréquentent des enfants en majorité hindous ou musulmans ; enfin des institutions charitables en grand nombre.

La partie la plus importante de cette organisation est assurément celle qui est constituée par les deux collèges. A Ceylan, ainsi que nous le verrons dans les Indes, les missionnaires ont compris que pour christianiser définitivement ces peuples aux ambitions ardentes, il était indispensable d'atteindre leurs élites. Or, à cette tâche le catéchisme ne suffit pas : il y faut un enseignement plus élevé. Ce fait est rendu plus tangible encore par les perspectives d'une accession peut-être prochaine de l'Inde à l'autonomie. Le pays se donnera évidemment pour chefs ceux qui, dans les collèges, auront été initiés aux connaissances européennes et aux modes modernes de gouvernement. On entrevoit dès lors tout ce que pourra rendre, au bénéfice de la religion, le capital d'estime et de sympathie

accumulé par des années d'enseignement, dans le cœur et le cerveau des maîtres de demain.

Ajoutons que la « manière » des éducateurs français est fort appréciée des autorités anglaises. Le gouverneur de Colombo, quand il se rend à Batticaloa ou à Trincomalie, ne manque pas de se faire accompagner au collège par Son Excellence Mgr Robichez et d'exprimer aux Pères sa sincère admiration pour leurs méthodes et leurs résultats. Quant au directeur général de l'enseignement, il ne cesse de suivre avec le plus vif intérêt l'évolution de Saint-Michel qu'il appelle familièrement « son collège ».

Avant de quitter Batticaloa nous avons bien voulu nous prêter, avec un scepticisme souriant, à une expérience, sur l'aimable invitation de nos jeunes confrères. Il s'agissait d'aller écouter, un soir, sur la baie, les concerts mystérieux qu'y donnent, paraît-il, les nuits d'automne, les fameux « poissons chantants » de l'espèce dite *cerithium palustre*. Ces musiciens aquatiques sont munis, assure-t-on, d'une poche sonore dont la compression, au moyen d'une réaction musculaire ou respiratoire, rendrait une note intermittente de basse à modulation très douce de tierce et de quinte. La fusion de ces notes, par centaines ou par milliers, produirait une harmonie étrange à quoi tout vient apporter du mystère : le silence de la nuit, l'émail des eaux, le ciel étoilé. Mais le plus mystérieux de la chose est qu'on n'a jamais réussi à surprendre un de ces mélomanes aquatiques en « flagrant délit de chant ». Par quel procédé inconnu de transmission leur onde sonore traverse-t-elle l'onde liquide pour arriver jusqu'à notre oreille? On se perd en conjectures.

Assurément le problème ne manquait pas d'intérêt pour un amateur déclaré de radiophonie. Docilement nous nous sommes rendu plusieurs fois, dans la nuit, sur l'unique point

de la baie où des témoins fort graves affirment avoir joui maintes fois du magique concert. Nous nous sommes penché sur les eaux, retenant jusqu'au bruit de notre respiration... Rien. Nous n'avons rien entendu... Mais cela s'explique : « Vous n'y croyez pas ! » nous a-t-on reproché.

De fait, si ce n'est qu'affaire de « foi »?...

C'est à une visite beaucoup plus objective que nous ont convié les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie qui tiennent, pour le compte du Gouvernement, la grande léproserie de Mentivu. Le *Leper Asylum* est situé dans une île qu'isole sévèrement une large boucle de la lagune. Par un matin pâle, notre pirogue, que pousse un batelier en long chignon, déchire l'eau calme et bleue. Nous ne retrouverons pas ici les piètres constructions en terre battue des léproseries malgaches. L'Angleterre fait mieux les choses. Ce sont de gracieuses séries de pavillons tout blancs, dont les murs s'arrêtent à mi-hauteur du toit pour permettre une aération continuelle. Les malades y vivent par groupes de quatre ou de six, en petits dortoirs, par quartiers séparés pour hommes et femmes. Ici point de mariages entre lépreux, comme à Madagascar : les ménages même ne peuvent se revoir qu'à des intervalles fixés d'avance. La discipline anglaise est évidemment plus rigide que la nôtre. C'est ainsi qu'on me montre une gentille maman de dix-sept ans à qui on va, ce soir, enlever son bébé pour le préserver de la contagion. Tout le monde dans la léproserie connaît la nouvelle : elle seule l'ignore et couve son petit d'un grand regard riant et tendre de ses yeux noirs qui, cette nuit, vont tant verser de larmes ! Comme à Farafangana, dans l'Ile Rouge, j'ai tenu à célébrer une messe chez les lépreux de Mentivu et j'ai retrouvé dans leur claire chapelle la tristesse et la monotonie de leurs douloureuses mélopées.

A qui voudrait se rendre un compte exact de la situation des Anglais dans le sud de l'Inde, je conseillerais une instructive promenade : celle de Trincomalie. Il semble que dans ce site enchanteur, aménagé savamment pour un but positif, l'Angleterre ait compris qu'elle pouvait accumuler et cacher toutes ses réserves de forces. Colombo est trop en vue, continuellement visité par les bateaux de tous les peuples du monde. Trincomalie, d'accès fort difficile par la terre, n'est point situé sur le grand passage des vaisseaux. Sa merveilleuse baie est sûre et profonde, fortement épaulée à l'est par une armature de montagnes ; la passe, difficile : excellentes conditions pour être en paix chez soi.

De fait on a l'impression que toute la garde de l'Inde est ici et peut-être même toute la réserve en vue d'une affaire avec la Chine ou le Japon. Tout autour de l'anse, à demi dissimulés dans l'échelonnement des palmiers, brillent, en perspective presque infinie, d'énormes réservoirs d'essence et d'huile remplis à bloc, surveillés par l'aviation, défendus au besoin par la montagne voisine bourrée de soutes à poudre et percée de meurtrières à canons. Naturellement tous ces abords sont sévèrement interdits, sauf aux officiers de la marine anglaise. Que l'Inde, en apparence si peu gardée, vienne à bouger dangereusement : et, en une nuit, ces noirs destroyers, qui rayent de leur long corps de caïmans sombres cette baie de rêve, iront bombarder les ports et jeter des troupes fraîches sur les rivages.

Pour le moment les Anglais de Trincomalie sont fort pacifiques. Ils se sont taillé, assez loin de la ville, un petit paradis britannique avec ses coquets bungalows, ses *courts*, ses terrains de golf. Paradis défendu où nul indigène, nul Européen même ne peut aller les déranger s'il n'est possesseur d'une carte spéciale. Je vois avec stupeur, venant de la réduction anglaise, passer le long du port une

magnifique « conduite intérieure « : au volant, une miss élégante, blonde à souhait. Quel contraste avec les « tacots » de mes pauvres missionnaires et avec toute cette ambiance du port où grouille la plèbe des intouchables !

Déjà au seuil de son grand empire des Indes, s'esquisse la tactique coloniale de ce peuple : organiser confortablement les divers rouages de civilisation, — routes, dispensaires, hôpitaux, écoles de tous grades, tribunal, police ; — préposer à tous ces services des indigènes dont seuls les grands chefs seront en liaison avec les vrais maîtres ; se ménager, pour ses déplacements, des trains de luxe anglais, des gîtes d'étape *(rest houses)* et de grands hôtels anglais ; et puis s'isoler, se parquer dans une petite Angleterre où l'on pourra commodément attendre de retourner bientôt à la Grande, la Riche, l'Unique...

PREMIÈRE PARTIE

INTOUCHABLES ET FILS DES DIEUX

CHAPITRE PREMIER

LES INTOUCHABLES

Par une étrange anomalie, les deux petits steamers anglais qui font le service journalier entre le port cinghalais de Talaimannar et le môle indien de Danushkodi, par le détroit du Pont d'Adam, sont commandés par des officiers des H. M. S. catholiques, ont des équipages goanais, presque entièrement catholiques.

La surprise est grande pour le missionnaire français qui a déjà touché Bombay, la cosmopolite, et traversé par un long train de nuit Ceylan, la bouddhiste, de s'entendre interpeller, en montant à bord, par le jeune commandant qui lui dit en excellent français :

— Soyez le bienvenu, mon Père ! Tout est prêt, sur le pont, pour votre messe.

En effet, à l'arrière du bateau, un autel a été dressé, fleuri, orné de drapeaux, à peine isolé du pont des passagers par des tentures. Rien ne manque : ni les cierges rituels ni les burettes garnies ; pas même les petites hosties dans une patène pour les hommes de l'équipage qui vont communier. Est-ce bien dans le grand continent hindou que va nous déposer au bout de deux heures de traversée, ce boat sur lequel va descendre Celui qui a dit, voici bientôt deux mille ans : « Allez ! enseignez tous les peuples ! baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit » ?

Aux premiers grondements des hélices en marche répondent les versets de l'*Introibo*. Deux matelots de l'Inde de saint François-Xavier, deux Goanais servent la messe, joignant très haut sur la poitrine leurs rudes mains noires. Le commandant, debout, en veste blanche, sa casquette galonnée d'or au bout des doigts, au premier rang. Des passagers aussi, des catholiques, tandis que, derrière les tentures, les autres, hindous ou protestants, font silence pour ne pas troubler l'office. Par bâbord lentement défilent sur l'étendue bleue les arêtes des roches qui défendent la passe et dont la ligne, régulière comme des piles de pont, a fait donner à ce chenal le nom de « Pont d'Adam ». Au moment de la communion plusieurs marins en vareuse viennent s'agenouiller en cercle devant l'autel, tenant à deux mains le plateau de métal doré en usage ici, comme dans le Portugal du seizième siècle, bien avant les récentes ordonnances de Rome. Et c'est en portugais que tout à l'heure ils réciteront à haute voix les prières de l'action de grâces. Franchement la « protestante Angleterre » n'a pas eu souci de ménager, à la porte de son grand Empire indien, une mise en scène bien anglaise. François-Xavier, s'il retournait après quatre cents ans à l'antique fief des « rois très fidèles », ne pourrait-il penser que la gloire des armes portugaises est toujours intacte au delà des mers?

L'Angleterre, nous ne l'apercevrons pas davantage sur le môle de Danushkodi où vient s'amarrer notre petit paquebot. Les douaniers qui ont pris soin de visiter — rondement, nous l'avons dit, — nos bagages à l'entrée de Ceylan savent bien que nous n'avons guère pu acquérir dans le trajet d'objets de contrebande. Formalités insignifiantes. Le train de la *South Indian Railway C*°, rangé sur la digue, avec ses longs wagons bruns d'extérieur uniforme mais infiniment variés au dedans selon les catégo-

ries de voyageurs, démarre lentement entre un double décor de lagunes et de sables. Voici l'Inde, la vraie. Ouvrons bien les yeux.

Comme à Bombay, le premier spectacle qui frappe le regard du voyageur, durant le trajet comme à l'arrêt dans les gares, c'est celui de deux humanités à la fois sœurs et étrangères : sœurs par la commune patrie, étrangères par la diversité des castes. D'un côté la plèbe qui grouille nue, vulgaire, humiliée, soit dans l'entassement des wagons de quatrième classe, soit aux abords des paillotes, le long de la voie ; de l'autre, les brahmes, droits et beaux comme des dieux, vêtus de blanc, solitaires et superbes. Ces derniers ne nous apparaîtront guère, aujourd'hui, que dans ces parages de la pointe sud avoisinant la pagode célèbre de Rameswaram, puis sur le quai de la gare de Ramnad, surtout au terme de notre voyage, à Trichinopoly. Une bonne partie du trajet s'accomplira en pays de basses castes dans une ambiance pariate. C'est pour nous une occasion précieuse pour examiner de plus près ces « hors la loi » qui nous sont déjà apparus à Bombay lors de notre premier contact — si l'on peut dire ! — avec les Intouchables.

Dans tous les pays de l'Inde, les Parias constituent une fraction maudite de l'humanité, et cela depuis les temps les plus reculés, puisqu'il est déjà fait mention d'eux dans le livre antique des « Pouranas ». On pense généralement qu'ils représentent les races vaincues par les envahisseurs venus du Nord, sans parler des individus des autres castes, expulsés de leur milieu pour leurs infractions aux lois ou pour l'ignominie de leur conduite. Leur nom viendrait du mot tamoul « parey », qui signifie tambour, instrument dont ils ont le monopole et qui est impur aux

yeux des Indiens, puisqu'il est fait de la peau d'un être mort.

Le Paria est, de naissance, voué au mépris de l'Inde, travailleur forcé des plus basses besognes. Cultivateur, il ne possède jamais une terre en propre, chassé ou misérablement payé, au gré du maître qui l'emploie. Il est Paria, il le sait. On ne lui doit aucune justice : les témoignages de bonté lui apparaîtraient comme une anomalie, presque une déchéance.

Récemment, pourtant, les Parias de Ramnad ont envoyé au vice-roi une pétition pour demander que soient abolies certaines dispositions infamantes auxquelles ils sont soumis et dont ils donnaient la liste :

1° Les femmes n'ont pas le droit de porter des corsages, mais seulement le « sari », longue pièce d'étoffe dont elles s'enveloppent le corps en diagonale ;

2° Elles ne peuvent avoir dans leurs cheveux ni fleurs ni ornements d'or, mais seulement, aux oreilles, des anneaux de plomb qui leur étirent les lobes jusque sur les épaules ;

3° Les hommes ne sauraient porter de chemise, mais ils doivent avoir toujours la poitrine découverte, leur pagne ne dépassant jamais le genou ;

4° Il leur est interdit de se servir d'ombrelle et d'être chaussés de sandales.

En dépit de ces réclamations, — n'émanant, du reste, que d'une petite fraction d'entre eux, — les Parias n'envient point le sort des autres castes. Ils se considèrent comme soumis fatalement à une irrévocable destinée. Le dogme de l'égalité entre tous les humains ne trouvera crédit chez eux qu'à la longue.

Un Européen imaginerait difficilement le degré d'abaissement où l'Indien moyen, à plus forte raison l'Indien de

haute caste, tient cette malheureuse classe. Jamais il ne touche un Paria. Son haleine, sa parole, son ombre même sont une souillure, comme le contact des eaux, des aliments, des cruches et des ustensiles de cuisine dont il s'est servi.

Un jour, dans le Marava, je me suis fait escorter par de petits Parias chrétiens pour visiter la bourgade des Nayakers, descendants de guerriers. A un angle de la ruelle où je débouche, une femme de cette haute caste, qui s'en revient de la fontaine portant sa cruche de grès sur la tête, m'aperçoit et sourit avec politesse. Mais, soudain, derrière moi, elle a vu mes jeunes compagnons. Aussitôt, protégeant à deux mains son vase de grès qu'aucun être abject ne pourrait toucher, elle se plaque contre la muraille et toise les malheureux garçons avec un tel dégoût, une telle horreur sur son visage crispé, que je crus bien, un instant, qu'elle allait défaillir. Quand nous fûmes passés, je la vis qui, sa cruche dans les bras, arrosait abondamment le chemin que nous avions foulé.

Jusqu'ici, l'Angleterre est arrivée, à force de calcul et de doigté, à conjurer la ruée les unes contre les autres de ces classes ennemies : « Priez Dieu, me disait, à bord du *Mongolia*, un officier supérieur catholique de l'armée anglaise des Indes, pour que l'Angleterre ne déserte pas sa tâche dans ces pays ou ne soit pas empêchée de l'accomplir. En dépit de ses lacunes, cette tâche est nécessaire, si l'on veut que l'Inde ne devienne pas un immense théâtre de nouveaux et bien plus graves « massacres d'Arménie ».

On sait que Gandhi prit récemment la défense des « Intouchables » et tenta, non sans courage, d'abolir quelques-unes des formes les plus cruelles de l'ostracisme auquel ils sont soumis. Beaucoup, en Europe, ayant en-

tendu vanter les sentiments humanitaires du célèbre agitateur, son horreur du mensonge, ses vertus de simplicité, de pureté et de pauvreté, ont cru à la sincérité de son idéal et pensaient qu'il serait peut-être le sauveur de l'Inde. On avait recueilli sur ses lèvres des axiomes empreints de toute la douceur de l'Évangile. A Paris, notamment, dans ses conseils aux étudiants de son pays, il avait prôné la beauté d'une vie pure et humble ; et tout le monde a lu les pages émues qu'il a consacrées, dans son *Autobiographie*, à sa visite à Notre-Dame.

Quoi qu'il en soit de ses vertus privées, beaucoup aux Indes pensent que, dans sa campagne pour la réhabilitation du Paria, Gandhi visait surtout un but politique. En vue du jour où l'Inde serait un État libre, il voulait renforcer le bloc assez peu cohérent de la majorité hindoue en face de la minorité menaçante et compacte du bloc musulman.

En effet, les Parias et autres Intouchables qui leur sont assimilés, comme les « Sakiliers » ou savetiers, et les « Tottys » ou vidangeurs, forment un ensemble de quarante-deux à quarante-cinq millions : chiffre assez appréciable pour pouvoir renforcer notablement la masse hindoue en regard des quatre-vingts millions de musulmans. Après avoir inscrit dans le « Pacte de Poona » et soutenu devant la Table Ronde, à Londres, le principe théorique du relèvement des classes, le Mahatma développa peu à peu le fond de sa pensée. Dans une série de manifestes, émanés pour la plupart de sa prison, il réclama l'admission des Parias dans les temples. De fait, les Intouchables peuvent bien avoir leurs idoles, ou même leurs pagodins dans les enceintes de leurs quartiers maudits mais ils sont sévèrement tenus à l'écart des sanctuaires des dieux.

A ses yeux c'était là l'iniquité la plus criante, dans le sort fait aux Parias : « Les temples, criait le Mahatma, sont

la maison de Dieu. Tout homme, quelque abject qu'il soit dans l'échelle sociale, a droit à aller implorer chez lui son dieu. » Les tenants de l'orthodoxie hindoue lui répondaient : « Nos temples ne sont pas des églises où chacun est libre d'entrer ; ce sont les palais d'un grand seigneur, du dieu qui, ainsi que les grands radjahs, ne doit avoir dans son entourage que des serviteurs, des courtisans, des ministres de son choix. Le sans-gêne et l'ignominie des Parias lui imposeraient une présence incompatible avec le protocole officiel. De plus, le temple est un centre rayonnant d'énergies spirituelles : la présence d'un Paria impur affaiblit ou dissout ce foyer d'énergies. »

D'autre part, il est interdit aux Parias de fréquenter les lieux d'enseignement public. Dans la seule Présidence de Madras, on ne compte pas moins de mille deux cent quarante écoles où les Parias ne sauraient avoir accès. Dans la plupart des autres, ils sont habituellement parqués derrière des balustrades, où ils ne peuvent saisir que par-dessus les têtes des enfants de hautes et moyennes castes quelques miettes de l'enseignement commun. Sur ce point encore le Mahatma tenta de réagir.

On se rappelle que, pour mettre fin à ces brimades et provoquer un vote d'adhésion à sa campagne de la part des maîtres de l'Inde, par un pathétique à quoi l'Hindou n'est jamais insensible, Gandhi n'hésita pas à recourir à la pire des intimidations, à l'argument de vie ou de mort : la grève de la faim. Ces manifestations du grand réformateur ont produit un beau tapage durant notre séjour dans l'Inde. Bien que l'ensemble du pays — et le gouvernement lui-même — se fussent rendus à la force de son émouvant argument du don de la vie, ce n'étaient, partout, que démonstrations contradictoires, les partisans de Gandhi décrétant l'ouverture de temples célèbres, tels que, par

exemple, Sriringam et Trichandur, et les brahmes ou les prêtres proclamant, au contraire, l'inviolabilité en fait de leurs pagodes.

Du fond de son cachot, Gandhi ne cessait de crier : « Mon jeûne est la conséquence d'un appel divin. L'intouchabilité est la malédiction de l'hindouisme. Les « Harrijans » (Parias et autres) doivent sentir dans leurs villages que leurs fers sont tombés. Nous adorons le même Dieu. Si les principes du « Pacte de Poona » ne sont pas mis en application par les Hindous de caste, comment pourrais-je vivre sous le regard de Dieu et des hommes? Je suis un otage. Je jeûne pour éveiller la conscience de mes amis. Je ne puis changer d'attitude aussi longtemps que je n'ai pas touché du doigt mon erreur. » Par ailleurs, il tâchait d'atténuer l'effet de sa proclamation en jetant du lest sur les points non essentiels : « Je n'exige pas la liberté du mariage hors de la caste, ni la communauté de table : ce sont là des questions purement sociales ; je poursuis ma campagne en faveur des Intouchables par la persuasion, non par la violence. Je revendique leurs droits à l'éducation. »

Le désordre ne cessait pas pour autant. A Cochin, un meeting d'orthodoxes soutenait les chefs du temple de Guruvayur qui refusaient d'ouvrir l'enceinte sacrée aux basses castes. D'autres réunions tumultueuses avaient lieu à Négapatam, à Trichinopoly, à Madras. Dans cette dernière ville, le brahme Suryanarayam écrivait au Mahatma : « Vous n'avez pas le droit d'imposer vos vues aux autres. Vous dites connaître l'Inde, mais tous vos voyages dans le pays ont été organisés par vos amis de telle sorte que vous n'avez jamais rencontré les hommes qui vous auraient renseigné sur la mentalité du peuple hindou. Vous ne connaissez pas nos temples ; et les brahmes qui vous entourent ne sont pas des orthodoxes. » D'autres,

tout en acceptant le principe de la réhabilitation, exigeaient des gages : « Que les Parias ne tuent plus de vaches et qu'ils renoncent à manger de la chair de bœuf ! »

Dans notre collège de Trichinopoly, nous avons assisté, un jour, à un concours d'improvisation de nos élèves brahmes sur ce thème : « Les Parias doivent-ils être admis dans les temples? » Durant près de deux heures, nous avons entendu une vingtaine de ces jeunes gens s'exprimer en toute liberté — et, pour la plupart, avec une élégance sobre, pleine de charme, — sur ce sujet délicat. Visiblement, ils reflétaient les mentalités contraires qui s'opposaient à ce moment parmi les hautes castes. Celui-ci, calme, froid, comme figé dans une sérénité marmoréenne, notait très objectivement : « Que les Parias se purifient, comme nous le faisons, de leurs souillures ; qu'ils ne violent pas, ainsi qu'ils le font à tout moment, les lois primordiales de la caste ; qu'ils honorent la volonté de Dieu avant de prétendre l'approcher ! » Un autre, non moins aristocratique, plaidait, au contraire, avec un accent qui se rapprochait étrangement de la charité chrétienne : « Nous adorons le même Dieu ; avons-nous le droit de leur fermer l'accès à sa demeure, à son autel? Le temple est une maison où chacun peut présenter sa demande à Celui qui sait tout et pourra intervenir en sa faveur. Dès lors, il n'y a pas de doute que les Intouchables auraient le droit de se plaindre s'ils étaient continuellement exclus de cette maison d'imploration et exposés ainsi à perdre leurs chances de faveurs spirituelles. » Toutefois, il était notoire qu'en dépit de leur admiration pour Gandhi, la plupart de ces brahmes étaient opposés à la dangereuse réforme. D'autre part, il ne manqua point d'esprits conciliateurs pour proposer que la question fût posée, pour chaque temple, par un groupe qualifié de fidèles et soumis au scrutin général.

De son côté, avec beaucoup de prudence, le Vice-Roi refusait de sanctionner un projet de loi qui serait proposé au gouvernement de l'Inde : « Je dois, concluait Gandhi, essayer de voir dans ce refus la main de Dieu. Il veut m'éprouver complètement. S'il en est ainsi, il me donnera les forces nécessaires, selon sa promesse à ceux qui s'abandonneront complètement à Lui. »

Mais, en dépit de cette déférence, peu à peu il s'énervait : « Peut-être, écrivait-il du fond de sa retraite, a-t-on besoin du stimulant d'un nouveau jeûne? Il faut en finir ou avec l'intouchabilité ou avec moi. Le relèvement économique de l'Inde suivra l'entrée des temples. »

Pourtant, devant l'opposition grandissante, il faisait encore des concessions : « Il n'est pas nécessaire que chaque Paria entre effectivement dans les temples ; il suffit qu'il sache qu'il a acquis le droit de le faire. » A ceux qui l'accusaient de faire de la politique, il répondait : « Quand les orthodoxes de Madras, avec M. Ayyamgar, disent que cette question est purement et simplement un attrape-nigaud sur le terrain politique, ils ne font pas attention qu'avant de faire de la politique, je m'occupais de la question sociale... Je n'ai aucun autre désir que celui de trouver la lumière et la joie dans notre religion ; c'est pour cette raison que je veux un hindouisme purifié. »

Cependant, le parti de Gandhi baissait rapidement. Les brahmes et les prêtres avaient beau jeu à lui reprocher d'avoir touché à un dogme fondamental de la caste, à l'arche sainte de l'hindouisme, en voulant briser les barrières séculaires qui la protègent et en commettant ainsi un crime de lèse-majesté. Appelée à se ranger pour ou contre l'entrée des Parias dans les temples, l'Inde, après avoir, par pitié pour la vie du Mahatma, souscrit au principe de liberté, se prononçait en une majorité immense

contre la mise à exécution du projet. Bientôt, celui qui, à notre arrivée aux Indes, était un demi-dieu, ou même un dieu tout court (puisque, en certains endroits, les honneurs divins lui furent attribués), apparut comme une sorte de sacrilège. « Demander, lui disait-on, qu'une basse caste soit admise dans un temple, c'est demander qu'un non-baptisé puisse recevoir les sacrements de la religion chrétienne. C'est une hérésie. Que les basses castes se bâtissent donc des temples, si le cœur leur en dit, et qu'elles se livrent aux ablutions. C'est leur affaire. Si vous êtes un croyant, vous ne pouvez demander que les temples soient ouverts aux Parias... Au reste, ce serait aller contre le désir de la masse elle-même des « hors-castes », qui ne s'occupe guère de cela, et préparer des batailles. »

En vain Gandhi ripostait par la « déclaration de Poona » du 24 septembre, reconnue par l'ensemble des représentants : « Personne ne sera considéré comme intouchable à cause de sa naissance et ceux qui ont été jusqu'ici regardés de la sorte auront les mêmes droits que les autres Hindous en ce qui concerne l'usage des fontaines publiques, des routes, des écoles et des institutions. » Pour quelques temples d'importance secondaire qui s'ouvraient dans d'obscurs villages du Sud, l'ensemble du pays réclamait le *statu quo* et fermait l'oreille à toute nouvelle menace de mourir de faim, émanât-elle de la bouche du Mahatma. Il estimait que la sainteté et l'efficacité spirituelle des temples n'étaient dues qu'aux lois qui empêchent les personnes souillées d'y entrer ; dès que les impurs y auraient pénétré, ils perdraient toute leur valeur. N'est-il pas stipulé qu'un jeûne de quarante jours dans toute la caste doit expier la profanation d'une pagode par l'entrée d'une personne impure? Et un Brahme de Trivandur de conclure : « Que Gandhi aille jeûner, s'il le veut, à la porte du

Vice-Roi, jusqu'à ce qu'il puisse voir le dernier Anglais hors de l'Inde. Son mouvement contre les temples nous a désintéressés de lui. »

Les orthodoxes ajoutaient : « Qui donc est Gandhi? pas même un brahme ! Il n'a jamais étudié l'hindouisme ; il est venu quêter de l'argent chez les Chettis de Madras pour les injurier ensuite. Il avait juré une guerre à mort aux Anglais, il a été le premier à réclamer leur protection. Le monde est fatigué de sa comédie. Cette exhibition ressemble à un numéro de music-hall pour aguicher le public. »

De son côté, le grand journal de Madras, *l'Hindu*, du 14 décembre 1932, soulignait : « Pour un rien, Ghandi nous menace de jeûner de nouveau : c'est un caprice d'enfant gâté. »

Mais, du moins, les Intouchables furent-ils reconnaissants au grand réformateur de sa généreuse initiative? Pas toujours : « Que Ghandi nous laisse en paix, s'écriait l'un d'eux ; dans le fond, il a partie liée avec les orthodoxes ! » Un autre suspectait ses intentions : « N'y a-t-il pas, disait-il, derrière cette manœuvre, un désir de Ghandi de voir s'ouvrir sa prison sous prétexte de travailler au relèvement social de l'Inde? » Et un dernier de ricaner : « Pourquoi Ghandi, tant qu'il n'est pas en prison, habite-t-il de beaux bungalows? Que ne vient-il vivre avec nous dans nos huttes de paille? » Quant aux musulmans, ils ont déchanté plus rapidement encore. L'un d'eux, sir Mohamed Yakub, écrivait le 26 août 1933 : « Ghandi est un monomane religieux. Il n'y a pas en lui l'étoffe d'un homme d'État et sa politique destructive a été un obstacle placé sur la route du progrès. J'espère que la futilité de son programme est désormais nettement établie. Il est un maître dans l'art de la réclame. Je suis étonné de l'importance qu'on lui attache en dehors de l'Inde. »

Bref, on le voit, l'échec du célèbre réformateur est tel, en ce moment, que, s'il voulait renouveler sa tragique tentative de grève par la faim, il est douteux que l'Inde se levât pour l'en empêcher.

Pourtant, l'homme est habile, souple ; il peut compter sur ses lieutenants. Nous apprenons qu'à l'heure actuelle, changeant de tactique et laissant de côté l'impopulaire réforme, il se prépare à attaquer le projet de Constitution nouvelle proposée par le gouvernement de Sa Majesté britannique sous le nom de *White paper*, ou papier blanc. Pour qui connaît les farouches rancunes de l'Hindou contre quiconque ose toucher à ses dogmes, il est douteux que cette nouvelle volte-face permette à Ghandi de retrouver sa popularité d'antan. Il a touché aux dieux, le crime est irrémissible.

Est-ce à dire que la campagne du Mahatma a totalement échoué pour ce qui concerne l'affranchissement progressif des Intouchables? Assurément non. Le 2 mai 1933 il a été célébré dans toute l'Inde une « journée des Harrijans ». On a pu voir, ce jour-là, dans bien des villes, ce spectacle insolite de centaines d'enfants parias défilant en cortèges où étaient mêlés à eux les enfants de haute caste : « Accrochés aux gopurahs (tours) des pagodes, nos dieux hindous, — écrivait un journal de Madras, — n'en pouvaient croire leurs yeux. Ils se seraient bouché leurs oreilles de pierre s'ils avaient pu entendre les discours prononcés à cette occasion sur l'égalité des castes ! » A la fin de la cérémonie il y eut une ample distribution, en faveur des petits intouchables, de pagnes, de jouets, de friandises et — présent fort utile dans la circonstance — de savonnettes ! Il y eut même, à Gooty, un banquet où l'on vit fraterniser, en dépit des lois les plus élémentaires de la table, des convives de tout rang. Dans les dis-

tricts telougous, où les préjugés sont du reste moins enracinés, on décréta que l'éducation gratuite serait donnée aux Harrijans et l'on créa des bourses en leur faveur, ainsi que des bibliothèques. Vingt et un temples leur furent ouverts : deux autres bâtis expressément pour eux. On désigna soixante-quinze puits de la région où il leur serait permis d'aller puiser de l'eau. Dans la cité de Madras on a vu cette chose inouïe : un Brahme, Sankanarayanu Ayer, bénissant selon le rite hindou le mariage de sept couples de Parias !

Naturellement les disciples indiens ou anglo-indiens du Maître n'ont pas été les derniers à manifester en faveur des Intouchables. L'un d'eux, le docteur Rajan, ne cesse de parcourir les régions du Sud, répétant : « Vous serez Parias aussi longtemps que vous croirez l'être et que vous accepterez l'idée d'une supériorité des autres castes sur la vôtre. » Une autre, une israélite allemande, la doctoresse Margaret Spiegel, par un de ces gestes symboliques qui, là-bas, plus que les raisonnements, frappent les masses, va, avant de commencer un jeûne imploratoire, balayer de ses mains, à Madras, les rues des quartiers parias.

Pour résumer la situation présente, on peut dire que, si l'hindouisme dresse encore devant les intouchables la barrière de son séculaire mépris, des éléments nouveaux de réaction fermentent pourtant dans son sein. Aujourd'hui l'Assemblée législative de Delhi peut bien encore se refuser à sanctionner une loi en faveur des Intouchables. Mais, devant la pression de l'opinion, le pourra-t-elle demain ?

CHAPITRE II

LE CHRIST CHEZ LES PARIAS

Dans le douloureux problème des Intouchables que nous venons d'exposer, il est un facteur important qui nous touche de plus près et qu'il nous faut enfin aborder : c'est l'attitude de l'Église à leur égard.

Un fait doit dominer toute cette question : dans les Indes, comme à Rome, comme en Orient aux premiers commencements, c'est parmi les humbles que le christianisme a trouvé ses premiers fidèles. Aujourd'hui encore, les Intouchables forment une part appréciable de notre troupeau de 3 600 000 catholiques.

Déjà avant François-Xavier, les premiers missionnaires portugais avaient commencé par ranger sous la loi du Christ les esclaves et les coolies des nouveaux maîtres du territoire. Leurs procédés de conversion semblent avoir été sommaires. Ils baptisaient sans préparation bien poussée, les pauvres gens qui se trouvaient sous leur domination. Saint François-Xavier recueillit cet héritage, mais il corrigea les fautes commises, et, au moyen d'interprètes, donna aux chrétiens l'instruction indispensable. Les Paravers qu'il évangélisa sur la côte de la Pêcherie étaient loin d'être de haute caste ; et l'on sait que ses efforts pour entamer la caste orgueilleuse des Brahmes demeurèrent sans aucun effet. Longtemps il fallut se contenter des

populations du littoral qui cherchaient auprès des Portugais protection contre leurs nobles et puissants voisins. Y eut-il là, pour la mission des Indes, une fausse manœuvre, une tare indélébile? Déjà en 1700, un missionnaire français, le P. Pierre Martin, écrivait :

Les Portugais, ne connaissant point, dans les commencements, la différence qu'il y a entre les castes basses et celles qui sont plus élevées, ne firent aucune difficulté de traiter indifféremment avec les unes et les autres. Cette conduite choqua les Indiens et devint très préjudiciable à notre sainte religion, car ils regardèrent dès lors les Européens comme des gens infâmes et méprisables, avec lesquels on ne pouvait pas avoir commerce sans se déshonorer... Ce fut principalement à l'occasion des Parias qu'on recevait avec bonté, comme tous les autres, lorsqu'ils voulaient se faire chrétiens, que les Indiens conçurent tant de mépris pour les peuples d'Europe... Si on eût pris dès ce temps les sages précautions qu'on a gardées depuis près d'un siècle dans le Maduré, il eût été facile de gagner tous ces peuples à la nation portugaise premièrement et ensuite à Jésus-Christ ; au lieu qu'aujourd'hui la conversion des Indiens est comme impossible aux ouvriers évangéliques de l'Europe. Je dis impossible à ceux qui passent pour Européens, fissent-ils même des miracles (1).

L'évangélisation des Parias aurait pu produire des fruits si l'Église avait pu élever socialement leur classe et les pousser individuellement vers une situation meilleure. Sans doute s'est-elle flattée, au début, d'y parvenir, comme elle a fait, comme elle fait encore, dans bien des sociétés moins rigoureusement tranchées et parquées. Mais, ici, les missionnaires se sont heurtés aux lois inexorables dont nous parlions tout à l'heure : le Paria, né Paria, doit mourir Paria. Sur ce point, sa propre règle de conduite est

(1) *Lettres édifiantes et curieuses*, 1er juin 1700. Édition du Panthéon littéraire, tome II, p. 264.

de connivence avec les arrêts inexorables des hautes et moyennes castes. Le Paria instruit, épuré, développé par le christianisme, n'en demeure pas moins confiné dans sa médiocrité native. Voulût-il, par son énergie et son talent, escalader le mur de clôture qui l'enserre, il se verrait à la fois repoussé d'en haut par ses maîtres, et tiré en bas par ses pareils.

Dans d'autres pays, avec d'autres mœurs, l'Église aurait pu compter sur les œuvres sociales pour tirer de leur stagnation séculaire ces rebuts de la société. Mais il faut observer que jusqu'ici l'Inde a manqué cruellement d'organisations de cette sorte. Elle n'a connu que très tard, et dans les grandes cités seulement, les habitations ouvrières, les syndicats, les caisses de secours, les bureaux de placement, etc... Le Paria en est donc resté forcément à son stade primitif et s'est même vulgarisé davantage avec le temps.

Aujourd'hui une évolution se dessine. Beaucoup évitent le mot *paria* comme une injure ; ils disent *Adi-dravidars*, mot qui rappelle simplement leur race. Gandhi appelle les Intouchables les *Harrijans*, mot qui signifierait « amis de Dieu ». Quant à eux, quand on les interroge par mégarde sur leur caste, ils répondent : « Nous sommes des Sarvesuran pillaï (enfants du bon Dieu) ».

Toutefois les chrétiens eux-mêmes de noble ou moyenne caste professeraient volontiers à l'égard de ces « depressed classes » la même répugnance et le même mépris que les païens. Quand on voyage, notamment dans le sud de l'Inde, il ne faut pas longtemps pour reconnaître que ces « frères dans la foi » n'ont entre eux aucunes relations sociales, vivent en agglomérations distinctes et refusent même de se mêler dans les églises. Nous verrons plus loin les abus auxquels donne lieu cet état de choses et les difficultés qu'on éprouve à vouloir y porter remède.

Ceci explique qu'à l'heure actuelle même l'Église ait dû renoncer à ordonner des jeunes gens, pourtant pieux et fort bien doués, mais appartenant par leur naissance ou par leur hérédité à ces catégories d'Intouchables. Récemment, dans le Sud, un « hors caste » ayant été admis aux honneurs du sacerdoce, on a dû se résigner, après un court essai, à l'envoyer dans une région lointaine où, malgré le flair incroyable des Indiens en cette matière, il ne serait point reconnu (1).

Les premiers missionnaires portugais avaient méprisé ces susceptibilités de castes au point de prétendre « désindianiser » les indigènes en les convertissant. François-Xavier, lui, respecta leurs usages, leur costume, leur coupe de cheveux, leur régime. Il alla plus loin. Bien qu'il n'y eût pas de différence essentielle de rang entre les différentes tribus, toutes de basse caste, où se recrutaient ses premiers chrétiens, — Paravers, Kadeyers ou Moucouvers, — il toléra qu'on leur assignât dans les églises des places séparées, laissant au temps le soin d'atténuer, ou

(1) Veut-on des exemples de la sollicitude habituelle des Indiens pour découvrir la caste des hommes auxquels ils ont affaire et de leur intransigeance à ce sujet? Un jour, comme nous escaladions en auto la longue rampe qui mène au séminaire de Shembaganur, situé sur les contreforts des Ghâtes, nous dûmes nous arrêter près d'une cascade pour remplir notre radiateur. Le chauffeur, un Vellage catholique, avise une jeune femme qui s'avance portant sa cruche sur la tête. Il la lui demande. Celle-ci, qui a pris son interlocuteur pour un homme de caste inférieure, se détourne, résiste, refuse. Mais, soudain, le regardant de plus près, prise d'un doute, elle l'interroge : « Quelle est ta caste? — Vellage. » Aussitôt elle abandonne sa cruche en souriant. Dans toutes nos randonnées à travers l'Inde, le premier soin du *driver* et des boys indiens qui nous accompagnaient, dès l'arrivée au gîte d'étape, était d'aller rôder vers la cuisine pour observer le Vatel du lieu. Était-il de caste? Ils entraient dans le bungalow, s'asseyaient à terre devant la feuille de bananier qui leur servait d'assiette et acceptaient de son riz. Mais était-il Paria, — comme cela arriva une fois ou deux, — on les voyait revenir, nullement penauds, du reste ; et ils nous disaient simplement : « Nous ne pouvons manger ici : donnez-nous quelque monnaie pour aller dîner au restaurant d'un brahme. » Culinairement, ils avaient tort. Les Parias sont les meilleurs — disons les moins piètres — cuisiniers de l'Inde. Mais plutôt un mauvais repas qu'une souillure !

même d'abolir, ces apparences d'inégalité (1). Le grand précurseur savait qu'en agissant ainsi, il se ménageait peut-être une porte ouverte pour admettre un jour dans la société des chrétiens ces rejetons de hautes castes si soucieux de n'être point mêlés à la tourbe des Intouchables.

De fait, quand, plus tard, au dix-septième siècle, l'ingénieuse et héroïque tactique d'un P. de Nobili ou d'un Bienheureux de Britto permit d'atteindre enfin les classes élevées, on put s'autoriser de l'exemple d'un Xavier pour leur accorder des privilèges qui, de prime abord, auraient choqué notre sens européen de l'égalité des hommes devant Dieu. Aujourd'hui encore, dans la plupart de nos missions où se trouvent côte à côte des éléments parias et des membres de castes nobles, tels que Vellages, Nayakers, Kallers, etc., on continue de leur réserver, dans les églises, ou des nefs séparées ou des places marquées par des clôtures auxquelles ils accèdent par des portes distinctes. En certains endroits, à Vadakenkulam, par exemple, on a essayé d'un système d'architecture se composant en somme de deux chapelles convergeant en angle aigu vers l'autel unique.

Évidemment, ce n'est là qu'un pis aller, et l'on devine à quelles énervantes disputes entre chrétiens ces dispositions peuvent donner lieu. Ainsi, à Vadakenkulam, le procédé ingénieux d'architecture dont nous venons de parler donne-t-il lieu à des réclamations, selon que le prêtre, à l'autel, se tourne machinalement vers la nef des Intouchables ou celle des privilégiés. Nous-même, un jour, à Trichinopoly, nous avons été pris à parti pour avoir, par ignorance, commencé à distribuer la communion par le côté des Parias. Les disputes, les rixes même, auxquelles

(1) J. Castets, S. J. *la Mission du Maduré*. Trichinopoly, 1924, p. 18, et, dans la *Revue d'histoire des missions*, 1930, p. 547-565, l'article du même auteur sur *l'Église et le problème de la caste au seizième siècle*.

ce déplorable état de choses a donné lieu ne sauraient se compter. Dans une grosse agglomération chrétienne du Maduré un frère convers indigène qu'on tenait pour un homme de basse caste se présentant pour communier le premier sur les degrés de l'autel, les fidèles protestèrent si violemment qu'il fallut s'arranger désormais pour faire communier ce religieux à un autel latéral où il servirait une seconde messe. C'est ainsi que, dans les couvents, il a été impossible de recevoir, même au rang de converses, des jeunes filles de basses castes. Tout au plus a-t-on réussi récemment à créer, à Madras, une congrégation spéciale fondée par les Franciscaines missionnaires de Marie, qui se recrute uniquement parmi les Pariates chrétiennes. Mais, évidemment, ces pauvres filles ne peuvent se vouer à leurs ministères de charité qu'au milieu des gens de leur niveau.

Voilà assurément un milieu dans lequel ne serait point comprise l'anecdote prêtée à Turenne faisant passer devant lui son valet dans la file des communiants en lui disant : « Va le premier ; ici, il n'y a ni valet ni maître : il n'y a que des chrétiens. »

La responsabilité de pareils faits incombe surtout aux hautes castes, à leur orgueil, à leurs susceptibilités ombrageuses, parfois aussi à leur esprit de domination. Un jour, dans le Marava, comme nous demandions à un chef odéage pourquoi, dans ce village tout chrétien à l'exception des Parias, il n'invitait point ces derniers à recevoir le baptême, il nous répondit avec un gros sourire sournois dans sa belle face glabre, les paumes de ses mains ouvertes en avant : « Ah ! c'est que, s'ils devenaient chrétiens comme nous, ils ne nous obéiraient plus ! » Espérons qu'à la longue, le sens de la charité et de la solidarité chrétiennes feront tomber ces préjugés si profondément enracinés et abattront ces inconcevables barrières. Cependant, il ne faut

pas se le dissimuler, l'esprit de caste est plus que l'esprit de famille, de race même ; il tient étroitement à toute l'antique armature religieuse de l'Inde, il a pour lui la force sourde et profonde des dogmes auxquels on a renoncé sans doute, mais qui imprègnent encore l'intelligence et surtout la sensibilité. Après tout, y a-t-il tellement longtemps que nous nous en sommes nous-mêmes débarrassés dans les sociétés les plus conservatrices et traditionalistes de la vieille Europe? On montre bien encore, dans maintes églises du pays basque, la petite porte latérale, et même parfois la nef, qui étaient jadis exclusivement réservées à l'autre tribu abjecte, quoique chrétienne, des Cagots. Il subsiste çà et là des vertiges de cimetières cagots, petites enclaves clôturées de murs dans l'enceinte commune. A l'heure actuelle même, les descendants de cette caste vivent en dehors des villages, dans des cabanes. Ils ne sont jamais admis à table dans les banquets et, de mémoire d'homme, il n'a été célébré de mariage entre les deux castes. L'évêché même ne reçoit pas d'enfant de Cagots au séminaire, sachant bien qu'il ne serait agréé dans aucune paroisse. Dira-t-on que c'est là un manque d'esprit chrétien chez l'un des peuples les plus profondément imbus de vie catholique? Nous ne le croyons pas ; c'est plutôt une survivance très nette de cet ancien « esprit de caste » qui est vieux, sans doute, comme l'humanité.

La campagne lancée par Gandhi dans le domaine social et dont nous avons parlé ailleurs a eu évidemment sa répercussion jusque dans le domaine catholique. Des chrétiens eux-mêmes se sont élevés contre ces classifications odieuses, introduites par l'esprit de caste. Voici comment l'un d'eux, au dernier Congrès catholique de toute l'Inde *(All India catholic congress)*, dénonçait l'acuité du mal :

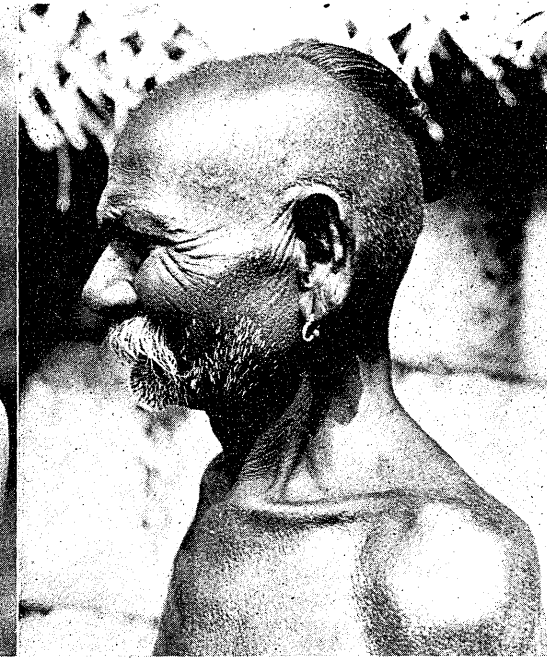
J'espère que la situation est différente dans les autres parties du pays ; mais on doit généralement admettre que dans les

districts tamouls il n'y a personne plus entiché de la caste que les soi-disant castes catholiques. Un catholique ne veut pas seulement amener sa caste à l'Église et parquer les opprimés dans un coin séparé par des barrières ; mais dans l'acte même de la réception de l'Eucharistie, en présence de Notre-Seigneur, il veut une place d'honneur et ferait des difficultés si la communion était donnée à un simple opprimé avant que tous les gens de sa caste l'aient reçue. Cet orgueil de caste est la cause de bien des malheurs... Parfois des évêques sont victimes de l'insolence des chrétiens lorsqu'ils veulent améliorer la situation. Avec un esprit de caste il n'y a pas à s'étonner qu'il n'y ait aucune vie sociale parmi les catholiques.

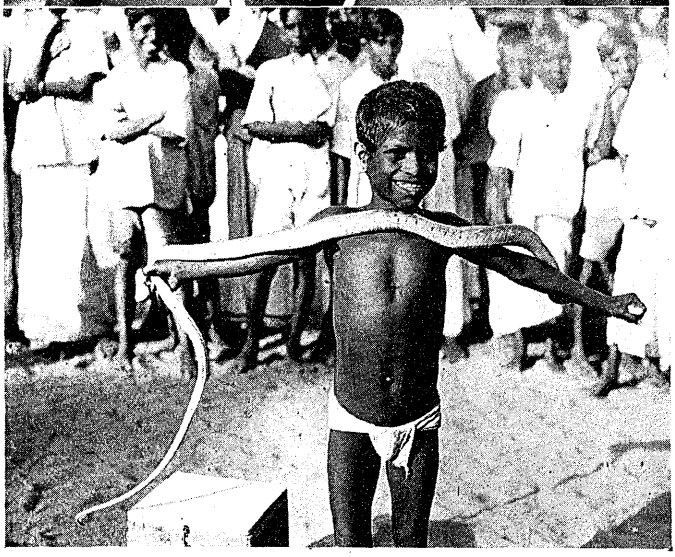
Dans la seule année 1933, les catholiques de Trichinopoly n'ont pas signé moins de trois circulaires pour inviter leurs coreligionnaires à supprimer les barrières des castes. La première, signée par un groupe d'intellectuels au nombre d'une dizaine, faisait ressortir le danger d'une telle situation du fait de la propagande antireligieuse exercée notamment par l'Association du Self-Respect :

Les ennemis de Dieu, disaient-ils, ont beau jeu d'exploiter toutes ces susceptibilités en promettant l'égalité sociale au prix de l'irréligion. Aussi, l'année dernière, dans le seul district de Trichinopoly, plusieurs centaines de nos frères des classes dites « méprisées » ont-ils boycotté systématiquement l'assistance à la messe et les sacrement en célébrant 150 mariages sans la présence du prêtre... D'autre part n'y a-t-il pas grave motif à réformer notre attitude dans le fait que l'hindouisme lui-même vient de changer de position dans le problème de l'Intouchabilité? Aujourd'hui l'Intouchabilité n'est pas seulement dénoncée dans toute la presse comme une conception surannée et une flagrante injustice par un nombre toujours croissant d'Hindous. Cela nous révèle que les idées chrétiennes sont en train de s'infiltrer dans l'intelligence même des tenants de l'hindouisme. Si aujourd'hui la caste était tolérée exclusivement dans l'Église, ne serait-ce pas un sujet de scandale pour

UN KÂNI



UN VIEUX CHEF PARIA



PETITS INTOUCHABLES

JEUNE CHARMEUR DE SERPENTS

des hommes qui, eux, l'ont répudiée avec une religieuse ferveur? Au moment où les Hindous y renoncent, quelle justification pourraient apporter les catholiques à vouloir, eux, la conserver? En face de cette nouvelle situation la hiérarchie et le clergé nous pressent de tendre généreusement et amicalement notre main à nos frères opprimés.

Un second appel plus bref était lancé, le 16 avril, par un groupe de vingt-cinq anciens élèves de très hautes castes du collège Saint-Joseph de Trichinopoly. Voici leur déclaration :

En vue de la présente situation sociale et religieuse de l'Inde et du rôle que notre religion doit y jouer si nous voulons que l'Inde suive la voix du Christ, nous déclarons à nos fidèles catholiques notre conviction profonde que le moment est venu d'abolir les distinctions de castes dans nos églises et dans nos institutions et que c'est à nous, catholiques laïques, qu'il appartient de prendre l'initiative en une telle matière.

Enfin la dernière réclamation émanait de trois notables paroissiens du Saint-Rédempteur, l'église de Trichinopoly qui est considérée comme la citadelle des privilèges de castes. On y lisait notamment ces lignes :

Il y a eu une époque où nous ne savions pas exactement ce qu'il nous fallait penser au sujet du problème des castes et quelle devait être notre attitude... Maintenant les autorités de l'Église ont parlé ; il n'y a plus à hésiter sur ce qui doit être notre sentiment. Elles ont décidé sans équivoque que nous ne devons plus tolérer au milieu de nous ces vestiges de coutumes païennes. C'est une idée erronée dans nos esprits que l'affirmation de notre supériorité de caste dans les églises nous est un titre de gloire. Loin d'être pour nous un motif de fierté elle constitue une atteinte à notre foi et un scandale pour la civilisation moderne. Nous supplions donc nos frères catholiques de caste, aussi bien les individus que les corps constitués, associations, clubs, etc... de déclarer aux autorités de l'Église

que nous sommes désireux de coopérer avec elles et prêts à supprimer tout usage qui serait contraire à l'esprit de notre Mère, la sainte Église.

De son côté l'épiscopat de l'Inde tout entier publiait, à l'occasion de l'année sainte, le 13 juillet dernier, une lettre pastorale commune sur le problème des castes, rappelant le principe de l'égalité essentielle de tous les hommes devant Dieu, condamnant nettement la doctrine de l'Intouchabilité et appelant tous les fidèles à collaborer avec le clergé pour la solution de ce grave problème dans un sentiment de mutuelle charité.

D'autres déclarations, comme celles du R. P. Mahé, recteur du collège Saint-Joseph, dans son discours aux anciens élèves, ont produit une émotion profonde. Plus encore que les paroles, des gestes symboliques, tels que les aime ce peuple démonstratif, vinrent ajouter à l'effet de ces différentes manifestations. C'est ainsi que dans toute l'Inde du Sud on se répéta de bouche en bouche la décision formulée au début de janvier 1934, par le vieil évêque très vénéré, Mgr Barthe, quand, gravement malade, il dut prendre ses dispositions en face de la mort : « J'interdis, déclara-t-il, que mon corps soit transporté et enseveli dans ma cathédrale de Trichinopoly si les barrières des castes n'y ont pas été enlevées. *Je veux que le dernier de mes enfants ait le droit d'aller prier sur ma tombe!* »

On s'est demandé quel eût été, sur la marche ascendante des conversions au catholicisme parmi les parias, l'effet de la campagne de Gandhi pour le rapprochement total des classes, si elle eût complètement réussi.

L'immense majorité des missionnaires que nous avons interrogés sur ce point nous ont répondu : « L'abolition de l'intouchabilité est évidemment désirable en soi. Cependant,

étant donné la mentalité actuelle des Parias, nous aurions dû lutter, du moins dans les débuts, contre les tentatives de flagornerie dont ils auraient pu être l'objet de la part des hautes castes, païennes en majorité, qui auraient essayé de nous les disputer par l'attrait d'une réhabilitation dans le sein de l'hindouisme. Cela ne veut pas dire que nous voulons, dans leur intérêt spirituel, les maintenir à leur rang inférieur. Au contraire, nous cherchons de toutes nos forces, et depuis des siècles, à les élever graduellement. Mais la disgrâce lamentable où ils gisent a, du moins, sa revanche en ceci : c'est qu'elle sauvegarde leur indépendance, leur pleine liberté. Espérons plutôt que des temps viendront où nous pourrons nous-mêmes mettre fin, pour eux, à des formes de tyrannie plus graves que celles de l'interdiction des temples et en faire des chrétiens tout en obtenant qu'ils ne soient plus méprisés. »

Mais ces Parias devenus, ou récemment, ou depuis trois ou quatre siècles, des enfants de l'Église, l'ont-ils récompensée d'avoir, en les sauvant, épousé en quelque sorte l'humiliation dans laquelle ils vivent? Nous répondrons, avec un homme qui les a connus avant d'illustrer les grandes chaires de France, M. le chanoine Coubé :

Lorsque l'esprit de Dieu s'est abattu sur ces pauvres âmes, il dévore, il consume toutes leurs souillures, il tue en elles le péché, puis il les renouvelle, les transfigure, les divinise par sa grâce et, sur ses ailes de feu, les emporte bien loin du paganisme... jusqu'aux cimes lumineuses de la vertu chrétienne.

Le Paria converti devient peu à peu capable des plus nobles sentiments ; il est généreux, dévoué et fidèle, il s'attache à son sauveur et il l'aime, n'attendant point de lui la faveur de pouvoir se dégager de sa geôle, d'échapper à la misère de son triste taudis, demandant tout au plus

au mystérieux ami que l'Europe lui envoie un peu de protection contre ceux qui l'oppriment injustement. Souvent, comme le pauvre Malgache de Madagascar, il tient à bâtir à ses frais et au prix de son travail ses humbles chapelles. Nous avons vu dans la région de Palamcottah, au village de Shermadevi, une fort belle église que ces pauvres gens avaient commencée depuis huit ans, y travaillant à leurs moments perdus sous la conduite d'un frère du Sacré-Cœur du voisinage et qui n'avait pas coûté moins de 48 000 francs. Nous dirons plus loin de quelle façon charmante, affectueuse et humble ces milliers de petits Parias qu'a régénérés de nos jours un admirable missionnaire, le P. Morère, nous accueillirent dans la mélancolie de leurs huttes de paille et nous entourèrent de toutes les prévenances de leur dévouement. Oui, dans ce pays des castes orgueilleuses, comme dans les caravansérails de la banlieue parisienne, le mot du Sauveur se vérifie avec une force émouvante : « Les pauvres sont évangélisés : *pauperes evangelizantur.* »

CHAPITRE III

LES FILS DES DIEUX

Le matin se lève sur Trichinopoly, la grande cité brahmanique du Sud. Le soleil qui prend en enfilade les petites rues bordées de maisonnettes bleues ou jaunes à terrasse y jette de longues coulées d'or en fusion. Ce n'est plus ici la blanche uniformité des lambas malgaches pointillant de leurs taches claires le fond rocheux de Tananarive-la-Rouge. C'est une infinie variété de couleurs, de costumes, de coiffures, de visages. Fièrement au milieu de la chaussée passent les Brahmes, torse et jambes nus, le cordon de fil de lin en sautoir sur le buste luisant, la tête haute, projetant en avant leurs ventres d'obèses généralement nus ou à peine traversés d'une légère écharpe blanche à fleurages qui leur tombe de l'épaule. Sur leur front, marqué du trident de Vichnou ou des barres de Çiva, les cheveux ont été rasés jusqu'au niveau des deux oreilles, ce qui ajoute encore un air de force et d'intelligence à leur expression naturellement hautaine. De temps en temps, l'un d'eux, dans un geste sculptural et superbe, saisissant à pleines mains sur sa nuque la torsade tombante de sa longue chevelure, la défait, la rabroue d'un mouvement de tête, puis la renoue largement en une sorte de nœud allongé qui prête à son galbe une grâce indéniable. D'autres ont la tête entièrement rasée à l'exception d'une petite mèche tressée

au sommet, laissant bien à découvert les replis charnus qui leur descendent en cascade sur le cou et les bajoues. S'ils sont ou professeurs ou gradués des universités, ils portent le turban blanc. Le calot également blanc désigne les disciples les plus fervents de Gandhi.

Des vieilles brahmines, au regard dur, passent, en blanc, — lorsqu'elles sont veuves, — découvrant aussi, comme les hommes, leur épaule gauche pour affirmer leur privilège de race : la blancheur de leur peau.

Moins sobres de couleur et de mise, voici les femmes, de hautes castes aussi, Nayakers ou Vellages, portant des écharpes roses ou vertes et, sur le front, entre les cils, le petit disque de minium ou de vermillon qui révèle qu'elles ne connaissent point l'infamie de n'être plus que des veuves.

Il y a toujours foule dans la rue, mais une foule dont la démarche tranquille contraste avec le trottinement saccadé des petits bœufs blancs, à la tête fine et aux beaux yeux d'antilopes, qui traînent allégrement des carrioles bleues.

Chaque caste a ses quartiers. Tandis que là-bas, sur le terrain vague des faubourgs, luisaient pauvrement les *silés* d'un rouge sale des femmes pariates, dans le dédale des sordides huttes aux toitures de graminées, ici, chez les Saliers, ou tisserands, s'alignent des échoppes parfaitement propres, aux porches soigneusement balayés. Le seuil, lavé à grande eau, vient d'être orné par la main des femmes de dessins rituels à la craie blanche dont les contours harmonieux et ronds, font penser à des écritures tamoules. Sur la galerie qui rejoint la cour par un petit escalier de bois que chauffe déjà la nappe jaune du soleil matinal, des chèvres somnolent, la tête dressée et les yeux clos.

Partout des enfants, mais des enfants de caste dont les traits, merveilleusement fins, semblent avoir été découpés

au burin. Leurs sourcils : une jolie courbe d'un noir de jais, comme dessinée au crayon. Leurs yeux, noirs sans doute, mais quelquefois vert-d'eau : ce qui intrigue et amuse dans leur teint d'un brun clair. Leurs mains : fines mignonnes, aristocratiques. Aux bras, aux jambes, aux doigts de pieds, des anneaux d'argent étroitement rivés.

Partout aussi des élégantes. Sur la robe de soie d'un bleu sombre elles ont passé en écharpe un splendide châle d'un jaune discret ou d'un rouge éclatant. A leur cou elles portent des colliers d'or massif. Leurs cheveux, très lisses, en ailes de corbeau, font ressortir la pâleur délicate de leur visage.

Dans son bureau ouvrant sur la rue par une colonnade, voici l'écrivain public, — un Brahme assurément, — le torse nu, en lunettes, assis sur un tapis entre ses deux secrétaires, une petite écritoire posée sur ses genoux. Devant lui une jeune femme, le petit doigt sur les lèvres, fait évidemment effort pour exprimer la pensée qu'il traduira en bon style épistolaire. A toutes les échoppes identiques d'allure, avec leur entresol surélevé comme des tréteaux de foire, il y a toujours un groupe d'oisifs occupés uniquement à causer ou à regarder les passants. C'est l'inaction tranquille de l'Orient. Tant de sérieux et de gravité prêterait-il à rire? Peut-être, car des femmes pariates, portant sur la tête de larges corbeilles, garnies de plusieurs énormes jarres, jettent dans le silence de la rue un babil joyeux et trivial.

Intellectualisme modéré. Ici, dans un kiosque aux parois de nattes et au toit de feuilles, le bouquiniste. Une grosse lampe à pétrole pend des solives au bout d'une corde. Je regarde l'étalage : quelques classiques anglais pour les étudiants, des livres tamouls, surtout des chromos religieux dont le bariolage représente les dieux hindous sous l'aspect de beaux messieurs bien blancs, bien rasés, bien gras et de belles dames aux joues vermillonnées et re-

bondies, aux cheveux outrageusement ondulés. Mais, plus loin, au milieu d'un cercle attentif, un superbe Brahme au large trident plaqué sur le front traduit et commente les dernières déclarations de Gandhi qu'apporte le *Madras Mail*. C'est l'Inde nouvelle qui couve dans ces misérables échoppes.

Évadons-nous, maintenant, de l'encerclement des rues étroites pour observer les ensembles. Nous débouchons sur le *Tappakulam*, l'Étang sacré.

Au bas du noir rocher qui érige en plein ciel la fameuse Pagode de Çiva, voici le grand carré d'eau verdâtre, immobile, en contre-bas des quatre routes qui l'encadrent avec leurs bordures de maisons roses à arceaux. Au centre, comme un îlot de pierre, se dresse un gracieux pavillon dont le dôme sculpté repose sur des colonnes de couleurs disparates : les unes bleues, les autres jaunes, quelques-unes d'ocre brune. De chacune des lignes du grand quadrilatère se détachent et descendent vers les eaux les marches d'un monumental escalier qui se remplit, à l'heure des ablutions, d'une foule bigarrée. La lourde masse rocheuse du temple, lissée par les ondées, se reflète sur la nappe tranquille, avec son petit campanile qui semble coiffé d'un casque prussien à la lance d'or. Vue d'ici, elle reproduit la forme d'un énorme éléphant aux yeux clignotants et sournois, accroupi, les pattes en terre, la trompe avancée plongeant dans les eaux du Tappakulam.

Le ventre de la bête, c'est le temple. Entrons-nous? Oui, jusqu'à ce que nous arrêtent un geste grave du Brahme, gardien du sanctuaire, et un écriteau, moins cérémonieux, qui nous prévient que ne peuvent pénétrer plus loin les Parias, les Européens et... les chiens.

La porte est en bordure de la rue. Un échafaudage de sculptures très fouillées la domine où se détachent le jaune

et l'indigo sur un fond d'ocre : pullulement de dieux burlesques au visage exagérément blanc, comme enfariné, aux yeux hagards, à la panse ronde.

Sous le portique, d'où sort en ce moment une fillette, drapée dans un châle clair à fleurages menus, sa tresse noire piquée d'une touffe de narcisses lui pendant sur le dos, c'est une longue suite d'échoppes où l'on vend des cocos, des herbes odoriférantes, des fleurs pour le sacrifice.

Au fond de la première cavité qui s'ouvre à gauche, au pied des longs escaliers blancs rayés de rouge, dans le rutilement des torches apparaît le dieu éléphant Ganesan, fils de Çiva, drapé d'une écharpe blanche. Deux hauts lampadaires de cuivre, à auges pleines d'huile, encadrent le morne dieu.

En passant devant l'idole la plupart des fidèles se contentent de joindre rapidement les mains et de jeter un regard discret au fond de l'antre. Comme autour des châsses dans nos vieux sanctuaires catholiques, la foule va, par un couloir secret, faire le tour de la niche. Un homme aux cheveux gris s'approche de la bouche d'ombre, joint les mains, les détache, pour exposer sa cause. Sans doute demande-t-il une guérison, car, tout en parlant au dieu d'une voix de fausset, il lui montre à plusieurs reprises sa gorge. Mais voici un gros Brahme blanc qui, après s'être prosterné par trois fois, — non sans avoir regardé si on l'observait, — relève enfin sa graisse et, à très haute voix, encombre tout le vaisseau de sa bruyante dévotion.

Visiblement aucun de ces dévots ne ressent ce que nous appelons le « respect humain ». Au contraire ils semblent vouloir attirer sur eux l'attention en regardant à la dérobée autour d'eux tandis qu'ils tapotent leurs tempes, leurs joues et leurs oreilles de leurs deux mains croisées sous le menton. Une odeur d'encens et d'huile brûlée monte au cerveau, prend à la gorge. La chaleur est suffocante.

Mais voici, tout au bout des interminables marches

rayées d'ocre et de blanc, le sanctuaire réservé. Un jeune prêtre brahme de seize à dix-sept ans, que les fidèles appellent gravement « swami » (seigneur), trace devant nous le signe fatidique des deux bras levés. Nous n'irons pas plus loin. Des pèlerins lui offrent, pour l'idole, des noix de coco dont ils ramassent du reste furieusement quelques débris quand, d'un grand coup, il les a brisées sur le sol. Il nous présente, sans doute dans l'espoir d'un pourboire, des fleurs qui ont touché l'idole et, devant notre refus, nous couvre d'un regard irrité.

Mis en goût par cette première visite, nous nous sommes rendus le soir, à Sriringam, l'un des deux ou trois temples les plus célèbres de toute l'Inde, construit à la fin du neuvième siècle. Il se dresse au centre d'une île à l'abri de sept immenses enceintes dont les trois dernières sont interdites aux Européens. Aux quatre angles extrêmes les *gopurahs* géantes, portant sur leurs faces la figuration, — souvent d'une obscénité révoltante, — de tous les avatars des dieux, signale au loin la Cité sacrée. Au milieu du temple s'érige, sous une coupole dorée, le sanctuaire, — le *sancta sanctorum* nous dira pompeusement un jeune Brahme quelque peu frotté de christianisme. L'intervalle des enceintes laisse glisser des rues assez larges, bordées de maisons de brahmes et de nombreuses boutiques où l'on vend des chromos, des statuettes, des bracelets de clinquant, le tout visiblement *made in Germany*. Mêlés à la foule grouillante passent, aux heures rituelles, les éléphants sacrés allant à leur bain journalier, dans le Covery, ou rapportant au temple l'eau des fontaines. Sur un mouvement imperceptible du cornac qui les effleure de l'ongle ou les touche sur la croupe, de son orteil, les bonnes bêtes saluent gravement de la trompe les Brahmes les plus notables ou se mettent même à genoux, lourdement, au passage d'un prêtre des idoles.

Sriringam est par excellence la ville des Brahmes. On en rencontre partout : dans les ruelles qui se remplissent, le soir, du rougeoiement de milliers de petites lampes à huile, parmi le relent de graillon, de pâtisserie et de friture qui se mêle à l'odeur de la myrrhe et de l'encens ; devant les pagodins, sous le reflet chaud des braseros du sacrifice, où l'on voit luire le dieu aux douze bras encadrant un ventre rebondi, enduit de suif noir ou de saindoux.

Les Brahmes occupent le plus haut sommet de l'échelle sociale dont les Intouchables tiennent l'échelon le plus bas, et groupent, à l'heure actuelle, environ vingt millions d'individus. Cette caste, visiblement implantée du dehors, d'où vient-elle? A ne consulter que ses propres oracles, sa céleste origine ne peut faire aucun doute. Elle procède de la partie la plus noble du corps de Brahma. De la tête du dieu sortirent les Brahmes, de ses épaules les Kshatryas, de son ventre les Vaishyas et de ses pieds les Soudras. Tel est le dogme intangible du *Brahma-Karma* auquel croit de toute sa force l'Hindou, quelle que soit sa secte. Les historiens modernes placent le berceau des Brahmes entre l'Europe et l'Asie, dans le voisinage de la région caucasienne.

De fait les Brahmes, par leur type extérieur, — surtout leurs traditions et leurs mœurs, — accusent une extraction totalement différente de celle des autres tribus indiennes. Il suffit à un Européen d'être aux Indes depuis seulement quelques heures pour qu'il en distingue les types.

Notons-le d'abord : la caste est merveilleusement belle : le plus beau spécimen d'humanité, à coup sûr, qu'il nous a été donné de voir au cours de nos voyages. La femme, quoique de taille moyenne, ou même petite, et par cela même moins imposante que la femme de la haute tribu guerrière des Nayakers, est pleine de noblesse et de charme,

avec son port de tête droit, sa démarche à laquelle le mouvement des pieds nus, extrêmement délicats, imprime un mélange impressionnant de souplesse et de langueur. La pâleur tragique de son visage doux et régulier fait ressortir la splendeur de ses yeux très grands et très noirs, sous l'arc harmonieux d'un sourcil dont la minceur — naturelle ! — désespérerait, je crois, les artifices les plus ingénieux de nos modes nouvelles. Un petit disque peint sur le front au vermillon ou à l'encre d'or en relève la douceur de ligne. L'expression du visage est plus reposée que chez l'homme, mais le regard, malgré la beauté des yeux, reste froid. Les cheveux noirs, séparés par une raie au côté, se rejoignent sur la nuque pour retomber en deux longues nattes où brillent, tantôt des barrettes d'or, tantôt des piquets de narcisses ou de jasmin. Les bras nus sont chargés de plusieurs bracelets d'or, d'argent, de métal émaillé en rouge, vert ou bleu. Quand elle se pare, la Brahmine porte plusieurs rangs de lourds colliers d'or descendant sur la poitrine, et au milieu desquels, si elle est mariée, se détache le *thâli*, sorte de médaille ou de plaque toujours en or. Sa mise est d'une simplicité parfaite : une longue bande de toile, généralement de soie voyante à bandes multicolores, le *silé*, en fait tous les frais. Après l'avoir enroulée deux ou trois fois autour de sa taille, elle la ramène d'abord sur son buste, et, la passant par-dessus l'une de ses épaules, la laisse pendre négligemment en arrière. Ce vêtement, à la fois élégant et modeste, la gravité de son visage, ses traits détendus, l'enveloppent comme d'une atmosphère de sérénité. Aussi, sa beauté n'a-t-elle rien de morbide ni de troublant. Mariée très jeune — trop jeune — et mère de nombreux enfants, elle perdra vite son charme juvénile, mais gardera, même dans la vieillesse, une expression de noble et fière aristocratie.

Pourtant, à notre avis, c'est le jeune homme de treize

à dix-huit ans qui revêt la plus haute expression de la beauté brahme. Son visage, d'un teint presque toujours clair, parfois d'un brun mat, est merveilleusement moulé ; son galbe, d'une courbe molle et ronde, rappelle d'une façon frappante les profils de jeunes nobles romains des médailles ou des statues antiques. Le front, naturellement découvert, est encore élargi au rasoir, jusqu'au milieu de la tête, d'où partent en arc des cheveux d'un noir de jais lissés, tirés en arrière et se terminant en une épaisse torsade. Aux deux lobes des oreilles, — parfaitement détachés et arrondis, — brille toujours un discret pendentif passé dans un anneau d'or (1). L'ensemble est d'une finesse étonnante, malgré le cou épais et gras, les lèvres très grosses et sensuelles. Rarement la physionomie du Brahme consent à n'être que gracieuse ; elle est plutôt grave, comme concentrée dans la méditation de sa propre excellence ; parfois extrêmement fière et hautaine, soit que les paupières se plissent en une mimique dédaigneuse, soit que les prunelles énormes et en forme d'amande luisent d'une froide et âpre splendeur. Le *nahmam*, ou trident, que tout Brahme vichnouite porte sur son front, — une fourche blanche traversée d'une raie sanglante, — donne à l'ensemble un air de force et de domination (2). A la place du *nahman*, quelques dévots de Vichnou portent seulement, au-dessus de l'arête du nez, une mince ligne rouge et per-

(1) Il est piquant d'observer que, pour le Basque, comme pour le Brahme, un des signes distinctifs de la race est le lobe de l'oreille nettement détaché, tandis que chez le Cagot, ainsi que chez le Paria, celui-ci adhère au cou. Comme pour dissimuler cette tare, la femme pariate suspend à son oreille de lourds anneaux de plomb qui allongent démesurément le lobe. De même, la femme cagote, cascarotte ou gitane, porte d'énormes pendentifs, et la Basquaise, une simple boucle.

(2) Le P. de Nibili, l'apôtre des Brahmes, combattit cet emblème dont l'abbé Dubois nous a révélé dans son livre la signification plus que grossière, en lui substituant, chez les chrétiens, une petite croix à la base de laquelle convergent les clous de la Passion du Sauveur. Ce signe n'est plus en usage. En revanche, les Parias chrétiens portent souvent la croix tatouée au milieu du front.

pendiculaire, tandis que les fidèles de Çiva se couvrent complètement le front d'une large bande faite avec des cendres de bouse de vache ou y tracent, avec une pâte de bois de santal réduit en poudre, trois longues lignes horizontales. Il est rare que le Brahme, après son bain du matin, paraisse en public sans s'être muni de l'un ou de l'autre de ces signes. Sur son torse, très svelte encore, le jeune homme porte souvent un léger veston blanc, échancré au cou. Ses jambes sont emprisonnées dans le *vechti*, simple bande de toile qui l'enroule comme d'une longue jupe de la taille jusqu'aux pieds.

Comme la jeune fille, le Brahme, marié et devenu père de famille, perd rapidement de sa finesse et de son charme. Passé trente ans, il s'épaissit ; son galbe s'alourdit sans jamais se vulgariser pourtant. Il prend de l'embonpoint jusqu'à l'obésité, mais, loin de s'en affliger, il tient à honneur d'avoir un ventre proéminent — ce qui est un élément de prestige. On nous a dit, mais est-ce vrai? qu'il a soin, dans ce but, de boire à longs traits, dans ses repas, ou du beurre fondu ou des graisses végétales.

Faut-il aussi voir, dans cette rapide déchéance esthétique du jeune Brahme, une conséquence de l'abus précoce des sens? Nous ne le croyons pas. On a fait des vices et des tares de l'Inde des descriptions truculentes dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont fort exagérées. Le lecteur nous pardonnera de ne pas insister. Ce que nous savons, pour avoir recueilli sur place des témoignages compétents, c'est la dignité de la femme indienne, au moins de bonne caste, à son foyer. Chez les Brahmes surtout, où l'éducation familiale est particulièrement distinguée, la mère a un rôle prépondérant au point de vue domestique. « Dans ces familles, nous disait un vieil éducateur, la loi naturelle est infiniment mieux observée que chez certaines basses castes, et des enfants de

quinze à seize ans nous arrivent parfaitement conservés. »

Ce qui nous rend sceptique encore sur certaines généralisations, c'est la réserve impeccable de l'Indien. Pas une seule fois, durant un séjour où nous avons tenu à tout observer, tout étudier, nous n'avons eu à détourner nos regards devant un spectacle équivoque, — sauf, bien entendu, ceux que présentent continuellement, ou dans les cérémonies païennes ou sur les frontons des temples, les allusions aux faits et gestes des dieux. Le bain lui-même se prend avec une décence parfaite, toujours par-dessus un vêtement. D'autre part, un des religieux les plus vénérés de notre mission nous a déclaré n'avoir surpris qu'une seule fois, chez ses élèves, en cinquante ans de professorat, une attitude suspecte.

Quand on rapproche ce fait étrange d'autres faits indéniables, comme, par exemple, la déification des symboles honteux du *lingam* et du *nahmam* et certaines prescription des rites de Çiva, on doit conclure peut-être qu'on se trouve en face d'un de ces illogismes flagrants dont le génie indien a le secret. N'est-ce pas, du reste, à la faveur de ce même illogisme que l'Hindou vénère comme des saints les *sanyassis*, pénitents et pèlerins aux mœurs abominables, et les *devadassis* ou bayadères des temples qui unissent au culte des dieux la pratique avérée des pires désordres? L'inquiétant dans ce fait, note justement l'abbé Dubois, vient de ce que la corruption n'est pas précisément dans les mœurs, mais dans l'institution qui devrait la combattre : la religion. Aussi les écrivains d'Europe jugent-ils sévèrement cette cohabitation et même cette fusion du divin et de l'abject dans la conscience du fidèle de Vishnou et de Çiva : « Permis, dit le P. Suau, à des savants d'Europe de restaurer, — d'après quelques hymnes védiques, d'après quelques commentaires comme les *Védentas* ou les *Oupanischads*, ou quelques pages de l'*Uttara-Mimansa*, —

une philosophie idéale et de s'imaginer que cette philosophie est celle de l'Inde. En fait, le brahmanisme actuel, celui qu'on pratique, dont les brahmes rougissent, est, philosophiquement, le ramassis des plus lourdes erreurs et, moralement, l'école des plus grossières turpitudes... Quand on s'est rendu compte par soi-même de cette triste réalité, la lumière de l'Inde semble moins dorée... Une immense pitié envahit l'âme, causée par l'immense détresse de ce peuple... (1) »

Je me garderai de nier que ce mélange de sacré et de vil ait choqué bien des consciences d'Indiens, naturellement délicates et pures. Plusieurs missionnaires ont affirmé, après le P. Coubé, que les élèves brahmes cherchaient à détourner les yeux de leurs professeurs de certains spectacles, tandis qu'ils regardaient défiler dans les rues de Trichinopoly ou de Madura des processions païennes mêlées d'orgies. Des novateurs tels que Ramakrishna, Vivekananda, Aurobinda-Ghose, Lajpat-Raj, Gandhi, Tagore même, peuvent réprouver ces usages abominables comme « monstrueux » et déclarer que « tout Indien du Sud doit en rougir (2) » : ils ne peuvent nier qu'ils ne soient inscrits formellement dans leurs Livres Sacrés. Bon gré, mal gré, condamner ces pratiques inconciliables avec la civilisation et la morale, c'est désavouer le pur esprit de l'hindouisme intégral.

Quoi qu'il en soit de cette controverse, une chose demeure certaine : c'est que le Brahme, à la fois par observance religieuse et par le soin constant de se conserver inexorablement pur dans sa ligne, se voue depuis des siècles à des disciplines morales et physiques extrêmement sévères,

(1) P. SUAU, l'*Inde tamoule*, p. 62.

(2) LAJPAT-RAJ, l'*Inde malheureuse*. Traduction de Mme Marcelle Girette. Paris, Riesler, 1930, p. 191. Réponse au livre injuste de Miss MAYO, *Mother India*.

UNE BRHAMINE

UN BRAHME AYENGAR (VICHNOUISTE)

UN SANIASSI

UN BRHAME ÇIVAÏTE

s'adonne avec une fidélité des plus vigilantes aux pratiques minutieuses de l'hygiène et de la propreté. Tout ce qui peut troubler le rythme d'une saine économie — vin, alcool, viande, œufs même — est impitoyablement exclu du régime. Ablutions, bains, jeûnes et pénitences sont l'accompagnement plusieurs fois journalier de la vie du Brahme. En vue de la préservation raciale, les mariages sont toujours strictement maintenus dans l'intérieur de la caste. Il n'est pas de caste étrangère, pour haute qu'elle soit, — nayaker ou vellage, par exemple, — qui trouve grâce devant cet arrêt (1). Bref, nous ne pensons pas qu'il y ait au monde une maison aristocratique, une famille royale même, qui se soit aussi impitoyablement gardée contre toute contagion, toute mésalliance, toute tare physique et morale. C'est pourquoi, personnellement, nous ne saurions cacher que nous avons gardé de notre rencontre avec cette caste superbe un véritable éblouissement et, au fond du cœur, une profonde sympathie.

Sans doute, dans ses lettres, saint François-Xavier a porté sur elle les jugements les plus sévères, à cause de son orgueil, de son despotisme et de son opiniâtreté. Il écrivait, notamment, de Cochin, le 15 janvier 1544 : « Il existe dans ces contrées, parmi les gentils, une race d'hommes *(una generación)* qu'on appelle brahmes : c'est elle qui

(1) On sait que, tout récemment (juin 1933), Devadas Gandhi, le fils du Mahatma, ayant épousé une brahmine de très haute caste, les Brahmes ont violemment protesté contre cette mésalliance. Le grand réformateur n'est pas, en effet, de pure caste brahme, et il s'est abstenu de paraître aux cérémonies, dans la crainte de couvrir par sa présence cet accroc fait aux lois inviolables en faveur de son fils. Cependant les exemples de ces dérogations ouvertes à la loi de la caste se multiplient chaque jour. C'est ainsi qu'une autre brahmine, la célèbre poétesse nationale, Mrs Sarojini Naidou, à son retour d'Oxford, a épousé un Nayaker. Dans une récente conférence, à Hyderabad elle déclarait : « Avant de voyager j'étais orgueilleuse de mon titre d'Hindoue, de Brahmine dont l'arrière-grand'mère a été la dernière à se jeter sur le bûcher de son mari officiellement... Maintenant, je me rends compte que je suis citoyenne du monde, et je trouve qu'il y a bien trop de diversité dans les religions et la culture... Élargissons les horizons. »

entretient tout le paganisme ; c'est la gent la plus perverse du monde *(es la gente más perversa del mundo)*. C'est d'elle qu'il faut entendre la parole du psaume : « Délivrez-moi de cette race « impie, de ce peuple méchant et pervers. » C'est une engeance qui ne dit jamais la vérité... Ce qui lui manque en vertu, elle le possède, et à l'excès, en iniquité et méchanceté (1). »

Et cependant, nous croirions volontiers que tant de fidélité à la tradition, tant de vigilance sur la pureté du sang, tant de fermeté dans la préservation de la race, dans l'accomplissement méticuleux des prescriptions, ne durent pas, malgré tout, laisser insensible, dans le fond, un homme qui appartenait lui-même à une race antique, soucieuse elle aussi de se conserver pure dans une société cosmopolite et en partie tarée. De fait, dans la lettre même que nous venons de citer, Xavier parle sur le ton d'une véritable estime et d'une réelle amitié de deux Brahmes, dont l'un, du moins, se convertit et devint un apôtre. C'est pourquoi, si, un jour, — et ce jour viendra ! — toute la grande famille des Brahmes se donnait au Christ, nous espérons, d'accord en cela avec un très grand nombre de missionnaires, qu'on ne l'obligerait pas à sacrifier celles de ses disciplines essentielles qui ne sont pas en conflit avec le christianisme. On ne saurait exiger d'elle, au nom d'une égalité mal comprise de tous les hommes devant Dieu, qu'elle aille jeter dans la masse vulgaire les réserves d'un sang demeuré noble, incorrompu. Il n'y a pas de précepte chrétien qui puisse lui faire d'une telle profanation (je parle au sens humain) la première condition de son entrée dans l'Église. Le juste soin, le respect de notre corps et de nos membres ne demeurent-ils pas un devoir et un mérite pour l'homme dont

(1) *Monumenta Xaveriana*, t. Ier, p. 288. Voir ce sujet A. Brou, S. J., *Saint François-Xavier, t.* Ier, p. 209 : *La Caste reine.*

la beauté, même physique, est un rayon de la splendeur de Dieu?

Au prestige de la beauté plastique, le Brahme unit visiblement celui de l'intelligence. Notamment, il est doué, dans une mesure extraordinaire, pour les sciences abstraites, la philosophie et surtout les mathématiques. Un homme qui, de ce chef, est assurément un des plus renommés du Sud de l'Inde et qui est membre du Conseil supérieur des professeurs de l'Université de Madras, le R. P. Honoré, nous a affirmé que le niveau moyen des innombrables élèves brahmes dont il a été le maître en un demi-siècle d'enseignement dépassait de beaucoup, non seulement la moyenne, mais l'élite même, de nos étudiants des Facultés d'Europe. Sans doute, nous aurions mauvaise grâce à nous poser en arbitre dans une telle manière. Cependant, quand nous avons assisté, dans notre collège de Trichinopoly, aux cours supérieurs de mathématiques, nous avons été abasourdi de voir des classes de soixante à soixante-dix jeunes gens de quinze à vingt ans suivre sur leurs cahiers et reproduire au tableau, avec une aisance remarquable, des démonstrations dont nous aurions été fort embarrassé d'articuler le premier mot.

Cette subtilité d'esprit se manifeste aussi dans le domaine des connaissances religieuses. Profondément instruits des livres védiques, les intellectuels brahmes sont les gardiens incorruptibles des dogmes hindous. Ils se jouent avec une facilité singulière dans la forêt vierge de leurs systèmes philosophiques : le Karma-Mimamsa, l'Uttara-Mimamsa, le Sâmkya et le Yoga, le Vaiseshika et le Nyâya. Ils possèdent par cœur des extraits considérables de leurs livres sacrés : les Védas, les Upanichads, les Baradayanas, les Pouranas et la gracieuse Bhagavadgita. Ils peuvent citer de mémoire tous les avatars de Vichnou, et les litanies des

mille huit noms par lesquels on honore le dieu Çiva et sa femme, la déesse Parvathi.

Le Brahme cultivé croit-il à la valeur de tous ces rites et de toutes ces fables? Peut-on savoir? Lui qui, dans le domaine des sciences, saisit si vigoureusement une démonstration intellectuelle, il exclut de parti pris le raisonnement quand il s'agit de sa foi. Lui démontrer, par exemple, l'historicité des évangiles et, par contre, l'absence totale de critérium sur lequel reposeraient ses livres sacrés est peine perdue : « Notre dogme, dit-il, est vrai de tout temps, avant l'histoire, avant l'écriture, avant l'homme. » Sa foi est uniquement de sentiment, non de raison ; par cela même, elle est farouche, incoercible ; tout argument qu'on objecte est irrecevable *a priori*, et, par contre, si une doctrine opposée à la sienne lui était démontrée avec l'évidence d'un théorème, il n'en tiendrait pas moins la sienne comme la seule vraie, la seule obligatoire : « Votre religion est bonne, disent-ils parfois, mais je ne l'embrasserai jamais... *Certainly! Certainly!* » Cette conviction est, chez eux, tellement profonde que quand une figure étrangère — celle du Christ, par exemple, — vient à les séduire, ils la rapportent très sincèrement à leurs dogmes hindous. N'a-t-on pas vu un Brahme, professeur à l'Université de Madras, publier récemment un gros ouvrage de sept cents pages pour prouver, sur la foi de quelques vieilles gravures sur bois du dix-septième siècle, que le Christ, la Vierge, saint Jean-Baptiste, saint Joseph, relevaient de Vichnou, de Çiva, de Ganesha, de Bouddha, qu'ils en portaient les signes sur le front ou sur la gorge et qu'ils en pratiquaient toutes les prescriptions (1)?

(1) *Long Missing Links or the Marvellous Discoveries about the Aryans, Jesus Christ and Allah*, by Vaduvur K. Duraiswami Ayyangar, B. A., Hon. Principal, Oriental Home University, Triplicane Madras.

Assurément, des théories aussi complexes et aussi subtiles ne sauraient descendre du puissant cerveau des Brahmes jusqu'aux frustes mentalités des castes inférieures ; mais la théorie se double ici de l'action — et d'une action intéressée parce que le Brahme vit de ses temples et qu'il lui importe, pour cela, que les temples vivent. Laissons à Dieu d'apprécier sa sincérité ; mais celle-ci s'accroît et se renforce du besoin primordial de subsister et de durer. C'est de là que tire toute sa force une propagande vigilante, infatigable et passionnée, pour entretenir dans la masse de la population indienne la croyance aux dogmes fondamentaux de l'hindouisme : l'universalité de l'Être, le panthéisme, le thème astral, la métempsycose ; surtout le caractère sacré de la caste et l'obsession de la souillure. Nous dirons plus tard jusqu'à quel degré d'envoûtement peut en arriver une telle puissance sur les esprits. Notons seulement ici que le grand et presque l'unique responsable de l'échec relatif de notre action missionnaire dans l'Inde est bien le Brahme : « S'il n'y avait pas de Brahmes, déclarait déjà péremptoirement saint François-Xavier, tous les païens se convertiraient à notre foi (1). » C'est lui qui, dressé pour la défense de ses dieux, dès la première alerte apportée dans l'Inde, peut-être par l'apôtre saint Thomas et ses disciples, mais sûrement par les Franciscains portugais du seizième siècle, se maintient inexorablement dans son opposition infrangible. Il est toujours la sentinelle des temples dont il tire sa fierté, son orgueil. Détenant, aujourd'hui comme toujours, les sommets de la science, du pouvoir, partiellement de la richesse, il reste farouchement attaché à ses dieux. Ainsi, quatre siècles bientôt après saint François-Xavier, il subsiste comme la caste inviolée, l'arbitre des destinées actuelles de l'Inde.

(1) *Monumenta Xaveriana*, *l. c.*, p. 289.

Et cependant, chose étrange, cette caste est celle qui, par la fréquentation des Universités, la connaissance de l'anglais, le nombre et la diversité des diplômes, les emplois dans les administrations et les industries, a le plus de relations avec la vieille Europe. C'est elle qui s'est le plus enrichie du commerce des idées qui lui viennent d'Angleterre, d'Allemagne, des États-Unis, de France même par les collèges, les livres et les revues. Plus d'un intellectuel brahme a lu Kant, Nietzsche, Schopenhauer, a feuilleté l'Évangile et le Coran ; il connaît Shakespeare, Gœthe et Jean-Jacques Rousseau ; il se rend compte de l'effort surhumain du christianisme pour conquérir les âmes. Mais cette civilisation à laquelle, plus que toute autre classe, il a été initié, n'ébranle point ses convictions mystiques. Le jeune Brahme qui, après son B. A. (baccalauréat ès arts) ou même son M. A. (maîtrise ès arts), est allé perfectionner sa formation universitaire à Oxford ou à Cambridge, portera sans doute, au retour, la tenue impeccable d'un gentleman et en aura pris extérieurement les habitudes et les mœurs. Mais ne vous y trompez pas : sous son veston correct d'aujourd'hui, comme sous la pièce de toile blanche d'autrefois, il a toujours en travers de sa poitrine, de gauche à droite, le cordon de trois ou six fils de pur lin, qui est l'insigne et l'apanage de sa caste. Devenu un tennisman accompli, il continue de jouer sur les courts de Madras, de Bombay ou de Bangalore, avec une souplesse de chat. Mais gardez-vous de lui proposer, après la partie, un cocktail ; il le repoussera avec une élégante dignité : il est Brahme, il ne prend pas d'alcool.

A vrai dire, il se chuchote sur ce point quelques indiscrétions. On assure que certains Brahmes, placés, à leur retour d'Europe, dans des situations où ils sont en rapports constants avec les Anglais, commettent bien des accrocs aux disciplines de la caste. S'ils demeurent, comme

les Britanniques, de grands buveurs d'eau pendant leurs repas, ils ne dédaignent pas non plus — toujours comme ceux-ci — de prendre du vin ou des liqueurs dans tout l'intervalle du lunch au « dîner ». On connaît déjà aux Indes le stratagème du « brahmin-soda », qui consiste à demander à haute voix de l'eau de soda, tandis que, sur un geste furtif du client, le maître d'hôtel fait servir un whisky. Un haut fonctionnaire brahme présidant, chez nous, à Saint-Joseph's College, notre distribution des prix, déclinait gentiment l'invitation du Père Recteur à prendre une tasse de thé ; mais le jeune Père hôtelier, Alsacien malicieux, lui ayant proposé à mi-voix un verre de vin d'Espagne, l'homme incorruptible accepta aussitôt avec le sourire. Il est vrai que ce même fonctionnaire venait d'ahurir tous nos élèves brahmes en se présentant sur l'estrade de la salle des fêtes en compagnie de sa jeune femme, une Brahmine, du reste charmante.

Faut-il voir là l'indice d'un relâchement dans le rigide protocole des « Fils des Dieux? » Encore une fois, nous regretterions que cette évolution morale se manifestât uniquement sous de tels aspects. Nous préférerions voir la caste transiger sur des points d'une autre importance. Et nous ne croyons pas du tout que le fait de l'émancipation de la femme brahme ou celui du renoncement au régime sec ou au régime végétarien conduise bien logiquement à la conversion religieuse. Toutefois, chez un peuple pour qui le détail matériel est si intimement lié à la croyance morale, il pourrait y avoir là l'indice d'une évolution plus avancée peut-être que nous ne croyons.

CHAPITRE IV

PSYCHOLOGIE HINDOUE : L'OBSESSION MYSTIQUE

Il n'est peut-être pas peuple sur terre qui manifeste à un aussi haut degré que l'Indien la préoccupation constante de ses rapports avec la divinité. Lisez les monuments de sa littérature millénaire ; observez les rites sans nombre dont il accompagne ses moindres actions ; examinez, sur les gopourahs et les frontons des temples, les figures où s'extériorise sa croyance... Une conclusion, toujours la même, s'imposera à votre esprit : en vérité l'Hindou vit intensément avec ses dieux, il ne pense qu'à ses dieux, il ne parle que de ses dieux. Vous montez, en chemin de fer, dans un de ces wagons de première ou de seconde classe confortablement aménagés par le génie anglais à l'usage des Européens et des hautes castes. Le Brahme, le Nayaker, le Vellage, fonctionnaires du gouvernement ou employés des administrations que vous y rencontrez infailliblement, dès qu'il a reconnu en vous le prêtre, vous salue avec la plus exacte politesse et engage aussitôt la conversation. Soyez assuré qu'avant dix minutes d'entretien la question qu'il amènera sur le tapis sera une question d'ordre religieux, généralement d'ascétisme ou même de mystique. Simplement et noblement votre interlocuteur vous parlera de sa vie spirituelle ou vous interrogera sur des pensées de l'au-delà.

Notez-le bien. Ce n'est point chez l'Indien curiosité pure. Sa psychologie ne relève point de celle de ces Athéniens frivoles et légers qui interrogèrent jadis l'apôtre saint Paul sur sa doctrine nouvelle. Ce n'est pas davantage goût naturel pour la polémique et la discussion, besoin inné d'apologétique : c'est préoccupation profonde, inclination atavique vers les grands problèmes de la vie, obsession inéluctable du surnaturel.

Généralement rien d'agressif, ni même d'aigre, à l'égard de notre point de vue, mais, au contraire, de la bienveillance et un esprit subtil de conciliation qui, en paraissant accorder beaucoup, ramène très habilement la conclusion à soi.

Nous nous souvenons d'avoir ainsi causé gravement, pendant des heures sur la ligne de Madras à Bangalore, avec un Brahme lettré. A la fin de notre conversation il nous déclara, en guise d'adieux : « Nous n'avons pas la même religion, vous et moi. La vôtre est bonne ; meilleure peut-être que la mienne. Vous êtes tellement avancé dans les voies spirituelles qu'à votre prochaine réincarnation je ne doute pas que votre âme n'aille habiter le corps d'un Brahme tel que moi. » Nous aurions manqué à la plus élémentaire politesse si nous n'avions remercié vivement notre interlocuteur de son aimable prophétie.

Assurément cette hantise du divin ne présente pas, chez l'intellectuel, le même caractère que chez l'homme de la rue ou du pagodin. L'étranger qui ne surprend du premier regard que l'aspect populaire de la dévotion hindoue peut se méprendre sur son caractère. A ne voir que les figures grimaçantes des idoles, à ne considérer sur les fronts des passants que ces signes de Vichnou ou de Çiva qui leur donnent aisément une expression d'épouvante ou de férocité, à ne contempler que la frénésie des prières gesticulées, l'horreur des pénitences atroces, il conclurait volontiers :

« Tout ce peuple est en proie aux affres d'une religion impitoyable, courbé sous la terreur des dieux. »

Conclusion prématurée et, pour tout dire, inexacte. Quoi qu'il en soit des déformations que subit l'idée religieuse dans son interprétation par le peuple, — nous en parlons plus loin, — le fond de l'hindouisme pur, tel que le manifestent et les auteurs des livres sacrés, et les poètes, et les âmes supérieures, s'inspire indéniablement d'un véritable idéal.

Une littérature fort abondante a exhumé récemment, pour notre information européenne, des figures de penseurs hindous d'une grande noblesse Voici, par exemple, ce que Romain Rolland nous apprend de Vivekananda. Après la mort de son maître Ramakrischna, surnommé le « Cygne de l'Inde », Vivekananda fonde, dans la nuit de Noël 1886, avec les autres disciples, une nouvelle communauté d'apôtres. Dévoré d'amour pour Dieu (dont il appelle d'un mot exquis, — « l'Aimée », — l'âme divine implantée en chacun de nous), il se sent attiré d'un attrait irrésistible vers le « gouffre divin ». Peu à peu il comprend que Dieu ne veut pas être aimé seulement en Lui-même. Il se rappelle une prophétie que Ramakrischna a prononcée sur lui : « Quand Narendranath (c'était son nom dans le monde) entrera en contact avec les souffrants, les misérables, l'orgueil de son caractère se fondra en un mode de compassion infinie (1). » Naren était à cette époque un jeune homme magnifique, au noble visage, aux yeux ardents et doux, parfaitement pur de mœurs, dur envers lui-même, fuyant toute occasion de souillure au point qu'en approchant d'un théâtre, ou d'un lieu de plaisir, il traversait la chaussée pour n'en pas fouler

(1) Romain ROLLAND, *la Vie de Vivekananda*, Paris, Stock, 1930, t. I, p. 15, 17.

du pied le trottoir. Épris maintenant de cette « compassion infinie » dont avait parlé le maître, il quitte son monastère et va chercher Dieu à travers la résille des misères indiennes. Comme, plus tard, son disciple Sadananda, il habite avec les lépreux, serre contre son cœur des hommes brûlants de fièvre, se mêle, en sacrifiant les privilèges de caste, aux parias, aux balayeurs de rues, à tous les déchets humains. Précurseur du Mahatma, il court crier dans les congrès d'outre-mer la détresse de son peuple : « Supportez-vous ! dit-il. Comprenez-vous les uns les autres (1) ! » Courageusement il stigmatise les vices et les crimes de la grande civilisation américaine. Bientôt il quitte les riches qui veulent l'asservir, gagne les quartiers pauvres, y loue des pièces misérables. Là, comprenant davantage l'esprit de l'Évangile, il prêche le Christ, l'*Imitation*, dont il publiera plus tard une traduction dans le dialecte bengali. L'Évangile lui inspire des accents de plus en plus nouveaux. Parlant un jour à des chrétiens, il dit : « Je suis ici parmi les Enfants de Marie, le Seigneur Jésus m'aidera... C'est le Christ Jésus, après la *Mère Aimée* (Dieu), qui est l'objet de ma plus grande vénération (2). » C'est encore lui qui dit un jour : « Aimez Dieu ! Les hommes ne savent pas ce que c'est qu'aimer ! Où est l'amour? Là où il n'y a ni marchandage, ni crainte, ni aucun intérêt, là où il n'y a qu'amour par amour de l'Amour ! » Revenu de ses lointaines expéditions dans son Inde chérie et se dérobant aux ovations des foules, il s'enferme pour mourir au milieu de ses moines dans son monastère de Belur. Et voici sa dernière prière : « Je viens, Seigneur, mon Bien-Aimé, je viens... Je vous attends, grand délivreur, Çiva ! Çiva, emmène ma barque vers l'autre rive ! Je ne suis plus que le jeune garçon qui

(1) R. Rolland, *Vivekananda*, I, 46 et II, 152.
(2) *Ibid.*, p. 83.

buvait émerveillé les magiques paroles de Ramakrischna. C'est là ma vraie nature. Les œuvres, les activités, le bien accompli, tout cela c'est du surajouté. Maintenant j'entends encore une fois « sa » voix, cette voix ancienne, la même qui faisait tressaillir mon âme. Me voici, Seigneur, mon Bien-Aimé (1) ! »

Dans les œuvres qu'il nous a laissées, combien pourrait-on recueillir encore de ces hymnes qui respirent une paix avant-coureuse de l'au-delà !

> Apaisées les clameurs de la chair exigeante !
> Calmé le tumulte de l'esprit orgueilleux !
> Détendues, détachées les cordes du corps !
> Dénoués, les liens qui lient !
> Attachement, illusion, ne sont plus.
> Oui, là résonne le Son vide de vibrations !
> En vérité, ta Voix (2) !

Il serait aisé de retrouver, avant même un Ramakrischna ou un Vivekananda, des Sages hindous, tels Appar et Toukaram au dix-septième siècle, et, très antérieurement, des auteurs sacrés qui ont exprimé des pensées d'un accent aussi pur et aussi beau.

On conçoit facilement que des apologistes du christianisme, frappés des analogies que présentent avec l'esprit de l'Évangile ces monuments de l'idéalisme hindou, aient songé à les présenter aux Indiens eux-mêmes comme un acheminement normal vers la vérité intégrale, un « pont » naturel pour venir à nous. Malheureusement ce pont a l'inconvénient de n'être pas à sens unique... Il peut aussi bien ramener vers l'hindouisme des nouveaux convertis en mal de nostalgie des libertés perdues en les persuadant,

(1) R. Rolland, *Vivekananda*, p. 169.
(2) *A song I sing to Thee!*

plus ou moins sincèrement, de l'identité de fond des deux doctrines. Et le cas n'est pas absolument chimérique malheureusement (1). Puis et surtout, ce parallélisme ingénieux risque d'ancrer plus profondément dans l'esprit indien cette conviction à laquelle il est déjà si enclin : que toutes les croyances religieuses se rejoignant dans un fond commun possèdent toutes la vérité : « Toutes les religions, a déclaré Gandhi, me sont presque aussi chères que mon propre hindouisme. Ma vénération pour la foi d'un autre est la même que pour ma propre foi. *Par conséquent, nulle pensée de conversion n'est possible.* Notre objet doit être d'aider un hindou à devenir meilleur hindou, un musulman à devenir meilleur musulman, un chrétien à devenir meilleur chrétien. L'attitude de tolérance protectrice est opposée à l'esprit des *international fellowships*. Si j'ai au fond de moi le soupçon que ma religion est plus vraie et que celle des autres l'est moins, je ne dois cependant pas dire dans ma prière : Dieu ! Donne-lui la lumière que tu m'as donnée, mais : donne-lui toute la lumière et la vérité dont il a besoin pour son plus haut développement. »

C'est à l'influence de telles théories qu'il faut attribuer des faits significatifs tels que ces deux traits qui nous ont été cités par des missionnaires.

Un Père attendait à une station son train. Sur le quai un Hindou vint. Il lui baise la main, la prend et la place contre son cœur : « Sur mon âme, dit-il, posez votre main ! Vous êtes bien un prêtre catholique?

— Oui, l'êtes-vous aussi?

— Non, je suis un Hindou.

(1) Un nom seulement : Upadhyay Brahmabandhar mort à Calcutta en 1907, converti très sincère, mais toujours imprégné de théories hindouistes, et mort sans qu'on puisse savoir au juste dans quels sentiments. Il avait été ami intime de Vivekananda, et il lui en resta toujours quelque chose.

— Oh ! pauvre homme !

— Pourquoi m'appelez-vous pauvre? j'ai une âme divine.

— Oui, mais il lui manque un ornement qui la rendrait plus belle encore, la grâce.

— Vous vous trompez : rien ne me manque. C'est une erreur de croire que nous n'avons pas ce qu'il nous faut dans l'hindouisme, erreur aussi de croire que nous n'adorons pas le même Dieu que vous. Tout est un.

— Comment donc avez-vous de la sympathie pour les prêtres catholiques?

— J'ai été à l'école chez eux : ils furent bons. J'adore le grand sacrifice de Jésus ; c'est quelque chose de grand.

— Mais Jésus veut que vous acceptiez non seulement le fait de son sacrifice mais les grâces qui en découlent, Il veut que vous entriez dans l'Église, que vous soyez baptisé.

— Mon Père, non ! c'est impossible ! Je suis bien où je suis. »

Le train entrait en gare, l'Hindou accompagna le Père à son compartiment, le salua et, se retournant vers un autre Hindou qui avait assisté à l'entretien :

— Il a raison, le Père, mais pour lui, pas pour moi...

Un prêtre des idoles dans un village, vint un matin déclarer au missionnaire : « Vous m'avez montré l'image de Jésus, l'autre jour. La nuit dernière j'ai vu en songe une image plus belle. Jésus était avec les parias, et il faisait signe à un homme de caste d'avancer et de se joindre au groupe.

— Quelle est votre conclusion, demanda le missionnaire.

— Que des gens de hautes castes peuvent aussi être chrétiens.

— Mais vous, voulez-vous aimer Jésus?

— Oh ! oui, je l'aime ! mais je n'ai pas besoin d'être chrétien... »

Au reste, il faut en convenir, toute cette mystique hindoue aboutit invariablement à la même conclusion erronée : le panthéisme. Le but suprême auquel doit tendre le disciple supérieur aussi bien de Brahma que de Vichnou, ou de Çiva, c'est d'atteindre à cet état du « zéro-limite » qui est celui de l'Être universel, de l'Absolu, soit qu'il s'y plonge, comme d'un bond, par la recherche ascétique de l'extase, soit qu'il le poursuive par la concentration mentale sur cette vérité que *Dieu est notre moi le plus intime et que nous sommes simplement des modes de sa substance.* Quant au Brahme il n'a nul besoin de se livrer à un pareil effort. Il est divin par droit de naissance : il le proclame à son lever et plusieurs fois le jour : « Je suis Brahme, je suis Dieu, je suis au-dessus de tout changement ! »

Une telle mentalité fait entrevoir avec quelles infinies précautions il faudrait présenter à l'Hindou l'analogie de ses dogmes avec les nôtres, celui de la « vie divine » en nous par exemple, et de « l'inhabitation du Saint-Esprit ». Il aurait vite fait de leur donner une allure panthéistique.

Et puis, insister auprès de l'Indien, même converti, sur ces ressemblances décevantes, serait aggraver les confusions auxquelles il n'est déjà que trop sujet, lui qui transpose sans cesse de l'hindouisme au catholicisme des façons de faire équivoques : recevant, par exemple, ayant l'air de recevoir la grâce à deux mains, comme un fluide, une rosée ; considérant, ayant l'air de considérer les statues et les images comme un « double » vivant des saints ; attribuant, ayant l'air d'attribuer aux sacrements et à leurs signes des effets quasi thérapeutiques indépendants des dispositions de l'âme (1).

(1) Voir P. Delange (Mission de Bengale), *Piété indienne.*

Ces confusions panthéistiques et autres n'enlèvent rien ni à la sincérité ni à l'élévation morale des maîtres du mysticisme hindou. Il n'en est que plus fâcheux que leur pensée, quelque éthérée qu'elle soit, subisse une déformation flagrante en tombant dans le domaine de la mentalité populaire. Pour quiconque a vu l'Inde telle qu'elle est, il y a un abîme entre les théories, la vie même des sages que nous venons de nommer ou encore d'hommes tels que Rama-Tirtha, Shraddananda, Turiyananda, Saradananda, et celles de l'Hindou vulgaire. Ce qui, dans les sommets, était idéal se matérialise dans les bas-fonds ; ce qui était pur s'avilit. Le peuple concrétise les idées abstraites à sa manière et leur donne une interprétation souvent brutale. Ainsi l'idée de chasteté absolue, prônée par les grands sanyassis, devient, chez le pénitent « peuple », domination orgueilleuse de l'instinct. Exemple : ce Jaïn, d'Hyderabad, qui en forçant les lois de la police anglaise sous la menace de la grève de la faim, se promenait naguère dépourvu de tout vêtement, au milieu d'un groupe de Brahmes, en extase devant cette invulnérabilité des sens. Les jeûnes entrepris par les grands ascètes en vue de leur identification avec Dieu se changent en un exercice de stoïcisme qui n'est pas sans jouissance pour l'amour-propre. Romain Rolland ne trahit-il pas que Gandhi lui-même n'a pas échappé à cette déformation, quand il nous assure que la « tâche » de vaincre le « moi » n'apparaît plus au Mahatma comme un devoir, mais comme une volupté, — la « volupté du renoncement » — et qu'il pratique le jeûne « toujours avec une étrange délectation (1)? »

Les « Tapas » ou austérités volontaires qui, dans les

(1) *Vie de Gandhi*, écrite par lui-même. Traduction de Georgette Camille. Préface de Romain Rolland. Paris, éditions Rieder, 1931, p. 22.

livres védiques, sont la voie d'accès au séjour bienheureux, sont certainement pratiqués par les fakirs à la manière d'un sport pour étonner et se faire ainsi un nom dans la tribu. Tout au plus estime-t-on que les dieux s'intéressent eux aussi à ces pénitences comme les humains s'intéressent à un match de boxe ou de cricket. Dès lors ces exhibitions peuvent attirer la bienveillance des divinités hindoues, et par là le souci d'étonner la galerie olympique rejoint le domaine religieux. C'est là toute la psychologie des grands pénitents de l'Inde aujourd'hui ; soit qu'ils s'exhibent, par les plus fortes chaleurs, assis au centre de quatre brasiers ardents ; soit qu'ils se fassent couper les paupières pour ne pouvoir plus protéger leurs yeux contre les rayons du terrible soleil ; soit qu'ils se roulent dans la poussière et mangent de la terre ou de la cendre ; soit enfin, comme on l'a vu au mois de septembre 1932 aux fêtes célébrées dans le district de Coimbatore en l'honneur de la déesse Mariamman, qu'ils traînent des automobiles chargées de Brahmes au moyen de chaînes terminées par des crochets enfoncés en pleine chair dans leurs torses nus et livrent même à cet affreux supplice une fillette de six à huit ans !

Qu'il y ait toujours dans ces exploits effrayants une idée proprement expiatoire et purificatrice, cela est hors de doute, mais ces préoccupations supérieures ne sont pas les mêmes dans la théorie et dans la pratique.

En théorie le fidèle hindou doit viser, au bout de ces tortures volontaires, à rejoindre l'absolu par l'anéantissement de soi. Dans ce but l'homme qui aspire à devenir un vrai sannyassi subit, sous la conduite d'un vieux maître, une sorte de noviciat comprenant des jeûnes, des absorptions de boissons amères et d'aliments vils, des épreuves morales et physiques de toutes sortes. Après quoi le no-

vice renonce à tout ce qu'il est, à sa caste, à sa famille, à son cordon et à sa mise, et s'en va par le monde portant le bâton de bambou à sept nœuds et le bol du mendiant.

En pratique ce que l'ascète hindou recherche le plus sincèrement dans toutes ces mortifications c'est l'affranchissement graduel de ses souillures, la libération de son âme hors de la roue fatale des transmigrations futures. Le cauchemar qui l'obsède, en effet, c'est la perspective de toutes ces existences ultérieures dont la plus proche, l'immédiate, pourrait bien lui être fatale si la mort le surprenait en état de souillure.

Pour l'Indien de caste tout est occasion de souillure : les rapports avec ses semblables, la qualité ou la préparation de sa nourriture, les rencontres de la rue, le toucher d'objets impurs tels qu'un morceau de cuir, une coquille d'œuf foulés du pied par mégarde, l'haleine, l'ombre même du paria qui le croise. Souillures volontaires qu'il devra expier ; souillures involontaires dont il devra se purifier. Notez-le bien cependant : qui dit « souillure » ne dit pas « péché » au sens propre du mot ; violation des lois de la caste plutôt qu'outrage à la divinité. Le vol, le mensonge, le libertinage (si celui-ci a lieu entre gens de même caste) n'entraînent pas de souillure et ne sont pas tenus à proprement parler pour péchés. Quand bien même certaines consciences plus délicates considéreraient ces choses comme un outrage fait à l'honneur, elles s'estimeraient pourtant moins gravement atteintes par la faute que par la souillure. La faute est peut-être une offense à l'ordre du monde ; la souillure est un crime contre la caste, et ceci est plus grave.

Voilà pourquoi les recettes purificatoires tiennent plus à des formules et des pratiques positives qu'à un sentiment de regret et comme de contrition. L'Hindou vulgaire ne demande point pardon aux dieux des injures qu'il leur a

faites, mais il cherche à abolir, à *laver* la tare contractée en violant les lois de caste. De là ces ablutions sans nombre auxquelles il se livre chaque jour, ablutions extrêmement compliquées où tout est l'objet d'une prescription : le point de l'horizon vers lequel on se tourne, la main qui puise l'eau, l'ordonnance des gestes, des mouvements, des prières, etc... De là aussi, certaines de ces grandes purifications populaires qui revêtent une impressionnante solennité : ainsi les fameuses ablutions septennales de Kumbakonam qui ont le privilège d'effacer en une seule fois les souillures de toute la vie. Au mois de septembre 1932 on vit déferler sur les routes d'immenses caravanes d'hommes et de femmes portant sur la tête leurs hardes, leurs vivres et leurs offrandes, des chariots où s'entassaient de véritables grappes humaines : le tout se dirigeant vers cette petite ville de l'Inde du Sud. Il vint une telle multitude que les seuls guichets de la gare enregistrèrent le passage de plus d'un million de tickets ! Il y avait, mêlés à la foule, des fakirs, des devins portant sur l'épaule le coq des aruspices, des pénitents hallucinés de dévotion : celui-ci dont les ongles devenus démesurément longs et recroquevillés donnent à ses mains l'aspect de griffes effroyables ; cet autre qui, à la suite d'un vœu, a laissé pousser sa chevelure jusqu'à pouvoir s'en revêtir ainsi que d'un sordide manteau ou l'enrouler sur sa tête comme les nattes d'une corbeille. Pendant sept jours cette foule grouillante envahit l'étang sacré, à telles enseignes, disait-on, qu'un passereau qui fût tombé sur l'immense lac n'en aurait nulle part touché l'eau. Les pèlerins durent se partager les heures et les jours pour pouvoir accomplir, durant la semaine, par groupes de cent et cent cinquante mille, les sept tours rituels du Teppakulam. A la fin des cérémonies l'eau où s'étaient prolongés tant de millions de bains était devenue noire comme de l'encre, ce qui n'empêchait point les baigneurs d'en porter,

comme le prescrit la liturgie, quelques gouttes à leurs lèvres !

Le but de toutes ces cérémonies, ainsi que de ces austérités, est, nous l'avons dit, d'arracher l'âme au cycle des réincarnations, non par le retour à l'innocence, mais par le recouvrement de l'intégrité de caste, non par le mérite — c'est là pour l'Indien un mot vide de sens, — mais par l'affranchissement (1).

En effet, le texte qui implique la métempsycose est formel dans les livres sacrés. On lit dans la *Chandogya Upanishad* (V-10-1) : « Ceux qui ont eu ici-bas une conduite vertueuse peuvent s'attendre à trouver pour siège un corps agréable comme celui d'un Brahme, d'un Kshatrya ou d'un Vaishya. Mais ceux qui ont eu une conduite infâme ne peuvent tomber que dans un ventre fétide comme celui d'un chien, d'un porc ou d'un intouchable. »

A vrai dire cette croyance dans la réincarnation n'est pas aussi nette dans tous les esprits. Souvent elle n'admet qu'une ascension graduelle de vies humaines partant d'une première existence plus ou moins rudimentaire, peut-être même animale, perdue dans la nuit des temps et ayant évolué à travers des animaux supérieurs jusqu'à l'humanisation, elle-même susceptible de perfectionnement. S'il est donc exagéré de dire que tout Hindou en particulier craint, en punition de ses souillures, de devoir vivre dans le corps d'un animal immonde, chacun cependant croit et travaille à se libérer de la loi qui l'oblige à retourner après

(1) Nous trouvons cependant sous la plume de Turiyananda écrivant précisément au sujet des larmes versées par Vivekananda sur « l'humanité souffrante » cette phrase dont le son chrétien semble bien évoquer le mérite et la fécondité de la souffrance : « Pensez-vous que ces larmes de sang aient été versées en vain? Non ! Chacune de ces larmes tombées sur son pays, chaque souffle enflammé de son cœur puissant fera naître des troupes de héros. Et ils ébranleront le monde, avec leurs pensées et leurs actes. »

sa mort dans une série d'existences terrestres. On retrouverait même chez les intellectuels la conviction d'avoir vécu, en des temps mystérieux, dans un animal. C'est ainsi que Vivekananda vénérait le souvenir de « Matru », un petit chevreau qui avait été, assurait-il, son parent dans une existence antérieure (1).

Quand on demande à un Hindou cultivé comment les dieux peuvent permettre qu'une âme en transmigration soit récompensée ou punie, dans le corps qu'elle occupe en ce moment, pour des vertus ou pour des fautes d'une vie antérieure, il répond par un apologue ingénieux. « Un criminel, dira-t-il, emprisonné justement, peut très bien avoir perdu conscience ou mémoire même de son délit. Il continue pourtant à l'expier. Ainsi en est-il de nous. » Si vous serrez de plus près votre interlocuteur en lui objectant que ce criminel a eu du moins connaissance de sa culpabilité, il vous répondra quelque chose comme ceci : « Mais moi aussi, aux premier jours de mon existence, dans le sein de ma mère, j'ai eu la claire vue des faits accomplis dans ma vie précédente ! Ce sont nos souillures qui, dans la suite, obscurcissent en nous cette science du passé, comme elles nous empêchent de connaître l'avenir. Ceux qui parviennent à la pureté parfaite lisent clairement dans le futur. Je connais ainsi une âme très élevée en spiritualité qui sait de façon certaine le jour, l'heure de sa mort et jusqu'au siège de sa réincarnation prochaine. »

Chez l'Indien vulgaire, surtout de basse caste, ces convictions revêtent une forme plus simpliste. Le paria estime qu'après sa mort son âme passera certainement dans une bête. De sa vigilance à se purifier dépendra la qualité du

(1) R. Rolland, *l. c.*, p. 78 (note).

corps vivant dans lequel il sera transplanté : noble ou abject selon le cas : tigre, lion, singe, serpent ou bien porc, chèvre ou chien.

D'aucuns ont cru qu'il fallait chercher dans cette croyance la raison profonde du respect qu'ont les Indiens pour la vie des animaux. Il n'en est rien. S'il est vrai que l'homme blessé par un fauve ou mordu par un cobra ne se venge jamais sur sa vie, c'est surtout par un vague sentiment de panthéisme. J'ai vu, dans la vallée de Watrap, un petit Nayaker païen pleurer à chaudes larmes parce qu'un de nos enfants chrétiens venait d'apporter au bout d'un bâton une vipère qu'il avait tuée : « Il a fait mourir mon dieu ! » disait-il avec désespoir. Les nouveaux convertis eux-mêmes ne se dépouillent que lentement de ces mentalités bizarres. C'est ainsi que durant mes randonnées, mes divers chauffeurs, tous catholiques cependant, ont failli bien des fois me jeter contre un arbre ou dans un précipice par leur brusque coup de volant, pour éviter quoi? un serpent traversant la route, un python la barrant de son long corps d'un bleu d'acier.

Le bœuf et la vache, notamment, jouissent d'un droit absolu au respect. Rien n'est curieux comme de voir ces bonnes bêtes se promener, par exemple, sur les beaux boulevards de Bombay, broutant librement aux devantures et aux corbeilles des maraîchers, s'arrêtant, pour rêver, au milieu de la chaussée et obligeant ainsi les autos à se détourner, les tramways à attendre qu'il leur plaise de s'éloigner. Elles sont du reste charmantes, dans leur pelage blanc, avec leur fine tête, leurs cornes minces, dont l'une est peinte en rouge, l'autre en bleu, toutes deux se terminant par une boule de cuivre poli, leurs yeux humides et sentimentaux !

La protection de la vache est l'un des traits les plus

caractéristiques de l'hindouisme. Gandhi y voit une des affirmations les plus hautes de l'évolution humaine, parce qu'elle est un symbole du « pacte d'alliance conclu par l'homme avec tout le monde *sub-humain* », un signe de fraternité (1). Pourquoi la vache de préférence à une autre bête? L'Hindou vulgaire répond : « Parce que Vichnou, redescendu du ciel sur la terre, au cours de son huitième avatar, se fit, au dire du *Paramâtman*, gardien de troupeaux. » Nous avons entendu nous-même un Brahme nous déclarer un jour avec le plus grand sérieux : « Je chéris la vache parce qu'elle est ma mère... *I love the cow, because it is my mother.* » Et le digne homme de nous expliquer : « Oui, ma mère, car si je tiens de ma mère selon la chair mon humanité, c'est de la vache que je tire ma divinité. »

Plus éclectique, le Mahatma, nous répond : « Si la vache a été choisie de préférence aux autres bêtes pour être l'animal sacré par excellence, c'est qu'elle est, dans l'Inde, le meilleur compagnon de l'homme et sa « source d'abondance » au milieu de sa pauvreté. » Comme Hugo dans le *Crapaud*,

...ce noir martyr qui n'a pas même un râle,

il voit dans la vache, ce « doux animal », un « poème de pitié ». Mais le culte qu'il lui rend n'a rien d'idolâtrique et nul ne condamne plus durement le fétichisme sans bonté du peuple qui observe la lettre de la loi, sans en pratiquer l'esprit.

De fait, nul Indien de caste ne s'arrogera le droit de tuer un bœuf ou une vache. Il les laissera mourir de leur « belle mort », — si on peut appeler ainsi le triste abandon et la lente agonie qui sont leur destin final. En effet, quand une de ces pauvres bêtes est devenue incapable de tout ser-

(1) R. ROLLAND, *Vie de Gandhi*, p. 39.

vice, elle est conduite dans la savane où elle mourra de faim et de soif, si elle ne devient rapidement la proie des panthères et des tigres. Dans les villes, elle sera amenée au *gaushala*, l'asile des vaches. Ici une apparence de bien-être : des bungalows, qui sont des étables, mais où les râteliers sont vides et où les animaux, dont nul ne s'occupe, traînent leur dernière existence, livrés à la faim, le corps rongé de vermine. En remisant là sa vache, l'Hindou a obéi au précepte : il peut être satisfait.

C'est en vertu du même illogisme que le paysan cupide peut torturer sa vache pour en tirer plus de profit. Ainsi, par exemple, quand elle a mis bas et que son petit est de mauvaise venue, il laissera mourir le veau de faim, l'empaillera grossièrement et, au moment de traire la mère, l'appliquera à ses mamelles pour que celle-ci, ayant l'illusion de le nourrir ne retienne point son lait. C'est là un procédé que j'ai vu maintes fois appliquer devant mes yeux, notamment dans les étables de la région montagneuse des Ghâtes. Ainsi encore, le *vandikaran* ou conducteur de bœufs, pour ne pas battre l'animal même de sa badine, a-t-il l'habitude de lui tordre la queue : ce qui irrite davantage notre sensibilité européenne. Il faut observer pourtant qu'il n'y a pas là, pour un Hindou, animosité ou manque de respect. On le voit, en effet, quand il baigne sa vache dans la rivière, laver avec un soin méticuleux et presque attendri cet appendice qui, mis un jour entre ses mains de mourant, sera pour lui le gage d'une réincarnation heureuse.

Il est à noter encore que, s'il est interdit à un Hindou de tuer lui-même son bœuf ou sa vache, il peut parfaitement les vendre à un boucher paria qui, n'étant point lié par le même scrupule, les abattra et en débitera la viande aux étrangers. Puisqu'il n'a point tué lui-même, ni mangé, il n'a point encouru la souillure. Qu'un autre se charge de

cette besogne, ce n'est pas son affaire à lui. C'est par de telles roueries que l'Hindou le plus observant s'en tire avec les prescriptions des dieux.

Le crime capital, pour un païen de caste, c'est de manger du bœuf. En goûtant à ce mets interdit, il contracte une souillure indélébile, laquelle ne lui sera pardonnée ni par les hommes, ni par la divinité. Des femmes étrangères, suspectées d'avoir commis cette infamie, se sont mêlées quelquefois, pour leur malheur, aux Indiennes des harems. Elles sont toujours mortes mystérieusement après avoir accepté de la main de leurs rivales un bonbon, un cachet, une fleur... Et l'autopsie découvrait dans leurs entrailles ou un petit scorpion ou de ces bribes de moustache de tigre hachée qui perforent les intestins... (1).

La répugnance des Hindous pour la viande de bœuf est telle que le surnom le plus injurieux qu'ils puissent adresser aux étrangers et aux parias est celui de « melleks » ou « mangeurs de vaches ». La seule vue de viandes apprêtées, surtout quand elles sont saignantes, leur cause une invincible horreur. Les chrétiens eux-mêmes n'échappent point à cette répulsion. Nous avons vu récemment, à Paris, des pèlerins catholiques indiens menacer de quitter l'hôtel où ils étaient descendus, parce qu'on y servait, disaient-ils, des côtelettes ou des biftecks crus ! Un jour, arrivant à l'improviste, à l'heure de midi, chez un missionnaire de l'Inde du Sud, à Tuticorin, nous avions, pour ne pas le prendre au dépourvu, acheté dans un magasin européen des « tins » ou boîtes de conserve anglaises contenant de la chair rosée de bœuf. Quand le cuisinier, très dévoué aux Pères, ouvrit les fameuses boîtes, on le vit soudain

(1) Robert CHAUVELOT, *l'Inde mystérieuse*. Paris, Berger-Levrault, chap. IV p. 31-32.

défaillir d'horreur et s'écrouler avec ses « tins » devant le foyer !

Quelque soin que l'on prenne d'éviter les occasions de souillure, la souillure est inévitable. Elle guette l'enfant dans le sein de sa mère, elle préside à sa naissance, elle l'accompagne jusque dans la mort.

Dans la mentalité indienne c'est surtout à la femme et notamment à la mère que s'attaque l'assaut journalier des souillures et des anathèmes : le mauvais œil, la mauvaise ombre, le mauvais esprit, le mauvais charme. C'est pourquoi il lui est prescrit de surveiller sévèrement l'objet sur lequel ses yeux se posent au temps de sa grossesse. Il ne faut pas que son regard s'attarde sur un Européen (son enfant naîtrait avec « de vilains yeux anglais », ni sur un balai (car il serait pauvre toute sa vie), ni sur un cadavre (car il serait mort-né), ni sur un serpent, car il aurait contracté l'habitude de tirer sa langue au dehors. Durant les éclipses de soleil ou de lune, la mère doit rester dans sa maison, faute de quoi son enfant viendra au monde défiguré, aveugle, ou à demi fou. Pour se préserver de tous ces sortilèges elle devra se conformer, mois par mois, aux détails d'un cérémonial infini (1).

Avec la naissance de l'enfant, est-ce enfin, pour la mère, l'affranchissement? Pas encore. Durant douze jours elle devra dormir sur une planche, subir des fumigations de bouse de vache desséchée, se garder de paraître en plein jour au dehors, éviter de toucher le verre ou la cruche de qui que ce soit. Elle n'est complètement purifiée qu'après six semaines de formalités sans nombre.

Après la vie, la mort est encore une souillure. Celui qui vient de mourir est expulsé de la demeure. Dans certaines

(1) Mrs Sinclair STEVENSON, *Without the Pale. The life Story of an outcaste.* Calcutta, 1930, p. 12-28.

castes, de peur que le défunt ne retourne à sa maison par un mystérieux artifice, on ne le fera point passer par la porte, quand il sera porté au bûcher, mais par un trou de la muraille que l'on rebouche aussitôt. Sur le brancard fleuri où on l'a assis (pour simuler la vie), un homme soutiendra, derrière lui, sa tête droite sur les épaules. Dès qu'il sera déposé sur le bûcher de galettes de bouse sèche, un porteur armé d'une hache se précipitera sur le brancard et le brisera furieusement, car le mort pourrait s'en servir pour regagner sa demeure ! Au cas, cependant, où il y retournerait, la famille, avant de la déserter pour plusieurs semaines, a soin de déposer, à son intention, un peu de riz dans une écuelle, un peu d'eau dans une cruche. Le terrible soleil indien aura vite fait de tarir la cruche, et les rats qui foisonnent dans les huttes auront vite fait de dérober le riz. Mais quand la famille trouvera l'écuelle et la cruche vides, elle dira : « Il est venu ! la demeure est souillée ! » Et l'on renouvellera la lugubre expérience jusqu'à ce qu'il soit resté ou un grain de riz ou une goutte d'eau. C'est fini, le mort est repu... On purifie soigneusement la case, et la vie domestique peut recommencer.

Les Parsis, de Bombay, se débarrassent par un moyen fort radical des souillures attachées à la dépouille mortelle. Ces adorateurs du Feu ne font point incinérer leurs cadavres de peur de profaner leur divinité. Ils les font dévorer par les oiseaux de proie.

Pourquoi faut-il que le premier détail aperçu par le voyageur, en vue de Bombay, soit précisément la *Tour du Silence*, ce Monfaucon indien que survolent de haut les sinistres charognards, dépeceurs de cadavres humains?

Certes, l'accès de ce lugubre lieu est interdit d'ordinaire au regard de l'étranger et M. Robert Chauvelot peut s'estimer privilégié d'avoir pu, grâce à ses relations avec un

Irâni, s'approcher des cinq ouvertures par où les oiseaux de proie pénètrent dans les cinq tours funèbres. Mais il est toujours possible d'avoir un aperçu de l'effroyable scène si l'on monte sur une hauteur voisine. Tout à l'heure huit porteurs exposeront dans l'intérieur, sur une litière blanche, ce corps de riche complètement déshabillé. Dissimulés dans une encoignure, ils attendront que les vautours, rapidement attirés par la bonne aubaine, aient pénétré dans la nécropole. Alors un coup de déclic aveugle l'ouverture et l'infernal festin commence dans l'ombre. Il dure vingt minutes. Tout à l'heure, quand on rouvrira la fenêtre, les rapaces se sauveront, emportant dans leur bec quelque lambeau de chair. Maintenant, dans la tour, c'est « l'entrée libre ». Les menus nettoyeurs — aigles, milans et buses, — vont recueillir, si l'on peut dire, les miettes du repas. Ils s'abattent, du haut du ciel, d'une chute rectiligne pour se disputer, dans un vacarme vorace, jusqu'aux petits os eux-mêmes broyés et enlevés. Les plus gros ossements, rapidement curés, seront jetés au fond d'un puisard.

La plupart des hautes castes hindoues brûlent leurs morts. Mais le rite de l'incinération est soumis lui-même à une foule de précautions qui révèlent chez les survivants la hantise de la souillure. Nous avons pu assister très librement à plusieurs de ces cérémonies funèbres, notamment dans le grand crématorium de Madura.

Un large champ parsemé de petits hangars ouverts, surmontés d'un toit de branchage ou de copeaux, s'étale à la sortie de la ville. Dans les intervalles libres, des pleureuses sont assises en cercle, mêlées aux familles des défunts. Justement on apporte à cet instant, sur son brancard, le corps d'une jeune femme vellage. Sur son front luit, avec des reflets d'or, le petit disque de safran qui révèle qu'elle a échappé à l'ignominie du veuvage et qu'elle meurt — heureuse épouse ! — du vivant de son mari. Ses

oreilles, ses narines, son cou sont chargés de bijoux. Des bracelets d'argent ornent ses bras et ses jambes; les doigts de ses pieds et de ses mains sont couverts de bagues. La voici couchée sur le tumulus de galettes superposées. Avec des mouvements brusques qui ébranlent tout le corps rigide, ses proches la dépouillent d'abord de ses parures. On dépose sur sa gorge, à portée de sa bouche, une pyramide de riz cuit. Puis le mari, ou le fils aîné, le torse barbouillé de safran et enguirlandé de jasmin, fait par trois fois le tour du bûcher, portant sur son épaule une cruche de grès que perfore, à chaque tour, en trois endroits différents, un prêtre armé d'un martelet. Quand toute l'eau s'est écoulée par les trois orifices, on achève de recouvrir le corps de galettes sèches et, à tâtons, tournant le dos à la morte, l'homme, ou le garçon, marque d'une fiche la place où sera allumé le feu. La flamme est mise; et tandis qu'elle gagne peu à peu la longueur du tumulus les ouvriers — des hommes de basses castes — achèvent de le recouvrir d'un épais manteau d'argile. Point de larmes, point de cris. Par des trous que l'on pratique de-ci de-là dans la masse, avec un tisonnier, une fumée âcre s'échappe, qui semble envelopper et caresser une dernière fois le corps voué à l'anéantissement. Peu à peu le groupe des parents et des amis s'égrène, la rondeur du bûcher s'atténue sous l'écroulement des couches supérieures. Maintenant ce ne sont plus que des fumerolles noirâtres s'exhalant des décombres. Demain, quand ces cendres seront refroidies, les singes sauvages sortiront des buissons pour dévorer brutalement les grains de riz cuit dans les décombres; et là-haut, dans le ciel, le tournoiement des vautours et des gypaètes tressera des guirlandes d'ombre et de silence au-dessus du tumulus où repose la fidèle servante des divinités hindoues...

Jadis les crématoria de l'Inde étaient souvent le théâtre de spectacles plus effrayants encore. Nous voulons parler de cette pratique barbare du « Sutty » ou « Satty » que les efforts réunis des grands réformateurs hindous, à la suite de Ram Mohun Roy, des missionnaires et des autorités anglaises, ont mis un siècle à abolir : « La femme, prescrivait le *Padmapourana*, doit, à la mort de son mari, se laisser brûler vivante sur le même bûcher que lui. » Longtemps cette prescription a été prise à la lettre, surtout dans le noble monde des Radjahs. Dans la seule présidence du Bengale, il y eut 706 victimes volontaires en 1817 ; l'année suivante 839. En 1614, on en avait compté, dit-on, 310 (10 épouses et 300 concubines), à la mort du radjah Man Singh, général d'Akbar. Il est vrai que la perspective d'échapper par là au sombre cycle des métempsycoses et d'être placées au nombre des divinités, en récompense de leur héroïsme, faisait de ces malheureuses des exaltées, affolées d'honneurs divins. L'instant fatal étant venu, on revêtait la victime de ses plus riches habits, on la parait de tous ses bijoux, puis on la portait dans un palanquin derrière le corps de son mari. Pendant la marche, la foule la félicitait en poussant des cris d'allégresse. Souvent, à la vue du bûcher, l'infortunée défaillait de terreur. Il fallait alors la traîner sur le lieu du supplice, la dépouiller de ses joyaux, la soutenir durant les trois tours rituels et, — plus morte que vive, — la jeter sur le cadavre de son mari, tandis que les Brahmes attisaient le feu en y jetant du beurre fondu dans un tourbillon de flammes et de fumée.

Nous l'avons dit : l'influence chrétienne et la vigilance de la police anglaise ont eu raison de ces révoltants usages — que réprouvent, du reste, la plupart des grands intellectuels hindous. Il faut noter néanmoins que, tout récemment, le 5 août 1933, un Brahme orthodoxe, M. K. Acharya, n'a pas craint de prôner le retour à tous ces rites

condamnés : et cela, à Londres, devant le *Joint Select Committee!* N'a-t-il pas affirmé que « nous devons regarder une femme qui se sacrifie volontairement, comme atteignant au sommet de l'idéal humain et devenant une « parcelle de la divinité » ! « Si j'étais témoin d'une de ces cérémonies — ajoutait-il — et si j'étais convaincu que la veuve a librement choisi de se jeter sur le bûcher de son mari, je la laisserais brûler. » Et il expliquait la parfaite licéité d'une immolation personnelle par ce motif que notre corps n'est rien dans la série indéfinie des formes qu'il est destiné à prendre : « Si quelqu'un jette par la fenêtre cent roupies, personne n'y trouvera à redire. Pourquoi serait-il blâmable de jeter son propre corps si l'on n'en veut plus? » C'est avec de tels paradoxes qu'on risque de perpétuer, chez un peuple envoûté, des mœurs aussi contraires à la plus élémentaire civilisation. De fait il ne se passe guère d'année qu'on ne signale ici ou là quelques-unes de ces immolations atroces au milieu de ululements diaboliques destinés à étourdir les victimes ou à étouffer leurs cris de douleur. On en a compté quatre en 1845 et, encore, le 28 août 1933, à Diamond Harbour, dans la province de Calcutta, une jeune veuve de seize ans se jetait dans les flammes qui consumaient le corps de son époux.

De pareils faits peuvent avoir, du reste, une autre explication que celle du fanatisme religieux. Nous voulons parler du sort lamentable qui attend les veuves après la mort de leur seigneur et maître. D'une part il est prouvé que l'usage, encore en vigueur, de « marier » les enfants très jeunes remonte à l'époque des invasions musulmanes où il était nécessaire de protéger les toutes jeunes filles contre les violences des mahométans ; de l'autre il est certain que le nombre des veuves dans l'Inde est prodigieusement élevé par le fait des mariages ou, si l'on veut, des « fiançailles indissolubles » trop précoces. De ce chef, pour une petite

fille fiancée, c'est-à-dire mariée en droit, — à huit ou dix ans, le risque de veuvage se prolonge sur une échelle d'au moins une dizaine d'années avant le mariage effectif. Ainsi une enfant qui n'a pas l'âge de puberté et n'aura même jamais aperçu celui auquel elle est destinée pourra être veuve dès l'aube de la vie. Or le veuvage, c'est le deuil : elle devra le porter jusqu'à sa mort. Une veuve, en effet, — du moins dans toutes les hautes castes, — ne peut plus désormais se marier, ni demeurer dans sa maison. Sans ressource et sans soutien, elle ne trouvera de moyens de subsistance que dans l'aventure ou le désordre. Aussi je ne connais rien de plus poignant que le spectacle de ces fillettes veuves qui peuplent nos orphelinats, nos écoles ou nos maisons d'assistance. Elles portent sur leur visage on ne sait quel air de précoce et tragique détresse — de détresse, non point par regret, puisqu'elles n'ont point connu leur époux, mais par épouvante devant le plus noir avenir !

D'après le recensement de 1891 il y avait alors dans l'Inde 10 165 veuves au-dessous de cinq ans, et 51 876 de cinq à neuf ans, 140 734 de dix à quatorze. Il n'est point étonnant que Gandhi ait nommé ce fléau la « malédiction de l'Inde », et qu'à leur tour des hommes tels que Lajpat-Raj, Mukerji, Vidyasagar, pourtant nationalistes ardents, l'aient combattu de toutes leurs forces, soit en instituant des maisons de refuge, soit en créant, dans différentes parties de l'Inde, à Bombay, au Bengale, dans le Deccan, des sociétés d'encouragement au remariage des veuves.

Depuis l'année 1892, et le *Consent act*, le code pénal de l'Inde, punit sévèrement tout mariage effectif avant l'âge de douze ans. Plus récemment plus complètement encore un effort immense a été accompli pour abolir cette tare des mariages prématurés : effort des intellectuels hindous,

« associé, dit Mukerji, à celui des missions chrétiennes ».

C'est dans le christianisme, en effet, que repose notre meilleure espérance pour la vraie « libération » de l'âme indienne. A l'heure actuelle tout ce grand peuple s'engage délibérément dans une voie nouvelle. Il y marche à grands pas. Que trouvera-t-il au bout du mystérieux chemin? L'épuration de l'hindouisme, sans doute, selon l'esprit des grands penseurs et des grands réformateurs dont nous avons salué, au cours de ces pages, l'influence bienfaisante ; l'affranchissement de tant de servitudes, de tant d'envoûtements obscurs ; mais surtout, — nous le souhaitons de tout notre cœur ! — la rencontre bénie de ces millions d'âmes à la recherche de ce qui est pur, libre, éternel, avec Celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité, et la Vie. »

CHAPITRE V

LA CROIX SUR LA GOPURAH
OU LA CONVERSION DES HAUTES CASTES

Durant mon séjour à Trichinopoly, j'aimais à monter, le matin, au moment du lever du soleil, sur la plus haute terrasse de notre collège Saint-Joseph. Le panorama, bleuâtre et diaphane, s'étendait à perte de vue, rassemblant la multitude des rizières, les unes submergées, miroitantes, les autres d'un vert frais et mat. Des bosquets de palmiers et de cocotiers à perte de vue dentelaient des nappes d'eau ressemblant à des bras de fleuve et qui n'étaient que d'éphémères cours d'eau rapidement formés, en ces temps de moussons, par les pluies chaudes des après-midi. Là-bas pourtant, tout au fond du tableau, ondulait le large ruban glauque du Cauvery encerclant dans sa boucle quatre grands pylônes massifs : les gopurahs de Sriringam émergeant des molles palmeraies.

Plus près de moi, presque au ras de la terrasse, flottaient, immobiles dans l'air tiède, les cimes ondulées des arbres du parc où des oiseaux tout bleus, sortes de petits geais indiens, venaient se poser dans un battement muet de leurs brillantes ailes. Muets aussi, les petits gypaètes au plumage terne qui, très familiers, puisque jamais on ne les chasse, se piquaient au sommet des hampes des drapeaux, comme des aigles romaines, et y demeuraient, tournant seulement de

temps en temps avec nonchalance vers un colibri qui passait leur bec crochu dans un féroce profil.

Auprès de la grâce des paysages, la force imposante des symboles. C'était d'abord, là, sur ma droite, barrant toute une région du ciel, l'énorme masse rocheuse à forme d'éléphant que domine la Pagode du Rocher, avec ses petites idoles inclinées sur le précipice au bord de leurs hautes murailles et paraissant ricaner sur la ville accroupie à leurs pieds.

Mais, face au formidable monument hindou, quel contraste saisissant ! La belle église gothique du collège, drapée dans sa parure de brique rose, arborant tout là-haut, au bout de sa flèche pure et mince, sa grande croix d'or fulgurant au soleil ! On eût dit deux camps affrontés, dressés l'un contre l'autre et de si près que sous certain angle la croix chrétienne semblait plantée sur la gopurah hindoue. Ah ! comme un saint Louis, roi de France, un Ignace, un Xavier, devant pareil spectacle eussent rêvé de changer cette illusion d'optique en une réalité vraie en escaladant ce bloc pour aller fixer sur la roche païenne le signe de la Rédemption !

L'heure de ce suprême assaut viendra-t-elle un jour à sonner? Peut-être. Mais déjà n'est-il pas manifeste que, de toutes parts, la Croix cerne et assiège l'orgueilleuse forteresse? Nous sommes loin du temps où le P. Martin décrivait en ces mots la situation du christianisme à Sriringam et Trichinopoly :

C'est un lieu des plus fameux qui soient dans l'Inde... Il passe pour le plus saint de tout le pays. Ainsi il ne faut pas s'étonner que les habitants de cette île soient plus superstitieux et plus obstinés que les autres dans l'idolâtrie. Il n'y a que peu d'années que la foi a commencé d'y pénétrer et que le P. Bouchet y a fait élever une petite église. Les chrétiens, au nombre d'environ 80, ont coutume de s'y assembler au son d'une clochette (1).

(1) *Lettres édifiantes et curieuses*, année 1700. *Panthéa littéraires*, t. II, p. 297.

Aujourd'hui on se croirait dans une pieuse ville de Bretagne quand viennent à tomber, toutes ensemble, et du clocher octogonal du Saint-Rédempteur, et des niches ajourées de l'église du collège, et du blanc campanile de la cathédrale, et des tours jumelées du Golden Rock, d'une douzaine encore de chapelles et de couvents les notes espacées de l'angélus. Mais n'est-ce pas aussi une voix chrétienne que jette à son tour le bourdon de la Pagode, ce bourdon fondu jadis en France pour une église catholique et qui porte, coulée dans le bronze, une image de la Vierge Marie?

A cette heure divine, il n'apparaît plus aussi redoutable, le colossal pachyderme de pierre qui, couché sur ses pattes, semble se vautrer dans la morne béatitude de tenir sous lui captive son antique proie, sa « Mother India ». C'est une bête finie qui mourra de vieillesse portant toujours sur son dos son palanquin vide, son sanctuaire déserté.

Ici, au contraire, tout est joie, tout est vie : cette terrasse lumineuse, qui semble faire partie des palmeraies où elle s'enchâsse, les petits écureuils gris rayés de fauve qui la traversent en courant, les grosses perruches vert clair à tête noire qui, avec un cri strident, déchirent le ciel de leur vol rectiligne, éblouissant.

A certains jours déjà Trichinopoly n'a-t-il pas l'aspect d'une ville toute chrétienne? C'est aujourd'hui la fête du Christ-Roi. Dans l'église du Saint-Rédempteur aux allures de forteresse, — elle le fut à la lettre au temps des violentes dissensions entre fidèles de diverses castes — le vénérable évêque, Mgr Faisandier, célèbre la messe pontificale. Sa tête blanche se détache sur le fond bariolé des peintures du dix-huitième siècle qui couvrent les murailles. Aux chants liturgiques se mêlent les piaillements incessants de centaines de moineaux qui ont envahi les régions hautes de

la nef, des pleurs d'enfants, des bruits de conversations de la foule massée au dehors sur la vaste esplanade, enfin la mélopée des prières particulières dites à haute voix. L'assistance : dans le bas côté de gauche réservé aux parias, dominent les tons bruns des femmes de basses castes ; ailleurs ce sont les châles jaunes, rouges ou lilas des Nayakers ou des Vellages. L'une de celles-ci, dans un transport de ferveur, se lève, dressant sur la foule son visage au ton ciré où luisent deux pastilles d'or piquées dans les narines. Elle tend vers l'autel ruisselant de lumières ses deux mains ouvertes, sourit comme si elle était exaucée, se rassied enfin sur ses talons. A l'élévation c'est un débordement de bruits de toutes sortes : au dehors les cloches, les bombes, le ululement des kombous ; au dedans les sonnettes, les orgues, surtout la houle des invocations partant à la fois de tous les points de la nef. On voit s'allumer des milliers de regards blancs sous les fronts tendus dans une indicible expression de foi. Des mains se lèvent ardemment pour recevoir la rosée des grâces, se rabattent sur la poitrine, la massent comme d'une onction divine et s'avancent encore pour recueillir à nouveau les dons du ciel.

La communion : point de table sainte. Des prêtres passent dans les rangs, un ciboire aux mains. Caste par caste les fidèles se pressent autour de lui, les mains en croix sur le cœur : visages flétris d'intouchables, têtes fines et douces de femmes Vellages, voire de Brahmines.

Un peu toutes les castes du pays sont donc là. C'est le lieu peut-être de se demander comment on en est venu à ce résultat de réunir sous un même toit des gens si divisés par ailleurs dans la vie sociale et civile. On le sait, et nous l'avons déjà rappelé, l'Église de l'Inde, au seizième et au dix-septième siècle, s'était recrutée exclusivement dans les castes basses, et même chez des gens sans caste, et ce fut

ce qui la compromit aux yeux de la société hindoue. Comment est-elle parvenue, au moins dans le sud, à venir à bout, en partie, des préjugés, et à faire sa trouée un peu dans toutes les castes?

Nous laissons de côté ces chrétiens de Saint-Thomas que les Portugais trouvèrent à leur arrivée dans l'Inde, constitués en Église bien vivante, une église déjà vieille de mille ans et plus. Ces Syro-Malabars, comme on les appelle encore, sont tout à fait à part, et par leurs origines, et par leur rite emprunté à l'Église chaldéenne, et par leur situation sociale. Ils constituent des castes nobles, reconnues comme telles par les Hindous. Ils forment un groupe d'environ 540 000 fidèles, auxquels s'ajoutent de nombreux dissidents. Ne les ayant pas rencontrés sur notre chemin, nous n'en dirons pas davantage : mais il fallait les signaler pour ne pas laisser croire que tous les catholiques de l'Inde se sont recrutés au seizième siècle parmi les intouchables et les castes infimes. Il y en avait d'autres, mais ceux-là étaient chrétiens depuis un grand millénaire.

Ceux-là mis à part, les conversions dans les castes honorables n'ont commencé à se produire qu'au début du dix-septième siècle, avec l'apostolat original du Père Robert de Nobili (arrivé dans l'Inde en 1605, mort en 1656). Constatant que ce qui compromettait l'apostolat c'était que le catholicisme, en se recrutant chez les intouchables, s'était déshonoré, le nouveau venu résolut de se présenter sans attaches visibles avec ce rebut de la société hindoue, et même avec les Portugais. Il vint comme un noble des pays d'Occident, désireux de mener aux Indes une vie de contemplation et de pénitence. Il s'imposa par le spectacle de ses austérités, et aussi par sa science des choses indiennes, langues et philosophie. Le résultat fut qu'il

gagna quelques brahmes, une cinquantaine, puis d'autres Indiens de bonne caste, puis des parias en grand nombre, et dans le Maduré, où, vers 1600, il n'y avait que quelques chrétiens venus de la Côte, il y en avait dans les 40 000 vers 1660, 75 000 en 1688. Après quoi, pour des raisons diverses, le courant des conversions dans les hautes castes se ralentit. Un moment vient où l'on ne signale plus de néophytes brahmes, sauf au Carnate dans la mission française (1).

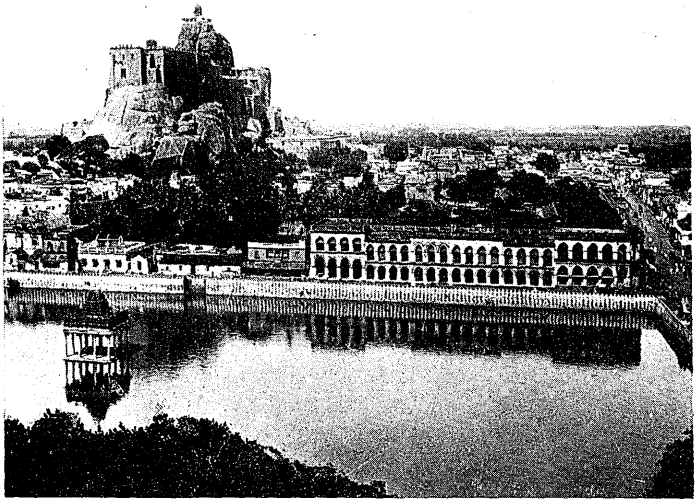
Voici pourtant des points de départ intéressants. Chez les Vellages, vers 1723, à la suite d'un événement mystérieux, un mouvement appréciable se déclancha.

Un prêtre des idoles, dont le nom, Chindabaram Pillai, semble indiquer un homme de très haute caste, se rendait en pèlerinage au Cap Comorin avec sa femme Alantavalli. Parvenu dans la forêt où se trouvait l'église des Nadars de Vadankenkulam, il faisait ses ablutions rituelles avant de prendre le repas, quand il entendit le son d'une cloche. Intrigué, il se dirigea vers l'endroit d'où s'élevait cette rumeur et se trouva, à sa grande surprise, en présence de la chapelle. Le prêtre était à l'autel, célébrant la messe. Les deux pèlerins suivirent la cérémonie avec le plus vif intérêt et, inondés d'une lumière toute céleste, ils résolurent de renoncer à l'idolâtrie. Abandonnant leur pèlerinage, ils s'établirent aux abords du sanctuaire et reçurent le baptême. L'ancien sacrificateur des idoles devint le catéchiste du Père. Il semble que dès lors il se produisit dans la haute caste des Vellages un mouvement de conversion qui alla s'accentuant jusqu'au début du dix-neuvième siècle. Tout d'abord les missionnaires voulurent, par prudence,

(1) P. Castets, *la Mission du Maduré*, Trichinopoly, 1924. — Du même, articles dans la *Revue d'histoire des Missions*, 1930 et 1931. — P. Dahmen, *Un Jésuite Brahme*, 1925, Louvain, Museum Lessanium. — Du même, *Robert de Nobili, l'apôtre des Brahmes, Première apologie*, 1910, Paris, Spes, 1931.

UN BRAHME CÉLÉBRANT LE « POUDJAH », SACRIFICE FAMILIAL

SOUS L'ARBRE SACRÉ AU PIED DE GANESAN, LE DIEU
A TÊTE D'ÉLÉPHANT



A TRICHINOPOLY, LE ROC-TEMPLE DE ÇIVA AU BORD DE L'ÉTANG SACRÉ ; A DROITE, LE COLLÈGE-UNIVERSITÉ

UNE DES COURS DU COLLÈGE-UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH

tenir les nouveaux venus en dehors des affaires de la paroisse, mais bientôt la rivalité des castes se fit jour ; les enfants vellages refusaient d'aller au catéchisme avec leurs camarades nadars ou parias. Dans l'église on dut leur accorder le droit d'occuper les places les plus rapprochées de l'autel. Mais quand il fallut songer à remplacer par une enceinte plus vaste cette chapelle de terre, trop petite et déjà délabrée, les disputes éclatèrent. En 1848 les chrétiens de Vadakenkulam proposèrent le plan d'un édifice en forme de croix latine avec une double balustrade courant tout le long de la nef pour séparer les Vellages et les Moudélis (hautes castes aussi) des Nadars et des Parias. Mgr Canoz qui avait vu, dans le Malabar et le Travancore, tous les chrétiens réunis sans distinction de castes dans la maison de Dieu, tenta de combattre ce projet. Il fallut cependant s'y soumettre. On le fit sous la forme ingénieuse que devait imaginer et réaliser, en 1855, le P. Grégoire avec l'aide de son architecte, le frère Berghental. Cette église se compose de deux nefs disposées en éventail et convergeant vers le maître-autel qui leur est commun. Un double mur dans l'écartement des deux nefs peut conduire directement de la porte centrale au sanctuaire. Vellages et Nadars, chacun de leur côté, travaillèrent à la construction de la partie qui les concernait, après que Mgr Canoz eut posé la première pierre de l'édifice le 9 août 1855. On grava sur la pierre l'inscription suivante : *Templum sit duplex, ara sed una; fides una sit, unaque mens tribubus ingeminis* (Que le temple soit double, mais l'autel unique. Que les deux castes n'aient qu'une foi, qu'un seul cœur.)

Ce dernier vœu ne fut malheureusement pas exaucé. Une première fois, en 1871, les Nadars font opposition à l'érection du double mur central. On passe outre et l'église est consacrée par Mgr Canoz le 29 juin 1872. Mais le 12 août de la même année il y a bataille ; les Nadars envahissent

la partie réservée aux hautes castes. Ils en sont bannis par ordre de l'évêque. Ils se révoltent et boudent durant cinq années. D'autre part le catéchiste vellage qui a soigné les Nadars blessés dans la bagarre est en butte aux reproches des gens de sa caste. De 1877 à 1910 les dissensions continuent ; l'église est souvent le théâtre de graves désordres. Finalement les Vellages, renonçant à s'entendre avec les Nadars, se retirent définitivement et passent en grand nombre au protestantisme.

Cependant l'exemple des Vellages de Vadakenkulam convertis au catholicisme eut sa répercussion profonde parmi leurs frères de caste établis aux abords du Marava. C'est dans le village de Rajahkenbiram (mot qui signifie en tamoul « l'enfant chéri ») que nous avons pris contact pour la première fois avec cette race très noble, très fine, très cordiale. L'accueil que nous y avons reçu, aisé, poli, aimable, tranche nettement avec les réceptions bruyantes que nous ménageront, plus loin, les Parias de la vallée de Watrap. Nous y rencontrons du reste un admirable missionnaire indien, de bonne caste lui aussi, le P. Appavu, pasteur d'un troupeau de 1374 Vellages et de 274 Idéyars, de la bonne caste des Bergers. Assis sous la varangue du presbytère, face à plus d'un millier de chrétiens qui ont envahi la cour, nous pouvons causer avec toute facilité. Nos interlocuteurs ne sont pas timides et répondent en souriant à nos questions.

Un point surtout nous intéresse. Rajahkenbiram a été longtemps le pangou d'un de nos compatriotes demeuré célèbre dans toute la région : le P. Hurlin, le grand apôtre des Vellages. Cet intrépide missionnaire étonna le Maduré par sa résistance aux fatigues de la marche, son mépris pour les ardeurs du soleil et la vigueur de sa direction, — un peu entachée, dit-on, d'un rigorisme racial. Nos chré-

tiens me font observer, du reste, que je suis précisément assis dans le grand fauteuil de bois d'où il dispensait son enseignement à la foule des paroissiens et que l'on conserve avec respect.

Nous faisons appeler des vieillards qui ont connu le grand pionnier pour qu'ils nous racontent leurs souvenirs. L'un d'eux, dont le profil osseux et mince rappelle le masque de Gandhi, est presque aveugle. Il avance en s'appuyant sur son bâton, dresse la tête et semble ouvrir, sous ses lunettes de fer, ses pupilles blanchâtres comme pour plonger dans le lointain passé. Il n'avait que dix ans quand il le connut, grand, fort, la barbe noire, pleine de vie, d'une éloquence magnifique, — sévère, mais très aimé de tous. Maintenant il s'apprête lui-même à retrouver le P. Hurlin dans la patrie céleste et ce qu'il lui dira en l'abordant au seuil du Paradis, ce sera ceci : « Swami, j'ai un petit-fils qui vient d'être ordonné prêtre, comme tu l'étais toi-même. »

Non loin de Rajahkenbiram, il existe un village entièrement chrétien qui porte le beau nom de Saveriarpatnam (village de Xavier). Les chrétiens vellages me racontent que lors de la dernière épidémie de peste, tandis que toutes les localités païennes des alentours étaient ravagées par le fléau, seuls ce hameau et Rajahkenbiram lui-même furent épargnés. Interrogé sur ce privilège, le dieu du choléra répondit par la bouche des sorciers : « J'ai eu peur d'une femme habillée de blanc que j'ai rencontrée se promenant sur les limites des deux pangous chrétiens : je n'ai pu passer. » Toute la population a voulu voir, dans cet aveu, l'intervention de Notre-Dame de Lourdes, très vénérée parmi eux. Aussi les Vellages sont-ils en train d'achever, par reconnaissance, une école dont ils fournissent les ouvriers à raison de dix volontaires par jour.

Le lourd ministère de cette grande chrétienté n'empêche

pas le P. Appavu d'étendre plus loin sa sollicitude. Il nous montre, à Manamadura, au milieu d'un vaste emplacement, une église en briques qui n'attend pour être ouverte qu'une aumône d'environ dix mille francs et qui permettra de grouper 200 Vellages chrétiens sur place et environ 300 dans la région.

Rajakenbiram n'est séparé que de la largeur d'un fleuve de la grosse agglomération vellage d'Ideikatur où le P. Hurlin passa les dernières années de sa vie. Le fleuve est actuellement à sec, sauf quelques rivelets dont nos chrétiens font ébouler, avec leurs pieds, les berges de sable pour en rétrécir le cours, ou qu'ils nous font franchir en nous portant sur leurs bras vigoureux. Porter le swami ! quel honneur ! Nous leur apprenons à faire un siège plus confortable que leurs poignets noueux par l'entre-croisement de leurs mains et de leurs bras. Énorme succès ! Leur enthousiasme est tel que, devant la moindre flaque d'eau, bien vite ils nous tendent leurs mains disposées selon la forme nouvelle et veulent à tout prix nous faire les honneurs de la « sedia gestatoria ». Tout à l'heure ils nous feront visiter avec une juste fierté leur admirable église gothique, sculptée et ornée avec amour par le merveilleux artiste que fut le P. Celle, successeur du P. Hurlin. Après nous être agenouillés devant la tombe du grand missionnaire basque, qui est encastrée aujourd'hui entre les murs de l'édifice, nous retraversons le lit du fleuve avec le même cérémonial, parmi la foule de ces bons Vellages et notre auto nous emporte maintenant vers le Marava.

Les Nayakers sont les descendants des anciens guerriers de l'Inde. Race magnifique, qu'on peut considérer comme venant immédiatement au-dessous des Brahmes. Physiquement, les Nayakers ont le teint plus foncé que celui des « fils des dieux » ; mais le visage, surtout chez la jeune

fille et la femme, est extrêmement régulier de traits et c'est dans cette caste que la beauté féminine atteint sa plus haute perfection. Les yeux grands et noirs sont mis en valeur par l'arcade, très mince, mais extrêmement longue, des sourcils. On dirait de ces figurines égyptiennes des musées du Caire, taillées dans des bois précieux. La démarche, moins molle que chez la brahmine, est souple, faisant valoir une taille svelte et élancée. Bien qu'il y ait, chez les Nayakers, un rameau, estimé quelque peu inférieur, de travailleurs du sol, l'ensemble de cette caste d'élite jouit d'une certaine aisance, et a gardé partout sa noblesse intacte.

Déjà, au dix-septième siècle, le P. de Nobili avait fait quelques conversions parmi elle. Mais on peut dire que son véritable apôtre fut, au dix-neuvième siècle, le P. Trincal. On compte aujourd'hui un peu plus d'un millier de Nayakers catholiques, établis, presque tous, dans le district de Palamcottah, avec quelques unités résidant accidentellement à Madura, à Trichinopoly, à Madras où ils occupent de belles situations dues à leur intelligence et à leur distinction. Leurs principaux centres sont ceux qui furent précisément créés par le P. Trincal. Ils sont 475 à Ilailayasanendal, 186 à Satur. Leurs qualités morales ne le cèdent point à leurs avantages physiques et les missionnaires les tiennent en grande estime pour leur attachement et leur fidélité à la foi chrétienne.

Mais les Nayakers demeurés Hindous savent eux-mêmes se montrer hospitaliers et généreux.

Un jour, dans le village paria de Pudupatti où je recevais des délégations de Pallers et de Parias, une surprise des plus agréables m'attendait. Il se produisit dans la foule un remous, un nom passa sur les lèvres : « Les Naïdous ! » C'était en effet, une petite délégation de la très haute caste des Nayakers. Accompagné d'un grand et beau vieillard,

de charmantes fillettes au joli type très fin, aux yeux en amande, dans un teint au grain mat, vêtues de longues robes de satin vert, m'apportaient aussi leurs guirlandes, leur bétel et, naturellement, leurs petits citrons. Je bénis de tout cœur ces enfants qui, après avoir baisé gracieusement le bord de nos soutanes blanches, se retirèrent droites et dignes entre les files des « Intouchables ». De cette visite, comme de chacune de mes rencontres avec cette caste aimable et pure, j'ai gardé l'instinctif espoir que les Nayakers seront un jour une puissance dans l'Église des Indes.

Les Chettis ne forment pas à proprement parler une caste. Ils sont plutôt une classe fort riche, mais généralement réputée comme devant sa fortune à une large pratique de l'usure. Les Chettis païens sont en grand nombre dans le district de Ramnad où ils vivent dans des villas d'un luxe prétentieux et de mauvais goût, encombrées de statues italiennes, entourées de jardins anglais avec des jets d'eau, des rocailles, des boules de verre. Ils y possèdent d'immenses espaces de terre soigneusement clôturés comme des paddocks.

On trouve les Chettis catholiques, au nombre de 657, dans le district de Trichinopoly et de 599 dans celui de Madura. Les centres où ils résident de préférence sont la ville de Sarugani, dans le Marava (345) et la nouvelle paroisse de Golden-Rock à Trichinopoly (362). Notons, du reste, que si les Chettis sont les principaux soutiens des pagodes auxquelles ils consacrent une partie de leur fortune en réparation de leurs procédés usuriers, on en trouve cependant, même parmi les païens, qui se sont montrés généreux pour les œuvres et les créations catholiques.

Il est enfin une autre haute caste qui semble donner en ce moment de grandes espérances à l'Église : c'est celle

des Kallers ou Voleurs. Le mouvement qui se dessine depuis quelques années parmi ces païens intelligents et de noble race est dû en grande partie à l'action de nos écoles. L'Angleterre, en effet, désireuse de réformer puissamment cette caste d'où sortaient d'une façon générale les plus audacieux criminels et les bandits de grand chemin, a soumis leurs enfants au régime de l'instruction obligatoire et, se chargeant des frais de leur éducation, les a répartis entre les diverses écoles confessionnelles, tant protestantes que catholiques. Toutefois, tenant compte de la répugnance instinctive des Kallers pour l'anglicanisme, elle a fait, semble-t-il, une part un peu plus large à nos maisons de formation. C'est ainsi qu'un très grand nombre d'enfants kallers, instruits par nos maîtres et par nos religieuses, ont été amenés à se faire catholiques. En ce moment plusieurs villages s'ébranlent dans tout l'ouest de Madura. A Valandur, nous avons assisté à une cérémonie significative et pittoresque. Le fils et les neveux du grand prêtre païen de la caste, convertis au sortir de l'école, épousaient trois jeunes kallers chrétiennes. Un hasard providentiel avait permis au missionnaire, le P. Clément Montaut, de favoriser les vœux des trois jeunes couples qui allaient entrer en ménage. Gros émoi dans le pays. Fureur du grand prêtre, mais fureur impuissante, car, contrairement à ce qui se passe chez les Brahmes, toute la caste se rangeait contre lui : « Puisque le swami protège ces enfants, disait-on, pourquoi s'opposer à leur mariage? Leur avenir est assuré. » Et de fait il ne se produisit aucun incident. Dans la lumière d'argent et de rose et l'air chargé des parfums d'un tiède matin, notre automobile va chercher et ramène tour à tour les fiancés que suivent à pied les trois cortèges. Les jeunes gens, jolis types sveltes et nerveux, sont habillés à l'européenne. Quant aux Indiennes, elles nous arrivent dans des soieries magnifiques, rouges, jaunes, vertes

brochées d'or, se cachant la figure à demi par un côté du voile, les bras et les pieds chargés de bracelets d'argent. Race d'un type des plus distingué rappelant, chez les femmes, cependant plus petites, mais d'un teint mat avec des sourcils très fins, la beauté de la Brahmine et surtout de la Nayaker. Je célébrai moi-même les trois cérémonies, remplaçant la bénédiction de l'anneau par celle du *thali*, — la petite plaque d'or que le marié attache autour du cou de son épouse. Quant au discours de mariage il me fallut bien recourir au service d'un interprète : fonction dont le P. Montaut s'acquitta avec toute sa bonne grâce.

Le soir, dans le village voisin de Sattampatti, les Kallers chrétiens nous ménagèrent une chaude et charmante réception. L'un d'eux, prenant la parole en tamoul, nous tint un langage auquel on n'est pas habitué dans l'Inde du Sud. Il nous parla des aspirations de la caste à se réhabiliter elle-même des opprobres du passé. « L'Angleterre, disait-il, a voulu nous corriger par la force ; elle humilie notre fierté en nous condamnant à livrer, dès l'âge de douze ans, nos empreintes digitales à la police, en nous soumettant plus tard à certaines périodes de prison préventive. Moi-même qui n'ai commis aucun crime, je dois aller ce soir et pendant huit jours, passer la nuit au poste de police anglaise. Sans doute on a voulu cela pour notre bien, on y a dépensé beaucoup d'argent, mais la seule mesure qui ait été pour nous salutaire, c'est celle qui nous a envoyés obligatoirement aux écoles catholiques. Maintenant beaucoup d'entre nous sont chrétiens ; on n'a plus rien à craindre de nous. On pourrait nous délivrer des mesures vexatoires dont nous sommes l'objet et nous permettre de nous développer, de monter graduellement dans l'échelle sociale par notre intelligence et notre travail. Nous aspirons à nous élever et nous pouvons le faire grâce à l'éducation que vous nous avez donnée. Les Anglais auraient marché plus vite

dans leur « Kaller reformation », c'est-à-dire dans notre réforme, s'ils vous avaient confié tous nos enfants. En revanche nous aussi nous vous apportons quelque chose, car si nous sommes avec vous, vous serez mieux respectés à cause de la crainte que l'on a de nous. » Évidemment ce principe du prestige par l'argument de la crainte nous apparaissait bien un peu entaché de paganisme. Mais, dans la mentalité indienne, il est loin d'être inefficace, et la charité de nos missionnaires se charge d'atténuer dans la suite ce qu'il peut avoir d'un peu convenu et de forcé.

Pendant que parlait le chef, j'observais les assistants, beaux visages ouverts au regard franc. Tous ils approuvaient fortement de la tête. Dans leurs yeux brillait une flamme qui semblait dire : « Oui, assez d'avanies, assez d'humiliations ! nous voulons nous réhabiliter par la morale chrétienne et par notre bonne volonté ! » Et il y avait là, au premier rang, une splendide jeune fille chrétienne, aux yeux très doux et très noirs dans un visage pâle, qui, toute droite dans son ample voile de soie blanche, le cou et les oreilles couverts d'or, semblait incarner toute la calme décision, toute l'antique noblesse de la caste régénérée.

CHAPITRE VI

LA CROIX SUR LE TOPPOU
OU LA CONVERSION DES BRAHMES

Seule, depuis la tentative du P. de Nobili, jusqu'au début de ce vingtième siècle, la superbe caste des Brahmes, sut résister, en masse, à l'assaut des missionnaires catholiques.

Longtemps, dans leurs obscures chrétientés de Paravers, d'Odéages et de Parias, ceux-ci durent se résigner à travailler à l'unique évangélisation des basses castes, avec, de loin en loin, quelques conversions individuelles parmi les élites. Mais leurs esprits étaient toujours tendus vers les hautes conquêtes. Ne pouvant plus aborder directement et comme face à face les castes élevées, — le cœur, pourtant, et le cerveau de l'Inde ! — ils rêvaient du jour où ils pourraient les atteindre, d'une façon détournée, par la séduction de l'esprit. A cette fin, ils conçurent l'action à longue échéance, mais infaillible, des grands collèges. Ils n'hésitèrent pas à spécialiser dans les diverses branches de l'enseignement les jeunes collaborateurs qui leur venaient d'Europe, munis déjà de leur formation générale. Pour leur permettre de se livrer au labeur de l'intelligence dans des conditions meilleures, ils n'hésitèrent pas, eux, les éternels martyrs de la chaleur des plaines, à construire, sur les hauts contreforts des Ghâtes, dans la fraîcheur des cimes, un

refuge confortable qui serait à la fois scolasticat et école préparatoire aux diplômes et où ils trouveraient l'atmosphère propice et les livres nécessaires. Quand, pour la première fois, nous avons escaladé, à la marche rapide de l'automobile, les rampes interminables qui mènent des vallées embrasées de Periakulam au séminaire de Shembaganur, nous n'avons pu nous empêcher de crier notre admiration pour ces pauvres prêtres de *pangous* qui, dans leurs cases torrides, avaient conçu l'exploit de hausser si hardiment leurs jeunes confrères étudiants au-dessus de la fournaise. C'est là que ceux qui sont destinés à mettre la science au service de l'apostolat se préparent à la lutte. Ils le font par un premier sacrifice. A l'âge où ils voudraient agir, il leur faut redevenir écoliers. Il leur faut étudier non seulement l'Inde et ses langues, mais l'anglais aussi qui sera la langue de leur enseignement. Ils se préparent à enlever leurs diplômes dans les universités de Madras ou de Calcutta. Français, Belges, Espagnols, Allemands, Italiens, Américains, indigènes surtout, ils seront en mesure d'aborder leur apostolat intellectuel, et des centaines, des milliers d'élèves — parmi lesquels des Brahmes — leur donneront confiance et sympathie.

C'est aujourd'hui, pour un observateur européen visitant nos collèges, un sujet de profonde surprise que de voir tant de fronts marqués d'emblèmes païens suivre un cours professé par un prêtre catholique sous les bras du crucifix cloué à la muraille. De fait, l'Hindou le plus fanatique ne s'offusque jamais de voir, présidant à son travail, ou le signe de la Rédemption, ou la statue de la Vierge, ou une image de saint. Bien au contraire, il semble considérer ces objets comme des protecteurs célestes inclinés sur son travail ou au moins comme de vagues porte-bonheur. Dans nos couvents tenus par des religieuses, il n'est pas rare de voir de jeunes Brahmines apporter, le matin, des fleurs

pour orner, ou le petit autel de Marie, ou la statuette de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disposés à la place d'honneur, réciter les prières, chanter nos cantiques et s'agenouiller même pour demander au prêtre sa bénédiction. Pour ces enfants, en effet, le christianisme est sans doute une religion étrangère à la caste, mais une religion, malgré tout, par laquelle l'humanité rend hommage à Dieu. Plusieurs, allant même plus loin, deviennent des chrétiennes de cœur et, sachant que, rentrées dans leurs familles, elles ne pourront conformer leur vie à leur croyance nouvelle, se réfugient du moins dans l'espoir de recevoir le baptême à leur lit de mort, comme cela s'est produit plusieurs fois.

Quand nous avons visité les rouages complexes des grands collèges de Trichinopoly, de Madras, de Palamcottah, de Bombay, de Bangalore, pour ne citer que ceux que nous avons vus de près ; quand nous avons parcouru ces vastes et clairs bâtiments que ne cessent de remplir et d'animer de leurs grands mouvements blancs mille et mille enfants des bonnes castes de l'Inde ; quand nous avons constaté que le rayonnement scientifique et moral de ces grands foyers de science et d'action étendait sa flamme sur l'Inde tout entière par la variété et le nombre des notabilités qui y furent formées ; quand, surtout, nous avons relevé les *antennes d'influence* que projettent ces vastes organisations dans tous les champs des administrations, des Universités officielles, des chemins de fer, des exploitations industrielles, etc., nous n'avons pu nous empêcher de remarquer : « Mais là aussi est la vraie mission ! »

Désormais, en effet, l'Église est libérée de la tare essentielle qui défigurait son visage aux yeux des Brahmes la tare de n'être que l'Église des Intouchables. Maintenant, elle peut se présenter la tête haute devant les « intellectuels », car elle leur dispense l'enseignement dont ils ont

besoin. Sans doute, ce n'est encore que du prestige, mais, chez l'Indien, il n'y a pas loin de l'admiration à l'amour, de l'amour au don de soi.

Et, de fait, c'est dans ces grands collèges que vient de se déclencher, il y a quarante ans à peine, un mouvement appréciable de la conversion des Brahmes.

Le 1er janvier de l'an 1889, comme les Pères de Saint-Joseph de Trichinopoly venaient de présenter leurs souhaits à leur vénéré Recteur, le R. P. Faseuille, celui-ci répondait à leurs vœux par cet autre vœu : « Il est temps maintenant de nous consacrer à la conversion des Brahmes. Priez avec moi pour que le bon Dieu envoie celui qui doit entreprendre cet apostolat. Pour moi, si je savais que cet apôtre fût déjà parmi nous, je n'hésiterais pas à lui baiser les pieds. » Était-ce simple hasard ou bien pressentiment? Le P. Faseuille avait, en effet, devant lui l'homme que la Providence prédestinait à devenir le premier apôtre des Brahmes dans la nouvelle mission du Maduré, le P. Billard, et celui qui devait lui succéder dans cette dure tâche : le P. Lacombe. Ce dernier commence, avec quatre jeunes Pères qu'il a mis dans son secret, *une neuvaine d'années* de prières pour obtenir la grande grâce. Mais la moitié du temps s'est à peine écoulée qu'en 1895 se produisent les premières conversions : d'abord, celle d'un jeune élève brahme qui, sur le point de mourir, demande et obtient le baptême, puis celle de plusieurs de ses compagnons de caste. Aussitôt, deux mouvements contradictoires se dessinent et s'affirment : d'une part, l'enthousiasme des missionnaires de toute l'Inde ; de l'autre, la stupeur et bientôt la colère de toutes les sectes brahmaniques (1). Des manifestations violentes

(1) Voir les témoignages de ce double mouvement dans les *Études* du 4 août 1927, article du P. Gaston LACOUAGUE : *Un Collège aux Indes*.

éclatent dans la rue, sous les fenêtres du collège. Les persécutions se déchaînent contre les nouveaux convertis dont plusieurs doivent chercher un refuge à Ceylan ou en Birmanie. Ceux qui demeurent sur place sont impitoyablement chassés de la caste, dépossédés de leurs biens, déshérités, séparés de leur femme et de leurs enfants. Il faut lire le récit de ces vexations cruelles dans la vie de celui qu'on a appelé « le joyau de l'Église indienne » : ce noble Mahadeva Ayer qui, après avoir supporté avec un héroïsme émouvant les pires persécutions que puisse endurer un homme dans son foyer et dans son cœur, parviendra aux plus hauts emplois et deviendra le protecteur né des Brahmes chrétiens (1).

Au collège même, le prestige de l'enseignement qu'on y dispense et le brillant résultat des examens empêchent bien l'exode en masse des Brahmes, que l'on avait redouté d'abord ; mais il se forme parmi les élèves de caste comme une association secrète qui surveille les allées et venues des « suspects ». Désormais, si un étudiant brahme est mandé auprès du préfet de discipline ou de l'un des professeurs, il sera de rigueur qu'il soit accompagné d'un autre Brahme : règle qui n'est pas encore entièrement abolie de nos jours.

Dès lors, les PP. Billard et Lacombe estimèrent que, pour protéger efficacement les Brahmes chrétiens et leur permettre d'observer librement et leurs devoirs religieux et les pratiques essentielles de leur caste, il était indispensable de les isoler. Ils créèrent donc pour eux, dès l'année 1895, un quartier séparé où le P. Lacombe jeta généreusement tout son avoir de famille : le « Toppou Sainte-Marie » de Trichinopoly.

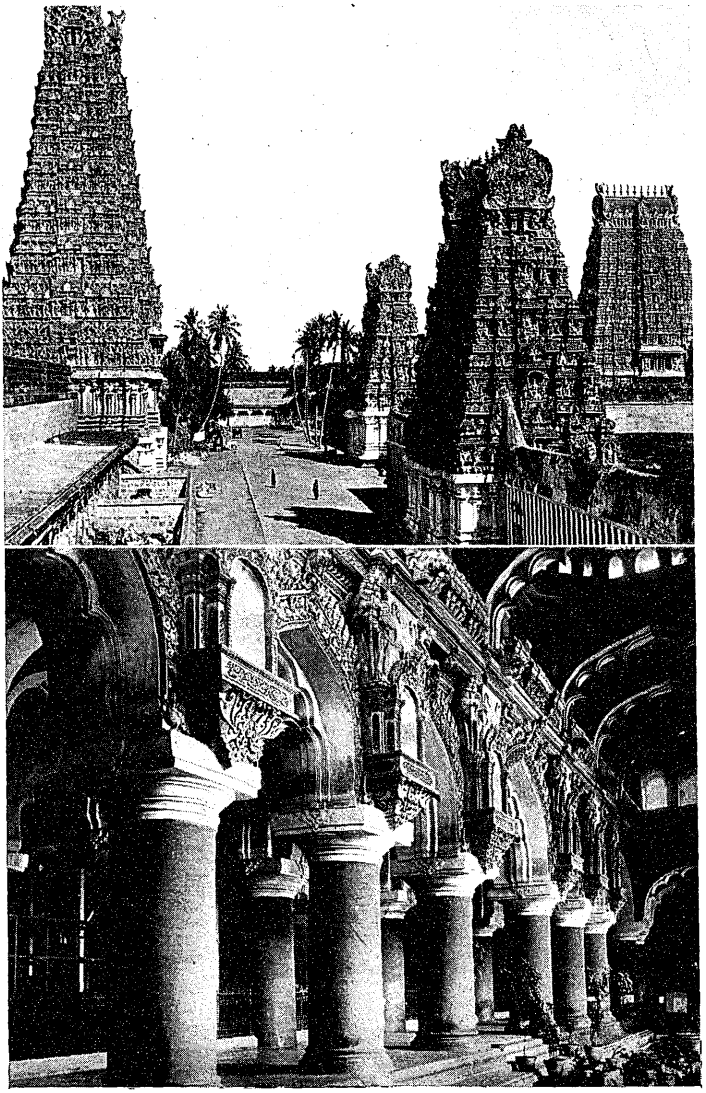
Que de fois, au soir de nos rudes journées du Maduré, le

(1) *Rao-Sahib Mahadéva Ayer ou le Brahme converti*, par le R. P. LACOMBE, S. J., traduit de l'anglais par le R. P. Garnier, S. J. Un volume in-8°. Paris, Desclée, 1923.

cœur serré d'avoir vu s'étaler dans la rue, sur les visages, au fronton des pagodes, les signes d'un paganisme irréductible, sommes-nous allé chercher, dans ce tranquille asile, un peu de repos et des visions d'espérance ! Au bout de la ruelle sordide, poussé le grand portail, quelle évocation de paradis ! « Un calme divin ; une blanche maisonnette, des eaux claires, des massifs de verdure, des figures bienheureuses et, dans les cœurs, la grande paix du Christ (1). »

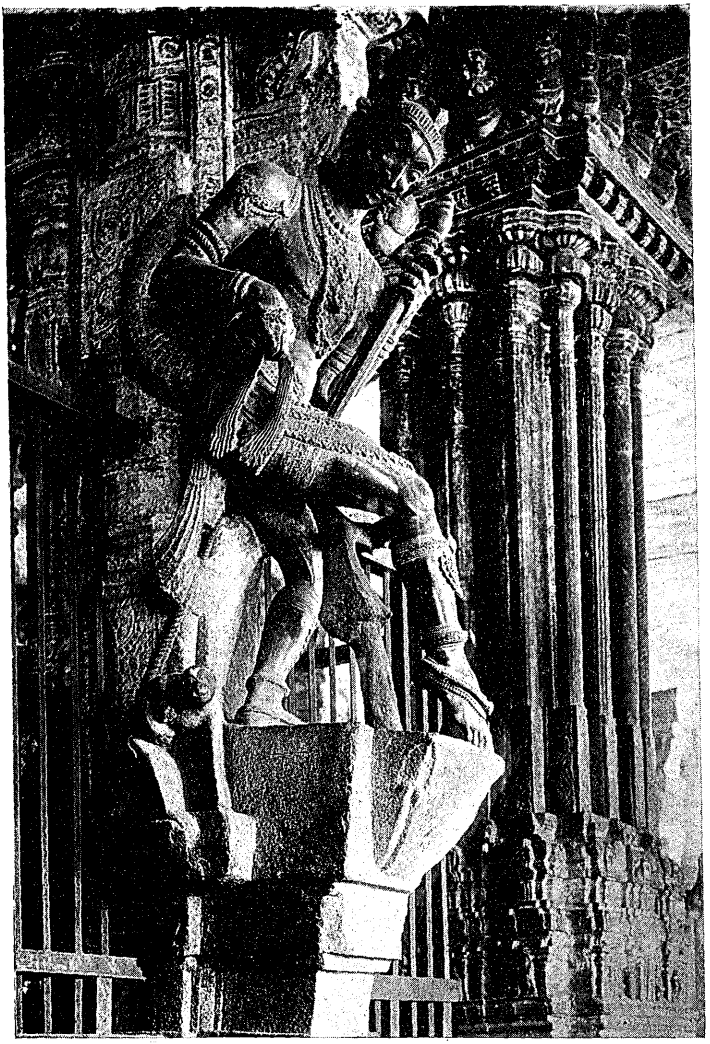
Nous ne saurions mieux dépeindre ce paisible refuge qu'en le comparant à un béguinage, non plus un gris béguinage des Flandres, mais un béguinage indien aux façades éclatantes de blancheur, le long des petites rues où se meut, dans des carrés de soleil rutilant, l'ombre molle des panaches de cocotiers. Là, sur la petite place, le puits de la caste, celui où nul Intouchable ne peut venir puiser de l'eau, où les Brahmines chrétiennes se rendent, serrant sur la hanche, dans l'angle du coude replié, la cruche de grès ou l'amphore de cuivre poli. Comme il nous était doux alors de pénétrer dans ces intérieurs propres et rangés où la statue de la Vierge et l'image du crucifix remplacent les absurdes chromos de Krichna ou de Vichnou, de fabrication germanique ! Douces comme des fleurs, les petites filles du grand Mahadéva Ayer venaient nous demander notre bénédiction avec leur mère qui s'était fait attendre pour passer sur sa robe de travail son beau « silé » de brahmine, et leur oncle, un homme au long, très long visage grave sous les beaux cheveux blancs noués en torsade sur sa nuque. Avec quelle consolation, avant de retrouver le pullulement païen de la rue, nous aimions prier un instant dans la petite chapelle où le divin Ami des

(1) Gaston LACOUAGUE, S. J., *Dans l'Inde de saint François-Xavier. Souvenirs du Maduré.* Un volume in-8. Toulouse, Apostolat de la Prière, 1931.



A MADURA, LE TEMPLE DE LA DÉESSE MINATCHI

LE PALAIS DE TIRUMALA NAYAKER, ANCIEN MAHA RAJAH DE MADURA



DANS LE TEMPLE DE MINATCHI

pauvres réside parmi les riches d'hier qui se sont appauvris pour Lui !

La pauvreté, en effet, est la conséquence forcée de ces premières conversions de Brahmes. Dès qu'ils trouvent le Christ, tout le reste leur manque. S'ils n'ont pu acquérir pour lors une situation assurée, ils restent à la charge de l'Église. Voilà pourquoi d'aucuns demeurent sceptiques sur ces conversions individuelles et n'en oseraient attendre les résultats triomphants prédits par certains témoins enthousiastes du mouvement de 1895. A Madras, il est vrai, les quelque dix à douze familles de Brahmes convertis donnent des espérances meilleures par leur rang social, les emplois qu'elles occupent et la permanence de leurs relations avec les Brahmes païens. Leur « Toppou » de Pouschpanagar (la Ville de la Petite Fleur), construit récemment par un admirable apôtre, le P. Bertrand, a lui-même, avec ses jolis pavillons blancs, traditionnels et très modernes à la fois sous le balancement des hauts palmiers, un petit air de victoire. Mais, comme nous le déclarait le vénéré Mgr Barthe, le deuxième évêque octogénaire et le doyen de la Mission nouvelle du Maduré, le contre-coup de ces conversions de Brahmes sur le reste de la caste ne se produira que par un accroissement considérable et de prestige et de nombre.

De son côté, un vétéran, le P. Machabert, déclarait en 1888 : « L'Indien est pris dans le réseau de la caste et de la famille : il ne peut se mouvoir que si toute la caste, ou au moins toute la parenté, se meut avec lui... Il faut attendre *au moins une génération* pour que le collège de Trichinopoly puisse porter ses fruits. C'est lorsque ces enfants seront devenus chefs de famille et auront enterré leurs pères et leurs mères qu'ils pourront exercer une action déterminante autour d'eux (1). »

(1) *Lettres d'Uclès*, 1888, p. 49-50.

Pour que leur exemple ébranle, comme on l'avait prédit, « ce vieux corps momifié », il faudra vraiment que « la tête soit prise, et le reste du corps suivra ». Mais n'est-ce pas beaucoup déjà qu'un appel récemment publié à l'occasion du quarante-cinquième anniversaire de la fondation du C. F. P., Association d'anciens élèves de Saint-Joseph de Trichinopoly, ait pu réunir les signatures de vingt-cinq Brahmes, Chettis, Nayakers et Vellages catholiques, occupant tous, dans le sud de l'Inde, les plus hauts emplois dans la Magistrature, les Chambres, les Ministères, le Génie, les Forêts, l'Agriculture et la Médecine?

Il y a près de trente ans, écrit le P. Bonhoure, toute conversion dans notre ville de Trichinopoly était invariablement suivie d'une manifestation hostile de la part des chefs de l'orthodoxie hindoue. Des processions de fanatiques passaient et repassaient devant le collège hurlant et jetant des pierres contre nos fenêtres. On était pourtant bien discret en ce temps-là : on administrait les baptêmes en cachette, parfois dans l'église, mais à une heure tardive de la soirée et, le plus souvent, dans le secret d'une sacristie.

Mais voici que les choses ont changé. Les réactions du vieil hindouisme ne sont plus déjà qu'une page d'histoire ancienne. Non seulement on ne manifeste plus contre les conversions, mais on semble trouver la chose toute naturelle. Les statuts de l'établissement en effet ne déclarent-ils pas expressément que Saint-Joseph est d'abord et avant tout un collège *catholique*, dirigé par des missionnaires *catholiques?* Or chacun de nos élèves possède le livret où, avec le règlement et les programmes, est contenue cette déclaration ouverte.

Pendant les sept dernières années, nous avons enregistré dix-sept baptêmes de brahmes administrés en pleine lumière et souvent en grand apparat. Or nos élèves païens ne manifestent aucun émoi. Jadis ils auraient protesté, ils nous auraient sans doute quittés en masse ; leurs parents, en tout cas, se seraient hâtés de les soustraire à notre influence.

Pour qui connaît les choses de l'Inde, la rigidité de l'orthodoxie brahme, la haine dont elle nous poursuivait il y a seulement trente ans, le fait est renversant. Qu'un prêtre catholique soit admis à baptiser un brahme devant une assemblée de brahmes, voilà qui étonnerait singulièrement nos prédécesseurs dans la mission. Et c'est, on ne peut en douter, à l'influence de nos collèges qu'est dû ce revirement étrange de la mentalité brahmanique. C'est pendant des heures, chaque jour et à longueur d'années, que nos maîtres déposent le levain qui doit infailliblement faire lever la masse.

Mais ce qui nous frappe davantage comme résultat acquis, c'est, plus encore que le nombre, la qualité et l'aboutissement de certaines conversions. Le jeune arbre brahmanique chrétien — si je puis dire — n'a pas attendu d'enfoncer bien avant ses racines dans la vieille terre indienne pour produire la plus belle des fleurs que l'on pût attendre de lui : la fleur du sacerdoce. Parmi les cent cinquante à deux cents Brahmes devenus chrétiens, déjà vers 1920, un jeune élève de Saint-Joseph gagné au Christ par les patients efforts de son brillant et dévoué professeur de sciences, le P. Gombert, a franchi les degrés de l'autel. A sa suite, quatre autres sont entrés dans la Compagnie de Jésus et se préparent au sacerdoce. Nous avons vu, à Shembaganur, l'un d'eux, sans attendre même son ordination, se faire, dans les loisirs de ses études théologiques, l'apôtre des Parias dans les villages disséminés sur les flancs des Ghâtes. Mettant au service de Dieu son ambition et son autorité natives, il s'est affirmé comme un intrépide défricheur. A Villkavi, petit hameau de cinq cents habitants, distant de Shembaganur de deux heures de marche à travers les précipices, il a bâti en 1932 une école et une chapelle dont il a recueilli les fonds en Europe par des appels charmants rédigés en français, en anglais, en italien, en hollandais, en allemand, en espagnol. A Perumal, la métairie du sémi-

naire, il a fait baptiser par son Recteur vingt-trois païens, et lui-même, aidé des compagnons qu'il a su recruter, a ondoyé quatre-vingt-dix enfants mourants. Mais, tout en se donnant, avec une abnégation totale et bien méritoire pour un Brahme, à l'apostolat des Intouchables, il se prépare, auréolé de son double prestige de Brahme et de religieux à réaliser ses rêves de conquêtes dans sa propre caste dont il est la couronne et la fleur. Dans une communication qu'il adressait, le 5 novembre dernier, au journal *Mid-Day Views*, de Malte, le jeune Jésuite brahme expliquait que sa famille est connue comme faisant partie de la tribu des Sastris, c'est-à-dire des docteurs en droit hindou et en musique religieuse : « J'avais, dit-il, une grande admiration pour mon grand-père, fortement orthodoxe, et je me plaisais à l'écouter tandis qu'il jouait, sur le *vééna* — — long instrument à cordes — usité dans les fêtes. » Les mélodies païennes d'enfance se sont muées désormais pour lui en cantiques du Seigneur : « Veuillez prier, ajoutait-il, pour que les millions d'Hindous qui sont plongés dans les ténèbres de l'erreur puissent contempler la lumière de la vraie foi et reconnaître Notre-Seigneur comme le Roi des rois. »

Si le vénéré P. Faseuille se déclarait prêt, comme nous l'avons vu, à baiser les pieds de celui qui serait un jour l'apôtre des Brahmes, le P. Lacombe mourant n'a-t-il pu éprouver le même sentiment à l'égard du petit Brahme Ignace Sama, qui reçut son dernier soupir et qui, bientôt devenu prêtre, brûle d'être à son tour l'apôtre des Brahmes?

Tels sont, à grands traits, les aboutissements immédiats de ce gigantesque effort tenté aux Indes par le ministère des collèges. Ajoutons à cela qu'au dire d'un bon témoin, le P. Honoré, la plupart des Brahmes, même restés païens, emportent de nos maisons d'éducation et de leur contact

avec les Pères un « paganisme purifié », une croyance en un « Dieu unique et rémunérateur », bref un terrain tout préparé à recevoir la vérité. Toujours ils gardent envers leurs maîtres un sentiment de gratitude immense et profond.

C'est pour tous ces motifs que nous comprenons maintenant, nous comprenons mieux que jamais que la pensée de François-Xavier, au cours de son dur et glorieux apostolat, se soit tournée, pour obtenir les ouvriers compétents et hardis qu'il lui fallait, vers les Universités d'Europe et notamment, disait-il à son maître Ignace, vers « la Sorbonne de Paris ».

Il écrivait de Cochin, le 15 janvier 1544 :

Combien souvent je voudrais pouvoir parcourir les universités d'Europe, en criant de toutes mes forces comme si j'avais perdu la raison. Particulièrement à la Sorbonne, à ceux qui ont plus de savoir que d'envie d'en faire un bon usage. Combien d'âmes se détournent du chemin de la gloire et vont en enfer à cause de leur insouciance. Si seulement ils étudiaient le compte que Dieu leur demandera avec autant d'attention qu'ils étudient les lettres... Ils diraient : « Seigneur, me voilà. Que voulez-vous que je fasse? Envoyez-moi où vous voulez, même, si vous le jugez meilleur, parmi les Indiens »... C'est devenu une coutume chez les étudiants de dire : « Je désire l'instruction afin d'ob- « tenir quelque bénéfice ou quelque dignité ecclésiastique et « de servir Dieu dans cette situation... » J'ai été sur le point d'écrire à l'université de Paris ou tout au moins à notre maître de Cornibus et au docteur Picard, pour leur dire que des milliers et des millions de païens deviendraient chrétiens s'il y avait des ouvriers. J'ai fini par écrire, pour les émouvoir afin qu'ils découvrent et encouragent des hommes qui ne cherchent pas leurs propres fins mais celles de Jésus-Christ. Si grande est la multitude de ceux qui se convertissent à la Foi du Christ dans le pays où je suis, que les bras me font mal à force de baptiser, ma voix est cassée d'avoir si souvent répété le *Credo* dans leur

langue... Il y a des jours où je baptise tout un village : sur la côte où je suis il y a trente villages chrétiens. »

Cette longue lettre, sortie toute brûlante de son cœur, atteignit Lisbonne six ou sept mois plus tard. Elle fut copiée et lue dans les cours et du haut des chaires dans les universités. Elle fut traduite en français et l'*imprimatur* pour la publication fut donné par Gouvea, l'ancien maître de François à Sainte-Barbe.

Ce que ne pourrait faire aujourd'hui la voix de Xavier tombée dans l'éternel silence, devant ces collèges où mûrit l'âme des élites de l'Inde, nous nous sommes promis de le tenter à notre tour. Ces jeunes élèves de nos grandes écoles, successeurs des étudiants de la Sorbonne du seizième siècle, ces jeunes savants munis de leurs diplômes, capables d'être des maîtres et des maîtres qui durent, nous savons où les trouver : sur le chemin même que la Providence nous a fait la grâce de leur montrer, celui de cette « banlieue rouge » où ils évangélisent aussi des parias. Et nous sommes prêts à leur dire, et nous leur avons dit déjà : « Enfants, si une vocation supérieure demain sollicite votre cœur, voudriez-vous aller là où pour vous, hommes de science et hommes de conquêtes, votre jeune vie rendrait cent pour cent? Voudriez-vous aller là où il y a à former des millions d'intelligences en travail, ouvertes comme les vôtres, inquiètes plus que les vôtres? Voudriez-vous acheminer vers ses grandes destinées un peuple immense qui peut, un jour, ouvrir au Christ la porte de l'Extrême-Orient et contre-balancer l'action néfaste de son redoutable voisin du nord sur l'Europe et sur le monde? Allez à l'Inde mystérieuse, allez à l'Inde sacrée, allez à l'Inde chrétienne de demain !

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVANGILE EN CHAR A BŒUFS

CHAPITRE PREMIER

LES MISSIONNAIRES DU MADURÉ

Là-bas au bout des sables brûlants du Sud que déchire l'embouchure du Karumani, tantôt glissant à fleur des bancs, tantôt gonflé par les pluies ou la marée, Manapad égrène ses maisonnettes blanches dans l'alternance des tamariniers et des bananiers. L'ancienne ville portugaise semble avoir choisi, pour s'y blottir, l'anse peut-être la plus grandiose et la plus gracieuse de tout ce littoral. Après quatre siècles elle garde encore le visage du Portugal avec ses petits patios fleuris de grenadiers et ses arcades encadrant des silhouettes de belles jeunes filles brunes en châle jaune et en manola. Le Portugal est partout, jusque dans le vocabulaire des enfants qui, pour avoir des images, nous demandent des « premis » (*premio*, récompense). Leurs prénoms sonnent tous portugais ou espagnol : ils s'appellent Xavier, Ignacio, Borja et leurs noms de famille, que leurs maîtres substituèrent à leurs noms tamouls, évoquent la Lusitanie. Au centre de la ville s'érige toujours la cathédrale récemment restaurée dans un style pompeux avec ses deux clochers et sa coupole massive.

La longue dune de sable qui épaule par l'ouest Manapad contourne la baie et va mourir vers le large en une série d'ondulations dont la dernière porte sur son sommet l'église de Santa Cruz. Du chevet de l'édifice, où l'on montre

une grande croix de bois dont la base a été déchiquetée par le canif dévot des pèlerins, il n'est plus que de dévaler de quelques mètres la falaise pour toucher la grève rocheuse qu'assiège sans cesse le flot écumeux. C'est là que s'ouvre la cavité profonde, creusée dans le grès jaune, où François-Xavier aimait, dit-on, à se retirer au soir de ses dévorantes journées, pour y mûrir, dans la prière et la méditation, le plan de ses immenses conquêtes. Cette ancienne pagode sivaïte qui garde encore ses quatre colonnes grossièrement taillées, sa voûte de roche nue et, à l'un de ses angles, son puits profond dont l'eau — à deux pas cependant de la vague, — est douce comme la grâce, peut être considérée comme le véritable berceau de la mission de l'Inde du Sud. Aujourd'hui encore la grotte est l'objet de la vénération universelle. Les jours de grands pèlerinages, le 3 mai, par exemple, en la fête de l'Invention de la Sainte Croix, des milliers de pèlerins accourent de toute la contrée pour baiser pieusement le sol sanctifié par les prières du prince des missionnaires.

Ici tout évoque Xavier, car rien n'a changé des éléments de l'ancien décor : les sables, la roche, la mer. Les pêcheurs sillonnent toujours cette longue et douce grève que François longeait, le soir, pour fuir les assauts indiscrets de ses néophytes indiens et des négociants portugais. Par une coïncidence étrange la chaîne des Ghâtes, qu'on aperçoit du haut du promontoire, rappelle étonnamment, avec ses brèches claires dans ses masses superposées, les passages de Roncevaux et de Xavier. Il nous semble impossible que le fils béni de Maria de Azpilcueta, lorsqu'il s'en retournait de la grotte vers la ville, n'ait pas évoqué, quelquefois, devant ce panorama, le cadre familier à ses souvenirs d'enfance. Et du reste, certains mots tamouls, très usuels dans le dialecte des Paravers, n'étaient-ils pas presque identiques à ceux par lesquels il désignait dans sa langue

natale des êtres aimés : « *Amma* (mère) ; *amatchi* (petite mère)? »

Presque tout le secteur, — comme on dirait aujourd'hui, — que put battre en deux années d'apostolat le zèle du grand apôtre tient dans cette bordure allant du Cap Comorin, extrême pointe du sud de l'Inde, jusqu'à Vembar, au delà de Tuticorin dans la direction nord-est. Les points de l'intérieur où la tradition signale son passage ne sont guère distants de plus de quinze à vingt lieues de la côte. Ceci ramène, on le voit, à des proportions assez restreintes les développements littéraires des biographes du dix-septième siècle qui nous représentent François-Xavier parcourant les immenses « royaumes des Indes » au cours de prodigieuses randonnées. L'œuvre de Xavier fut à la fois plus modeste et plus profonde que ne l'a décrite la langue imagée des rhéteurs. Plus modeste, parce que François se borna presque à organiser sur des bases plus solides l'évangélisation commencée en ces lieux par les premiers missionnaires portugais ; plus profonde, parce qu'il fixa vraiment la méthode qui est devenue le type classique du travail de la conversion des peuples.

En réalité saint François-Xavier n'a fait que passer sur ces rivages. Eut-il vraiment la claire vue de l'exploit qu'il lui faudrait accomplir pour convertir l'Inde tout entière? Comprit-il l'étendue, la complexité, la gravité des problèmes qui allaient s'offrir à lui? Eut-il connaissance de ces millions et millions de païens attachés à leur religion millénaire, de ces temples formidables, de ce fourmillement de pagodes et pagodins, de ces barrières irréductibles entre les castes, du caractère farouchement tenace de ces prêtres des idoles? Les uns ont dit : « Non. S'il l'avait seulement soupçonné, il n'eût pas mis la main à l'œuvre. » Les autres ont dit : « Il s'en est bientôt rendu compte et c'est pour cela qu'après

deux années de dur labeur il est allé chercher plus loin des âmes plus dociles et des circonstances plus favorables. »

La vérité est tout autre. Sa mission était de lancer. Il lança, puis s'en alla ailleurs lancer encore...

Mais il est, sur les frontons de l'Église, comme sur les frontons de pelote de Navarre, — la terre natale de Xavier, — des balles qui, lancées par la main d'un puissant joueur, tracent très haut et très loin dans le ciel leur puissante trajectoire. D'autres jouteurs viennent qui reprenant aussitôt ces balles, continuent de les faire ricocher sur le mur en incessantes paraboles. Et la partie se poursuit.

Après le geste de François-Xavier, d'autres ont « repris la balle »... Et c'est la grande mission des Indes qui se perpétue...

Telle est la sublime action que nous voudrions décrire en cette seconde partie, — du moins en ce qui concerne la mission proprement dite de Xavier, la Mission du Maduré. Mission extrêmement dure, qui requiert chez ses ouvriers audace, courage, ténacité de fer ; à laquelle il faut se donner, non parce qu'elle est triomphante, mais parce qu'elle est héroïque ; non parce qu'elle est consolante, mais parce qu'elle est belle, et veut des âmes chevaleresques.

J'avais hâte, je l'avoue, de voir, ou plutôt de revoir ces missionnaires du Maduré dont beaucoup avaient été mes compagnons aux premiers temps de ma formation religieuse : ceux-ci, petits novices imberbes qui avaient passé presque en météores au milieu de nous, pour aller jeter aussitôt leur insouciante jeunesse dans la fournaise indienne ; ceux-là, qui, en philosophie ou en théologie, s'étaient assis huit ans sur les mêmes bancs que nous, avant d'aller porter dans les immensités païennes la fleur de leur sacerdoce triomphant.

Comme leurs confrères de Madagascar et de Ceylan je les avais connus déjà hantés par le grand rêve, épris de vastes

horizons, plus encore de nobles conquêtes, le cœur brûlant des sacrifices consentis, l'âme pleine d'espérance et d'ardeur. Et, comme les autres, allais-je les retrouver, toujours alertes malgré les ans, toujours rayonnants de cette jeunesse qu'entretient l'enivrant labeur de la moisson?

On m'avait raconté qu'il y a trente ans, le P. Suau, chargé lui aussi d'une mission d'enquête dans le Maduré, avait été profondément impressionné des changements accomplis, en quelques années de séjour dans ces régions tropicales, sur les traits de ses condisciples d'autrefois. Invité à leur parler, au lendemain de sa venue à Trichinopoly, il n'avait pu, assurait-on, prononcer ses premières paroles qu'à travers de véritables sanglots.

L'expérience toute contraire que j'avais faite à Madagascar me laissait légèrement sceptique sur cette anecdote. Hélas! je dus bien me rendre à l'évidence, quand, à mon tour, je me trouvai en face de mes anciens camarades de jeunesse. Quoi! des hommes de mon âge, ces vieillards avant le temps, aux cheveux blanchis ou au front entièrement dégarni, aux barbes broussailleuses! Quoi! les beaux jeunes hommes de 1900 à 1910, ces religieux aux traits creusés, aux cernes profonds, au teint, coloré sans doute, mais sur un fond de pâleur diaphane qui trahissait la fièvre et les longues privations! Oui, c'étaient bien eux... Gravement, longuement, leur regard s'attardait sur le mien, semblant demander : « Mais de quel monde facile, sans chaleur, sans privations, sans épreuves, nous arrivez-vous donc, vous que semblent avoir épargné encore toutes les souffrances que nous avons rencontrées ici? »

Je l'avoue, je me sentais comme confus de mes apparences de bien-être devant ces amis presque invalides, et je m'en voulais secrètement de n'avoir pas encore gaspillé, comme eux, toutes mes forces dans les labeurs de l'apostolat.

Du moins, j'ai voulu, pendant quelques mois, vivre d'une existence aussi rapprochée que possible de la leur, manger, dormir comme eux, goûter de leur vie ardente, travailler, en somme, comme si j'avais été digne d'être choisi pour prendre rang dans leurs phalanges. Je puis me rendre ce témoignage que je n'ai rien négligé pour les rejoindre, malgré l'espace et les difficultés des chemins, dans leurs postes perdus au fond de la jungle indienne, dans les fondrières du Marava, dans les brûlantes vallées de Watrap ou de Periakulam. Ainsi j'ai pu me rendre compte de tout ce qui, là-bas, flétrit si rapidement une jeunesse, sans lui enlever pourtant ses ressources morales : l'entrain, l'ardeur, la générosité.

En lisant l'exposé de leurs rudes souffrances, on estimera peut-être que je ne rends pas leur sort bien enviable aux yeux des jeunes que tenterait la vie missionnaire. Mais je tiens à dire qu'une mission comme celle du Maduré mérite qu'on ne lui fasse pas l'injure de la dépeindre sous des couleurs riantes et de chercher à lui attirer des auxiliaires par la perspective de consolations faciles. Elle est de celles qui ont droit à être aimées et recherchées, non pour leurs charmes, mais pour leur valeur. Elle requiert des collaborateurs qui ne vont pas à une cause parce qu'elle est aimable, mais parce qu'elle est belle ; non parce qu'elle est réconfortante, mais parce qu'elle est héroïque. Je le déclare hautement : par tout ce qu'elle comporte d'audace, d'énergie et de ténacité, la mission du Maduré m'apparaît digne des plus virils enthousiasmes.

Le premier facteur d'héroïsme, — puisque nous avons cru devoir employer ce mot, — dans les Indes, vient certainement du climat. Nous sommes en pleine région torride. Il n'y règne que deux saisons, disent les missionnaires : la « saison des chaleurs », c'est-à-dire l'été, d'avril à sep-

tembre, et la « saison où il fait chaud », c'est-à-dire l'époque de la mousson, l'hiver, soit de septembre à la fin mars. A vrai dire je n'ai connu que la seconde, mais elle me laisse une impression très suffisante pour que je puisse apprécier suffisamment la première.

A peine êtes-vous entré dans la fournaise, qu'après deux ou trois jours de suées ininterrompues vous voyez éclore, d'abord sur vos poignets, puis sur le corps tout entier, un bourgeonnement serré d'innombrables petites pustules rouges : la « bourbouille ». Aussitôt c'est une démangeaison insupportable que le bain deux fois quotidien irrite plus qu'il ne l'atténue. Bientôt, sur la nuque, sous les cheveux, il se forme des centaines de petits « clous » dont le peigne racle journellement les croûtes naissantes. Un seul remède : le savon, mais que délaye rapidement la sueur du jour et celle du sommeil. On dort, en effet, dans la moiteur, sur la natte qui exhale un vague et fade relent. Trois, quatre fois dans la nuit il faut retourner le coussin de raphia qui se transforme en éponge. Au petit jour on se réveillera comme un homme qui a été roué de coups. On changera une première fois, — quitte à recommencer avant midi et dans la soirée, — sa soutane de fine toile blanche, toute zébrée de marbrures livides. Pour affronter les longues heures de confessions, de la messe, des catéchismes, il faudra, parfois, revêtir sur la chair une chemise préalablement plongée dans un baquet d'eau : son évaporation lente, sous le poids de la chasuble, ou de la chape, donnera quelque impression de fraîcheur jusqu'au moment où, devenue complètement sèche, elle vous brûlera dans un étau de feu et recommencera à se mouiller, cette fois, de sueur. Pour les interminables tablées de communions, l'enfant de chœur se tiendra au coin de la balustrade, une serviette à la main et vous essuiera, à chaque tour, le visage et la barbe pour que votre abondante

exsudation n'aille pas souiller le ciboire ou la nappe.

Mais le soleil est déjà haut dans le ciel. Ce soleil qui en Europe est notre joie, l'animateur de nos travaux, est ici l'ennemi. Son premier sourire est une brûlure ; son épanouissement est la mort. Pour traverser le carré de place ou de chemin qui sépare l'église du bungalow, vite le casque sur la tête ! sinon c'est l'insolation, peut-être foudroyante. Ce casque même, bien imprudent qui s'y fie quand le soleil est à son zénith. Pour notre part, nous avons payé de huit jours de fièvre et de près d'un mois de malaise l'imprudence d'une promenade d'une heure, malgré casque et lunettes noires, à midi, le long de la baie de Trincomalee, sous « les feux de Ceylan ».

Donnons pourtant au climat des Indes ce « satisfecit » qu'il est moins fiévreux que celui de Madagascar. Les moustiques, qui abondent pourtant sur les marais et les rizières, ne sont pas bien méchants, et si leur piqûre est aussi désagréable que celle des anophèles, dans la lourdeur des nuits, elle est du moins sans conséquences. Il est vrai que les démons acharnés contre le bien-être des hommes peuvent se revancher aux Indes par la peste et le choléra.

On assure que, dans mon livre sur Madagascar, j'ai parlé avec quelque irrespect de la cuisine malgache. Pour expier ce crime, la Justice immanente m'a livré pendant cinq mois à la cuisine indienne. Cette fois, plus de poulet, même coriace ! Surtout, plus de filet de zébu, plus de canard du lac, plus même de tortue ! L'Hindou respecte scrupuleusement la vie des bêtes par égard pour les âmes des humains qui y séjournent au cours de leurs transmigrations successives. Le bœuf, surtout, et la vache bénéficient d'un décret de stricte immunité. Ces bons animaux meurent de leur belle mort, dans la jungle et à l'étable, laissant leur vieille chair aux chiens, aux corbeaux — ou aux Parias qui, eux, bravent toute censure. C'est donc le régime végétarien. Tout au plus l'Hindou pousse-t-il la

tolérance envers l'Européen jusqu'à permettre aux Parias de lui vendre de la chair de moutons qu'ils ont tués — quand ils ne les ont pas trouvés crevés de maladie dans les champs ou au bord des rizières. En Europe, où les légumes abondent, le végétarisme peut avoir ses partisans, mais, aux Indes, la reine des « vegetables », la pomme de terre, ainsi que les carottes, poireaux, céleris, asperges, petits pois, haricots, etc... n'encombrent pas le marché. Il faut se contenter de plantes à la forme et au goût bizarres, d'herbes, les unes parfaitement fades, les autres brûlantes et de certaines contrefaçons tout à fait drôles de nos lentilles ou de nos épinards. Une denrée courante pour les pauvres : le millet ; une autre pour les riches : le riz, — le riz quotidien, le riz sempiternel, le riz sacré ! Reconnaissons que l'Indien, comme le Malgache, a reçu du ciel le don inné de cuire tout à fait supérieurement cette graminée que nos cuisiniers d'Europe transforment si volontiers en bouillie, en pâte, ou en colle de tapissier. Assurément leurs pyramides de riz blanc, croquant et poudroyant, sont une œuvre d'art ; mais convenons tout bas qu'elles constituent un aliment fort insipide ; aussi l'indigène, en fait-il un plat de feu au moyen du « colombo », sauce effroyable composée d'une bonne trentaine d'ingrédients et auprès duquel le « sakaï » malgache, comme le piment basque, ont la douceur du miel. J'ai eu le plaisir de constater qu'aucun de nos missionnaires ne mange son riz par plaisir, mais seulement par raison : « Autant vaudrait, disaient-ils, ingurgiter du papier mâché. Mais comme il faut bien manger quelque chose, on avale consciencieusement, deux fois par jour, son plat de riz. Avis aux missionnaires en herbe qui, à la table de famille, se font priver de dessert pour avoir boudé devant le riz au gras, le riz au lait ou le riz à la valencienne !

« — N'avez-vous pas au moins des œufs? » Oui, et

d'autant plus que l'Hindou de haute caste n'y touche point puisqu'ils proviennent d'un être animé. Mais comment éviter, par 50 degrés de chaleur, que ces œufs, pondus le matin, ne soient pas couvés le soir? Même conservés dans le sable ou dans l'eau de la citerne, ils sont toujours ou d'une fadeur écœurante ou d'un goût suspect.

Pourtant je leur dois quelque réparation. Dans les derniers temps de mes randonnées indiennes je m'étais aperçu, en visitant les humbles potagers et les poulaillers, — non moins humbles, — des missionnaires, qu'ils recélaient souvent plusieurs choses bien faites pour s'harmoniser : des piments, des tomates, de l'ail et... des œufs ! De là à préparer moi-même le fameux « plat national » des Basques, la *piperrade*, il n'y avait qu'un pas. Le souvenir culinaire le plus agréable que j'emporte de mon séjour dans l'Inde est assurément celui de ces soupers de Pantagruel où je régalais mon hôte et ses boys de ce mets de ma façon. Constatons que missionnaires et indigènes en raffolent et que l'impression la plus durable qui restera peut-être de mon passage au Maduré sera attachée à ces sortes d'omelettes rouges et piquantes dont j'ai laissé là-bas la recette. Pourquoi faut-il que nous n'ayons pu arroser ce mets succulent d'un bon verre de vin d'Irulegui ou de vin bleu de Navarre? Hélas, dans ce pays — où ne règne pourtant pas la prohibition... du moins pour l'Européen, — l'unique boisson courante est l'eau du marais — l'eau, du reste, qui sert à tous les usages — et pour les dîners d'apparat la triste « soda-water » de fabrication anglaise.

Voilà pourtant avec quoi le missionnaire exténué doit fouetter ses forces défaillantes et alimenter sa résistance de chaque jour.

Mal à l'aise dans une atmosphère toujours brûlante, mal nourri, comme on vient de le voir, le missionnaire doit

pourtant travailler. Dès les premières lueurs de l'aube le voici levé pour entendre des confessions sans nombre. Quand la foule est trop dense ou la température trop lourde, il confessera, pendant une heure ou deux, dans son potager ou sous la varangue. Son confessionnal est un simple treillis de rotin fixé à un cadre de bois entre sa chaise et un fruste prie-Dieu. Ainsi du moins, dans les villages des Parias, la brise chaude du matin emporte les relents des corps suants et mal lavés. A genoux sur la terre, à quelque distance, les Chrétiens se préparent en attendant leur tour, tandis que le catéchiste, debout au milieu d'un cercle d'enfants accroupis, leur fait faire, avec une rondeur toute indienne, leur examen de conscience.

Mais déjà commence le vacarme des cloches ou des gongs annonçant l'heure de la messe. Dans l'église que la foule a déjà envahie, les hommes tenant une partie de la nef, les femmes massées dans l'autre, les enfants grouillant devant la sainte table, la mélopée des prières s'élève, entrecoupée de chants discordants et bizarres, pour atteindre, à l'élévation, jusqu'au tintamarre et à la cacophonie. Pour ces populations aux mentalités sommaires, un Dieu ne peut descendre au milieu des hommes que dans le fracas de tous les tonnerres du Sinaï. En effet, à peine le prêtre a-t-il prononcé les mots de la consécration qu'un tumulte effroyable se déchaîne : vocifération du « Mon Seigneur et mon Dieu », clamé par la foule, grondement des tambours et des gongs, rumeur des cloches ; aux grands jours, pétards, bombes et fusées. Le Seigneur doit être content ; et c'est alors un hymne d'action de grâces dont la mélodie en mineur serait, je l'avoue, délicieuse si elle n'était pas chantée sur autant de tons et de modes qu'il y a de voix.

Enfin l'office est terminé. Les oreilles bourdonnantes de ces mille bruits, le corps baigné de sueur, chancelant

de fatigue, le missionnaire se retire à la sacristie. Mais le peuple, lui, n'abandonne pas la place ; il lui faut encore des avis, des leçons de catéchisme, des répétitions de chants, que sais-je? Quand le prêtre sort de l'église les fidèles se cramponnent à lui, ils le suivent dans sa case, l'accablent de leurs consultations et de leurs demandes. Chez ce peuple turbulent il y a toujours des différends à apaiser, des procès à arranger, des quémandages à satisfaire. Le jardin, la varangue, les abords de la pauvre salle où le missionnaire a ses registres, ses provisions de médailles, de scapulaires, de médicaments sont envahis ; la foule grouille. Ceux qui n'ont pas de doléances à exposer, de faveurs à demander, aiment à contempler longuement le Père, immobiles, les bras croisés, le regard attaché sur lui. L'Indien a une puissance inouïe de contemplation. Il faudra, pour se débarrasser de ces importuns et pouvoir prendre en paix le bol de café ou de thé qui constitue le déjeuner, que le doux pasteur simule presque la violence. Dressant la tête en une attitude de commandement, étendant les deux bras, il prononce : « Pô ! pô ! pô ! allez-vous-en ! » Le protocole indien n'a pas besoin de plus de ménagement : « Le Père va manger ! » Devant cet ultimatum les ouailles, respectueuses du cérémonial, se retirent sans hâte.

Mais à peine le pauvre missionnaire a-t-il repris des forces, que déjà ses chrétiens des villages environnants assaillent à leur tour le bungalow. Et la même litanie commence : sollicitations, implorations. Le Père est le pourvoyeur né de tous leurs besoins. Il est le curé, c'est entendu ; mais il est aussi le jurisconsulte, l'avocat, le médecin, l'apothicaire. Il sait tout, il peut tout... s'il le veut. On lui demandera la lune : s'il ne l'accorde pas c'est qu'il ne l'a pas voulu. Et ce seront alors toutes sortes de murmures, de palabres et de conciliabules. Un brave missionnaire qui avait un peu oublié son français écrivait dans son journal :

« J'ai bien des ennuis, car mes chrétiens font constamment des « conciles » contre moi ! » Situation fort délicate, car, pour une contrariété un peu grave, l'Indien boude, menace et quelquefois se venge. D'autre part se montrer trop conciliant, trop facile est un signe de faiblesse qui ruine le prestige et compromet l'autorité.

Mais voici des messagers venus de loin. Ils ont cheminé toute la nuit par la jungle ou les marais. C'est pour un malade. Le soleil est déjà haut, la chaleur insupportable. Les supérieurs recommandent qu'on ne sorte pas, sauf les cas d'urgence, de dix heures du matin à quatre heures du soir. Le cas est-il bien grave, ne peut-on attendre jusqu'au soir? Les envoyés affirment énergiquement qu'ils ne se sont pas dérangés pour une vétille. Il faut partir. Allons ! une soutane sèche sur le corps, quelques bananes et un quignon de pain dans la musette, le bréviaire et un livre pour occuper les longues heures ! Dans la cour le boy attelle au timon du « vandi » les deux petits bœufs blancs au corps mince et à la fine tête intelligente. Un peu de paille fraîche dans le char : tout est prêt et l'on part sous le soleil qui maintenant crible de tous ses feux la bâche étendue sur ses arceaux.

Le vandi, on le sait, consiste en un caisson fixé, sans ressorts, sur un essieu qui relie de grandes roues de bois. Une bâche en forme de tunnel le recouvre, percée assez bas de petites fenêtres à auvent qui découpent par tranches menues le paysage. Le vandikaran, ou conducteur, placé en avant sur le timon, mais légèrement de côté, permet d'observer le gracieux dodelinement de tête des bonnes bêtes avec leurs cornes peintes et les boules de cuivre polies qui les terminent. Longues promenades silencieuses, coupées seulement par les gémissements du char et scandées par le « Ha ! ha ! ha ! » du bouvier en turban blanc.

Celui-ci mène ses bêtes sans les frapper jamais, en leur grattant l'échine ou la croupe ou en tournant à droite et à gauche la naissance de leur queue. Toutefois il est prudent de ne pas s'abandonner à la rêverie, car les petits bœufs semblent avoir la spécialité de chercher simultanément pour l'une des roues le monticule le plus élevé et pour l'autre l'ornière la plus profonde, et alors c'est un choc des plus désagréables de tout le corps contre les dures arêtes des arceaux de bambou.

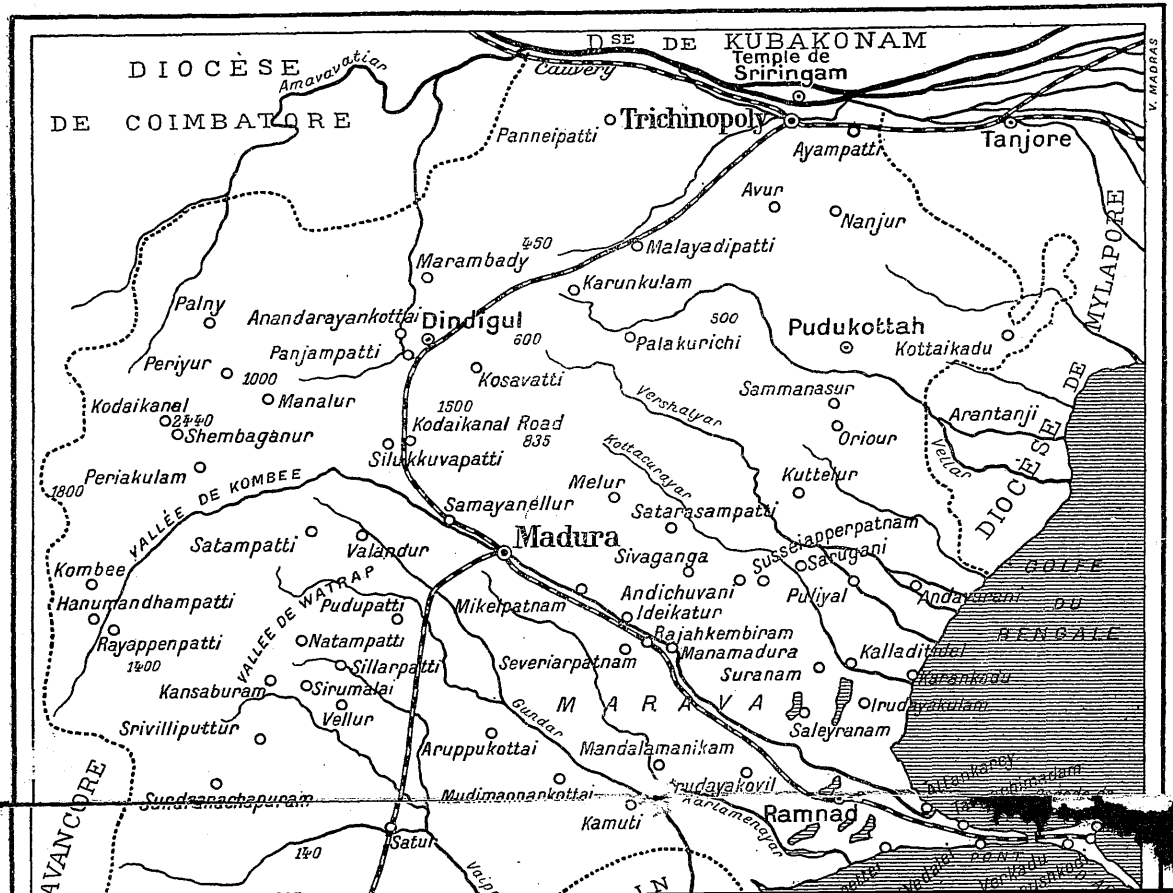
Tant qu'il y a un peu de bonne route, tout va bien. Les petits bœufs trotteurs du Maduré sont de gentilles bêtes qui, tout en courant, agitent fort gracieusement de droite à gauche leur tête où luisent de très grands yeux limpides et sentimentaux. Par la lucarne de devant le voyageur s'amuse à voir se dandiner au bout de leurs cornes minces les deux boules de cuivre poli qui les couronnent. Le phaéton, en turban blanc, est assis à même le timon et conduit ses bêtes, sans jamais les brutaliser, en les grattant ou les caressant, tantôt du bout de ses pieds nus, tantôt de la main ou encore d'une badine très légère. Jamais il ne s'emporte, jamais il ne crie, mais murmure plutôt, comme confidentiellement, des ordres que ces bonnes bêtes comprennent aussitôt.

Mais voici que la route finit. Pour mieux dire, elle continue.., mais vers de lointaines villes civilisées où le « swami » n'a rien à faire. Pour arriver auprès du malade, il s'agit de franchir le fossé et de lancer l'équipage à travers la jungle ou le marais. Adieu le petit trot alerte et léger comme une danse ! C'est maintenant une marche lente comme celle qui berça jadis les rois fainéants. Le conducteur tâche bien d'éviter les ornières les plus profondes, les monticules ou les buissons les plus hauts, mais les animaux sacrés ne sont pas de cet avis : ils vont tout droit leur chemin et ce sont des cahots effroyables qui jettent tour à tour

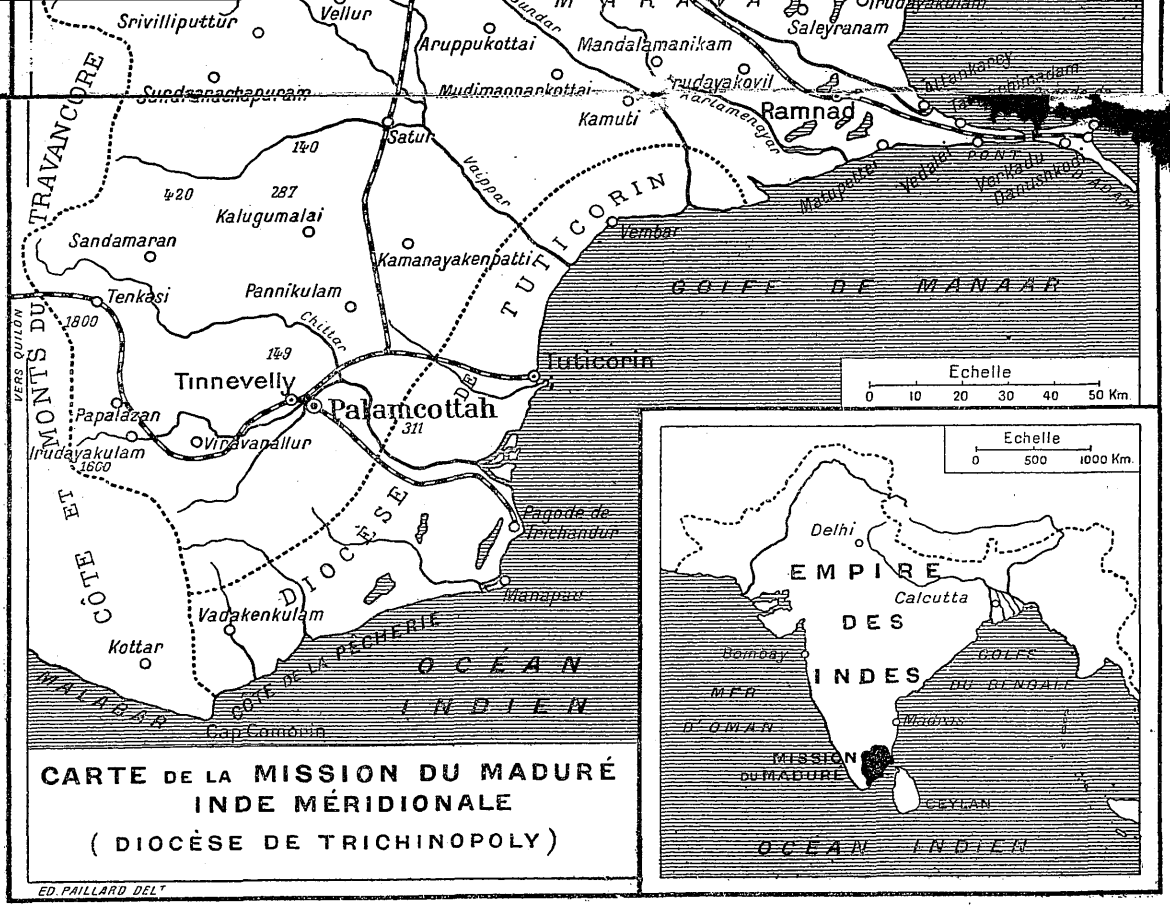
le voyageur sur le nez ou sur la nuque, contre l'une ou l'autre des parois de son char clos. Or ces parois sont garnies d'éclats de rotin qui soutiennent la bâche et dont les arêtes sont tranchantes comme des lames de rasoir. Quelques chocs malencontreux... et le missionnaire, s'il ne se protège pas des deux bras, aura bientôt le visage en sang. Parfois même le « vandi » se renverse tout d'une pièce, de sorte que le voyageur, chaviré sur ce qui était tout à l'heure un plafond ou un dôme, reçoit sur sa tête sa chapelle, sa caisse à outils et ses provisions. Les bœufs se sont couchés sur le flanc ; le cocher est projeté dans le vide. Peu à peu tout se relève avec l'aide des laboureurs ou des pâtres témoins de la scène et le voyage continue.

Il est difficile aux Indes de parcourir un ou deux milles sans rencontrer sur sa route une rivière ou un torrent à franchir. L'été, cela va bien : le lit des ruisseaux, complètement desséché, est lisse comme un billard ; mais à la saison des pluies il est submergé une heure après l'ondée. Attendre que le flot s'écoule est assez hasardeux. Il faut tenter sa chance. Bravement, les petits bœufs entrent dans l'eau, s'avancent, perdent pied, mais ne se troublent pas pour cela : ils nagent. Le conducteur, debout sur son timon, a de l'eau à mi-jambe ; mais le missionnaire, obligé de demeurer assis, prend son bain complet dans l'intérieur de la voiture. On passe pourtant, on est passé, Mais point de linge sec à bord. Il faudra attendre deux heures que le bon soleil des Indes, sous l'étuve de la bâche, ait absorbé toute la vapeur.

Enfin on est arrivé. De loin les chrétiens ont aperçu l'attelage : le premier venu se suspend à la corde de la cloche qui se balance là-haut sous son dôme de rotin ; les gongs et les tambours résonnent. Il y a foule pour recevoir le visiteur : « Votre malade, dit-il, où est votre



DIOCÈSE DE COIMBATORE
DSE DE KUBAKONAM
Temple de Sriringam
Cauvery
Amavavatiar
Trichinopoly
Tanjore
Panneipatti
Ayampatti
Avur
Nanjur
450
Malayadipatti
Marambady
Karunkulam
Palny
Anandarayankottai
Dindigul
500
Pudukottah
Kottaikadu
600
Palakurichi
Panjampatti
Periyur
1000
Kosavatti
Sammanasur
Kodaikanal
Manalur
1500
Kodaikanal Road
835
Vershalyar
Arantanji
2440
Shembaganur
Oriour
Silukkuvapatti
Kottacurayar
Vellar
Periakulam
1800
Melur
Kuttelur
VALLÉE DE KOMBEE
Samayanellur
Satarasampatti
Madura
Satampatti
Valandur
Sivaganga
Susseiapperpatnam
Sarugani
Kombee
Andichuvani
Puliyal
Andavarani
Hanumandhampatti
Pudupatti
Mikelpatnam
Ideikatur
VALLÉE DE WATRAP
Rajahkembiram
Rayappenpatti
Natampatti
Manamadura
Kalladitidel
1400
Sillarpatti
Severiarpatnam
Suranam
Karankodu
Kansaburam
Sirumalai
M A R A V A
Irudayakulam
Vellur
Gundar
Saleyranam
Srivilliputtur
Aruppukottai
Mandalamanikam
Attankarey
Sundaranachapuram
Mudimannarkottai
Irudayakovil
Ramnad
Kamuti
Kartamenayar
Satur
140
PONT
Vedalei
Vaip
DIOCÈSE DE MYLAPORE
GOLFE DU BENGALE
V. MADRAS



CARTE DE LA MISSION DU MADURÉ
INDE MÉRIDIONALE
(DIOCÈSE DE TRICHINOPOLY)

ED. PAILLARD DELT

malade? » Les figures noires s'épanouissent de joie et de fierté : « Il est guéri, mon Père ! Il est allé à sa rizière, loin, très loin d'ici. » — « Mais il était mourant ! » — « Oui, hier, quand on est allé vous chercher. Il se porte fort bien, Dieu merci ! » Que faire, se fâcher? Les colères de l'Européen amusent l'indigène et diminuent son prestige. Mieux vaut en prendre son parti et retourner tranquillement sous le même soleil, par les mêmes torrents et par la même jungle au poste d'où l'on est parti. Déjeuner ou dîner? Illusion profonde. Dans les diaires jaunis que les missionnaires ont l'héroïsme de rédiger chaque soir, j'ai lu, en guise d'épilogue à bien des récits que je résume, des bouquets comme ceux-ci : « Devant une maison on m'apporta un peu de lait dans un vieux pot : j'y trempai un peu de pain que j'avais sur moi. Ce petit repas (admirez cet euphémisme) me fit du bien. En voilà jusqu'au retour, à dix heures du soir, et j'aurai soupé par cœur. » Un autre écrit, le lendemain de sa randonnée : « J'étais fatigué au point de ne pouvoir prononcer au confessionnal la formule d'absolution sans m'embrouiller et, quand vint l'heure de la messe, je fus obligé de m'asseoir devant la sainte Table pour distribuer les communions : mes jambes se dérobaient sous moi. »

Si la journée est accablante, la nuit, du moins, doit être douce et paisible dans le grand silence de la jungle? Elle le serait si le missionnaire avait, pour s'étendre, une couche plus hospitalière que sa natte ou que le plancher rigide du « vandi » qui lui sert d'alcôve et de lit ; surtout si ces nuits n'étaient pas agrémentées par la visite de toutes sortes de bêtes indésirables, depuis la vulgaire vermine jusqu'au scorpion, gros parfois et rond comme un béret basque, avec ses pattes noires et velues ; jusqu'au mille-pattes dont le seul glissement sur la peau nue cause de cruelles démangeaisons ; jusqu'aux serpents qui infestent les cases et les potagers.

Je demandais un soir à un indigène, dans la vallée de Watrap : « Y a-t-il des serpents dans le jardin du Père? » — « Un charmeur, me répondit-il, vous en ferait sortir plus de cent. » Il n'est pas rare, en effet, que, si l'on sort la nuit, on voie briller, à la lueur de la bougie ou de la lanterne sourde qu'il faut toujours avoir avec soi, en travers du sentier, le long corps argenté d'un cobra ou d'une vipère.

Au village de Pudupatti, le vénéré Père Morère, m'installant pour la nuit dans sa case pendant qu'il ira dormir, lui, dans son char, me souhaite un bon sommeil : « Surtout, Père, ne vous troublez pas si vous entendez, au-dessus de votre tête, dans les tortillons de paille du toit, des sifflements et des glissements de bêtes : ce sont les serpents qui poursuivent les rats. » J'interrogeai, non sans anxiété : « Mais restent-ils sur le toit? » — « Quelquefois, ils tombent. » — « Les rats? » — « Non, car ils se retiennent avec leurs pattes ; mais les serpents, quand ils perdent l'équilibre. » — « Et où tombent-ils? » — « Où ils peuvent : dans le bungalow, sur la natte, quelquefois sur votre figure ; mais ne bougez pas, ils ne vous feront rien ; si vous remuez, si vous les bousculez, ils pourraient vous mordre et vous vous réveilleriez en Paradis ! Cependant, — ajouta le missionnaire un peu amusé de ma frayeur, — il est aux Indes de tradition que saint François-Xavier a promis qu'aucun missionnaire ne mourrait de la piqûre des serpents. De fait on n'en connaît pas un seul qui ait succombé jusqu'ici à une de ces morsures. » Le fait est exact et d'autant plus remarquable qu'il meurt chaque année plusieurs milliers d'Indiens par suite de ces rencontres. Dans presque tous les villages où je suis passé, on m'a signalé des morts récentes de païens ou de chrétiens dans des circonstances semblables. A Pudupatti, c'était une jeune fille qui, en mettant la main dans un nid du poulailler pour y prendre des œufs, avait été mordue au doigt et avait expiré deux heures plus tard.

Ailleurs, un chrétien, se rendant de nuit à la messe du lendemain, avait foulé dans la brousse une vipère et était venu mourir auprès du missionnaire. Ailleurs encore, un Paria, piqué par la petite vipère rattavirienne, longue seulement de dix à douze centimètres, s'était mis, une demi-heure après, à cracher et, assurait-on, à suer du sang pour mourir aussitôt. De nos jours, l'Angleterre, impuissante à combattre la propagation effrayante de ces reptiles, puisque l'Hindou se refuse à les exterminer, a muni, du moins, tous les dispensaires et les hôpitaux de sérums antivenimeux ; mais, dans la jungle, il n'est d'autre remède qu'une sorte de petite pierre ponce qui, appliquée en temps utile sur la blessure, absorbe, dit-on, le venin et peut sauver la vie.

Voilà pourtant au milieu de quels dangers et de quel voisinage sinistre s'écoule la vie du missionnaire. Il ne s'en émeut point, sachant que sa vie appartient à Dieu et que le pire qui pourrait lui arriver hâterait pour lui l'heure de la bienheureuse récompense. Stoïcisme, dira-t-on? Non, mais abandon total à la Providence, renoncement allègre et définitif à toute joie sur la terre, sauf celle de gagner des âmes à Dieu et de faire avancer la marche de l'Église à travers la terre infidèle. Auprès de ce résultat, toute peine lui semble légère et toute souffrance féconde.

Sans doute, il est pour lui des heures amères. Son étoile peut se voiler momentanément : il ne sent plus la sublimité de son sacrifice et la pensée l'accable du définitif, de l'irrémédiable du destin qu'il a librement choisi, généreusement embrassé dans une heure d'héroïsme. L'un d'eux écrit simplement dans son diaire, à la date du 11 juin 1908 : « *Tædio conficior!* Je suis accablé d'ennui ! » Je ne connais rien de plus poignant que certaines pages de ces diaires où le prêtre, serré de plus en plus près par la peste qui cerne son village, en note l'avance fatidique : « Le cercle se ré-

trécit chaque jour autour de nous. Ce matin, on a jeté dans mon enclos un rat mort de la peste. Le jeune homme qui a fait ce mauvais coup en est mort lui-même. Demain sera-ce notre tour? »

Un autre, au moment où le travail de la moisson le déborde, se voit enlever brusquement son vicaire, un jeune prêtre indigène. Il écrit : « Je suis tout ému et j'ai bien de la peine à réprimer mes larmes qui coulent malgré moi. C'est un bon prêtre et un bon compagnon que je perds alors que l'âge et les infirmités qui m'accablent me le rendaient plus nécessaire que jamais. »

Mais, passé le moment de l'épreuve, le fidèle serviteur se reprend à la tâche avec courage. Il sourit à travers ses larmes aux visions d'avenir. Si son horizon immédiat ne lui en offre point — comme ce fut si longtemps, comme c'est encore, hélas ! le cas dans certaines missions stabilisées du Marava — il lève ses regards plus haut et plus loin. Il applaudit aux exploits de ses confrères placés dans des centres plus féconds et, lui, l'apôtre des Intouchables, enseveli dans sa brousse obscure, il applaudit aux initiatives hardies de confrères plus favorisés qui ont entrepris, par les collèges et les universités, la conversion des hautes castes. S'il n'est, lui, au regard des humains, qu'un rouage insignifiant du prodigieux mécanisme destiné à saper les bases d'un formidable colosse, il se réjouit d'appartenir à l'une des missions les plus audacieuses et les plus chevaleresques du monde et, dans son gémissement le plus douloureux, il y a toujours un accent qui est du « Magnificat ».

CHAPITRE II

SUR LES PAS DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER

La portion du territoire qu'évangélisa, d'octobre 1542 jusqu'au mois d'avril 1545, saint François-Xavier correspond à peu près aux limites du nouveau diocèse de Tuticorin, récemment détaché de la mission du Maduré (1923). Par une attention infiniment délicate Rome a choisi cette région, véritable berceau du christianisme dans l'Inde du Sud, pour en faire le siège du premier évêché qui serait confié exclusivement au clergé indigène (1). Elle comprend la bande de côte longue d'environ cent soixante kilomètres sur seize à vingt de large qui va du Cap Comorin jusqu'au Pont d'Adam. Elle est limitée à l'ouest par les montagnes des Cardamones qui la séparent du diocèse de Quilon et touche au nord les frontières du diocèse de Trichinopoly. Sa population, composée surtout de Paravers et de Sanars ou Nadars, s'élève au chiffre d'un million et demi d'habitants dont 92 000 sont catholiques.

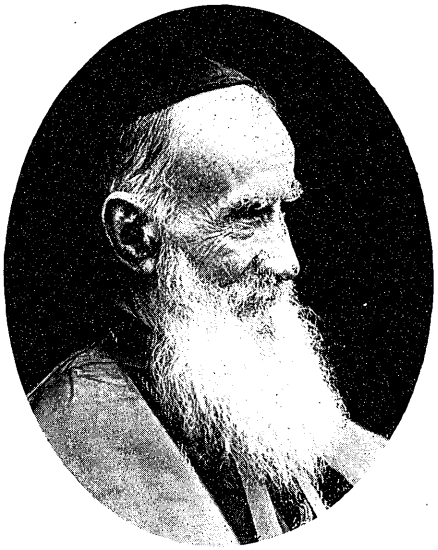
Toujours par égard pour la mémoire de saint François-Xavier, c'est à un des frères en religion du grand missionnaire que le Souverain Pontife voulut faire appel pour le placer à la tête du nouveau diocèse. Il fit choix d'un des-

(1) De rite latin, car il y a les diocèses syro-malabars de rite oriental, créés en 1896.

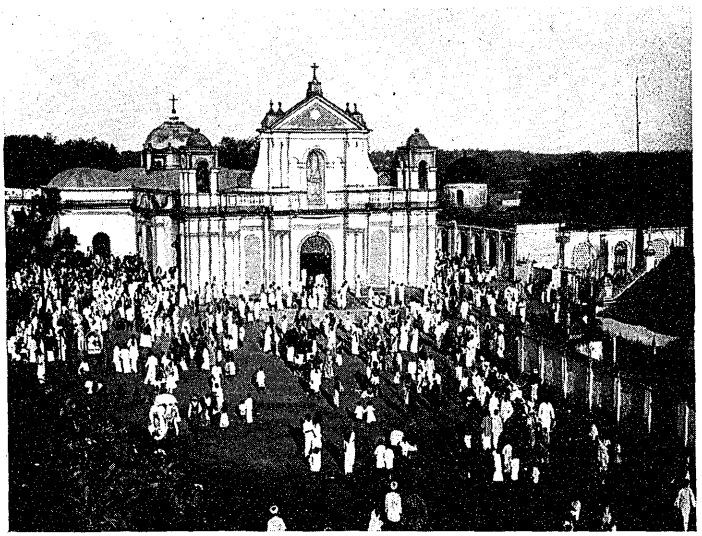
cendant des premières familles paravertes évangélisées par l'Apôtre des Indes : le R. P. François-Tiburce Roche, né le 14 avril 1879 à Tuticorin et préposé à l'importante cure de l'église du Saint-Rédempteur à Trichinopoly.

Consacré le 23 septembre 1923 dans sa cathédrale du Sacré-Cœur, par le vénéré Mgr Faisandier, Mgr Roche entreprit aussitôt de ramener à l'Église catholique romaine les quelque 1 500 chrétiens qui avaient, pour nous ne savons quelle cause, fait schisme. Il réussit au delà de ses espérances puisqu'en moins de dix ans il fut assez heureux pour réannexer à son diocèse environ 1 200 dissidents. Des anciennes défections il ne reste donc plus qu'une poignée de réfractaires qui se retranchent principalement à Manapad et dans deux autres villages des environs. Le prélat porta ensuite tous ses soins à l'établissement des écoles élémentaires dont il doubla le nombre : 112 au moment de son sacre, plus de 200 à l'heure actuelle, fréquentées par 12 900 enfants. Pour l'aider dans cette tâche l'évêque paraver a eu recours au ministère des religieuses françaises de la Congrégation de la Sainte-Croix et à celui des sœurs indigènes : Notre-Dame des Douleurs (120 religieuses), Sainte-Anne (30), Notre-Dame de Bon Secours. Ces admirables auxiliaires de la mission paraverte dirigent en ce moment l'École supérieure de filles *(High school)*, trois orphelinats et une dizaine d'Écoles Industrielles. Sur ce sol arrosé par les sueurs de saint François-Xavier, le bon évêque, auprès de sa vieille mère et de ses deux frères prêtres, voit se lever la moisson nouvelle, Il enregistrait en 1932, 541 baptêmes d'adultes 1 463 baptêmes *in articulo mortis*, 2 840 baptêmes d'enfants.

Les Paravers qui forment l'élément le plus substantiel de la population chrétienne dans le diocèse de Tuticorin offrent ce caractère unique dans l'Inde que leur caste,



S. E. MGR FAISANDIER,
ÉVÊQUE DE TRICHINOPOLY



LA CATHÉDRALE DE TRICHINOPOLY

MISSIONNAIRE EN ROUTE VERS UN MALADE

LA VISITE ACCOMPLIE

baptisée en totalité par les premiers missionnaires portugais et par saint François-Xavier au seizième siècle, continue d'être encore la seule entièrement incorporée à l'Église. Qui dit Paraver, dit catholique. Sur la Côte de la Pêcherie ils sont environ 21 000 — exactement le chiffre des premiers néophytes de Xavier en 1545. On en compte encore 1 657 dans le district de Madura, 1 334 dans celui de Palamcottah, 57 dans celui de Trichinopoly, soit 3 048 pour l'ensemble de la mission du Maduré.

Les Paravers passent à bon droit pour être les chrétiens les plus intrépides de l'Inde entière. Entourés de toutes parts et littéralement cernés par des ennemis de leur religion, en proie, au cours des siècles, aux persécutions musulmanes, aux incursions des Hollandais, aux assauts du protestantisme, ils n'ont jamais renié leur foi. Depuis plus de quatre siècles, à peine si l'on signale un ou deux Paravers retournés à l'hindouisme ou séduits par les protestants. Leur pays a beau abriter deux des forteresses les plus importantes du culte de Vichnou, et de Çiva (nous voulons parler des fameux temples de Trichandur, contre lequel lutta Xavier, et de Rameswaram) l'influence brahmanique n'a eu sur eux aucune emprise.

Cependant, du fait qu'ils ont su résister à la persécution, il ne faudrait pas conclure que les Paravers ne donnent à leurs missionnaires que des consolations par leur douceur et leur docilité. Ils sont, au contraire, d'un caractère extrêmement mouvant et frondeur. Leurs colères sont terribles. Ils ont été parfois, dit-on, jusqu'à jeter à la mer des païens qui avaient troublé leurs cérémonies.

Sont-ils de mœurs plus placides à l'égard de leurs pasteurs? Pas toujours. Un matin d'hiver, arrivant au Cap Comorin, au diocèse de Kottar, avec le P. Van Spreeken, plusieurs aides et les recteurs de nos collèges de Trichi-

nopoly et de Palamcottah, nous remarquions avec surprise une certaine gêne dans les physionomies des chrétiens accourus à notre rencontre. Nous eûmes bientôt la clé de l'énigme : l'avant-veille, dans un moment d'exaspération, ces bons Paravers avaient tout simplement bâtonné leur curé, un prêtre indigène. Déjà un avertissement providentiel leur avait donné à réfléchir sur la gravité de leur acte, puisque le principal coupable avait été atteint, le soir même, de paralysie des deux bras. En voyant maintenant arriver deux automobiles avec quatre missionnaires et du personnel, ils ne doutaient pas que l'autorité diocésaine ne leur fît demander réparation de cet acte sacrilège. Ils se montrèrent doux comme des agneaux. Mais quand ils virent que nous leur parlions avec bonté, leur mobilité de tempérament prenant le dessus, ils témoignèrent à notre égard un indicible enthousiasme et nous accompagnèrent avec des acclamations à travers les rues de leur quartier. Bientôt ils apprenaient que l'un des visiteurs était du pays et de « la caste » de saint François-Xavier. Alors leurs transports ne connurent plus de bornes. Les vieux patrons de pêche réclamèrent aussitôt : « Il faut que le Père monte dans une de nos barques et qu'il aille bénir la mer ! » Quoique soupçonnant que ce ne serait point là une partie de plaisir en yacht de course j'acceptai aussitôt. Nous courûmes au port. Il y avait là, sur le sable, quelques douzaines de ces longues pirogues faites de quatre troncs d'arbre, reliés vaille que vaille par des cordages, qu'ils appellent des « katimarams » et sur lesquelles, sans aucun doute, saint François-Xavier a dû accomplir toutes ses excursions côtières. Parmi les explosions d'une allégresse exubérante une de ces embarcations fut mise à la mer, traînée, poussée par une cinquantaine au moins de vigoureux pêcheurs. J'y fus jeté en triomphe sans qu'on me laissât seulement le temps d'ôter de mes poches mon chapelet, mon mouchoir

et mon carnet de notes. L'instant d'après, l'eau pénétrant par les interstices des poutrelles et les vagues balayant librement la pirogue insubmersible me ménageaient le plaisir d'un bain dans toutes les règles du jeu. Mais l'onde était tiède, frangée d'embruns écumeux. Ce fut un délice. Après avoir chevauché, ou plutôt traversé de part en part les premières lames, le katimaram gagna le large, tandis qu'une foule de plusieurs centaines de pêcheurs, de femmes et d'enfants nous regardaient avec un ravissement nullement dissimulé. Quand nous fûmes à une distance d'un demi-mille de la grève, le patron de la barque, un marin au visage basané et aux grands yeux noirs sous son épais turban blanc, — m'adressa un long discours auquel je ne compris goutte. Quand il eut terminé, je me dressai de mon mieux à l'avant du katimaram et, d'un geste large, bénis la mer poissonneuse, puis, là-bas, sur la plage, la foule qui s'était agenouillée. Ce geste était ma meilleure réponse et les Paravers la comprirent. C'était aussi un pardon. A mon débarquement il me fallut entrer dans des huttes fleurant fortement le poisson séché et la saumure et bénir je ne sais plus combien de petits enfants et de malades.

Évidemment la glace était rompue, le cauchemar des récents événements dissipé. Les Paravers riaient, parlaient tous à la fois, tandis que le P. Bonhoure, recteur de Palamcottah, dont la jovialité est proverbiale, prodiguait les quolibets : « Swami ! Père ! lui disait un vieux pêcheur, vous êtes un grenier à rire ! » Heureux peuple qui oublie si vite ses ennuis... et ses torts !

Ce n'était pas tout. Les pêcheurs indiens ont vite fait de se sécher en rentrant de la mer. Il leur suffit de tordre et de retourner la ceinture de toile qui est leur unique vêtement. Je dus, moi, me réfugier chez les dignes Chanoinesses de Saint-Augustin, sœurs missionnaires belges, qui viennent

d'ouvrir au Cap Comorin une école admirablement aménagée et déjà fréquentée par l'élite de la jeunesse paraverte. Paré d'une soutane d'emprunt, — tandis que mes vêtements séchaient au bon soleil, — j'allai visiter les classes. Sur la grève j'avais pu observer les hommes de peine : ici j'avais devant moi tout ce que la caste a de plus souriant et de plus gracieux. Bien que les Paravers ne soient pas très élevés dans la hiérarchie des races de l'Inde, ils n'en constituent pas moins un beau spécimen d'humanité. En regard de l'homme, grand, vigoureux, bien découplé, la jeune fille est svelte et fine avec des yeux doux dans un visage moulé. Une d'entre elles, en longue robe de crêpe blond à fleurages violets et roses, corsage vert d'eau, un châle léger relevé sur la tête, faisait la classe à un groupe de ses petits compatriotes. Son collier d'or, ses bracelets contrastaient avec la mise sévère de la surveillante générale, une chanoinesse dont la guimpe rigide et le voile noir en carré autour de la tête évoquaient étrangement dans ce cadre rutilant et somptueux des pays tropicaux, les gris béguinages flamands.

Les Paravers sont de nouveaux pauvres. Enrichis jadis par la pêche des perles, ils ne manquaient pas d'attribuer à l'Église et au bon Dieu leur part de ces « belles larmes du ciel ». Les sacristies des anciennes églises de la côte renferment encore dans leurs vieilles armoires des chasubles couvertes de perles qui, au dix-septième siècle, — ce n'était point le temps de la vie chère ! — étaient estimées jusqu'au prix de deux cent mille écus. Mais aujourd'hui, on ne sait exactement pour quelle cause, les bancs d'arondes se sont appauvris : les perles ont perdu de leur bel éclat et ne servent guère plus qu'à garnir les colliers, les pendants d'oreilles, les *moukoutis* (ornements du nez) des femmes élégantes de la côte. Les Paravers n'ont pourtant pas émigré en masse : on en trouve quelques centaines à Madura, sur la

paroisse de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à Kamuti, Ramnad, Palamcottah, Sendamaram, Tenkasi où ils forment le fond de la population catholique. Les autres, fidèles toujours à leur ingrat rivage, ont abandonné les plongées dans les bancs d'huîtres perlières et s'adonnent à la pêche.

Dès que l'on s'éloigne de la côte pour remonter vers le nord, on abandonne le pays paraver mais on est encore sur le sol foulé par saint François-Xavier. C'est ainsi qu'à Kottar nous vénérons le souvenir du grand apôtre en descendant de quelques marches jusqu'au niveau de l'ancienne chapelle d'hôpital où il allait, dit-on, prendre son sommeil. Désormais ce sont surtout des Sanars ou grimpeurs de palmiers que nous allons rencontrer sur nos pas.

Les Sanars ou Nadars, comme les Paravers, ne sont pas gens de haute caste. Mais il est à noter qu'à l'heure actuelle — phénomène assez rare dans les annales sociales de l'Inde — il se produit chez eux une évolution notable vers les rangs les plus élevés, grâce surtout à la ténacité qu'ils mettent à revendiquer fermement le moindre de leurs droits. Aussi ont-ils changé leur appellation ancienne pour le titre plus noble de « Nadars ». Cette race nerveuse et diligente s'emploie surtout à l'exploitation de la noix de coco et à la récolte de l'*arack* ou alcool de palme. Doué d'une souplesse et d'une agilité étonnantes, le Sanar grimpe avec une facilité merveilleuse le long des fûts lisses. Un anneau de corde reliant l'extrémité de ses jambes, il se hisse à bout de bras jusqu'à la cime panachée des grands arbres. Il a passé à sa ceinture la faucille ou le coutelas qui lui permettront ou de détacher d'un coup sec les lourds fruits oblongs ou de trancher les palmes à la naissance de leur tige pour adapter à la blessure le vase léger qui recueillera la sève, un peu à la manière de nos résiniers des Landes.

Les Nadars constituent un apport sérieux dans les effectifs de la mission du Maduré. Nous les trouvons, en effet, au nombre d'environ 25 000 dans le diocèse de Tuticorin, de 15 614 dans le district de Palamcottah, de 7 861 dans celui de Madura, de 774 seulement dans le district de Trichinopoly : soit 49 249 pour l'ensemble de l'Inde du Sud.

En raison même de leurs prétentions nouvelles, ces chrétiens, presque partout mêlés à des fidèles appartenant aux autres castes, se montrent particulièrement susceptibles et contribuent dans une large mesure à créer ces dissensions et ces disputes qui sont une des plaies de nos chrétientés. C'est ainsi qu'à Vadakenkulam, importante paroisse créée, assure-t-on, par le bienheureux Jean de Britto en 1685, nous les avons trouvés déjà en perpétuels conflits avec la haute caste des Vellages. Convertis seulement dans les dernières années du dix-septième siècle par le P. Jean Maynard, — ce missionnaire français que les annales du temps appellent *impigerrimus semper missionnarius*, — ils avaient été auparavant, les plus ardents persécuteurs de la foi.

En dépit des discordes qu'ils fomentent, les turbulents Nadars ne sont point incapables de s'attacher profondément à leur religion et à ses ministres. Nous avons visité Vadakenkulam en compagnie d'un missionnaire qui y demeura pendant plusieurs années et qui n'y était plus retourné depuis le rattachement de cette paroisse au diocèse de Tuticorin (1923). Assurément le caractère cordial et jovial de leur ancien pasteur, le P. Bonhoure, fut pour beaucoup dans la réception chaleureuse dont nous fûmes témoins.

A la nouvelle de sa venue, de nombreux jeunes gens étaient accourus très loin au-devant de nous, espérant porter chez eux la grande nouvelle en devançant l'auto à toutes jambes à travers la jungle. A l'approche du village

le chemin rouge se constelle de grappes blanches formées par les petites filles qu'attire la curiosité. Dans les carrefours proches, des vieux et des vieilles, qui sont d'anciens paroissiens, courent vers nous, le regard tendu, une flamme indicible au fond des prunelles. Des mamans portant leurs bébés prennent les mains du Père pour les lui baiser.

Voici la grande place où 4 000 chrétiens se sont massés, les femmes en « silé » brun occupant les marches du large perron devant l'église. On devine du premier coup toute l'influence qu'a pu exercer, en cinq ans, ce missionnaire français parmi ces populations parfois si frondeuses. Pour ébranler cette foule qui se souvient il a suffi d'un télégramme annonçant hier l'arrivée de son ancien « swami ». Le prestige du prêtre européen est incroyablement vivant parmi ces fidèles qui se plaignent naïvement d'avoir désormais un prêtre excellent sans doute et qui est bien un Indien, mais d'une autre caste que la leur.

L'auto ne peut décidément plus avancer, il faut descendre. Alors un jeune Vellage au profil mince et à la torsade de beaux cheveux noirs roulés sur la nuque, remercie le P. Bonhoure en scandant sa harangue de gestes précis et simples. Un poète nadar improvise des vers dont le couplet est bientôt retenu et répété sur un ton de mélopée par les enfants. Puis c'est une mélodie en dialecte malayalam, tout en ritournelles de croches et de noires, qui redit à peu près le thème que voici : « Vous étiez bon pour nos enfants, vous avez fait du bien à nos pauvres. Vous êtes devenu recteur d'un grand Collège, mais nous ne vous avons pas oublié. Nous nous jetons à vos pieds, bénissez-nous. »

Le P. Bonhoure parle à son tour. La nuit est venue, mais de fortes lampes à acétylène éclairent, dans ces remous de foule, des visages tantôt rieurs et tantôt voilés de larmes. Il y a là une attention figée, révélatrice d'im-

pression profonde ; des bouches grand ouvertes, des têtes penchées, des mains qui se joignent. Une femme Sanar lui répond en lisant un compliment soigné : « Vous êtes venu, dit-elle, nous visiter en compagnie de trois grands radjahs. Notre cœur était desséché, mais maintenant nous voici consolés parce que nous avons vu votre visage et que nous avons entendu vos paroles. »

Ces bons Nadars affectueux et remuants, nous les retrouverons encore à Kalugumalai où ils furent convertis, en 1895, par un rude missionnaire, le P. Baumal. Cette même année, dans leur ferveur de néophytes, ils vengèrent tragiquement l'honneur de leur église injuriée par les païens. Ceux-ci, en effet, ayant mené en procession, à travers les rues, l'idole de leur grande pagode, voulurent exiger des nouveaux chrétiens que le pandel (vélum) dressé devant la façade de leur chapelle et qui gênait le passage du cortège fût enlevé. Les Nadars s'y refusèrent, alléguant que ce baldaquin était dressé sur le terrain de la mission. Aussitôt le tumulte éclate. Deux hommes, deux païens, tombent mortellement frappés d'un coup de couteau. Leurs coreligionnaires furieux mettent le feu à l'église et livrent au pillage tout le quartier chrétien. Il y eut de nombreuses victimes.

La chrétienté de Kalugumalai ne cessa point pour cela de se développer. Érigée en nouveau district dès l'année 1906, elle devint le centre de 95 villages possédant pour la plupart leur chapelle provisoire. L'ensemble de la chrétienté, en 1 910, comptait 5 070 fidèles dont 1 499 Nadars, 1 441 Pallers, 661 Parias, 492 Nayakers, plus des chrétiens de diverses autres castes : Vellages, Maravers, Moudelis, Chettis, etc... Nous verrons plus loin à quel admirable ouvrier furent dus ces accroissements si considérables.

Malgré la répression sévère de 1895 les Nadars ne négligent pas un instant d'élever leurs prétentions à de nouveaux privilèges. Quelques années après l'événement sanglant que nous venons de raconter, ils voulurent faire passer leurs cortèges de mariages par les principaux quartiers de la ville, interdits pourtant à leur caste. Grâce à l'appui du missionnaire influent et combattif que fut le P. Caussanel, ils eurent gain de cause, mais partiellement, la rue la plus importante du village leur demeurant toujours prohibée. Au moment où nous les avons visités, en novembre 1932, ils se débattaient encore contre ces mesures vexatoires. Ce fut cet éternel grief qui fit le thème des harangues qu'ils nous adressèrent. « Swami (Père), nous disaient-ils, toi qui es un grand radjah d'Europe, va donc parler au Zémindar (gros propriétaire du lieu) et dis-lui qu'il force les païens à nous rendre justice. Quelle humiliation pour nous que de devoir faire passer nos palanquins par des ruelles dérobées alors que tout auprès la grand'rue serait libre ! »

Durant notre ascension à la Pagode établie sur un rocher élevé, les Nadars nous avaient accompagnés en foule. Rien n'était touchant comme de voir les plus jeunes, les plus robustes, dans les passages difficiles, glisser sous notre main ou sous notre bras leurs solides épaules noires. Ils riaient de fierté, et avaient pour notre inexpérience d'Européens, à travers ces raidillons et ces éboulis des attentions maternelles. Mais à tout moment revenait, sur un ton de confidence, une supplication toujours la même : « Swami, tu parleras au Zémindar? » Depuis notre retour en Europe, nous avons appris que les Nadars de Kalugumalai ont voulu essayer le nouveau prestige que leur avait apporté notre présence. Hélas ! il y a eu procès et le jugement du tribunal leur a été défavorable. Mais nous sommes bien sûr que si la Providence nous ramène un jour au milieu d'eux, leur

imploration n'aura guère changé : « Swami, va parler pour nous au Zémindar ! »

Ce sont encore des Nadars que nous rencontrerons, mêlés en grande partie à des Pallers et des Parias dans la plupart des centres du Sud. Les voici à Virudunagar où leur école est dirigée par un jeune ménage nayaker de très haute caste, à Koilpatti, à Pouliangoudi, à Satur, grosse bourgade pourvue d'une vaste église et dont les chrétiens nous ménagèrent à plusieurs reprises un charmant accueil. Nous revoyons toujours ce jeune instituteur nadar, aux manières si aimables, qui s'approchait de nous au moment où nous allions remonter en auto et nous disait en confidence : *Father, remember me : Alphonse!* Il faut croire que la culture littéraire est fort avancée dans ce village, car nous surprîmes entre les mains d'un petit Paria de cinq à six ans tout simplement notre panégyrique de saint François-Xavier en français que le petit bonhomme avait l'air de lire consciencieusement à l'envers !

A Sakampatti on nous montre, dans un grand bouquet de cocotiers, les ruines d'un vieux palais dont les Indiens évitent l'approche. C'était là, il y a un demi-siècle, la résidence d'un zémindar, célèbre par ses exactions et à qui un missionnaire avait prédit que sa demeure deviendrait le refuge des renards.

Au cours de cette équipée nous nous sommes arrêtés une journée et une nuit, dans le centre important de Sendamaram, qui compte 51 surccursales. Nous y sommes reçus par le P. Yvenat, un Breton aux traits fins, au visage maigre et pâle, au large front dégarni, qui témoigne d'une visible surprise en voyant lui arriver, à l'heure de midi, trois invités — et leur suite — qu'il n'attendait nullement ! La poste, en effet, est lente à franchir ces effroyables fondrières qu'il nous a fallu traverser pour arriver ; et la

lettre que nous avons écrite, dès l'avant-veille, de Palamcottah a voulu, sans doute par déférence, n'arriver qu'après nous. Le saint homme va prendre un parti décisif. Avec une magnificence digne de ses hôtes, il fait venir un cuisinier du village. Il lui confie son feu mourant et ses modiques provisions.

Pour charmer les loisirs de l'attente, nous nous rendons à une case voisine où l'on vient de célébrer un mariage païen, les nouveaux époux nous ayant gracieusement conviés à une visite amicale. Dans la grande salle couverte de chaume il y a une profusion de guirlandes reliant les poutrelles et retombant en gerbes sur le sol. Autour d'un petit espace laissé libre pour les présentations, les invités se pressent : les hommes, le torse barbouillé de safran en signe de joie, les femmes revêtues de leur plus beau voile de soie rouge à ramages d'or. Au premier rang, des fauteuils empruntés dans le voisinage ont été installés pour nous. Et c'est le rituel d'usage, l'offrande du *sandipou*, les présents de bienvenue. Tout d'abord la maîtresse de céans, en « silé » de couleur sombre vient pieusement asperger d'eau de senteur les pieds et la barbe des augustes visiteurs. Puis c'est le tour du jeune marié, — un garçon de dix-sept ans, les reins ceints d'une écharpe blanche, le torse nu rayé de douze barres de safran, — qui apporte une corbeille chargée de fruits, de sucre candi, de feuilles de bétel et où fument, piqués dans les régimes de bananes, de petits bâtons allumés aux fumées odoriférantes : « Dites-nous une bonne parole ! » demandent les assistants. Le recteur de Trichinopoly adresse alors à l'assemblée une courte harangue qui amène aussitôt des hochements de tête significatifs : « Vous nous avez dit de bonnes choses », répondent les invités. C'est leur manière de témoigner leur satisfaction, car la langue tamoule ne possède aucune expression équivalente à notre « merci » européen.

Maintenant c'est la petite mariée qui fait son apparition. « Petite » est bien le mot : c'est une fillette de treize à quatorze ans, en longue robe de soie blanche qu'écharpe un voile aux couleurs éclatantes. Son cou, ses oreilles, ses narines sont chargés de bijoux en or ; des fleurs blanches et jaunes brillent dans ses cheveux. Elle s'avance modestement, les yeux baissés, se prosterne à terre devant chacun de nous et porte à ses lèvres le bord de nos soutanes. Nous pouvons nous retirer.

Du haut de la chaussée boueuse que nous avions suivie la veille pour venir à Sendamaram, nous avions aperçu, à notre droite, sur une montagne assez élevée, une église toute blanche surmontée d'une croix : « C'est, nous avait dit le P. Mahé, Tirumalapouram, la « sainte montagne », avec son sanctuaire bâti en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes par un grand missionnaire indigène, le P. Ignacy. Les Indiens, en effet, ont une grande dévotion à la Vierge des Pyrénées et dans la seule mission du Maduré nous trouvons plusieurs sanctuaires érigés sous son vocable, tels ceux de Kossakoulam, d'Irudiakulam et de Sirumalai que nous rencontrons plus loin. Nous avons décidé d'aller célébrer la messe sur cette hauteur. Quelques enfants lancés à travers le village ont vite donné le mot d'ordre. Le lendemain ils assiègent de bonne heure les abords de notre bungalow. Ils nous escortent gentiment à travers champs, nous aident à franchir quelques cours d'eau grossis par la mousson, escaladent enfin les pentes avec une agilité de chevreuil. Les hommes ont dû aller aux champs. Mais des femmes et des jeunes filles portant des poupons nous ont précédés par des raccourcis ; et c'est au milieu d'une couronne de petits Nadars et de Maravers de bonne caste que les swamis vont s'agenouiller successivement autour des stations du calvaire qui monte à l'assaut des cimes. Du haut de ce

sommet la vue est merveilleuse dans la transparence du matin clair. Tout au fond de la plaine, quelques légères ondulations ourlent d'un bleu léger le velours vert des grandes rizières. A la descente nous ne manquons pas de visiter l'ancienne pagode creusée dans la roche. Elle est aujourd'hui abandonnée dans l'envahissement des ronces et des palmiers nains. Ici, la Vierge a écrasé la tête du serpent. L'objectif du P. van Spreeken a saisi une scène de ce charmant pèlerinage. Le lecteur peut la contempler dans notre livre. Il y observera, à un angle du tableau, à droite, la belle silhouette grave du P. Yvenat dont l'attitude rappelle les portraits du « donateur » dans les peintures célèbres de l'école flamande.

De retour à Sendamaram je passai la matinée à compulser avec l'aide de mon cicerone, les anciens registres de la mission. Rien de plus éloquent que le sobre récit des conversions opérées dans cette région de 1876 à 1916, par le grand missionnaire indien dont nous parlions tout à l'heure, le P. Ignacy. Dès son arrivée dans ce centre, le défricheur explore le sud de Sendamaram et baptise une centaine de Nadars de trente à soixante ans dans la région d'Avudayanur. Son calendrier est un journal de victoire : le 9 décembre, 26 baptêmes d'adultes ; le 10 décembre, 44 ; le 12 décembre, 7 ; le 13 décembre, 17 ; le 20 décembre, à plusieurs milles de là, à Irudiapulam, 7 familles de Maravers. Ses conquêtes durent encore. L'année suivante il est à Virudalaburam où il convertit une quarantaine de Panikars, caste qui s'est élevée depuis dans l'échelle sociale. Durant l'hiver de la même année, à 10 milles de Sendamaram, à Kurupalpatti, il régénère, le 1er décembre, 97 Nadars et Pallers ; le lendemain, 15. Il termine l'année à Marudamputtur, à 5 milles plus loin, avec 53 baptêmes de Nadars. Dans ces conquêtes difficiles nous trouvons

des conversions de Maravers par séries de dix et de vingt à Villakavendapatti et à Dessiapouram. En 1885 voici un de ses bulletins de victoire chez les Nadars de Pudukuda, à 8 milles au nord :

Le 9 août.....	28	baptêmes ;
Le 10 —	16	—
Le 11 —	24	—
Le 12 —	14	—
Le 13 —	4	—
TOTAL.....	86	baptêmes en cinq jours.

En 1887, à Talavancotaï, il gagne encore en deux jours 72 Maravers. Le village d'Aradaianur où il baptise, le 19 septembre, 23 Nadars deviendra entièrement chrétien en 1896. Parmi ses néophytes on trouve, les années suivantes, les Pallers de Pudukudi, qui feront défection, les Vannyars (blanchisseurs) qui persévéreront dans une proportion de 50 pour 100. En 1893, à Otumalai, il célèbre dans l'espace de quarante-huit heures 111 baptêmes Paravers. En 1894, voici encore trois jours de prouesses :

Le 5 août.....	18	Pallers ;
Le 7 —	17	—
Le 8 —	32	—
Le 9 —	36	—

De grands coups de filet encore en 1896, à Velagadapuram, à 12 milles vers le nord ; les 8 et 9 août, 97 Pallers. Quinze jours plus tard, à Venkadatchalaburam, 63 Pallers. Le mois suivant, dans la même région, à Pallamkuttur, 37 Pallers et 10 Maravers.

Parfois les conversions ne tiennent pas, soit que le choléra ravage les chrétientés, soit que les femmes, moins instruites que les hommes, fassent pression sur leurs maris pour retourner au paganisme. Les Maravers en particulier se

montrent inconstants. Le diaire note : « Ils sont trop simples et trop bornés pour comprendre les choses du ciel. » C'est ainsi qu'abandonneront le catholicisme les 133 Maravers baptisés le 9 août à Vadavakalampatty, parce qu'ils prennent pour une vengeance des dieux la mort de leur chef, frappé du choléra pendant qu'ils bâtissaient l'église.

Le missionnaire ne se décourage point pour cela. A Pandarakulam, en 1899, du 11 au 13 septembre, il régénère dans les eaux du baptême 129 Nadars qui sont aujourd'hui encore d'excellents chrétiens. Il est vrai que dans ce village distant de 16 milles au sud de Sendamaram, un événement prodigieux a aidé aux conversions. Un vieux païen a eu la nuit une vision. Un swami, lui montrait du bras le chemin du ciel. Quelques jours après il rencontre le P. Ignacy : « Voilà, dit-il, le Père qui m'a été montré : je le reconnais bien. » Le village tout entier se rend à cet argument.

Avec les années, le zèle du prêtre indien ne se ralentit pas. Nous relevons encore, en 1903, le 11 octobre, 172 baptêmes de Maravers à Viralampudur. Les tisserands qu'il convertit en 1905 à Viranam, après une courte défection, retourneront plus tard au catholicisme : en 1928 et 1929, le P. Yvenat baptisera chez eux 29 et 80 enfants.

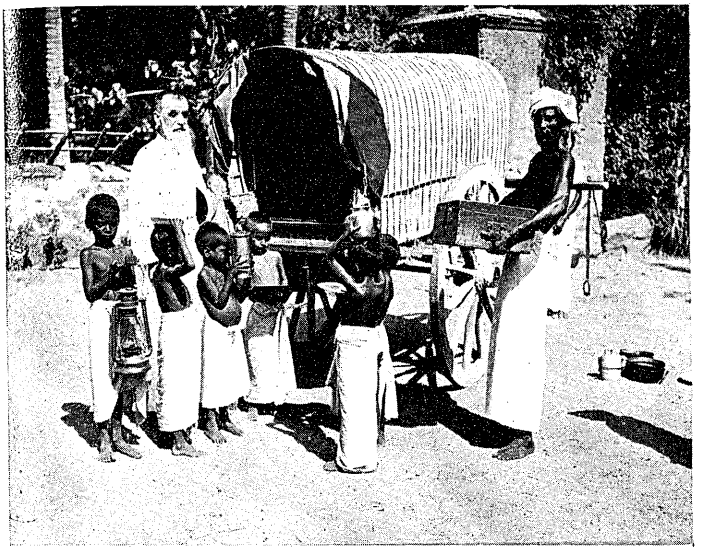
Nous approchons de la fin de cette magnifique carrière. Il y a encore 94 Idéars (bergers de bonne caste) baptisés à Tarmaturani, et 24 encore à Pattareikattu, le 23 avril 1915. Mais sur le diaire du P. Ignacy, l'écriture est devenue toute tremblante ; l'admirable pionnier indigène se retire exténué à Palamcottah où il meurt le jour de Noël 1917 à l'âge de soixante-treize ans. Il était de caste odéage, originaire de Kotteïkadu, dans le district de Tanjore. Si l'on veut se faire une idée de ses prouesses apostoliques, il suffit de noter que dans cette région de Sendamaram où il n'y avait à son arrivée, en 1876, que 4 000 chrétiens,

on en compte à l'heure actuelle environ 20 000. A ne consulter que les chiffres de ces registres, il a donc converti dans l'espace de quarante ans, 15 000 païens. Aujourd'hui six missionnaires ne suffisent plus à évangéliser le pays qu'il avait converti seul à la foi du Christ. Notons en terminant que le mouvement qu'il a créé se perpétue encore puisque, en 1932, le P. Yvenat a baptisé 75 Maravers, à Malakalangel, et 47 Pallers à Ramasanyapuram.

De tous les fiefs de ce conquérant, nous n'avons guère pu visiter qu'Irudayakulam, centre aujourd'hui important de la mission. Son nom même est un nom chrétien qui signifie le « villlage du Sacré-Cœur » et qui a supplanté l'appellation ancienne d'Utchankoulam. Sur une éminence rocheuse se dresse une belle statue de Notre-Dame de Lourdes, au-dessus d'une grotte creusée dans la pierre et où se rendent en pèlerinage, aux jours de fête, les chrétiens de toute la contrée.

En liaison constante avec ce poste, la mission des sauvages Kânis s'enfonce dans l'intérieur des montagnes jusqu'aux forêts du Travancore. Cette tribu, aujourd'hui chrétienne en partie, représente en traits accusés le type négroïde et n'a guère de rapports avec les habitants des régions avoisinantes. Vivant pauvrement de racines et de feuilles, sans cesse exposés aux incursions des fauves, les Kânis fuient l'approche des humains et constituent sans doute, avec les tribus des Kriminals, l'élément le moins civilisé de l'Inde. Ils sont cependant inoffensifs et de mœurs très douces, détestant notamment le mensonge et la ruse. Nous avons pu voir, à Irudayakulam, une de leurs délégations venue en pèlerinage à la grotte de Lourdes ; ces pauvres sauvages donnaient l'exemple de la piété la plus profonde.

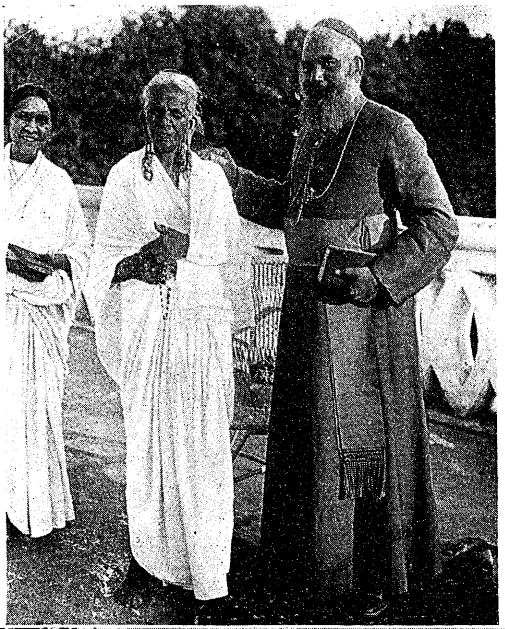
Nous sommes ici à quelques pas du temple fameux de Papalazam qui est dédié au dieu Papanesaya. Au pied de

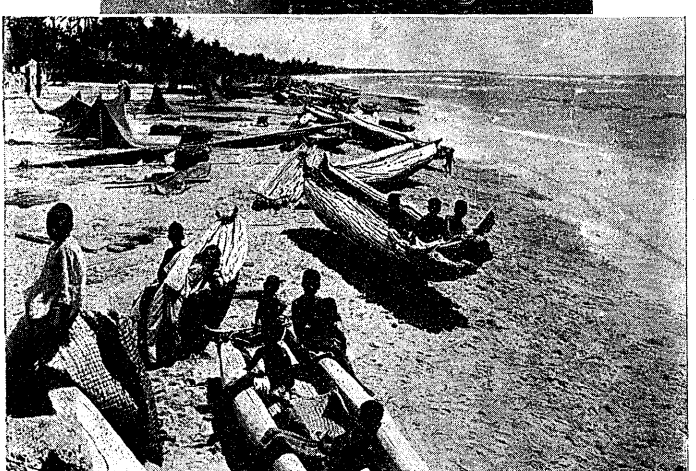


L'ÉVANGILE EN CHAR A BŒUFS

Le Père Morère faisant ses préparatifs de départ.

UN MISSIONNAIRE SUR LA ROUTE





S. E. MGR ROCHE ET SA MÈRE

SUR LA CÔTE DE LA PÊCHERIE, LES KATIMARAMS

l'escalier monumental qui descend vers la rivière, les poissons sacrés — d'énormes carpes noires — se multiplient si considérablement que lorsqu'on leur jette une poignée de riz, le cours de la rivière en est littéralement obstrué. A la fin du mois de mai c'est par milliers que les pèlerins se rendent de toute l'Inde à cet endroit vénéré. Mais en tout temps on peut y rencontrer, par petits groupes, des sanyassis en haillons, marchant gravement, leur pot de cuivre à la main et la barbe au vent. Le paysage ici est en harmonie avec l'impression mystérieuse qui se dégage de ce temple du silence et de l'effroi. Ce sont des amoncellements de monts rocheux et brisés, des gorges boisées, où le Tambirapani, rivière sacrée comme le Gange, déchire, en battant un grondement sourd, ses eaux sombres parmi les blocs de rocher qui ont roulé des cimes dans son lit.

Mais abandonnons ces lieux funèbres et remontons vers le nord, en direction de la grande ville des Brahmes : Tenkasi, le Bénarès du Sud.

Tenkasi est un des endroits réputés les plus sacrés de toute l'Inde méridionale. L'Évangile y pénétra de bonne heure, puisque nous en trouvons mention dans les lettres des missionnaires de 1662 à 1665. Aujourd'hui cette localité est le centre d'un pèlerinage considérable qui a lieu chaque année, en la fête de saint Michel. A la place de la misérable chapelle d'autrefois, un jésuite indigène, le P. Marie-Louis, bâtit une jolie église de pierre au milieu d'une cour, large sans doute, mais insuffisante à coup sûr pour contenir les quelque cinq à six mille pèlerins qui accourent à Tenkasi des districts environnants et même du Travancore le 29 septembre. La messe est célébrée alors la porte grand ouverte et l'on peut dire que la ville entière assiste, ce jour-là, au saint sacrifice. Ce pèlerinage est sympathique aux païens et aux musulmans eux-mêmes, si bien qu'en 1910 ceux-ci,

pour effacer le souvenir d'une récente bagarre où des pierres avaient été lancées sur la procession, reçurent le P. Sabathe, supérieur du district du sud, en grande cérémonie, aux accents bruyants d'une fanfare.

Tenkasi qui possède une importante mosquée et une très belle pagode ne compte malheureusement qu'une poignée de 54 Nayakers chrétiens ; mais les 74 villages qui en dépendent groupent un ensemble de 2 705 Nadars et de 1 686 Parias chrétiens, plus 200 Paravers immigrés de la côte, une centaine de Vellages, des Pallers et des Vanniers.

C'est de là que rayonna sur toute la contrée, de 1908 à 1932, le zèle dévorant d'un prêtre indigène, le P. Adeikalam. Déjà avant lui le grand missionnaire du sud, le P. Caussanel, que nous retrouverons plus loin, avait lancé un mouvement important de conversions, puisque dans la seule année de 1906 nous le voyons baptiser 14 Pallers à Netur, 66 Nadars et une douzaine de Parias à Kartapilur, 25 Nadars encore à Pottelpuddur et à Chettikulam. L'année suivante arrive le P. Adeikalam qui va entreprendre les conversions à plusieurs lieues alentour selon la méthode du P. Ignacy à Sendamaram. Nous ne pouvons relever le détail de toutes ses conquêtes qui, durant quatorze années, vont s'échelonner par séries de douzaines, de vingtaines et même de trentaines de baptêmes parmi les Nadars, les Pallers et les sauvages Kânis. Pour donner une idée de ces annexions au catholicisme disons que le district de Tenkasi qui avait doublé d'importance au départ du P. Adeikalam dut être démembré d'un millier de ses fidèles en 1926. Ce mouvement s'est si bien maintenu depuis, que ce pangou qui comprenait 3 500 chrétiens en 1921 en compte aujourd'hui, malgré l'amputation de 1926, environ 4 500. Sur ce point de la mission les effectifs ont donc nettement doublé dans

l'espace de dix années. C'est que le successeur du P. Adeikalam, — un indigène encore, le P. Papayah, — est un habile missionnaire. Secondé dans ses entreprises par une généreuse bienfaitrice indienne, il a entrepris l'apostolat à la moderne par des fondations solides, soit d'écoles, soit de catéchuménats. Ses écoles de Vikelpati, de Kadeyam, de Pottelpuddur sont des modèles du genre, avec leurs beaux bâtiments séparés par des pelouses et des massifs de fleurs, avec, surtout, leurs jeunes maîtres munis de leurs diplômes et qui partagent leur temps entre l'instruction proprement dite et l'enseignement du catéchisme dans les villages. Aidé par cet actif état-major il recrute chaque année de nombreux néophytes. Le 17 septembre 1930 il baptisait 34 Nadars à Mylappapuram. Il compte à l'heure actuelle une trentaine de catéchumènes et a bâti, en douze ans, de 17 à 18 chapelles. Ses jeunes maîtres d'école reçoivent tous une formation religieuse solide. Chaque année ils viennent au nombre d'environ 45, faire leur retraite à Tenkasi. Tous les mois ils se réunissent pendant deux jours, sous la direction de leur missionnaire à Vikalipatti, gros village central où il y a une grande école moderne. Le Père, du reste, les dédommage amplement de leur peine, puisqu'en plus de leur salaire officiel il leur alloue, chaque mois, une prime de trois à quatre roupies et pourvoit en partie à leur formation dans les collèges de Trichinopoly et de Palamcottah.

Nous devons à ce bon « pangou-swami » d'avoir pu prendre une vraie matinée de distraction au milieu de nos fatigantes randonnées. Le P. Papayah nous offrit, en effet, le plaisir, si rare aux Indes, de quelques heures de chasse dans les immenses marais qui s'étendent, à la période des pluies, dans les environs de Tenkasi. Une chasse... Hélas ! plutôt un massacre, dans un pays où le gibier n'étant pas habitué à être poursuivi se laisse approcher

sans méfiance jusqu'à une distance minime ! Mais quoi de plus endurci que l'âme d'un chasseur ?

C'était la saison des bécassines, — non pas des bécassines d'Europe, gibier solitaire, mais de la petite bécassine d'Orient, grosse comme une alouette et qui va par petites compagnies. Ces charmants oiseaux, au corps d'argent posé sur de longues pattes et au long bec noir, se posent sur les berges herbeuses et demeurent là absolument immobiles, en dehors de leurs heures de pêche. Il suffit pour pouvoir s'approcher à 20, et même 15 pas de la petite bande, de ne point redouter un bain de pieds, lequel n'est pas du reste sans agrément sous ce climat tropical. Muni d'un bon rifle anglais vous visez posément le point le plus compact du groupe et vous tirez... Horreur et ravissement ! Dix, douze jolies bestioles en plastron blanc sont couchées sur les herbes ou se débattent dans l'eau. Et les petits Sanars à moitié nus qui vous escortent d'aller aussitôt les repêcher !

J'avouerai simplement, d'ailleurs, que mon retour de passion cynégétique fut puni par la justice immanente. Comme je rentrais à Tenkasi me pourléchant d'avance les lèvres à l'idée d'un déjeuner qui varierait agréablement mon menu coutumier de riz à l'eau, je me heurtai à la mine scandalisée de notre cuisinier chrétien : « Mais, swami, s'écria-t-il. Vous oubliez que c'est aujourd'hui vendredi ! — Juste Ciel ! Mais demain ? » — Demain, swami, ces oiseaux seront bons à jeter !... »

Nous ne pouvons quitter la mission du Sud et le pays des Nadars sans consacrer une page à un grand missionnaire qui a laissé dans ces contrées un souvenir extrêmement vivant : le P. Caussanel. Cet homme doué d'une incroyable autorité sut s'imposer à la fois aux pouvoirs civils et aux indigènes des castes les plus turbulentes. Sa force résidait

surtout dans une qualité très appréciée des Indiens : la plus parfaite imperturbabilité. Il s'est rendu célèbre dans toute l'Inde méridionale par son intrépidité à défendre la cause de ses chrétiens, soit auprès des collecteurs d'impôts, soit devant les tribunaux. Le brio avec lequel il enlevait la plupart de ses procès l'ont fait surnommer « l'hydre » ou le « dragon ». Une affaire fameuse dans laquelle, d'appel en appel, il réussit à avoir raison auprès du Gouvernement de Londres contre un puissant collecteur de Palamcottah vint mettre le comble à sa réputation. Cette victoire, dont le bruit retentit de Tuticorin à Madras, lui valut auprès des païens et des chrétiens un tribut unanime d'admiration ; lequel ne fut pas étranger à des conversions en masse parmi les tribus qui recherchaient avant tout un appui efficace contre leurs exploiteurs. Possédant au bout des doigts tous les articles du minutieux code de la justice indienne, il avait le génie de la plaidoirie. Tenace, retors, habile à l'extrême, il savait être aussi charmant jusqu'à la séduction. Cet ensemble de qualités lui permit, dit-on, de pacifier le Sud dans un conflit célèbre et de ramener à l'unité de l'Église de très nombreux dissidents.

Le P. Caussanel était un saint, mais un saint à sa manière, alliant à un zèle dévorant d'apôtre et à une mortification continuelle, un esprit caustique, même facétieux, jouant sans cesse à ses ennemis des tours que lui dictait son imagination de Méridional. De son origine il tenait aussi une pointe d'exagération dans ses récits, comme lorsqu'il écrivait à ses supérieurs : « Je viens de faire trente milles sur mes genoux à travers la forêt. »

Un de ses démêlés en particulier avec un magistrat, est demeuré célèbre.

Comme celui-ci lui contestait la propriété d'un terrain, alléguant pour preuve de son dire qu'en effet le Père

n'avait pas encore fait en ce lieu acte de propriétaire, le missionnaire ne répondit rien. Mais, cette nuit-là même, il fit porter sur l'endroit du litige par des Parias de bonne volonté, une quantité considérable de briques et de matériaux de construction. Quand, le lendemain, le magistrat amena des témoins pour établir l'argument de non-occupation, il se trouva fort penaud devant le fait accompli.

Malgré cet aspect de lutteur le P. Caussanel avait un don exquis de sympathie rayonnante. Rencontrant un jour chez les Sanars, un bébé mourant, blotti dans le châle pendu à une branche qui lui servait de berceau, il le baptise et console ses parents avec une telle bonté que ceux-ci en garderont un impérissable souvenir. Plus tard il les rencontre et ces bons païens lui proposent aussitôt de baptiser également les quatre enfants qui ont survécu au petit baptisé du berceau aérien.

Lors des émeutes du mois d'août 1900, à Palamcottah, trois Indiens sont condamnés à être pendus. L'un d'eux est un Maraver, âgé de soixante ans, qui est notoirement innocent, mais qui va mourir victime de la haine des Sanars. Dans sa prison, révolté par l'injustice dont il est l'objet, il se désespère. Mais quand le P. Caussanel, alors supérieur de Palamcottah, vient le visiter, il se sent touché par la bonté qui émane de ce « swami » européen. Il demande alors le baptême et son cœur s'ouvre à l'espérance du ciel : « Je pardonne, dit-il, de tout cœur ; je ne veux plus penser qu'à mon Dieu et mon Sauveur. » Cet exemple de résignation rayonne autour de lui. Ses jeunes compagnons de captivité condamnés également à mort, manifestent une allégresse toute surnaturelle. L'un d'eux, voyant le Père pleurer sur lui de pitié, s'écrie : « Comment ! Vous n'êtes pas content que j'aille en paradis avec mon Père céleste? Moi, je me sens si heureux que tout l'univers, s'il m'était donné, ne saurait me communiquer autant de bonheur. C'est avec

impatience que j'attends l'heure de mon exécution. » Le P. Caussanel écrit sur son diaire : « Ce condamné à mort, à la figure angélique, me paraît comprendre les mystères de Dieu plus parfaitement que les âmes les plus élevées dans la grâce. On ne peut rien lui apprendre. Il prévient toutes vos suggestions. »

Le premier des trois hommes désigné pour le supplice reçoit le baptême et communie : « Je vais, dit-il, à la potence, plus content que je ne le serais si je retournais dans mon village. » En marchant à la mort, il donna rendez-vous à ses compagnons qui devaient être exécutés après lui : « Demain, dit-il, le Ciel ! » Pendant l'exécution qui fut longue et maladroite, les cordes étant trop neuves, il ne cessa d'invoquer la Vierge et les saints.

Le second des condamnés passa toute la nuit dans une sorte de prière extatique, puis, le moment venu, après avoir communié avec ravissement et dit également à son compagnon, le vieux Maraver : « Demain, au Ciel ! » il salua avec respect les magistrats anglais qui assistaient, très émus, à cette scène. Quand, selon l'usage, on lui signifia à trois reprises le rejet de son pourvoi successivement par la Haute-Cour, par le Gouvernement et par la Reine, il répondit trois fois : « J'en suis heureux — très heureux — trois fois heureux ! et mon cœur déborde de reconnaissance ! » Il courut tendre sa tête à la boucle fatale en criant : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » Après l'exécution on vit un spectacle étrange. Alors que les familles ont coutume d'abandonner leurs parents dès qu'ils sont condamnés et ne paraissent plus autour d'eux, on vit une foule immense suivre au cimetière le corps de ce jeune homme qui avait été revêtu d'habits blancs. Le lendemain, le plus vieux subit le supplice avec le même courage, assisté par le P. Caussanel (1).

(1) *Lettres de Vals*. Nouvelle série, tome III, p. 52-62.

Si le supérieur de Palamcottah, par ses initiatives hardies, eut une grande part dans les conversions en masse dont l'Inde du Sud fut le théâtre, il faut noter que, parfois, son imagination et son zèle le conduisirent à des erreurs de tactique. C'est ainsi qu'ayant réussi à convertir les Sanars de Kalugumalai, en les dotant aussitôt d'une belle église, il crut, un moment, dans son enthousiasme, qu'il suffisait de bâtir un temple dans une région toute païenne, pour le voir se remplir aussitôt. Nous avons vu, dans une grosse bourgade, à Sivakasi, un exemple flagrant de ce faux calcul. Il y a là, aujourd'hui, une vaste et fort élégante chapelle que le P. Caussanel fit construire avec l'aide d'une riche bienfaitrice de France : « J'aurai là, disait-il, avant longtemps plus de 20 000 chrétiens ! » Hélas ! les chrétiens ne sont pas « venus », la maison de Dieu est encore partiellement vide ! Il ne faut donc pas généraliser aveuglément les méthodes. L'Église n'a point partout, comme dans nos lotissements de la banlieue parisienne, le privilège de rallier autour d'elle, dès qu'elle se dresse, tout un peuple de néophytes. Aux Indes surtout, il est nécessaire de préparer longuement le terrain spirituel avant d'ériger le monument de pierre.

Mais voici, précisément, un type de missionnaire dont les travaux ont été décisifs dans la conversion des Parias et qui, lui, tout en ayant le mordant, la fougue, l'esprit combattif du P. Caussanel, recourut en premier lieu, pour ses fondations de chrétientés nouvelles, au travail d'approche par l'action sur les âmes. Nous voulons parler du P. Jean-Baptiste Trincal.

CHAPITRE III

LA VALLÉE DE WATRAP

La mission du Maduré est évangélisée depuis un peu moins d'un siècle (février 1838) par des missionnaires dont le plus grand nombre a été fourni par les Provinces du Midi de la France demeurées les plus chrétiennes, notamment les Pyrénées, la Lozère, le Cantal et le Velay. C'est aujourd'hui l'objet d'une heureuse surprise pour le voyageur qui aborde dans ces terres lointaines que d'y rencontrer, parmi les ouvriers de la vigne du Seigneur, des Méridionaux dans toute la force du mot, ayant su conserver intacts dans cette ambiance exotique leur physionomie, leur optimisme racial, leur allant, leur verve intarissable et jusqu'à l'accent du terroir. On pourrait faire plusieurs monographies savoureuses de ces diverses figures qui, dans ces décors éclatants de la zone torride, évoquent tour à tour des visions de Languedoc et de Gascogne. Nous venons d'en esquisser une, rencontrée dans notre mission du Sud : celle du P. Caussanel. En voici deux autres dont les originales silhouettes se détachent sur le fond de toile du coin de terre indienne qui a été, en ces dernières années, le théâtre privilégié des grandes conversions : la vallée de Watrap.

I

Le P. Jean-Baptise Trincal, né à Saugues, dans le diocèse du Puy, entra au noviciat de la compagnie de Jésus le 8 septembre 1815. Il débarqua à Pondichéry le 24 avril 1844 Après un stage à Trichinopoly en qualité de chapelain militaire des troupes anglaises, puis dans la mission du Tanjore, il reçut mandat de son évêque, Mgr Canoz, en 1865, d'évangéliser toute la région avoisinante de la vallée de Watrap. Aussitôt il se fit remarquer par son ardeur à parcourir à cheval son immense secteur et son absolu mépris du confortable le plus élémentaire. Aussi fut-il en butte pendant toute sa vie à de violents épanchements de bile qui l'immobilisaient sur sa natte pendant deux ou trois jours, après quoi il reprenait ses courses avec une nouvelle ardeur.

Nous citerons ici quelques pages que le successeur de Mgr Canoz, le vénéré Mgr Barthe, a bien voulu, quoique presque aveugle, tracer à notre intention pendant notre séjour à Shembaganur où il s'est retiré dans le silence et la prière :

« Le P. Trincal, doué d'une belle intelligence, d'une grande énergie de volonté, d'un zèle dévorant pour le salut des âmes, semblait né pour de grandes conquêtes spirituelles. Grand, fort, d'un extérieur imposant, il était, par tempérament, plutôt un conquérant qu'un organisateur. Sa grande puissance fut d'aller toujours de l'avant, attirant les Indiens par le prestige de sa vaillance. S'il manquait un peu de la suavité de son successeur, le P. Morère, il gagnait les esprits et les volontés plus qu'il ne touchait les cœurs. Il semblait fait surtout pour aplanir les voies. Les pauvres populations de la vallée de Watrap qui gémissaient sous le joug tyrannique de riches seigneurs païens

furent vite conquises par sa charité et son dévouement. On l'accueillait comme un libérateur.

« Il savait profiter de ses victoires. Dans un grand village où il avait fait des conversions, il commença la construction d'une petite chapelle avec des murs en briques et un toit en tuile. Le zémindar, ou cacique du lieu, lui intima l'ordre de s'arrêter, disant que, d'après la coutume du pays, seuls les chefs ont le droit de bâtir leurs palais avec de tels matériaux. Les gens du peuple devaient se contenter de murs de terre et de toitures en feuilles de palmier. A la grande stupéfaction des habitants le Père continua tranquillement les travaux. Condamné, sur la plainte du zémindar, devant un petit magistrat indien, il fit appel au juge anglais de Madura qui lui donna raison ; et la Haute-Cour de Madras confirma ce verdict. Le Père, alors, réunit un important cortège de chrétiens et de païens et fit son entrée triomphale dans le village, à la barbe de son adversaire honteux, avec musique, tambours, bombes et oriflammes.

« Dès lors le nom du P. Trincal (en tamoul : *Arulapen Swami*) fut porté jusqu'aux nues. Il était plus puissant que les hauts seigneurs ; il fallait donc se mettre sous sa protection. Il reçut de nombreux villages des députations lui demandant de venir les instruire et de les admettre dans sa religion.

« En 1881, l'évêque fit sa première visite pastorale dans ce nouveau district au milieu d'une splendeur toute orientale qui excita une immense admiration. Dans les compliments qui lui furent adressés, la gloire du P. Trincal ne fut pas oubliée : « O Père ! chantaient les improvisateurs, qui est semblable à toi? Ce que tu fais avec les pieds, un autre ne saurait le faire avec ses mains ! »

« Le culte des nouveaux chrétiens pour leur missionnaire en était venu à identifier le christianisme avec le P. Trincal

lui-même. Je demandais, un jour, à un homme : « Es-tu chrétien? » Il demeura un instant interdit, puis se décida : « Je suis, dit-il, de la religion du P. Trincal ! »

« Non loin de son centre principal se trouvait un grand village païen qu'il convoitait pour le gagner à Jésus-Christ. Sachant la profonde impression que produit sur l'esprit indien une vie de prière et de mortification, il construisit, à l'entrée, une petite cabane où il s'enferma avec un serviteur. Peu à peu les païens s'approchent, désireux de savoir quel est ce pénitent étranger. Le serviteur leur disait : « Le sanyassi (anachorète) est en prière. Ne trouble pas ses entretiens avec la divinité. » Les gens étaient de plus en plus intrigués. Après quelques jours d'attente, le Père laissa entrer l'un des visiteurs. Comme sortant de sa longue contemplation, il s'écria alors d'un ton pénétré : « Tout est vanité, sauf aimer et servir Dieu ! » Peu à peu d'autres curieux voulurent approcher l'ermite. Il les instruisit, et plusieurs furent convertis. »

Dans cette région de la vallée de Watrap le P. Trincal eut à lutter notamment contre les riches protestants Pallers de la secte des Baptistes. Il ne tarda pas à ruiner leur prestige et hérita d'un trophée dont nous avons pu apprécier nous-même l'utilité lors de notre passage dans cette contrée : le confortable fauteuil de rotin de leur dernier pasteur, John Podagenpallen, mort fou furieux, enchaîné dans sa propre case, après avoir été la terreur du pays.

Doué d'un tempérament à l'emporte-pièce, le P. Trincal était d'une piété angélique et passait chaque jour de longues heures en prière devant le Saint-Sacrement. Il fut le dernier des missionnaires à garder l'habit religieux indien, la grande robe flottante de couleur jaune que portent les sanyassis et qu'avaient revêtue les premiers évangélisateurs du Maduré.

Son zèle avait parfois de terribles audaces — que le

ciel, pourtant, semblait ratifier. Au village de Mukur, des Parias ayant brûlé son église, il prononce : « Je maudis le coupable ! qu'il perde les yeux ! » L'incendiaire, en effet, devint aveugle. Il se convertit et il disait en se frappant la poitrine : « C'est le P. Trincal qui m'a puni ! »

Ce grand lutteur n'était pas moins intrépide à l'égard des fonctionnaires anglais qui cherchaient parfois à l'entraver dans ses initiatives. Comme l'un d'eux contestait, un jour, ses titres à la jouissance d'un terrain destiné à devenir le cimetière catholique et lui disait : « Pour bien vous montrer que ce sol ne vous appartient pas, je vais y faire enterrer aujourd'hui même mon cheval, qui vient de crever ! » — « Faites, monsieur le juge, s'écria le P. Trincal, d'un ton si résolu que le grand dignitaire en pâlit soudain, faites ! Mais je vous préviens que je vous fais enterrer ici vous-même avec votre cheval ! » Le grand homme n'osa pas insister et force dut rester au droit du missionnaire français.

Durant vingt-sept ans, lancé à la conquête, le P. Trincal parcourt à cheval toute la longue vallée, de Srivilliputtur à Périaculam, logeant dans les réduits les plus misérables. Dans de gros villages, tels que Vellur et Viriduppati, où il n'y avait pas, à son arrivée, un seul chrétien, il voit, en moins de quatre ans, le nombre de ses fidèles s'élever jusqu'à plus de quatre cents.

Mais déjà le christianisme rayonne aux alentours. Ses néophytes lui signalent que dans un village totalement païen, situé tout au pied des montagnes de l'ouest, Kansaburam, quatorze familles de Parias demandent le baptême. Il s'y rend aussitôt. Mais les usages du pays et les susceptibilités des Nayakers, gens de haute caste qu'il espère évangéliser aussi, ne lui permettant pas de loger chez des Intouchables, il se réfugie dans un temple abandonné, à deux kilomètres de toute habitation, sur la route de Pudupatti.

Comme il y a bien quelque audace à élire ainsi pour domicile un édifice sacré, il juge prudent de placer en évidence, sous le portique de la pagode, deux fusils dont il ne compte nullement se servir, mais qui parleront aux indiscrets ou aux fâcheux un langage significatif : « Je passai là, dit-il dans son journal, plus d'un mois en véritable ermite. Du fond de ma solitude je dirigeais les opérations de mes catéchistes et me mettais en rapport avec les quelques païens que la curiosité attirait autour de moi. Pendant ce temps l'église se construisait à Kansaburam. » Quand celle-ci fut terminée, le P. Trincal s'y établit et y baptisa d'un coup soixante-dix catéchumènes. Il étendit de là son action sur toute la vallée.

De tous côtés, maintenant, des familles pariates envoyaient des messagers au Père pour lui dire : « Nous sommes prêtes à nous donner à vous ! Venez ! » En 1879, le P. Trincal s'installait à Pudupatti situé à peu de distance de Kansaburam. Il s'y bâtit une petite case de branchages et de feuilles qui sert encore à son successeur.

Le 19 mai de la même année, le Père donnait le premier coup de pioche pour ériger, à Pudupatti, « une belle petite église en maçonnerie qui sera comme la métropole du district. » Terminée en 1880, elle fut inaugurée en la fête de saint François-Xavier au milieu d'une grande affluence de néophytes et de païens, avec baptêmes d'adultes et une procession solennelle où les statues des saints furent promenées à travers le village sur des chars illuminés et fleuris.

Le P. Trincal était fier de son nouvel édifice qu'il appelait, non sans emphase, dans son diaire, « cet éloquent prédicateur, debout au milieu de toute cette population païenne » et il n'hésitait pas, dans son enthousiasme, à lui appliquer le texte grandiose d'Isaïe (II, 2, 3) : *Et erit in novissimis diebus praeparatus mons, domus domini in*

vertice montium et elevabitur super colles. Quand on a vu la très modeste église, objet de tout ce lyrisme et devenue, du reste, depuis longtemps, fort insuffisante pour le nombre des fidèles de Pudupatti, on ne peut s'empêcher de trouver un peu entachée d'optimisme méridional la prosopopée du cher homme.

A proximité de sa « cathédrale » le P. Trincal fonda également une petite école comprenant, avec des orphelins et quelques externes, des enfants destinés à devenir eux-mêmes des chefs de chrétientés. Pour ne point faire de ces petits des jeunes gens « prétentieux » comme ceux qui étaient sortis jusque-là des écoles protestantes, il partagea leur temps entre l'étude et le travail manuel. En bon psychologue il avait remarqué que si on livre des garçons encore incomplètement développés au seul labeur manuel, ils se fatiguent vite, prennent des habitudes de lenteur et ne cherchent qu'à tuer le temps. En alternant, au contraire, le travail physique avec l'étude, on arrive, disait-il, à utiliser d'une façon beaucoup plus intense l'emploi de la journée. Cette institution forma de nombreux catéchistes qui décuplèrent l'action du P. Trincal dans toute la région d'alentour. Malheureusement elle ne lui survécut pas et sa disparition a été pour beaucoup dans les pertes considérables des effectifs chrétiens qui se manifestèrent depuis 1892 jusqu'à l'arrivée du nouvel apôtre de la vallée de Watıap, le P. Morère.

Évidemment nous ne pouvons suivre l'intrépide missionnaire dans toutes ses créations. En 1886, il annonce à Mgr Canoz : « En quatre jours j'ai instruit plus de cinquante familles. Si les locaux nécessaires étaient prêts, je pourrais fonder en peu de temps de dix à douze chrétientés dans un rayon d'une quinzaine de milles. En ce moment, ici, sous mes yeux, une quarantaine de catéchumènes apprennent les prières. » Dans son *Autobiographie*,

il énumère quarante et un villages de la vallée de Watrap et de la vallée de Kombée où il a apporté la foi chrétienne en l'espace de vingt et une années, et il estime à environ cinq mille le nombre de païens qu'il a baptisés dans le même temps. Loin d'exagérer, cette fois, il semble rester au-dessous de la réalité. En effet, les deux centres principaux du P. Trincal, Satur et Srivilliputtur, qui comptaient environ 1 800 chrétiens en 1867, ont donné naissance à cinq centres nouveaux qui forment à l'heure actuelle (*Census* de mars 1931) une chrétienté de 19 794 fidèles dont 7 000 Parias, le reste se composant de gens de moyennes et hautes castes : Nadars, Pallers, Reddiars, Nayakers et Vellages ; donc un gain net, en trente-six ans, d'environ dix-huit mille nouveaux chrétiens. Si l'on tient compte de ce fait que l'allure des conversions, ralentie après le P. Trincal, n'a repris que récemment, on doit convenir que, durant les vingt et une premières années d'apostolat, il a été fait dans cette région bien plus de cinq mille conversions. Les chiffres sont là pour le prouver. Au reste, dans son diaire, le P. Trincal note, pour certains villages qu'il évangélise, des chiffres de conversions qui, à eux seuls, formeraient vite le total qu'il a si modestement fixé. C'est ainsi qu'à Sundranatchiaburam il convertit d'un coup 600 païens ; à Velluz, le 31 juillet 1870, il baptise 221 Parias ; à Elevandur, en 1872, encore 200 néophytes Nayakers et Maravers dont, dit-il, « le nombre augmente chaque jour. »

La tactique du grand missionnaire est toujours la même : entrer en relation, par ses catéchistes, avec les familles apparentées à celles de ses nouveaux chrétiens dans les villages environnants ; acquérir là un terrain, le purger de ses idoles qu'il jette lui-même au fond d'un puits ou enterre de ses propres mains ; élever une petite chapelle et parcourir alors infatigablement les centres nouveaux.

Il n'est pas inutile d'entendre le P. Trincal expliquer lui-même ses méthodes de conversion. Il écrit en 1888 :

Le moyen de convertir beaucoup de païens, c'est de commencer par convertir, de-ci, de-là, quelques personnes vivant au milieu d'eux. Ces néophytes deviennent immédiatement, et comme forcément, des apôtres. A leur vue on s'étonne d'abord. Puis on leur demande les raisons de leur conversion. On leur oppose des arguments. Bien entendu, le sentiment de l'amour-propre fait qu'ils ne veulent pas passer pour des nigauds. Ils ripostent. Les motifs de croire qu'on leur a donnés en les instruisant sont leur grande ressource. Plus tard, non contents de se défendre, ils attaquent à leur tour et sont pleins d'ardeur pour convertir leurs parents et leurs amis. Ainsi le nombre des chrétiens augmente. *(Lettres d'Uclès*, 1888, 1, p. 34.)

Chaque nouvelle chrétienté fondée au milieu des païens est un foyer puissant de conversions nouvelles. Bien dirigée, elle gagne journellement du terrain. *(Lettres d'Uclès*, 1887, 1, p. 9.)

Le P. Trincal, malgré ses énormes travaux, avait encore trouvé le temps d'écrire, en collaboration avec un de ses catéchistes fort intelligent, plusieurs volumes en langue tamoule : *l'Histoire de la vraie religion depuis la création jusqu'à nos jours, la Concordance des quatre Évangiles, les Sectes protestantes de l'Inde réfutées par leurs propres bibles*, enfin la *Traduction complète du Nouveau Testament.*

Dans son ardent désir de demeurer après sa mort sur le théâtre de son consolant ministère, il avait fait préparer sa tombe à l'ombre de l'église de Pudupatti. Mais quand, en 1892, transporté malade à Madura, pour y être soigné, il vit la mort venir, il appela son supérieur et lui dit : « Après ma mort, les chrétiens viendront réclamer mon corps pour le porter à Pudupatti ; mais j'ai réfléchi devant Dieu et je crois qu'il est préférable de ne pas le leur accorder. Ils sont nouveaux dans la foi. Ma tombe pourrait devenir l'objet de leurs pratiques superstitieuses ; il vaut mieux

Comme il y a bien quelque audace à élire ainsi pour domicile un édifice sacré, il juge prudent de placer en évidence, sous le portique de la pagode, deux fusils dont il ne compte nullement se servir, mais qui parleront aux indiscrets ou aux fâcheux un langage significatif : « Je passai là, dit-il dans son journal, plus d'un mois en véritable ermite. Du fond de ma solitude je dirigeais les opérations de mes catéchistes et me mettais en rapport avec les quelques païens que la curiosité attirait autour de moi. Pendant ce temps l'église se construisait à Kansaburam. » Quand celle-ci fut terminée, le P. Trincal s'y établit et y baptisa d'un coup soixante-dix catéchumènes. Il étendit de là son action sur toute la vallée.

De tous côtés, maintenant, des familles pariates envoyaient des messagers au Père pour lui dire : « Nous sommes prêtes à nous donner à vous ! Venez ! » En 1879, le P. Trincal s'installait à Pudupatti situé à peu de distance de Kansaburam. Il s'y bâtit une petite case de branchages et de feuilles qui sert encore à son successeur.

Le 19 mai de la même année, le Père donnait le premier coup de pioche pour ériger, à Pudupatti, « une belle petite église en maçonnerie qui sera comme la métropole du district. » Terminée en 1880, elle fut inaugurée en la fête de saint François-Xavier au milieu d'une grande affluence de néophytes et de païens, avec baptêmes d'adultes et une procession solennelle où les statues des saints furent promenées à travers le village sur des chars illuminés et fleuris.

Le P. Trincal était fier de son nouvel édifice qu'il appelait, non sans emphase, dans son diaire, « cet éloquent prédicateur, debout au milieu de toute cette population païenne » et il n'hésitait pas, dans son enthousiasme, à lui appliquer le texte grandiose d'Isaïe (II, 2, 3) : *Et erit in novissimis diebus praeparatus mons, domus domini in*

vertice montium et elevabitur super colles. Quand on a vu la très modeste église, objet de tout ce lyrisme et devenue, du reste, depuis longtemps, fort insuffisante pour le nombre des fidèles de Pudupatti, on ne peut s'empêcher de trouver un peu entachée d'optimisme méridional la prosopopée du cher homme.

A proximité de sa « cathédrale » le P. Trincal fonda également une petite école comprenant, avec des orphelins et quelques externes, des enfants destinés à devenir eux-mêmes des chefs de chrétientés. Pour ne point faire de ces petits des jeunes gens « prétentieux » comme ceux qui étaient sortis jusque-là des écoles protestantes, il partagea leur temps entre l'étude et le travail manuel. En bon psychologue il avait remarqué que si on livre des garçons encore incomplètement développés au seul labeur manuel, ils se fatiguent vite, prennent des habitudes de lenteur et ne cherchent qu'à tuer le temps. En alternant, au contraire, le travail physique avec l'étude, on arrive, disait-il, à utiliser d'une façon beaucoup plus intense l'emploi de la journée. Cette institution forma de nombreux catéchistes qui décuplèrent l'action du P. Trincal dans toute la région d'alentour. Malheureusement elle ne lui survécut pas et sa disparition a été pour beaucoup dans les pertes considérables des effectifs chrétiens qui se manifestèrent depuis 1892 jusqu'à l'arrivée du nouvel apôtre de la vallée de Watıap, le P. Morère.

Évidemment nous ne pouvons suivre l'intrépide missionnaire dans toutes ses créations. En 1886, il annonce à Mgr Canoz : « En quatre jours j'ai instruit plus de cinquante familles. Si les locaux nécessaires étaient prêts, je pourrais fonder en peu de temps de dix à douze chrétientés dans un rayon d'une quinzaine de milles. En ce moment, ici, sous mes yeux, une quarantaine de catéchumènes apprennent les prières. » Dans son *Autobiographie*,

il énumère quarante et un villages de la vallée de Watrap et de la vallée de Kombée où il a apporté la foi chrétienne en l'espace de vingt et une années, et il estime à environ cinq mille le nombre de païens qu'il a baptisés dans le même temps. Loin d'exagérer, cette fois, il semble rester au-dessous de la réalité. En effet, les deux centres principaux du P. Trincal, Satur et Srivilliputtur, qui comptaient environ 1 800 chrétiens en 1867, ont donné naissance à cinq centres nouveaux qui forment à l'heure actuelle (*Census* de mars 1931) une chrétienté de 19 794 fidèles dont 7 000 Parias, le reste se composant de gens de moyennes et hautes castes : Nadars, Pallers, Reddiars, Nayakers et Vellages ; donc un gain net, en trente-six ans, d'environ dix-huit mille nouveaux chrétiens. Si l'on tient compte de ce fait que l'allure des conversions, ralentie après le P. Trincal, n'a repris que récemment, on doit convenir que, durant les vingt et une premières années d'apostolat, il a été fait dans cette région bien plus de cinq mille conversions. Les chiffres sont là pour le prouver. Au reste, dans son diaire, le P. Trincal note, pour certains villages qu'il évangélise, des chiffres de conversions qui, à eux seuls, formeraient vite le total qu'il a si modestement fixé. C'est ainsi qu'à Sundranatchiaburam il convertit d'un coup 600 païens ; à Velluz, le 31 juillet 1870, il baptise 221 Parias ; à Elevandur, en 1872, encore 200 néophytes Nayakers et Maravers dont, dit-il, « le nombre augmente chaque jour. »

La tactique du grand missionnaire est toujours la même : entrer en relation, par ses catéchistes, avec les familles apparentées à celles de ses nouveaux chrétiens dans les villages environnants ; acquérir là un terrain, le purger de ses idoles qu'il jette lui-même au fond d'un puits ou enterre de ses propres mains ; élever une petite chapelle et parcourir alors infatigablement les centres nouveaux.

Il n'est pas inutile d'entendre le P. Trincal expliquer lui-même ses méthodes de conversion. Il écrit en 1888 :

Le moyen de convertir beaucoup de païens, c'est de commencer par convertir, de-ci, de-là, quelques personnes vivant au milieu d'eux. Ces néophytes deviennent immédiatement, et comme forcément, des apôtres. A leur vue on s'étonne d'abord. Puis on leur demande les raisons de leur conversion. On leur oppose des arguments. Bien entendu, le sentiment de l'amour-propre fait qu'ils ne veulent pas passer pour des nigauds. Ils ripostent. Les motifs de croire qu'on leur a donnés en les instruisant sont leur grande ressource. Plus tard, non contents de se défendre, ils attaquent à leur tour et sont pleins d'ardeur pour convertir leurs parents et leurs amis. Ainsi le nombre des chrétiens augmente. *(Lettres d'Uclès*, 1888, 1, p. 34.)

Chaque nouvelle chrétienté fondée au milieu des païens est un foyer puissant de conversions nouvelles. Bien dirigée, elle gagne journellement du terrain. *(Lettres d'Uclès*, 1887, 1, p. 9.)

Le P. Trincal, malgré ses énormes travaux, avait encore trouvé le temps d'écrire, en collaboration avec un de ses catéchistes fort intelligent, plusieurs volumes en langue tamoule : *l'Histoire de la vraie religion depuis la création jusqu'à nos jours, la Concordance des quatre Évangiles, les Sectes protestantes de l'Inde réfutées par leurs propres bibles*, enfin la *Traduction complète du Nouveau Testament.*

Dans son ardent désir de demeurer après sa mort sur le théâtre de son consolant ministère, il avait fait préparer sa tombe à l'ombre de l'église de Pudupatti. Mais quand, en 1892, transporté malade à Madura, pour y être soigné, il vit la mort venir, il appela son supérieur et lui dit : « Après ma mort, les chrétiens viendront réclamer mon corps pour le porter à Pudupatti ; mais j'ai réfléchi devant Dieu et je crois qu'il est préférable de ne pas le leur accorder. Ils sont nouveaux dans la foi. Ma tombe pourrait devenir l'objet de leurs pratiques superstitieuses ; il vaut mieux

laisser mon corps à Madura. » La suprême modestie du missionnaire inspirait seule cette dernière disposition. Il appelait sans doute « pratique superstitieuse » l'expression spontanée d'une vénération que redoutait son humilité profonde. Son désir fut néanmoins exaucé. Et seule, une tombe vide, surmontée d'une croix de pierre, rappelle, à Pudupatti, le souvenir de celui qui en fut l'apôtre et le pasteur.

Ce bon missionnaire mourut à Madura, le 1er mai 1892.

Le P. Trincal, nous l'avons dit, était moins un organisateur qu'un conquérant. Il ne sut pas consolider ses victoires. Il pécha par excès de confiance à l'égard de certains de ses catéchistes dont les vues n'étaient pas toujours pleinement surnaturelles. Dans beaucoup de villages où il n'eut pas le temps d'établir de fortes communautés chrétiennes, des fractions de castes qui se préparaient au baptême se découragèrent et retombèrent dans l'impiété à la faveur de l'isolement. Mais, un grand nombre de ceux qui abandonnèrent leur préparation chrétienne reviennent aujourd'hui au bercail de l'Église sous l'influence d'un autre apôtre dont nous allons parler bientôt, le P. Morère.

Le successeur du P. Trincal, le P. Berthieu, n'eut pas évidemment le mordant, surtout l'autorité de son devancier. De plus il se trouva accablé sous une lourde succession de difficultés et de procès. Nous découvrons, en compulsant ses livres de comptes, que son maigre budget, fut longtemps dévoré par des frais de tribunaux. On sait, en effet, qu'aux Indes, le plaignant d'une mauvaise cause n'est jamais condamné aux dépens, mais que ceux-ci doivent être couverts, à peu près en parties égales, par le perdant et par le gagnant. Injustice flagrante, qui a sans doute l'avantage, en multipliant les procès, d'occuper un personnel plus considérable d'avocats, de notaires et de juges sans

emplois, mais qui n'en est pas moins un des fléaux de ce pays. Nous trouvons en particulier mention, dans les livres du P. Berthieu, d'un certain procès de Kolocandam qui dévore 2 148 roupies dans le deuxième trimestre de 1 892 et 2 237 roupies au trimestre suivant, — alors que les dépenses personnelles du pauvre missionnaire ne figurent que sous cette modique rubrique :

Nourriture.....	17	roupies par	trimestre
Vêtements et éclairage.....	3	—	—
Domestiques.....	17	—	—
Bœufs et coolies pour voyages.....	7	—	—
Livres, papiers, timbres.....	2	—	—
Ameublement.....	1	—	—

En dépit de cette rigoureuse épargne sur le strict nécessaire, les comptes demeurent boiteux en fin d'année et se résolvent par de ces formules plus touchantes que correctes : « Déficit à recouvrer : tant... Différence pour cause inconnue : tant... Pertes subies : tant...

Acculé à ces expédients, débordé de toutes parts, le P. Berthieu continue cependant à récolter la moisson des âmes.

Le 1er mai 1893 il bénit l'église de Srivilliputtur et y baptise 100 Panikars ; cette même année encore 100 Parias à Minanpatty où il construit une petite église sous le vocable de Notre-Dame de Bon Secours sur l'emplacement d'un pagodin qu'il fit raser et d'où sortit, au moment de la démolition, un énorme cobra.

En 1894 il baptise 72 Parias au village de Kovillepatty.

Au mois d'août de la même année, il fonde une nouvelle chrétienté d'avenir à Samuraburam où il baptise 66 païens.

En 1895, il rebâtit la chapelle de Retigatty, petite chrétienté fondée par le P. Trincal en 1873, à 4 milles de Vidupatty presque anéantie par la famine de 1877. Malgré les tra-

casseries des protestants il y baptise encore 39 néophytes.

Enfin le 12 avril 1896, il annexe encore à son bercail, à Tullukenelur, 14 Panikars protestants, convertis au catholicisme.

Cette même année, il est délivré de sa lourde charge et transféré à Tuticorin, laissant successivement aux mains des PP. Martin (1896), Talon (1898), Haas (1902) et Sabathe (1906) ce poste de Pudupatti auquel devait donner de nos jours une nouvelle impulsion le bon « défricheur » dont il nous reste à parler : le P. Morère.

II

— « Vous verrez le district du P. Morère ! » Telle avait été toujours, sur les lèvres des missionnaires du Maduré, la conclusion fidèle de leurs justes doléances sur la rareté des conversions dans certains districts de l'Inde.

Certes, il y a, Dieu merci, dans cette héroïque mission, d'autres régions privilégiées où des apôtres admirables ont, encore aujourd'hui, la consolation de conquérir à l'Église des âmes en grand nombre. Mais, il faut bien le reconnaître, c'est la vallée de Watrap qui demeure le théâtre le plus éclatant des conversions en grandes masses.

C'est au mois de novembre de l'année 1932 que l'extrême obligeance de mon cicerone, le R. P. Mahé, recteur du Collège Saint-Joseph de Trichinopoly, m'a permis d'explorer ce pays, où il se dépensa lui-même, plusieurs années.

Au terme d'une longue randonnée en auto, nous arrivions à la hauteur d'un lointain village que semblaient cerner à l'infini de vastes étendues de terre, détrempées par les pluies de la mousson d'automne. C'était Nattampatty.

Nous abandonnons la voiture au bord de la route de Madura à Srivilliputtur et nous nous engageons à pied, le long des étroits remblais qui bordent les rizières inondées. A l'horizon des marais, dans le village plat d'où surgissent seulement les cônes des huttes basses, les chrétiens nous ont aperçus. Les voici qui courent vers nous, désignant à grands gestes les émergences des talus qui nous conduiront jusqu'à leur pauvre église. Visiblement le qui-vive a été donné. Bientôt l'on entend gronder la grosse caisse, ululer les longues trompes en forme de serpents qu'on appelle là-bas les « kombous ». Les petits parias nus, ceinturés d'un pagne, qui ont galopé à travers champs nous ont rejoints et, se prosternant gravement dans la boue gluante, les mains jointes au-dessus de leur tête, nous jettent le salut chrétien : « Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

C'est au milieu de leurs cercles de plus en plus compacts que, crottés comme des barbets, nous faisons notre entrée dans Nattampatty. Nous sommes accueillis à l'entrée du village par les garçonnets païens de l'école qui exécutent devant nous une « danse des bâtonnets », curieusement analogue, avec ses entre-croisements et son cliquetis de baguettes, à notre « makil dantza » de Navarre et du Guipuzcoa. Tandis que les hommes jettent sous nos pieds des ponts de planches sur les ornières et sur les cloaques, des femmes pariates, en robe rouge framboise, font retentir l'air d'une sorte de gloussement suraigu, strié de coups de langue, qui est chez elles le signe de la suprême allégresse. Pieusement des vieilles égrènent sur nos pas des pétales de roses et des corolles de jasmin. Tout ce bon peuple nous assaille, nous presse, ceux-ci baisant le bord de notre soutane, ceux-là, — même les grands , — tendant avidement leur front pour que nous y tracions le signe de la croix.

On s'entasse dans la petite chapelle qui fut construite par le P. Trincal, en 1889, et qui demeure encore à l'état

primitif : « J'ai bâti, écrivait-il à un bienfaiteur, la chapelle de Nattampatty avec les 200 francs de votre précédent mandat. J'ai là une belle chrétienté de deux cents âmes. Voilà donc 200 francs qui m'ont donné le moyen d'arracher aux griffes de Satan, 200 de ces pauvres âmes qui ont coûté au doux Jésus tout le sang de ses veines. Étonnez-vous après cela que j'aie cette soif ardente de l'or et de l'argent ! » Deux cents francs... au fait cette bicoque ne vaudrait guère plus, même en ce temps de vie chère.

Mais, en faisant aux chrétiens de Nattampatty l'honneur de cette visite inespérée, nous avons conquis leurs cœurs. Le lendemain nous les retrouverons au centre lointain de Pudupatty, qui auront fait de longues heures de marche à travers leurs marécages et nous diront avec fierté : « Nous vous avons vus hier chez nous ! » Polis, affectueux et doux, ils sont de ces parias agriculteurs dont le P. Trincal disait, en 1888 : « Ils n'ont rien de commun avec les misérables parias des villes. Tous adonnés à la culture, ils sont sobres, laborieux, d'une constitution robuste. Dans leurs habitudes de famille ils ont beaucoup de traits de ressemblance avec nos bons paysans de la Haute-Loire » (*Lettres d'Uclès*, 1888, p. 36).

Nous avons regagné notre auto sur la route, mais non plus en pataugeant cette fois dans l'océan de boue. Nos chrétiens ont attelé deux bœufs blancs à un de leurs chars qu'ils aménagent presque en *sleeping* au moyen de couvertures et de gerbes de paille de riz. Cahin-caha, nous avons franchi de nouveau le cloaque et reprenons maintenant notre tournée.

Avant de gagner Kasaburam et Pudupatty, nous allons visiter Sriviliputtur, ancien fief du R. P. Mahé. La mission possède dans cette bourgade importante, au milieu d'un assez vaste jardin, une résidence beaucoup mieux aménagée

que les petites cases missionnaires. Autour de trois ou quatre vastes salles, chambres ou bureaux, règne une large véranda où les palmiers d'alentour entretiennent une ombre douce. C'est là que nous reçoit, avec sa douceur et sa bonté charmantes, un missionnaire à la belle barbe d'argent, mais, hélas ! au visage exténué : le P. Audrain. L'église est tout auprès, vaste, haute, vraiment très belle avec ses deux flèches roses se profilant dans le ciel, que fit construire le R. P. Mahé avec les généreuses et touchantes aumônes des élèves des Dames du Sacré-Cœur de Bucarest. Avant d'entreprendre cet énorme travail, le Père vécut à quelques pas de là, dans le quartier des tisserands, à l'ombre de la misérable chapelle qu'avait bâtie le P. Turlan sur l'emplacement du premier oratoire du P. Berthieu. Son cœur l'attire encore vers ce triste coin de terre où il se dépensa avec un infini dévouement pendant plusieurs années. La chapelle primitive a été rasée, mais, par un sentiment de respect, les tisserands, tous païens, qui vivent dans ces parages, n'ont rien voulu construire sur son emplacement. Le carré de sol demeure nu dans le groupement compact des petites cases de terre et de briques. Il y a là également une tombe chrétienne à laquelle nul n'a osé toucher. Une idole assez délaissée, sur un socle insignifiant, bombe son ventre noir et écarquille ses yeux hébétés.

C'est l'heure du travail. Le long des rues régulières s'allongent à l'infini les écheveaux de fil et de chanvre, graissés de pâte de riz, brillants comme des fils de la Vierge et que lissent et relissent les minces navettes de bois. Aux deux bords des longues trames d'argent, des jeunes filles, assises sur le sol, tournent activement leur rouet. Ces Saliers (tisserands) sont de bonne caste, assez riches. Ils sont là environ six mille, tous demeurés païens. Mais ils ont reconnu le « swami » qui résida longtemps au milieu d'eux. Ils l'accueillent avec empresse-

ment et quel honneur pour eux qu'il veuille bien entrer dans leurs demeures ! Nous pénétrons, en effet, dans plusieurs de ces maisons dont la salle principale est encombrée de métiers à tisser. Nous sommes frappés par le nombre d'enfants que nous y rencontrons, atteints d'ophtalmie. Cette infirmité est due, paraît-il, à l'assaut, autour des paupières des bébés, des mouches engluées de colle de riz ranci après qu'elles se sont posées sur les écheveaux, les chevalets ou les métiers. Ces Saliers paraissent très touchés de notre compassion pour leurs petits. Tout à l'heure ils vont nous ménager une surprise. Au moment où s'achèvera, devant la véranda de la résidence, la réception que nous auront offerte les Parias chrétiens, nous entendrons sonner, au bout du jardin, une musique bruyante et gronder la grosse caisse. Les Intouchables s'écarteront aussitôt avec respect : « Ce sont, diront-ils, les Saliers ! » Oui, les Saliers païens qui viennent en très grand nombre rendre aux prêtres catholiques leur visite et présenter à leur hôte de jadis de pleines corbeilles de fruits, du bétel, des parfums et (détail appréciable dans un pays où les eaux sont assez saumâtres) des bouteilles de soda-water, de limonade et de kola. Avec quelle cordialité charmante ces bons païens causent avec le Père et évoquent leurs souvenirs d'autrefois !

Et l'étranger de se dire : « Qu'est-ce qui empêche donc cette cordiale sympathie d'aller plus loin, jusqu'à la conversion? » Hélas ! Il y a la caste. La grande et belle église est l'église des Parias. Jamais, au grand jamais, un Salier ne pourrait y coudoyer des Intouchables !

Après un long entretien, des témoignages de respect et d'affection de toutes sortes, empressés, émus, les mains jointes, les quelque deux cents tisserands qui nous ont visités s'en retournent avec leurs clarinettes, leur grosse caisse et leurs tambours.

Nous retrouvons à Sriviliputtur les vaillantes sœurs missionnaires belges de la Congrégation des Chanoinesses de Saint-Augustin que nous avons rencontrées déjà au Comorin. Elles possèdent ici un orphelinat, — *Saint-Francis-Xavier's Orphanage,* — où elles recueillent des enfants très pauvres qui seront instruits dans la religion chrétienne et pourvus plus tard de situations ou d'emplois suffisant à leur assurer l'existence. Les petits garçons restent là depuis la crèche jusqu'au moment où ils pourront être admis dans l'institution plus importante que les Sœurs tiennent à cet effet à Madura. Les petites filles sont formées sur place, suivant d'abord les cours primaire et supérieur de l'*Elementary School,* puis le *Higher Elementary Training School* ou école normale que fréquentent également les jeunes filles externes de hautes castes : Vellages, Brahmines, Mudeliars et Nayakers. Il y a parmi ces dernières des protestantes qui, du reste, tiennent à suivre les exercices religieux sous la conduite des Sœurs. La plupart de ces enfants ne quittent le couvent que pour se marier. Jusqu'à ce jour ni l'Orphelinat, ni l'École Normale des Chanoinesses de Saint-Augustin n'ont pu bénéficier de l'aide du gouvernement et ne vivent que des aumônes envoyées pour elles. C'est grand dommage, car, à l'heure actuelle, l'œuvre se voit appelée à de grands développements qu'elle ne saurait prudemment entreprendre à cause de sa pauvreté. C'est ainsi qu'à Sriviliputtur même, en plein centre païen, les Brahmes supplient vainement les Sœurs de prendre en mains une école primaire pour les enfants de leur caste. Après Pudupatty, où elles ont fondé tout récemment une école et un dispensaire avec catéchuménat pour les femmes et les jeunes filles, Nattampatty et Sudranatchapuram leur adressent, hélas ! vainement, de pressantes instances pour obtenir des fondations semblables.

Le cœur déjà réconforté par le cordial accueil des Saliers de Sriviliputtur et par la visite des œuvres si vaillamment lancées par nos Sœurs missionnaires belges, nous nous dirigeons vers Pudupatty.

A un mille en avant de Pudupatty, nous tombons sur un rassemblement : c'est l'avant-garde des chrétiens qui nous attend depuis deux ou trois heures. Notre auto est bien vite cernée, asssaillie par un essaim d'enfants aux yeux brillants et au grand sourire épanoui, qui montent sur les marchepieds, sur les pare-chocs et jusque sur le capot, avec cet art de la densité et de la compression que, seuls, savent pratiquer les petits Indiens. Écartant ce menu peuple à grands gestes, les anciens viennent nous passer au cou jusqu'à trois, cinq, six énormes guirlandes de jasmin ou de narcisses et encombrer nos bras de petits bouquets, ronds comme une pomme, entourant un minuscule citron, — le signe classique de l'hospitalité. — Derrière leurs oriflammes que précède une bruyante fanfare, de beaux guerriers jouent devant nos yeux la parade du « Silambam ». Armés d'une lance levée, ils s'avancent les uns contre les autres par grands bonds, esquissant des feintes savantes dans un mouvement large et souple d'un effet des plus gracieux. Tout à l'heure, échangeant leurs armes pour de petits éventails arrondis, mais toujours évoluant, les pieds chaussés de grelots, au rythme de leurs mains qu'ils croisent et frappent au-dessus de la tête, ils nous présenteront leur « danse chantée ». A voir leur allure belliqueuse on croirait qu'ils exécutent des pas guerriers. Mais non. Le P. Mahé nous traduit leurs paroles. Ce sont des cantiques à la Vierge : « Votre Fils ne vous a-t-il pas donnée à nous? N'est-il pas vrai qu'il nous a rachetés par son sang et par vos larmes? Nous sommes donc bien ses enfants et les vôtres ! » Ces invocations pacifiques s'accom-

pagnent de sauts en avant et en arrière qui nous rappellent les évolutions chantées des acteurs de nos « pastorales » basques.

Au ralenti, parmi les danses, à travers les groupes, nous reprenons la marche vers Pudupatty. Pour y parvenir, la voiture doit franchir des endroits rendus difficiles par les dernières inondations. Mais qu'à cela ne tienne ! Le secours accompagne et suit. De fait, l'automobile, après être bravement entrée dans la boue épaisse jusqu'aux essieux, patine et n'en peut mais : — « A nous ! » Aussitôt, trente, cinquante robustes gaillards que ne gênent précisément pas leurs habits entrent joyeusement dans le marécage, s'agrippent à tous les ressauts de la carrosserie et s'excitent à grands cris, poussent, tirent... Toute jaune de fange, la voiture gagne l'autre bord.

Maintenant voici Pudupatty. A l'entrée du village, toute la population qui ne s'est pas portée loin en avant s'est réunie autour de son pasteur. Nous apercevons, pour la première fois, celui dont on nous avait dit avec un sourire plein d'assurance : « Mais vous verrez le P. Morère ! »

Le P. Morère est né dans la vallée de Lourdes. Il a, du montagnard bigourdan, la carrure, la tête forte, les traits accusés. Mais vingt ans de séjour sous ce dur climat, dix à douze ans de la terrible existence qu'il mène par ces vallées ont eu raison de sa forte complexion. Quoique atteignant à peine la cinquantaine, il a l'air d'un vieillard. Si ses cheveux sont encore restés noirs sur le haut du front, sa barbe est toute blanche. Les traits sont creusés, taraudés par la fatigue et les privations ; mais derrière les lunettes, les yeux très grands et très noirs, au fond des arcades qui sont deux coups de hache dans un grand masque osseux, brillent d'une singulière flamme à la fois d'énergie et de douceur.

Le P. Morère, tout saint homme qu'il est, sait aussi être un malin. Il connaît le côté faible du visiteur qui lui arrive aujourd'hui. Il a visiblement dressé à exploiter cette veine ses charmants petits chrétiens accourus des villages d'alentour. Aussi avons-nous la stupéfaction de nous entendre accueillir par cette exclamation nourrie en excellent français : « Mon Père, vivent les Basques ! Vive la France ! »; puis, pour ne pas glisser vers un nationalisme compromettant : « Mon Père, vive la France ! Vivent les Basques ! » Les petits gredins ont vite lu sur notre visage la surprise heureuse que nous cause cette formule et bondissant sur le marchepied, ils viennent nous la crier dans l'oreille avec de grands gestes et un sourire de parfait ravissement. Le P. Mahé lui-même, assis à notre droite, veut bien oublier pour ce jour-là ses droits de Breton et répondre, lui aussi, par un hochement de tête approbateur au salut qui le cingle de toutes parts : « Mon Père, vivent les Basques ! »

Mais ce qui achève de nous rendre sympathiques au plus haut point ces petits amis de la vallée de Watrap, c'est ce que nous en dira tout à l'heure le P. Morère. Ces pauvres enfants si gais sont tout simplement de petits martyrs. Quand ils se sont convertis, ils ont été mis au ban du village par leurs maîtres païens, les Pallers. Ils ont été l'objet de toutes sortes de cruautés, privés de travail, donc de nourriture, réduits à la famine, n'ayant pour apaiser leur faim que des racines et du millet des champs. Tout jeunes, ils ont souffert pour la foi et ils ont vaincu. C'est au prix des plus dures épreuves qu'ils ont gagné enfin leur baptême que plusieurs vont recevoir de ma main. Ah ! les Parias laboureurs de la vallée de Watrap peuvent bien être des intouchables ; ils n'en sont pas moins des chrétiens admirables, inébranlables dans la foi.

La nuit est maintenant venue. Lentement, l'auto surchargée de régimes de bananes, enguirlandée de fleurs odorantes, encadrée de torches à huile et de lampes à acétylène, longe les rues de Pudupatty où les païens se pressent curieusement au seuil des maisons. Une foule la précède, une foule l'accompagne, une foule la suit, dans les éclats des cuivres, le roulement des tambours, le gloussement en fausset des femmes. Nous voici enfin dans l'enceinte très vaste de la mission : la cour devant l'église, le jardin autour du pauvre bungalow avec sa modeste varangue.

En dépit de notre fatigue, il nous faut encore recevoir des délégations avec leurs compliments, avec leurs cadeaux. Les colliers de roses enchâssées dans des fils d'argent s'écrasent sur notre cou. Les petits citrons verts de bienvenue encombrent nos mains et nos poches. Tous les villages, toutes les castes défilent, avec leurs prostrations et leurs discours ! Après les Parias, qui sont les plus démonstratifs, voici leurs maîtres Pallers, païens en grande partie, mais qu'éblouit la visite d'un grand swami d'Europe. Le swami accepte leurs dons, mais leur fait dire par interprète : « Soyez bons pour vos serviteurs parias ! » Ils promettent de l'être.

— « Les swamis doivent manger ! » A ce cri d'alerte l'assistance se disperse rapidement, mais pour se rassembler bientôt, car les confessions vont se prolonger longtemps durant la nuit.

Tout en nous servant le riz traditionnel et le colombo brûlant arrosés de la bonne eau du marais, le P. Morère nous parle de sa mission. Après un court arrêt et quelques flottements, comme nous l'avons expliqué, la chrétienté du P. Trincal a repris son aspect d'autrefois ; le rythme des conversions s'accélère. C'est de toutes parts que les villages s'ébranlent et envoient des délégations : « Venez ! donnez-nous une chapelle ! » Non loin de Natampatty,

voici Silarpatty où cinquante familles pariates converties par le P. Morère attendent d'avoir leur maison du Bon Dieu et où la persécution a longtemps sévi. Comme le Père me fait l'éloge de ses chrétiens, je lui dis : « Ce n'est pas étonnant : *Silar* signifie, en basque, un métal précieux : l'argent » — « Ce n'est pas assez dire, répond le Père, c'est des cœurs d'or qu'il y a à Silarpatty (1) ».

A Mutulungaburam, trente familles pariates demandent le baptême. Il y aurait là à prendre une chapelle protestante fermée depuis quelques années. Il ne faudrait que cinq à six mille francs. Par bonheur le swami d'Europe peut les promettre sur une généreuse aumône qui lui a été donnée par des bienfaiteurs de Paris. Mutulungaburam a aujourd'hui son église.

A Kateyadevapatty, ce sont les Pallers qui s'ébranlent : trente familles. Ils ont commencé leur chapelle ; je promets de la couvrir et demain j'aurai la joie de baptiser leur chef que j'appellerai Xavier, avec son jeune fils qui se nommera Ignace.

Enfin à Watrap, gros centre de trente mille habitants, on aura tous les Parias dès qu'on pourra leur construire une chapelle.

Après le frugal repas commence le grand labeur des confessions qui va se prolonger très avant dans la nuit. Heureusement les catéchistes sont là. Ils se chargent de la pré-

(1) Le 10 octobre 1933, le P. Morère m'écrivait : « Je suis en plein Silarpatty où j'ai construit une chapelle provisoire. Un vrai four de 7 pieds de large sur 14 de long ; un toit que je touche de la tête ; j'y ai dit ce matin ma messe sur une planche. Évidemment cela ne nous donne pas beaucoup de prestige. Or cette région, qui s'ouvre à peine à notre apostolat, est pleine de promesses. Mes chrétiens m'assurent que si nous y développons notre œuvre, Silarpatty formera avant longtemps un district nouveau, tant les demandes de conversions se multiplient dans leur parenté des villages environnants. Une vraie église à Sillarpatty amènerait certainement des circonstances heureuses qui nous permettraient de nous défendre puissamment de ce côté. »

paration des pénitents qu'ils distribuent en petits groupes sur la cour et dans le jardin. Un ou deux grands lampadaires éclairent le tableau et projettent des nappes de clarté à travers l'ombre fantastique des bananiers et des mimosas. Trois confessionnaux — de simples panneaux en clayonnage fixés au dossier d'un fauteuil de bois — sont dressés d'espace en espace. A une petite distance, par paquets de vingt ou trente, les fidèles prêts à se présenter attendent, debout, les bras croisés. Gravement ils réfléchissent, les enfants surtout, montrant par l'expression de leur visage le sérieux avec lequel ils vont recevoir le sacrement. Plus loin, des petits garçons, à genoux, en cercle, les mains bien jointes suivent le questionnaire du catéchiste qui leur fait faire à mi-voix l'examen de conscience. On voit, à chacune de ses interrogations, luire des yeux blancs, des dents sourire, dodeliner des têtes dans un geste de dénégation mutine. Là une famille entière est en méditation : le père, détaché un peu en avant, plongé dans son oraison, la mère assise sur le sol avec son bébé nu, calé entre ses pieds. Les autres petits, en silence, jouent, dessinant du bout de leurs petits doigts noirs des dessins compliqués dans le sable. Sur toute l'étendue, cependant si peuplée, des cours et des jardins, on n'entend que le cri des grillons.

Confesseurs et pénitents sont expéditifs. Après l'absolution ceux-ci s'en reviennent droits, recueillis, les mains hautes, prier un instant dans l'église ; c'est par grappes que se dressent dans le halo des cierges leurs mains noires dont les ongles font comme une bordure de pétales rosâtres. Ah ! ces mains jointes des Indiens, quelle pluie de grâces elles doivent attirer sur ces terres désolées !

Après deux ou trois heures de travail, on remet au lendemain les dernières confessions. Les groupes se rapprochent. Les conversations s'élèvent. On parle de serpents ; juste-

ment un petit paria chrétien en rapporte un qu'il vient de tuer sur le mur de terre du potager. J'interroge :

— « Il y en a donc beaucoup ici? »

— « Oh ! Père, vous feriez venir un charmeur... Il vous en ferait sortir cent de ce tas de bambous coupés ! »

— « Et encore cent de la case du Père ! »

Sur cette charmante perspective, nous allons prendre enfin notre repos. Le P. Morère m'abandonne son unique chambre où je mets bien quelques minutes à m'endormir croyant toujours entendre sur ma tête le sifflement d'un cobra. Lui, il a « un bon lit » : son chariot où il s'étendra sur sa natte en posant sous la tête son soulier en guise d'oreiller. Nos deux compagnons vont dormir sous la varangue, la tête enveloppée dans une serviette pour se préserver des moustiques... Et les pèlerins à la belle étoile !

Le P. Morère m'avait ménagé pour le lendemain la consolation d'administrer le baptême à soixante-douze de ses nouveaux chrétiens. L'âge de ces néophytes s'échelonnait entre quinze et soixante ans. Interminable cérémonie sans doute, où il fallait, à tout instant, relire d'affilée la liste des soixante-douze noms des catéchumènes ! Mais quelle douceur, pour le prêtre européen, à continuer ainsi, après quatre cents ans, le geste de François-Xavier sur cette terre indienne qu'il avait commencé de conquérir à Notre-Seigneur ! Un grand chef Paller, que je baptisais avec son jeune fils, se faisait remarquer de tous par sa piété profonde et aussi un petit Paria de quatorze ans, à la poitrine étroite, aux pommettes saillantes, aux yeux cernés, dont le P. Morère m'avait dit : « Pauvre enfant ! de quels expédients peut-il bien vivre? La tuberculose mine ce petit corps insuffisamment nourri ! » Et grave, et triste, un faible sourire sur ses lèvres violacées, l'enfant paria répondait aux interrogations liturgiques en son tamoul où les *T* et les *L*

s'entre-choquaient en petites allitérations qui semblaient un gémissement d'oiseau blessé.

C'est à Sirumalaï, la colline de Notre-Dame de Lourdes, qu'allait se terminer cette consolante journée. Une petite éminence rocheuse se dresse au milieu de la plaine, sur le bord de la route de Pudupatty à Srivilliputtur. Là le P. Morère avait eu la pieuse pensée de placer, en souvenir de son pays natal, une statue de la Vierge de Massabielle dans une grotte naturelle creusée au fond d'une large excavation. Il avait bâti tout auprès une petite chapelle. Déjà les chrétiens affluaient de toutes parts le premier samedi de chaque mois, à ce nouveau lieu de pèlerinage.

Notre visite était annoncée. De tous les hameaux de la plaine et des proches montagnes les chrétiens qui n'avaient pu se rendre, la veille, à Pudupatty, s'étaient donné rendez-vous à Sirumalaï. Comme il fallait prendre là le repas du soir et le petit déjeuner du lendemain, les fidèles de Pudupatty, ne pouvant nourrir toute la multitude, décidèrent d'offrir gratuitement le riz au moins aux enfants.

Ayant bien soupé, les enfants étaient d'une joie exubérante. Devant la grotte illuminée, ils chantèrent, prièrent, jouèrent. Dans le grand cercle des pèlerins, deux petites filles improvisèrent une saynète. L'une d'elles, une petite Maraverte de haute caste, à la figure exquise, représentait une chrétienne enseignant à sa compagne, — une pariate supposée ignorante et païenne, — le signe de la croix et la leçon de catéchisme. Je ne comprenais évidemment pas les paroles et pourtant la mimique sobre et charmante, le plissement des yeux veloutés, les lignes de la bouche toujours souriante me révélaient tout. Rieuse, ironique, mutine, la Maraverte houspille la pauvre ignorante, lui saisissant résolument sa petite main noire d'intouchable pour la ramener du front sur la poitrine et de l'épaule

gauche à l'épaule droite. Quand la pariate, jouant aussi, — d'un jeu, d'ailleurs plus âpre, plus sec, infiniment moins nuancé, — lui donne une tape, celle-ci a un léger réflexe et un petit clignement très indulgent des yeux comme si elle eût dit : « Je sais que nous jouons et que tu ne pourrais pas me toucher, toi, pariate, sans lèse-majesté. »

Quelle finesse de jeu, quel naturel exquis chez cette enfant ! C'était vraiment, dans sa grâce et sa verve enfantine, tout l'art populaire d'un peuple éminemment démonstratif.

Après le jeu, la danse. Les fillettes de l'école de Pudupatty évoluent avec de jolis gestes des mains partant du haut des épaules et allant frapper, en se réunissant au centre du rond qu'elles forment, de petits boucliers garnis de grelots. La petite Maraverte est là, en robe lie-de-vin à grands bandeaux verts, corsage et écharpe rouges, un piquet d'immortelles jaunes dans sa longue natte noire. Spectacle unique dans ce pays des castes où les enfants de haute lignée ne se mêlent jamais aux enfants des intouchables !

Maintenant c'est le couvre-feu. Guidés par les porteurs de torches faites d'une loque imbibée d'huile au bout d'un long bâton, les pèlerins redescendent vers la prairie. Chacun choisit sa place sur l'herbe et s'enveloppe pour dormir dans le frêle pagne dénoué des reins ou l'écharpe déployée en couverture. Bientôt tout le sol est constellé de longues formes humaines enroulées de la tête aux pieds comme dans un linceul. Plus de cris, plus de paroles. Le grand silence de la nuit indienne plane sur Sirumalaï. Et là-haut, coupant de ses deux barres plus brillantes le fourmillement des étoiles, la Croix australe semble faire encore un signe chrétien sur tout ce peuple de chrétiens endormis.

Le lendemain, le jour se lève sur Sirumalaï, un jour vert pâle et argenté. Les corps endormis se remuent, se redressent.

On a sommeillé la bouche contre terre. On entend racler des gorges pleines de sable. Des ombres blanches, silencieuses, passent, les hommes ; ou bien des silhouettes longues, drapées de rouge, les femmes. Je monte dire ma messe à la Grotte. Tout autour de moi, quelle aquarelle ! La petite chapelle blanche au toit rose dans le vert tendre des champs, le carrelé jaune des prés de jonquilles. Comment ces jeunes filles qui chantent devant l'autel ont-elles su préserver, pendant leur sommeil, leur correcte coiffure d'hier, la masse noire et lisse des cheveux, piquée d'une broche d'or ou d'une touffe de jasmin? Les enfants, en cercle, prient à haute voix. Et je les entends qui entremêlent dans leurs invocations un nom que je connais bien : c'est celui que m'ont donné les Paravers : « Sinna Saveriar swami : le petit Xavier Swami. » Je comprends que déjà ils m'ont adopté et associé à leurs prières et je sens bien que moi aussi je les aimerai jusqu'à la mort.

A quelques mois de là, comme j'allais retourner en France, je reçus du P. Morère un superbe manuscrit qui semblait tiré de quelque missel gothique du moyen âge, avec ses beaux caractères ronds et moulés, ses marges impeccables, orné d'enluminures naïves. C'était une longue lettre d'adieux que m'adressaient les enfants de Pudupatty. Fort heureusement, le bon Père avait eu soin d'y joindre une traduction en français, ce qui nous permet de donner à nos lecteurs une idée du style épistolaire des petits parias de la vallée de Watrap :

« Pudupatty, 27 janvier 1933.

« A notre très vénéré et très aimé Père, le petit swami François-Xavier, — nous les enfants de Pudupatty demandons à genoux de nous bénir et osons écrire la lettre que voici :

« Notre pangou-swami (Père) nous a dit hier au soir que vous alliez repartir bientôt pour l'Europe, qu'il fallait prier pour vous et vous assurer, par nos prières, un bon voyage. Nous avons demandé si vous ne reviendriez pas à Pudupatty : « Non, » nous a répondu le pangou-swami, vous n'en auriez pas le temps. Mais voyant que nous étions tristes, il nous a dit que, si nous le voulions, nous pouvions vous écrire une lettre. Il la traduirait et vous l'enverrait.

« Père très aimé et très vénéré, nous sommes tristes de songer que jamais plus vous ne viendrez nous voir. Le swami nous a dit que vous aviez été voir le corps de saint François-Xavier... Et vous partez, sans pouvoir nous dire comment il est !

« Nous prions tous les jours pour vous, à la prière du matin et à la prière du soir. Nous prierons longtemps pour vous. Jamais nous n'oublierons la nuit passée avec vous à Sirumalaï. Nous aimons tous beaucoup aller à Sirumalaï.

« Autant de jours vous serez sur le bateau où vous allez monter, autant de jours nous ajouterons aux autres prières un « Souvenez-vous » pour vous obtenir un bon voyage.

« Nous avons montré la lettre à notre pangou-swami et lui avons demandé ce que nous pourrions faire pour vous faire plaisir. Il nous a dit de vous promettre que nous serions de braves enfants...

« Très vénéré et très aimé Père, nous vous promettons tous d'être toujours de braves enfants... Et, la lettre ainsi finie, nous nous mettons à genoux et vous demandons de nous donner à tous votre très aimante bénédiction.

« Ainsi, vos enfants très aimants de Pudupatty. »

(Suivent les signatures).

Depuis cette lettre, les enfants de la vallée de Watrap ont fait encore mieux. Comme il s'agissait de donner un

nom à la nouvelle école que le Père Morère vient de bâtir pour eux, à Sirumalaï, à deux pas de la grotte, leur choix a été vite fixé. Il y a quelques semaines, je recevais une photographie de leur groupe devenu extrêmement nombreux. Au-dessus de toutes ces petites boules noires aux yeux brillants, le toit de chaume de l'école formant le fond du tableau, se détache une belle pancarte tenue par un jeune Nayaker au front orné du signe de Çiva, avec cette inscription en grosses lettres rondes : *Père Lhande's School!*

Qu'ils aient été fidèles à leur promesse de prier pour moi, le P. Morère continue de m'en assurer : « Tous les matins, m'écrit-il, à la messe, j'entends un de mes petits annoncer : « Aux intentions de Sinna Savériar Swami : Notre-Dame de Lourdes, Vierge Immaculée, priez votre Divin Fils d'accorder un bon voyage au Sinna Saveriar ! *Amen.* » Ils prieront bien longtemps pour vous si tant est qu'on finisse de prier pour vous à l'église de Sirumalaï et de Pudupatty ! »

CHAPITRE IV

LES CHRÉTIENTÉS ANCIENNES : MADURA ET LE MARAVA

Si des circonstances fortuites n'avaient amené les ouvriers de la mission du Maduré à établir leur centre principal à Trichinopoly, c'est Madura qui aurait été le plus naturellement désigné pour remplir ce rôle. Tout semblait l'y prédisposer : sa situation parfaitement centrale, son importance religieuse et économique, l'ancienneté de ses origines chrétiennes. Vers la fin du siècle dernier, quand la Mission prit ses grands accroissements, eût-il été possible à ses Supérieurs de favoriser cette cité plus qu'ils ne le firent en la choisissant, par exemple, pour siège du Vicariat et du nouveau Collège? N'auraient-ils pu, un peu plus tard, sous le gouvernement du R. P. Barbier, y bâtir, de préférence à Ideïkatour dont la situation est peu stratégique, la magnifique église du P. Celle, dont il a été déjà parlé?

Madura, en effet, se trouve exactement au nœud de jonction entre les districts du Nord et ceux du Sud d'une part et de l'autre entre les deux plus anciennes chrétientés de la Mission qu'il nous reste à visiter : celle des Vanniers au Nord-Ouest, celle du Marava à l'Est.

De ce qu'il vient de lire le lecteur doit-il conclure que la ville de Madura est un poste sacrifié, sans œuvres, sans vitalité chrétienne? Certes non.

L'antique fief du grand apôtre des Brahmes au dix-septième siècle, le P. de Nobili, possède, auprès d'une importante résidence, une fort belle église, Notre-Dame des Sept-Douleurs qui, agrandie à plusieurs reprises depuis sa fondation (1841), ne suffirait pas au ministère de 6 125 âmes sans le secours de celles du Rosaire et du Sacré-Cœur. Une importante École Secondaire de garçons est annexée à la résidence, ainsi qu'une École Apostolique fort prospère, qui depuis sa création (1918) a déjà donné à la Mission 38 aspirants au sacerdoce. De leur côté, les Sœurs de Saint-Joseph de Lyon, qui tiennent l'hôpital du Gouvernement, ont un Orphelinat et s'occupent de la formation des *Béates* ou Sœurs indigènes de l'Immaculée Conception.

Nous avons gardé le souvenir le plus charmant de notre visite à ces deux dernières institutions.

A l'Orphelinat, où le gouvernement confie de préférence à nos religieuses françaises les petites filles de cette noble caste des Kallers, ou Voleurs, dont nous avons parlé plus haut, on nous présenta deux fillettes appartenant à cette originale aristocratie. Bien qu'elles fussent baptisées on leur avait gardé leurs pittoresques noms d'origine : Sucre et Miel. Leur petit frère s'appelait Perroquet. Je me fis raconter leur histoire. Sucre avait dix ans quand, voyant sa grand'mère mourir, elle la baptisa selon la formule que lui avaient apprise les Sœurs. Peu de temps après c'est au tour de la mère d'être atteinte du choléra. Sucre l'instruit sommairement, la baptise aussi et lui ouvre le ciel. Enfin, voici Perroquet qui agonise. Encore une fois, Sucre se fait ministre du sacrement et l'envoie rejoindre leur maman en paradis. Après quoi elle revient avec sa sœur Miel à l'Orphelinat.

L'une des institutions chrétiennes les plus curieuses de l'Inde est celle des Béates ou Sœurs Indigènes de l'Immaculée Conception. Elles doivent leur origine à un saint mis-

sionnaire indien dont nous aurons à parler un peu plus loin, le P. Augustin, et à son « curé » le P. Nespoulous.

Comme il arrive souvent dans ces fondations de communautés, le P. Augustin ne songeait nullement à établir une Congrégation nouvelle quand, à Panjampatti, il eut l'idée de grouper cinq ou six bonnes filles de la campagne qui désiraient servir ensemble Dieu et ses missionnaires. Il leur alloua une case, un jardin qu'elles cultivèrent et leur confia son école enfantine. Quand le P. Nespoulous vint prendre dans ce village la place du saint P. Larmey, mort à la tâche, il trouva leur nombre accru. Elles n'avaient point de règlement : avec l'aide de son vicaire il leur en composa un à la fois d'après celui des Ursulines et les règles de la Compagnie de Jésus. Plus tard, le R. P. Clavé, visiteur de la Mission, charmé de rencontrer aux Indes une institution qui lui rappelait tant celle des « Béates » du Puy en Velay, — filles des champs qui se consacrent à Dieu tout en gardant leur costume provincial et rendent d'éminents services pour l'instruction des enfants, la visite des malades, l'entretien des églises, — leur en donna le nom. Et ce nom est resté.

Comme les Béates du Velay, celles du Maduré, après deux années de formation sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph de Lyon, sont envoyées dans les « pangou », où elles rendent les plus précieux services aux prêtres. Leur habit, comme leur règlement, a été conçu de façon à leur rendre plus facile l'accès auprès des païens. Ni voile, ni cornette, mais seulement le « silé » de couleur framboise, — comme chez les femmes de moyenne caste, — qui, après s'être enroulé autour de leur taille, remonte par derrière sur la tête serrant étroitement le front, qu'emprisonne jusqu'au-dessous des épaules une guimpe blanche. Sur la poitrine, un grand crucifix de cuivre pendant à un cordon

noir : le tout alliant d'une façon charmante la grâce indienne à la gravité religieuse.

Ce costume si gracieux et si original a été changé précisément durant notre séjour au Maduré, au mois de décembre dernier. Il est remplacé aujourd'hui par un vêtement religieux, de coupe classique : voile, guimpe et robe de couleur bleue. S'il était permis de parler esthétique en pareille matière, nous regretterions vivement la mise ancienne. Mais il y avait à ce changement un motif sérieux : les populations indiennes ne pouvaient, paraît-il, se résoudre à considérer comme des religieuses des femmes vêtues du « silé » et ne ressemblant nullement aux sœurs européennes.

Nous avons visité deux fois le noviciat des Béates de Madura. Leur première maîtresse des novices, la mère Patrice, est toujours de ce monde et s'acquitte de sa tâche auprès de la vénérée Supérieure générale indigène, Mère Augustine — une Révérende Mère générale aux pieds nus ! — qui lui abandonne le soin de former ses filles. En vérité on trouverait difficilement une communauté plus gaie, plus expansive dans son recueillement. Il fallait bien parler à ces bonnes religieuses — par interprète car elles ne connaissent que leur tamoul, à l'exception de deux ou trois de leurs jeunes bachelières — mais je sais qu'elles me comprirent et il y a parmi elles une Sœur Stéphanie et une Sœur Valentine dont la prière, je le sais, m'accompagnera jusqu'à la mort.

Le noviciat de Madura est fort nombreux et on n'y connaît guère de défections. Pourquoi faut-il qu'il ait connu l'épreuve de la santé? La tuberculose sévit, hélas, dans cette jeune et charmante communauté. Il a fallu créer, dans la campagne, aux portes de Madura, une sorte de sanatorium aux pavillons modestes où nous avons vu une dizaine de ces pauvres enfants se préparant à évangéliser leur Inde bien-aimée... du haut du ciel. Mais s'il y avait

dans leurs grands yeux noirs cernés sous le voile rouge une expression d'agonie très douce, leur angélique sourire parlait, plus que de résignation, d'une surhumaine, d'une divine sérénité.

Madura, nous l'avons dit plus haut, sert de trait d'union entre les missions des Vanniers au Nord-Ouest et celles des Odéages du Marava à l'Est. Nous allons visiter tour à tour ces deux chrétientés, les plus anciennes du Maduré après celle des Paravers.

Dindigul est déjà mentionné dans les *Lettres annuelles* de 1711. C'est de cette époque sans doute que date la conversion en masse des Vanniers qui forment aujourd'hui encore la grosse majorité des chrétiens de ce district. Le jugement des missionnaires à l'égard de cette caste ne pèche généralement pas par excès d'optimisme. L'un d'eux écrivait en 1898 :

Gouverner ces gens à distance est chose impossible. Quand le Père est présent, ils lui promettent tout ce qu'on voudra pour se débarrasser de ses objurgations. A peine est-il parti que tout reprend comme par le passé.

Un autre, le P. Nespoulous, consigne dans le diaire de Panjampatti en 1904 :

Ils sont totalement dépourvus de sens moral, de conscience, de stimulant surnaturel. Ils tâchent à qui mieux mieux d'escamoter les degrés de parenté dans les mariages et de faire passer par surprise des époux qui n'ont pas encore l'âge requis. L'appareil extérieur des cérémonies leur suffit.

Enfin, plus récemment, en 1925, un autre missionnaire visitant deux importants villages de ce district constate l'ignorance profonde des enfants qui ne savent même pas faire le signe de la croix et disent en bougonnant : « Que veut nous apprendre le « swami »? » Quant au chef de la

communauté chrétienne, il est, dit-il ; « *a man without even a grain of faith*, un homme sans un grain de foi. »

Les Vanniers ont, peut-être, une excuse à leur ignorance et à leur esprit superstitieux. Ils ont été longtemps sous la coupe des prêtres schismatiques goanais. L'un d'eux en particulier, dont le nom était Soarez, mais qui se faisait appeler pompeusement « Mar Basilius, Métropolite Syro-Chaldéen de l'Inde, de Ceylan, Goa, Socotora », etc., s'était établi à Dindigul où il avait son palais — une étable à bœufs. Il rayonna de là pendant cinq ans sur toute la mission, recueillant partout les insoumis et les révoltés, mariant à tort et à travers ceux qui avaient recours à son ministère, célébrant même, assure-t-on, la messe avec du vin de palmier, prêchant surtout activement la guerre contre les Jésuites. Dans le Sud, il avait rencontré son maître, le P. Caussanel qui ne cessa de le traquer dans ses derniers retranchements. Enfin, abandonné de tous ses fidèles, il mourut du choléra, au pied du grand rocher de Dindigul où nous avons vu sa tombe solitaire sous les ramures enchevêtrées d'un grand « multipliant ».

Toutefois le mal avait été fait. A la mort de Soarez, un bon nombre de ses adhérents passa au luthéranisme ; d'autres, qui se rendirent peu à peu aux instances et au dévouement des missionnaires, revinrent à l'Église catholique.

Dindigul possède, au milieu d'un vaste terrain, une belle église gothique, dédiée à saint Joseph, dont les fondements furent jetés par le P. Rapatel en 1866 et qui fut achevée, trois ans plus tard, par le P. Saint-Cyr avec des aumônes venues surtout d'Europe. Tout auprès, un assez vaste presbytère entouré de son jardin et de sa varangue abrite un groupe de trois ou quatre missionnaires. Enfin la Mission a construit récemment, presque en face de l'église, une *High School* aux vastes et clairs bâtiments qui groupe

plusieurs centaines d'élèves, chrétiens en majorité. Non loin de là, les religieuses indigènes de Notre-Dame des Sept-Douleurs ont établi un couvent que fréquentent une centaine d'élèves catholiques. L'ensemble du district comprend de cinquante à soixante mille chrétiens parmi lesquels les Vanniers figurent pour le nombre de quarante mille et les Parias pour celui de huit mille environ.

La mission de Dindigul a été certainement l'une des plus « dures » de tout le Maduré. Pour s'en rendre compte il suffit de parcourir les diaires qui ont été remarquablement tenus par les premiers missionnaires et que l'on conserve précieusement. Le nombre considérable des postes de la jungle, les difficultés des communications, la turbulence naturelle des Vanniers font que les Pères sont toujours sur le qui-vive, toujours en courses, toujours sur leurs nerfs. A chaque page, presque à chaque alinéa reviennent ces rubriques, toujours les mêmes : « Parti ce matin pour... Rentré tard le soir... Reparti le lendemain pour... Repris les confessions au retour... A dix heures du soir, n'en pouvant plus de fatigue, je vais me reposer... Je reprends les confessions à cinq heures du matin. »

Évidemment ce troupeau frondeur et remuant ne peut être conduit d'une houlette toujours indulgente. Il faut le traiter parfois avec toutes les rigueurs de la primitive Église. Les apostats, quand ils retournent au bercail, doivent faire réparation : se présenter à l'office portant la couronne d'épines, à genoux, les bras en croix, entendre lire publiquement leur faute, recevoir ou prendre eux-mêmes devant les fidèles un nombre donné de coups de discipline, faire même le tour extérieur de l'église en marchant à genoux. Les jeunes filles qui ont dansé la danse condamnée du « Koumi » reçoivent également pour pénitence de porter la couronne d'épines ; mais, généralement, elles préfèrent prendre sur leurs épaules, en public, dix coups de lanière.

Plutôt la douleur que la confusion. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ces formes de réparation un peu rudes ont été modifiées dans la suite et sont remplacées de nos jours par des pénitences privées ou tout au plus par la formule du pardon à haute voix. Tout cela ne va pas sans récriminations. Un missionnaire écrit dans son diaire : « Pendant que je prêchais contre le concubinage, j'entendais dans l'auditoire un grondement général. »

Une épreuve plus particulière à la chrétienté de Dindigul, c'est la visite assez fréquente du choléra ou de la peste. Il faut lire, dans les cahiers jaunis de la Mission, les notes rédigées souvent d'une écriture tremblante, où le Père note jour par jour l'avance circulaire du sinistre fléau : « Il y a eu des cas dans tel ou tel village, toujours plus près de nous... Nous sommes appelés sans arrêt au chevet des mourants, nous sommes tout le temps par les routes et les bourbiers, nos bœufs sont exténués. »

A force de patience et de charité, nos missionnaires ont réussi à rendre ce district notablement plus facile à l'heure actuelle qu'il ne l'était voici vingt ou trente ans. Dans certains endroits ils ont réalisé des progrès considérables par le nombre et la qualité de leurs chrétiens. Nous avons visité, dans les environs de Dindigul, plusieurs de ces bons ouvriers et nous avons gardé de ces journées le souvenir le plus consolant.

Panjampatti, à une quinzaine de milles seulement de Dindigul, est aujourd'hui un gros village presque complètement chrétien, puisqu'il ne compte que 300 païens contre 2 402 Vanniers catholiques. Il commande dix-huit autres villages des alentours en formant avec eux un ensemble de 10 450 fidèles.

A Vakampatti, nous sommes reçus par un millier de chrétiens qui ont eu le mérite, assez rare chez eux, de

bâtir eux-mêmes et à leurs frais une fort jolie église.

A Karizelpatti, village également d'un millier de chrétiens, spectacle encore moins banal : une pagode païenne qui a été transformée en oratoire. Sur la Gopurah, où les statues des idoles ont été raclées, s'érige une gracieuse coupole ornée de la croix et dominant une niche de Notre-Dame de Lourdes.

A Atour, où les Vellages ont leur église particulière avec son autel rutilant au fond d'une nef basse et obscure comme une catacombe, nous tenons à aller prier aussi dans la chapelle des Parias, beaucoup plus pauvre, mais propre et décente. C'est là qu'en parcourant le quartier des intouchables une pauvre jeune maman pariate tout en larmes vint me présenter, pour le bénir, son petit bébé de quelques mois mourant, — scène que put saisir le vigilant objectif du P. Van Spreeken.

Des églises encore à Sokkanayakana (le pressoir à huile du Nayaker) et à Adeikalamadabouram où les enfants de l'école officielle sont en train de chanter leur catéchisme quand nous arrivons ; à Antoniarpatti encore où une centaine de catholiques passés au protestantisme à la suite d'une querelle reviennent maintenant à la sainte Église et où un instituteur païen enseigne remarquablement la doctrine chrétienne à nos enfants.

Nous nous rendons en vandi à travers des cahotements effroyables à Vellodu. Là, 1 860 catholiques sont en lutte avec le quartier païen. Stimulés sans doute par la persécution, nos gens sont particulièrement démonstratifs dans l'accueil qu'ils nous ménagent. Nous sommes en plein pays de floriculture et les enfants nous apportent de tous côtés de ravissants bouquets de roses et d'immortelles. Nous visitons un jeune prêtre indigène qui vient de s'installer vaille que vaille dans un petit réduit au-dessus de la sacristie en attendant qu'on lui aménage un presbytère auprès

de la belle église qui s'achève avec l'aide des chrétiens.

Enfin à Kottampatti, petit village de Parias qui vient de se convertir, nous avons la consolation d'administrer trente-cinq baptêmes d'adultes. Parmi les néophytes figure un vieillard qui aura bien quelque besoin d'être confirmé dans sa foi car il nous déclare naïvement : « Nous avons abandonné notre dieu parce qu'il ne voulait plus nous écouter. Mais maintenant va-t-il se tourner contre nous? »

Si Panjampatti est devenu une des chrétientés les plus florissantes de la mission, il le doit assurément au zèle apostolique d'un merveilleux missionnaire français, le P. Larmey, et de celui qui fut son bras droit, le catéchiste devenu prêtre indigène, Augustin.

Quand, en 1895, Mgr Zalezki, délégué apostolique, visita Panjampatti, on l'entendit déclarer : « Je ne pensais pas trouver dans ce lointain village un Père aussi distingué, à la fois artiste, ami des fleurs et ouvrier intrépide. » Désolé, à son arrivée, en voyant l'état de cette population, le P. Larmey conçut aussitôt le projet de la relever par le moyen des écoles et d'un contact assidu avec ses fidèles. Nous pouvons suivre dans ses diaires la marche infatigable de ses travaux. Durant le choléra de 1897, nous le voyons aller porter le viatique aux mourants à travers les chemins où ses bœufs enfoncent jusqu'au ventre, continuant la marche à pied quand son char se renverse et se brise, traversant les rivières, rentrant tard dans la nuit et ayant, dit-il, « soupé par cœur. » Quand, par pitié, on n'a pas voulu l'appeler, il se fâche et punit ceux qui ont voulu le ménager. Si ce ne sont pas les malades qui viennent saccager son repos, ce sont les grandes fêtes nocturnes dont ce peuple est avide. Pendant que se déroulent, à travers les rues, durant des heures, les cortèges qui accompagnent les statues promenées sur les chars, il tâche de dormir, ne pouvant s'étendre à cause de l'angine

de poitrine qui le guette, — sur une chaise appuyée au mur de son école. A une heure du matin, le bruit de la musique le réveille : il faut aller bénir les reposoirs et à quatre heures célébrer la messe. Lorsqu'il n'y a pas procession, il y a théâtre en plein air, théâtre sacré dont les sujets, le style et surtout la longueur rappellent les Mystères du Moyen Age. Durant toute la nuit, sur la place où sont élevés les tréteaux, devant une affluence énorme, ces chrétiens jouent ou « Saint Alexis » ou « Constantin le Grand ». Il faut attendre la fin de la pièce pour célébrer la messe matinale. Dans son bungalow, le Père vit parmi les dangers : « Ce soir, à huit heures et demie, un serpent est entré dans ma chambre... Aujourd'hui, un de mes jeunes chrétiens, mordu au doigt par la petite vipère ratta-virienne, est mort en moins d'une heure. » La chaleur à Panjampatti est étouffante : la sécheresse ruine les chrétiens : le diaire est rempli d'appels incessants à la mousson qui ne veut décidément pas venir.

Le P. Larmey eut la bonne fortune, lorsqu'il était professeur au Collège de Négapatam, de découvrir, dans un de ses élèves, particulièrement généreux et pieux, celui qui plus tard allait devenir son vicaire. Nommé missionnaire de Panjampatti, il appela près de lui cet enfant et en fit son catéchiste. C'était un jeune Paraver, descendant (son nom en faisait foi) des premières familles converties par les Portugais, peu avant saint François-Xavier ou du vivant de celui-ci. Il s'appelait Augustin Pereira. Chargé de l'enseignement des néophytes, il devint du premier coup éminent dans l'art d'exposer la doctrine chrétienne à ces intelligences peu cultivées. Il donna surtout aux écoles un développement considérable. Dans un pays où l'on manquait de catéchistes, il fut, lui, le catéchiste par excellence. Les maîtres qu'il a formés se reconnaissent entre tous les autres et portent notamment la marque d'un esprit sur-

naturel puisé durant les sortes de récollection auxquelles il les soumettait en les réunissant, le dimanche à Panjampatti.

Bien qu'à cette époque les Paravers ne fussent pas encore admis à la prêtrise, dans la crainte qu'ils ne fussent peu agréés par les autres castes, on songea néanmoins de bonne heure à appeler à cette dignité le pieux catéchiste. Ainsi Augustin introduirait le sacerdoce dans la caste paraverte.

Pressenti par le P. Larmey, Augustin d'abord refuse. Devant l'ordre formel de son évêque, il accepte enfin. Au collège de Negapatam, il avait appris les rudiments du latin. Son curé lui enseigne la théologie morale et un peu de théologie dogmatique, bagage alors suffisant pour qu'il pût entendre les confessions. Il fut ordonné prêtre à Tuticorin où siège aujourd'hui un prélat de sa propre caste à laquelle il a ouvert, par son exemple, l'accès de la dignité sacerdotale. Le P. Augustin mourut en 1911 à Panjampatti où il continua quelques années encore le ministère de son protecteur et ami, le P. Larmey, après que celui-ci eut succombé à la tâche, terrassé, comme il l'avait prédit, par une angine de poitrine.

Panjampatti est actuellement un des centres les plus actifs du Maduré, avec son pensionnat de jeunes filles dirigé par les Béates, son pensionnat de garçons, devenu une pépinière de vocations sacerdotales, ses écoles primaires, sa grande et belle église qui nous a rappelé, par l'affluence et la ferveur de ses fidèles, les plus prospères chrétientés de Madagascar. Le nombre des chrétiens y augmente de jour en jour grâce surtout à la forte natalité qui règne dans la caste des Vanniers.

Dans le village de Kosavapatti, situé dans la même région, nous avons passé quelques heures délicieuses en compagnie du bon P. Ceyrac qui rappelle son voisin de Panjampatti,

le P. Céré, non seulement par l'analogie du nom, mais encore par le zèle et aussi l'aspect nettement méridional.

Nous ne pouvons mieux décrire la physionomie du P. Ceyrac qu'en le comparant à celle d'un zouave des guerres d'Afrique ou à celle d'un vieux gentilhomme du Périgord : grand, mince, sec, la barbiche en pointe comme Napoléon III, tout dans son attitude rappelle le cavalier qu'il fut. Bien qu'habitant les Indes depuis de longues années, il n'a point appris l'anglais, mais seulement le tamoul, et se débrouille avec les autorités britanniques au moyen de son français de la Corrèze. Rien n'est charmant comme de l'entendre nommer son « églisette », tonner contre ses « fillasses » et émailler ses récits d'exclamations des plus imprévues à dix mille kilomètres de Toulouse ou de Brive la Gaillarde : « *Hou! malurous!* si vous aviez vu ça ! » A soixante-trois ans, ayant subi déjà deux cruelles opérations, il monte encore à cheval et sillonne la brousse à pied ou en vandi. Il a actuellement autour de sa jolie église bâtie en 1910 par le P. Maria Sussenadei avec des aumônes venues de France, 1 750 chrétiens dont près de 1 400 appartenant à la caste des Vanniers.

Son centre commande vingt-cinq villages éparpillés dans un rayon de six à vingt-cinq milles et comprenant 5 847 catholiques, presque tous Vanniers. Les quelque 1 000 Parias qu'il a dans ses postes ne semblent pas lui apporter beaucoup de consolations : « Ils sont bien peu intéressants, nous déclare-t-il, et on a tort de s'apitoyer sur leur sort qui tient par-dessus tout à leurs défauts. C'est une piètre race. »

Après avoir été longtemps le théâtre de graves insubordinations et de désordres, Kosavapatti est devenu une chrétienté fervente. Ajoutons que son pasteur actuel a donné à cette paroisse une impulsion nouvelle en dévelop-

pant son école que les inspecteurs du Gouvernement tiennent, dit-on, pour une école modèle.

Avant de quitter cette partie de la Mission, rendons rapidement visite à un vaillant missionnaire indigène, le P. Marie-Louis, qui vient de fonder, il y a huit ans à peine, une chrétienté nouvelle dans l'important village de Palni. Comme ses compatriotes que nous avons rencontrés déjà, notamment les PP. Ignacy et Adeikalam, le P. Marie-Louis est un homme de pénétration et de conquête. Quand il arrive, en 1926, il ne trouve dans ce centre célèbre par ses pèlerinages païens qu'un petit groupe de parias convertis, il y a deux cents ans, par les Jésuites de l'ancienne Compagnie. En face d'une église qui vient d'être construite par le P. Beurens, « pangouswami » de Dindigul, mais qui n'a point de pasteur, s'érige, sur un rocher haut de 500 pieds, le fameux temple dédié à Subramanian, fils de Çiva. Au pied de la pagode règne le Teppekulam, l'un des cinq étangs sacrés de l'Inde qui ont le privilège de conférer la complète rémission des souillures et la certitude du bonheur après la mort. Le nouveau missionnaire, après avoir habité, les premiers temps, l'un des bras du transept de son église, bâtit un presbytère, une école pour les sœurs de la Sainte-Croix d'Annecy et se met aussitôt à parcourir son district à pied, en compagnie de son boy. L'an dernier il a baptisé à la fois 109 Hindous, au village de Karikarenpudur, à trois milles à l'ouest de Palni. Deci, de-là il découvre des chrétiens épars. En attendant de pouvoir les grouper et de leur donner un lieu de culte, il loge chez les païens, passant chez eux plusieurs jours, gagnant leur sympathie et laissant à son départ un catéchiste dans la place. Le P. Marie-Louis est peut-être le seul missionnaire qui ait réussi, par sa bonne grâce et son savoir-faire, à obtenir non seulement la sympathie, mais

encore l'appui effectif des non-chrétiens : ceux-ci, en effet, l'ont aidé plusieurs fois dans ses entreprises. Il a bien voulu nous mener chez deux de ses amis et bienfaiteurs d'un genre nouveau. Ici, c'est un zémindar qui nous reçoit dans son palais somptueux, dont le salon s'orne à la fois d'un Christ et d'un Vichnou, au milieu de ses domestiques portant le turban blanc et la tunique bleue et nous sert le thé dans le meilleur style anglais. Là, c'est un jeune chef Nayaker que les Brahmes assiègent, vainement jusqu'ici, pour détourner vers leur temple les secours qu'il accorde au prêtre catholique.

Dans son centre même de Palni, l'apôtre des Parias est si bien vu des autorités païennes que lorsqu'il se rend en promenade à la grande pagode du Rocher accompagné de quelques confrères, ils y sont reçus avec les plus grands honneurs, enguirlandés de roses et escortés par les prêtres. Chaque année, pour sa grande procession en l'honneur de saint Michel, la ville lui prête gracieusement trois magnifiques éléphants sacrés, dont, pour la circonstance, le front, marqué du signe des divinités hindoues, est recouvert d'amples voiles de soie noire pailletée d'or et portant en exergue le cri triomphant de l'archange céleste : « *Quis ut Deus?* »

***

C'est d'abord une très grande chrétienté pariate, évangélisée par le P. Trincal et fondée peu après par un autre rude apôtre, le P. Laporte, que nous rencontrons au seuil du Marava, Mudimannarkottaï. Pour y parvenir, à l'époque où les pluies coupent les routes, il faut faire d'infinis détours à travers les champs de millet et de maïs nains. Nous sommes en pays de grande culture et c'est au milieu d'un océan de céréales dont les tiges se courbent et se relèvent au passage de l'auto que s'accomplit notre

promenade. Ici encore les Parias, plus distingués que les intouchables des faubourgs, sont tous agriculteurs, mais pour la plupart au service de maîtres brahmes ou nayakers. Le jeune missionnaire qui travaille ce secteur, le P. Pierre Montaut, nous trace la physionomie de ses ouailles :

« Les anciens, nous dit-il, sont restés fermes dans la foi, avec même une certaine intransigeance ; mais tout comme les vieux Sanars, également convertis par le P. Trincal, ils ont une religion assez mêlée de pratiques superstitieuses ou païennes. C'est la seconde génération qui est la bonne, et surtout la troisième, les jeunes. Le P. Trincal avait dit : « Moi je sème ; d'autres fonderont les œuvres et bâtiront les églises. » De fait c'est là où on a pu fonder et bâtir que les chrétiens ont résisté ; mais là où le P. Trincal n'a pu laisser de successeur, il y a eu des défections nombreuses. Le P. Laporte a admirablement organisé ce centre. Il y construisit une église que je viens de renverser, car elle était ridiculement insuffisante pour mes huit cents fidèles. La nouvelle, que je travaille à achever, contiendra largement tout mon troupeau. »

C'est en effet un très vaste et très bel édifice, tout en brique rose pâle, que nous avons aperçu de loin, dominant l'étendue des moissons vertes de toute la hauteur de sa jolie façade à clocheton svelte que dominent la croix et le monogramme de JHS inscrit en brique blanche. Le nouveau presbytère qui remplacera désormais le misérable bungalow du P. Laporte est accoté au chevet de l'église.

Comme nous faisons observer au sympathique jeune défricheur que sa nef nous paraît faite pour contenir deux fois au moins ses huit cents Parias, il nous répond : « C'est que j'ai ici d'immenses espoirs. A trente mètres de ma basilique commence un vaste quartier qui est tout à conquérir, car je n'y ai pas encore un seul fidèle : c'est le quartier Nayaker,

Je l'aurais sans doute entamé déjà s'il n'y avait cette malheureuse question de cohabitation des castes. Quand ce préjugé sera tombé, les Nayakers viendront à moi, — si tant est que l'immoralité et la restriction des naissances ne les aient pas complètement décimés. Ce sont, du reste, des Nayakers de seconde zone ; la plupart ne sont, comme les Parias, que de simples fermiers des Brahmes. Quant à ces derniers qui occupent le quartier le plus éloigné de mon grand village, ils sont peu nombreux, en bonnes relations, du reste, avec mes chrétiens et avec moi-même.

Le P. Pierre Montaut veut bien nous accompagner pour une rapide visite des deux quartiers païens. Nos petits Parias, qui ont deviné nos intentions, nous regardent de tous leurs yeux : ils grillent, visiblement, d'envie de nous escorter. Mais des petits intouchables dans les rues habitées par les hautes castes ! Voilà une audace qu'on peut se permettre seulement sur l'invitation expresse du Père ! Et le Père cède à leur muet désir : « Allons, venez ! » Explosion de joie, suivie d'un respectueux silence dès que nous pénétrons dans la zone interdite. Un groupe de papas nous suit à quelque distance, prudemment. Les Nayakers que nous rencontrons ne semblent pas choqués de tant de liberté, et semblent dire : « Puisqu'ils vont avec le Père (1) !... » Mais quand, tout au bout, nous allons entrer dans le quartier brahme, comme les enfants, tout à fait enhardis, font mine de nous suivre, un coup de sifflet péremptoire résonne derrière nous et, sur un geste des hommes, les jeunes intouchables regagnent leur quartier. Nous avons alors la surprise de voir des Brahmes authentiques, au front rasé, marqué du signe de Vichnou et à la poitrine barrée du cordon rituel, nous sourire, nous adresser la parole,

(1) On a vu, pourtant, plus haut (p. 185), un détail significatif, surpris au cours de cette même visite, de la répugnance instinctive des Nayakers à l'égard des Parias.

nous inviter même à nous asseoir sous leur varangue. Ils n'ont nullement l'aspect farouche de leurs congénères des villes et surtout des temples : « S'il pouvait y avoir chez eux des conversions, nous dit le Père, c'est parmi ces Brahmes des campagnes qu'elles pourraient se produire. En tout cas, ici, ils n'ont pas de pagode et les Nayakers n'ont qu'une assez misérable idole, sur un socle bas, à laquelle ils rendent, du reste, bien peu d'honneurs. Mais voilà !... La loi, la terrible loi de la caste ! »

Sur ces entrefaites, un autre jeune missionnaire de la région est venu nous rejoindre pour essayer de nous entraîner jusqu'à son district. C'est le P. Sattler. Autant la barbe de son confrère voisin est noire, autant la sienne est blonde. Mais à part ce point de dissemblance, comme tout rapproche ces deux jeunes pionniers ! Ne pouvant s'appuyer que l'un sur l'autre dans cette lointaine frontière du Marava, ils sont mutuellement le conseiller, le confesseur et l'ami. J'aime à les écouter, le soir, à la veillée, parlant de leurs chrétiens, de leurs travaux, de leurs difficultés, de leurs espérances : de cela seulement. Ils me rappellent avec émotion les jeunes et hardis défricheurs que j'ai fréquentés l'année dernière à Madagascar : même joie, même entrain, même zèle apostolique toujours à l'affût. Non ! Nous ne résisterons pas à la pressante invitation du P. Sattler. Le lendemain, au petit jour, nous partirons avec lui pour Kamuti et visiterons, en passant, sa chrétienté naissante de Mandalamanikan. Retraversant une vaste fondrière où nous nous sommes embourbés hier, et dont nous ne sortirons aujourd'hui que sous la poussée d'une trentaine de paires de bras parias, nous plongeons à nouveau dans l'océan de millet et de blé noir pour regagner enfin une route carrossable. Nous voici dans une de ces rares portions du Marava où se dessine, depuis une cinquantaine d'années, un mouvement assez marqué de con-

versions, parmi les Pallers. Au passage, nous visitons une petite bourgade sakilière avec ses huttes basses et son humble chapelle de chaume. Aussitôt le gong résonne et voici les clarinettes et les tambours. Les Sakiliers, caste des plus méprisables, au-dessous même des Parias, sont les vidangeurs et en quelque sorte les chiffonniers des Indes. Ils sont aussi musiciens : ce qui ne contribue point à les rehausser, puisqu'ils doivent, par métier, toucher les peaux de bêtes dont on fait les tambours. Par-dessus le marché, ils sont danseurs et s'accompagnent eux-mêmes de leurs instruments. En voici huit ou dix, rangés devant nous, ceinturés d'un pagne, les pieds et les bras chargés de grelots, allant, venant, se trémoussant, la clarinette aux lèvres. Visiblement ils se mettent en frais pour honorer les « swamis ». La mission du Maduré comptait, en 1926, environ 1 528 chrétiens parmi ces pauvres bateleurs. Dans les villes, ils sont des serviteurs fidèles et s'entendent fort bien à entretenir la propreté dans les cases et les maisons d'œuvres des missionnaires.

Mais voici Mandalamanikam, village entièrement paller, rangé sous les ordres des grands propriétaires maravers. Les habitants, au nombre d'environ sept cents, sont venus spontanément, au mois de mai 1928, trouver le Père Supérieur de Madura, lui demandant protection contre leurs patrons impitoyables et promettant d'embrasser la foi. Aussitôt ils ont détruit leur pagodin et construit, sur son emplacement, une salle fort décente qui est à la fois leur hôtel de ville et leur chapelle provisoire. Ils désirent ardemment avoir une église, mais le terrain qu'ils convoitent appartient à un Brahme d'un quartier voisin et coûtera bien 1 400 roupies. Hélas ! ils sont pauvres et, par surcroît, de bien humble caste ! Ils nous accueillent avec ferveur et nous haranguent avec abondance. Ils commencent, disent-ils, à être enfin respectés à cause de nous, mais ils ne le seront

complètement que lorsqu'ils auront une église. Certes, ils n'ont pas eu satisfaction dans deux ou trois litiges récents, mais ils ont confiance en nous et nous resteront fidèles.

Après cette rapide incursion sur les frontières, abordons maintenant la Mission proprement dite du Marava.

***

L'ancien royaume du Marava, qui fut le théâtre de l'apostolat et du martyre du bienheureux Jean de Britto, est situé entre la côte de la Pêcherie et le Tinnevelly au sud, et borné au nord par le Pudukottah et l'ancien royaume de Tanjore. Ses habitants ne sont point en majorité des Maravers, — cette haute caste en voie de disparition, — mais des Odéages, des Vellages, des Kallers et des Sanars. On y trouve aussi des Musulmans en grand nombre. Les Odéages chrétiens qui sont 11 222 dans le district de Trichinopoly et 19 086 dans celui de Madura, forment aussi le noyau le plus important de l'Église dans le Marava. Leur évangélisation dut commencer vers l'année 1663, mais le grand mouvement de conversion date des premières années du siècle suivant. En 1701, le P. Laynez, dans l'espace de vingt mois seulement, y baptisa 9 000 païens et ramena dans le même temps 7 000 chrétiens qui avaient fléchi dans la foi. En 1709, le chiffre total des baptêmes pour le Marava est de 4 000. Il semble qu'à l'heure actuelle et depuis plus d'un siècle déjà cette grande chrétienté soit stabilisée. C'est en parlant d'elle que le P. Trincal écrivait, en 1887 :

Ces populations demeurent stationnaires, le paganisme auquel elles sont étrangères de naissance n'ayant aucune prise sur elles. C'est pourquoi, même délaissées, comme elles l'ont été à diverses reprises, elles peuvent se maintenir contre le courant païen. Mais, en revanche, elles ne contribuent en rien à la conversion de leur entourage. Les païens qui les voient suivre une religion diffé-

rente de la leur ne s'étonnent point : « Elles font, disent-ils, ce qu'ont fait leurs pères ; chacun sa religion. » Quant à eux, l'idée de se convertir ne leur vient même pas à l'esprit.

Chrétiens de vieille souche, les Odéages restent donc fermes dans leur foi. Ils se distinguent de beaucoup d'autres castes chrétiennes par leur générosité à bâtir, de leurs propres deniers et au prix de leur travail personnel, des églises souvent fort belles. Le reproche qu'on a pu leur adresser pendant longtemps — et qui ne serait pas encore totalement injustifié — tient à leur totale insouciance de la culture intellectuelle et du progrès social :

Le Marava, nous écrit l'un de ses missionnaires, le P. Bazou, est réfractaire à toute idée d'éducation, surtout pour les filles. Elles ne sont chez moi que quatre ou cinq à l'école parmi une nuée de garçons. Mais en revanche, quand je les réunis pour l'examen de catéchisme, le premier samedi du mois, elles sont la bagatelle de trois cents à trois cent cinquante. Elles partent à deux ou trois du hameau lointain, portant sur leur tête, dans un linge, leur boule de riz pressé pour le repas du soir ou le déjeuner du lendemain. Là-bas, quelque part, sur la grande plaine nue, un bosquet de cocotiers marque le point de rendez-vous pour leur jonction avec les fillettes des autres villages. Parfois on arrive en retard : le gros de la troupe est parti. Alors ces oiseaux solitaires ne chantent plus ; ils courent, courent, dans la nuit qui tombe vite, sous les tropiques... C'est que comme au temps du « Chaperon rouge », le « loup » rôde : on le sait. Le « loup », c'est le musulman avec qui il ne fait pas bon se rencontrer dans la solitude. Dès l'arrivée au centre, on rejoint son groupe et la leçon commence : nos petites perruches s'en donnent à cœur joie. Par groupe, aussi, on va à confesse ; puis souper, prière ; on s'allonge dans les salles et les varangues du couvent, au besoin dans la nef de l'église.

La conséquence forcée de cette indifférence, chez les Odéages, en matière d'éducation, surtout féminine, c'est

que la caste, en dépit de son niveau de fortune bien supérieur à celui des autres moyennes castes, demeure stationnaire. Il convient cependant de noter que les vocations sacerdotales y sont nombreuses et fournissent à l'Église d'excellents sujets, car l'Odéage est, malgré tout, intelligent.

Les pangous du Marava sont, pour la plupart, des paroisses bien assises où le travail du missionnaire consiste uniquement à entretenir le troupeau fidèle. Point d'espoir de conversions, si ce n'est, comme nous l'avons vu plus haut, du côté de la haute caste des Voleurs. Là, le « swami » n'est donc plus un défricheur, comme, par exemple, dans la vallée de Watrap, mais un véritable curé, nanti généralement d'une belle église et d'une habitation convenable. Aussi les prêtres européens abandonnent-ils de préférence ces postes de repos relatif au jeune clergé indigène, pour se consacrer eux-mêmes au labeur du défrichement.

Nous avons dit : « repos relatif. » En effet le ministère paroissial est toujours des plus intenses et l'entretien seul des œuvres déjà existantes réclame une perpétuelle activité.

Le principal élément de facilité que présente cette mission vient surtout de cette ardeur généreuse à édifier elle-même ses églises et ses écoles qui caractérise, comme nous l'avons dit, la caste odéage.

A Pilliaditaman dont les villageois, au nombre d'environ cinq cents, sont tous de très vieux chrétiens, on achève en ce moment de bâtir, avec les parts de redevance des terres, une vaste et belle église de briques roses. Cette entreprise aura coûté 26 000 roupies (environ 182 000 francs), somme considérable pour une agglomération de simples laboureurs, mais qui a été arrondie par les envois des Odéages émigrés en Birmanie et demeurés fidèles au souvenir de la terre natale.

C'est encore une splendide église toute neuve que bâtissent

les Odéages à Amdichurani, village de 400 âmes entièrement chrétien... Nous disons « entièrement », car les quelques familles pariates qui sont là au service des grands laboureurs comptent, hélas, pour bien peu de chose ! En effet, le grand chef chrétien, bonhomme onctueux et ventru, que nous interrogeons sur l'état religieux de ces pauvres intouchables, nous dit avec un geste expressif des deux mains et en penchant la tête sur son épaule : « Ils sont libres de se convertir, mais vous comprenez, ce n'est pas à nous de les inviter, car, devenus chrétiens, ils seraient nos égaux et ils ne nous obéiraient plus ! » Nous n'avons pu convaincre notre exact observateur de la loi de l'injustice d'un pareil raisonnement. L'église dont il nous fait les honneurs, est bâtie dans le style des basiliques romaines avec sa double colonnade, ses arceaux latéraux et son pavé en mosaïque. Elle est dédiée aux trois Rois Mages dont les statues, toutes dorées et portant d'énormes tiares, trônent au-dessus du maître-autel. Comme dans tout le reste de cette région qui fut évangélisée par le Portugal, saint Joseph est ici présenté en pèlerin de Compostelle, vêtu de la grande cape noire, chaussé de guêtres, portant bourdon et coquillage. Visiblement c'est l'esprit d'émulation avec les chrétientés d'alentour qui a inspiré ce monument de faste : « Il nous a coûté, disent mes interlocuteurs, 35 000 roupies ! » Allons ! Pilliaditaman est battu et bien battu ; le Seigneur doit être content. Nous apprenons cependant pour notre consolation que les pauvres parias païens invoquent le nom de Jésus et reçoivent presque tous sur leur demande le baptême à l'article de la mort.

Encore un village complètement chrétien : Suseiapperpatnam, le village de Saint Joseph. Ici un jeune missionnaire luxembourgeois, le P. Dühr, qui a écrit, dit-on, des lettres innombrables en Europe pour recueillir des aumônes, a bâti, avec les dons ainsi reçus, son église, ses écoles, créé

des jardins et par surcroît irrigué les champs de ses paroissiens.

Moins somptueusement que lui, mais avec un remarquable esprit de zèle et d'organisation, un excellent prêtre indigène rebâtit en ce moment son presbytère et son école au village de Kuthalur, moitié vellage et moitié odéage.

Enfin voici Sarugani, centre de la mission du Marava. Cette mission autrefois florissante a connu, après la mort du bienheureux Jean de Brito, en 1693, une ère d'abandon. Reprise en 1736 par le P. de Rossi qui y éleva une belle église dont on conservera le curieux fronton churrigueresque dans le plan du vaste édifice actuellement en construction, elle a retrouvé sa prospérité ancienne. Quand la Compagnie de Jésus fut supprimée par Clément XIV, Sarugani et les postes adjacents furent d'abord soumis aux prêtres goanais, puis évangélisés avec un zèle et un dévouement admirables par les Pères des Missions étrangères de Paris. Ceux-ci, en effet, considérèrent ce district comme un simple dépôt des Pères Jésuites, dans l'attente du jour où leur ordre serait rétabli. De fait quand les Odéages apprirent en 1820 que la Compagnie venait de ressusciter, ce furent des chrétiens du Marava qui, les premiers, se rendirent à Pondichéry pour demander des Pères Jésuites. Nous devons déclarer ici hautement que les Pères de la rue du Bac leur restituèrent leur bien, non pas seulement avec exactitude, mais avec la plus délicate et la plus ardente charité. Entre temps les difficultés suscitées par les prêtres goanais s'apaisaient et ce fut le jour même où l'on célébrait une messe à Notre-Dame-des-Victoires à cette intention que le P. Castanier reçut à Sarugani, la soumission du dernier pasteur goanais qui détenait cette cure. De nombreuses conversions eurent lieu dans les années 1860 et 1861. A l'heure actuelle toute cette grande mission semble complètement stabilisée ; elle offre un ensemble remarquable de paroisses

où règne le plus scrupuleux attachement aux pratiques chrétiennes. Un Odéage, dit-on, est un catholique qui ne manque jamais sa messe. Tout porte à croire que le zèle du clergé indigène auquel la mission du Maduré confie de plus en plus largement les belles paroisses du Marava comblera la lacune que nous notions tout à l'heure, — celle des écoles, — et y fera naître toute une élite de dirigeants laïques et de prêtres. Déjà Sarugani possède un couvent que fréquentent les jeunes filles odéages. Le préjugé qui régnait contre l'éducation, surtout féminine, tombe peu à peu. Le jour où toute cette caste sera plus docile à l'impulsion des Pères qui la poussent au travail de l'esprit, elle accomplira sûrement des prodiges.

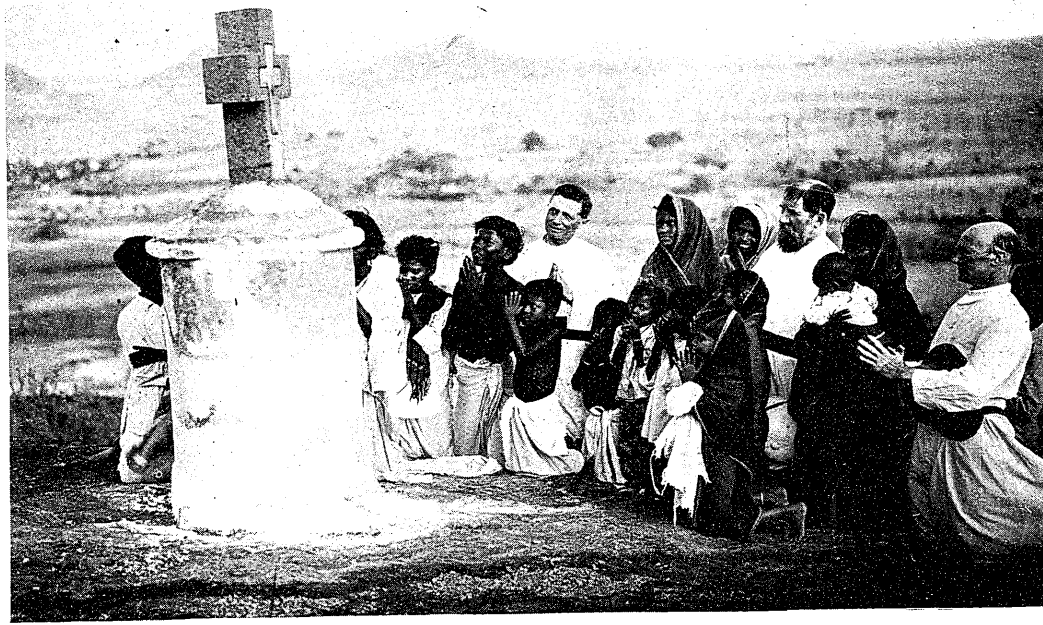
Durant une partie de l'année correspondant à la mousson d'hiver, le Marava est sous les eaux, les communications rendues difficiles ou impossibles ; aussi avons-nous dû renoncer à visiter la plupart des pangous de cette région. Nous l'avons regretté vivement. Il y avait là, en particulier dans le district de Ramnad, un missionnaire, l'un des plus pauvres et des plus isolés, que nous aurions bien voulu rejoindre. C'était le P. Paul Vaux. Ce bon ouvrier rappelle par bien des côtés l'apôtre des Parias, le P. Morère. Malgré toute notre bonne volonté il nous fut impossible d'arriver jusqu'à lui. Il se consola et nous consola de ce contretemps en nous décrivant, d'une plume pittoresque, l'aspect de son presbytère dans la saison des pluies :

« Vous aurez eu peur sans doute des chemins et vous avez eu raison. Le 2 décembre, j'ai mis cinq heures pour me rendre à un village qui n'est qu'à huit milles de distance. En somme je ne suis pas fâché que vous ne soyez pas venu. Comment vous aurais-je abrité contre la pluie et l'humidité qui pénètrent partout, même à travers les tuiles et le ciment? Ces tuiles du pays ressemblent éton-

namment à des éponges qui s'imbibent d'eau et la laissent ensuite dégoutter par tous leurs pores. D'où des gouttières innombrables : j'en ai compté, à votre intention, quarante-sept dans la varangue et quinze à l'intérieur. Le Portland boit d'abord la pluie et la rejette ensuite en grosses perles de sueur qui apparaissent sur ses tempes froides. Conséquences : moisissure des charpentes, génération spontanée de millions de petits champignons blancs sur tables, châssis et souliers ; rouille de toutes les boîtes, couverts et tous objets de métal. Les os eux-mêmes ne peuvent résister à cette humidité pénétrante. Quand la pluie a ainsi imbibé toute chose, elle fait son entrée chez moi comme chez elle. Les tuiles alourdies d'eau font pression sur les poutrelles de bois qui cèdent et bientôt pourrissent. Le toit devient une succession de collines russes. Il faut donc émailler ma chambre de vases de toute forme et toute dimension pour recevoir les gouttes, ce qui produit une gamme de sons des plus variés. De leur côté les murs rongés à leur base et bedonnant à l'extérieur sous le poids de la toiture menacent à tout moment de s'effondrer. Cette nuit, vers 10 heures, j'entends des grognements significatifs, puis un bruit de chaise dans la véranda : c'était mon pauvre chien qui, sentant l'humidité lui paralyser les jambes, exprimait d'abord son mécontentement, puis s'installait sur ma chaise pour passer le reste de la nuit. »

Le bon Père se gardait bien, dans sa lettre, de rien me demander. Mais une confidence de son supérieur me fixait bientôt sur son genre de vie et sur ses mérites.

« L'auteur de cette lettre, me disait-il, ne sait pas solliciter. Il ne fait point parler de lui et continue à faire du travail solide. Il vit misérablement, comme un coolie, afin d'épargner quelques sous pour fonder et faire marcher ses œuvres. Sa maison est encore plus délabrée qu'il ne dit : elle est inhabitable ! Et pourtant je n'ai pu lui adjoindre



LE CHEMIN DE CROIX A SANDAMARAM

Le P. LHANDE, R. P. MAHÉ, le P. YVENAT.

L'AUTEUR BÉNISSANT UN BÉBÉ MALADE

LA LEÇON DE LECTURE

comme vicaire qu'un vieux, très vieux Père indien, tout brisé par une demi-douzaine d'infirmités. Vous m'avez prié de vous signaler un missionnaire du district particulièrement digne d'être encouragé pour son zèle, son dévouement et son abnégation. Cet ouvrier-là, c'est le P. Vaux. »

L'unique grande chrétienté du Marava où il nous ait été possible d'accéder — du reste en roulant la plupart du temps sur des terres immergées — est celle d'Irudayakovil.

Un jour, à Madura, je vis se présenter à la porte de ma chambre un Père de petite taille, à la barbe et aux cheveux gris, qui se tenait sur le seuil de la porte, silencieux, timide, les mains jointes devant la poitrine et balançant doucement la tête de droite à gauche comme font les Indiens qui demandent à parler. Je l'invitai à entrer. Il balbutia à voix très basse quelques excuses et s'assit enfin en face de moi, mais toujours dans la même posture et sans oser élever la voix. Il me dit enfin : « Je suis le sauvage d'Irudayakovil. Vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais bien. Dans ma solitude j'ai lu presque tous vos livres, qu'on m'a prêtés. Il y a trente ans que je n'ai pas couché dans un vrai lit, sauf les quelques jours que je passe à la montagne, à Kodikanael, pendant les vacances. J'habite un pays, en ce moment, tout mouillé, mais tout brûlé le reste du temps. Toujours un peu de fièvre ; jamais d'insolation parce que j'ai fait un pacte avec le soleil. Je lui ai promis de ne jamais dire du mal de lui. Et alors il ne m'en fait jamais. Je voudrais que vous veniez me voir. Je vous montrerai 6 000 chrétiens odéages, parmi lesquels il n'y en a pas vingt qui négligent de faire leurs Pâques et pas une centaine qui ne communient deux ou trois fois l'année. Dans les trois mois qui viennent de s'écouler, j'ai distribué de quinze à vingt mille communions. Deux dimanches, chaque mois, je convoque dans mon centre les enfants

de mes vingt-sept villages environnants : un dimanche les garçons, un dimanche les petites filles. Si vous pouviez venir je réunirais en une seule fois les deux groupes : vous verriez sur la place le catéchisme fait à un millier d'élèves ! »

L'offre était vraiment trop alléchante, et trop sympathique la figure du pauvre missionnaire pour que je ne fisse au moins un effort afin de combler ce qu'il appelait « le dernier de ses vœux ».

Peu avant mon retour en Europe, le R. P. Mahé voulut bien me conduire à Irudayakovil. Ce fut un bel exercice de résistance pour notre moteur et d'assouplissement pour nos membres. Quand nous fûmes arrivés dans la région proche de ce beau village perdu dans les marais, ce fut un curieux spectacle. Les eaux s'étendaient à l'infini sur toute l'immense plaine, coupée seulement de quelques bosquets de cocotiers. Mais partout apparaissaient, striant la nappe de l'immobile miroir, de petites taches noires et blanches en longues files : c'étaient les enfants des postes lointains qui se rendaient, pataugeant dans l'eau ou longeant les minces émergences des talus, à l'assemblée plénière des petits catéchistes. Plusieurs nous rejoignirent à travers le marécage et le concours de leurs petits bras ne fut pas inutile pour nous désembourber à plusieurs reprises. Jolis enfants aux figures très fines. Les garçons portaient les cheveux longs, rasés jusqu'au sommet du front comme les enfants brahmes ou bien, quand ils étaient consacrés à saint Antoine de Padoue, en forme de couronne, comme de petits capucins. Au loin des bandes d'ibis descendaient sur la brillante étendue, tandis que d'autres, s'élevant, devant nous, des eaux, éparpillaient soudain sur le fond de ciel bleu comme un semis de pétales de rose.

Irudayakovil est un village tout chrétien qui doit sa fondation même au P. Laporte. On aimerait à retrouver

dans l'histoire de la mission du Maduré d'autres réalisations obtenues sur le même modèle. En effet, ce grand apôtre du Marava au dix-neuvième siècle conçut son œuvre à la manière des anciennes « réductions » des Jésuites du Paraguay. Il acheta en 1878 une étendue considérable de terrain qu'il divisa en parcelles et répartit entre une vingtaine de familles chrétiennes des environs. Faisant de l'urbanisme avant la lettre, il établit le tracé des rues selon un plan logique, donnant à chacune le nom d'un saint spécialement dévot au culte du Sacré-Cœur et bâtissant au centre de l'agglomération une vaste église dédiée au Cœur-Sacré de Jésus priant pour le salut de l'Inde. Peu à peu le lotissement s'agrandit et devint l'important village qu'il est aujourd'hui.

Le P. Laï est un homme de discipline : il veut éviter, à notre arrivée, la cohue, le désordre et la perte de temps. Les réceptions n'auront lieu que demain. On est venu pour le catéchisme : il faut donc faire le catéchisme. En effet, à peine entrés dans la vaste place qui règne devant l'église, les enfants sont priés d'aller déposer dans une maison ou au couvent des Béates leur petit pot de cuivre et le balluchon qui renferment leur ration de riz et de colombo pour les deux repas du soir et du lendemain. Aussitôt ils sont répartis, par ordre de village, en groupes qui iront s'asseoir en rond autour de leur catéchiste. Celui-ci n'est souvent qu'un répétiteur, — un petit garçon, ou une élève des Sœurs, âgés de onze à treize ans. Son rôle est des plus simples : se tenir debout, les bras croisés, drapé dans son châle, et donner pour ainsi dire la becquée en répétant phrase par phrase les demandes et les réponses. Bientôt une mélopée très douce, très musicale monte de toute l'immense esplanade. En vérité, c'est la plaine entière, c'est tout le district, qui sont évangélisés, ce soir, dans ce

grand rond-point étalé sous la tiédeur crépusculaire. Bien que ces enfants aient travaillé tout le jour dans les rizières et peiné à travers les marais, ils tendent avidement leurs petites têtes brunes vers le catéchiste et répétent docilement les mots précis de la divine loi. On fait l'appel : sur 334 élèves qui ont été convoqués de vingt-trois villages il en manque à peine une quarantaine ; ils sont 294 présents. Avec quelle avidité toutes ces jeunesses boivent l'Évangile sur ce lieu de rassemblement qu'ils sont venus rejoindre au prix de quelles fatigues et par quels invraisemblables chemins !

Pendant ce temps la vie de la bourgade continue. A travers les groupes de fillettes — taches rouges, jaunes et vertes — et ceux des jeunes garçons, — jolis dominos noirs, — circulent les femmes d'Irudavakovil allant au puits ou revenant du puits, une grosse amphore de terre sur la tête, une petite de cuivre emprisonnée sur la hanche par la rondeur du bras replié et ceint de beaux anneaux d'argent. En passant à la hauteur des cercles, elles s'arrêtent parfois, cueillant au passage un mot de vérité chanté par les petits et s'en vont, souples et belles, un doux sourire aux lèvres.

J'ai eu le vif regret de ne pouvoir me rendre à Oriur où fut martyrisé en 1693 le Bienheureux Jean de Britto. Le Père qui évangélise aujourd'hui cette région et que je rencontrai à Tanjore, me pressa en vain d'aller jusqu'à ce centre de pèlerinage auquel il manque encore en ce jour un édifice érigé à la gloire du grand martyr de l'Inde. Quand la modeste chapelle bâtie sur la colline où le corps de l'apôtre fut, selon son vœu, suspendu aux branches d'un grand arbre pour y être dévoré par les oiseaux du ciel, aura fait place à une véritable église, c'est le Marava tout entier qui se rendra à Oriur, le 4 février, anniversaire de la mort du Bienheureux. Pour

moi j'ai dû me contenter de vénérer au passage, à Kanapenkottei, le pagodin où il fut enfermé durant vingt jours sur l'ordre du radjah de Ramnad. Le P. de Britto n'avait que quarante-sept ans quand il versa son sang pour la foi. On assure dans le pays que ce chiffre est devenu un nombre fatidique pour tous les radjahs de la dynastie et que, jusqu'à ce jour, tous les hommes de cette famille sont morts avant d'avoir atteint l'âge où fut immolée la sainte victime de leurs ancêtres. Ils connaissent, dit-on, la malédiction qui plane sur eux et ils porteraient pour la conjurer, une croix tatouée sur leur bras. Récemment, afin de fléchir la colère du Dieu des Chrétiens, ils ont demandé au P. Bodelle de vouloir bien célébrer pour eux un sacrifice expiatoire. J'ai vu, à Trichinopoly, le jeune radjah régnant de Ramnad jouer dans un match de tennis, — du reste avec une admirable souplesse — et j'entendais autour de moi les élèves brahmes du collège, qui ne lui ménageaient point les témoignages de leur admiration, se murmurer l'un à l'autre sur un ton significatif : « Il n'a pas vingt ans à vivre ! »

Quoi qu'il en soit des personnes, il est certain que depuis la mort de Britto tout ce pays de Ramnad semble souffrir d'une notable paralysie des œuvres. Dans la capitale même, le nombre des chrétiens qui, en 1914, était inférieur à 500 sur un total de 15 091, s'est bien élevé en 1931 jusqu'à 1 207, mais seulement grâce à un apport considérable de Parias de l'intérieur et de Paravers de la côte. Dans cette région où le P. de Britto baptisa 8 000 infidèles, dit un témoin, 12 000 dit un autre, les conversions sont devenues extrêmement rares. Le district tout entier ne compte guère que 4 000 catholiques environ sur 125 000 âmes. En 1876-77, le P. Laporte y baptisa plusieurs milliers de païens, mais ceux-ci ne persévérèrent pas, faute de catéchistes et d'écoles. Il nous faut noter pourtant

qu'en 1880 le P. Fabre ayant organisé à Ramnad une grande procession nocturne pour la bénédiction d'une très belle statue du Bienheureux Jean de Britto, qu'il avait reçue de France, le Radjah de Ramnad et son jeune frère voulurent y assister. Le Père dut les accompagner dans leur magnifique équipage, en simple soutane blanche, ceinture et barrette rouges, contrastant avec le magnifique uniforme des deux princes. Il ne semble pas que cette réparation tardive offerte par les exécuteurs à la mémoire du martyr ait amené un grand changement. L'église actuelle, bâtie en 1892 par le P. Darrieutort, demeure, encore aujourd'hui, trop grande pour le nombre des fidèles. Quant au P. Fabre, l'apôtre de Ramnad, il revint y mourir, vingt-deux ans plus tard, assisté par un de ses confrères et visité, à ses derniers moments, par le Révérend Limbrick. Ce missionnaire anglican avait, du reste, trois ans plus tôt, déjà fait preuve du même esprit de charité en demandant la permission de soigner lui-même un autre jésuite, le P. Turlan, se mourant du choléra.

Sur cette pointe extrême de l'est nous avons visité encore deux vaillants missionnaires qui cultivent courageusement leur champ ingrat sans se plaindre.

Ici, à Mutupettei, petit village de la côte, c'est le P. Roiné qui nous déclare avec tranquillité : « Je passe mon temps à me défendre contre mes chrétiens, anciens goanais, querelleurs et turbulents, et de l'autre contre les Mahométans qui, à propos de tout et de rien, nous intentent des procès. Ces derniers m'ont brûlé hier au soir en effigie sur la place. Aucune conversion, aucune consolation, et cependant il faut tenir. Je tiens. »

Enfin voici les bancs de sable où l'Inde finit, avançant vers Ceylan, comme une pointe de lance d'or, la presqu'île

de Rameswaram. C'est la porte de l'Inde du Sud où abordent les vaisseaux venus de Colombo. Rade insignifiante, d'où part cependant le South Indian Railway qui transporte vers Madura, Trichinopoly et Madras les voyageurs embarqués à Danushkodi. Ici une partie de la mer est sacrée, sans doute parce qu'elle avoisine le temple fameux de Rameswaram, la pagode la plus célèbre de l'Inde après celles de Bénarès. Tout Indien qui regagne son pays doit se purifier là des souillures contractées en Europe : et du fond de l'immense pays les pèlerins accourent, par centaines de milliers, invoquer, sous les merveilleux monolithes du temple, le dieu Çiva.

Bien que le christianisme ait abordé en ces lieux du vivant même de saint François-Xavier et que des églises y aient été bâties de bonne heure, les chrétientés cependant y sont bien rares et demeurent très pauvres. C'est à Vedalei, village dont parle l'apôtre des Indes dans une de ses lettres de l'année 1544 (1), que fut mis à mort, cinq ans plus tard, par les Badages, le Vénérable Antoine Criminal, le premier martyr de la Compagnie de Jésus. On n'y compte plus, hélas ! qu'une trentaine de chrétiens. Une humble chapelle consacre le lieu approximatif de la sépulture du martyr, qui, enseveli à la hâte dans le sable, demeura introuvable quand, peu de mois après, on voulut l'enlever pour le transporter ailleurs. Le vent du large avait nivelé le talus qui marquait l'emplacement de la tombe.

Quand on considère le « pangou » du vaillant pionnier qui préside aux destinées de cette pauvre mission, on ne peut s'empêcher d'évoquer dans sa mémoire les paroles de mépris dont se servaient les détracteurs de la Nouvelle-France : « Des arpents de neige », disait-on. C'est, en vérité, sur des arpents de sable que règne le P. Bodelle. Perdu

(1) On disait alors Beadala.

tout au fond de la mission, cerné, isolé par ces bancs et par ces grèves où il rencontre moins d'êtres humains que d'ibis et de hérons, cet homme blond du Nord résiste avec une calme intrépidité au tourment de la solitude et à celui de l'effroyable chaleur qui monte de ces sables. Point de route reliant l'un à l'autre ses postes épars. Aucun moyen de locomotion, le vandi lui-même étant impraticable avec ses fines roues qui s'enfoncent et patinent dans le sol mouvant. Il faut donc aller à pied. Le P. Bodelle va toujours à pied et c'est bien à la fois une idée d'artiste et une pensée de missionnaire qu'a eu le P. Van Spreeken quand il a filmé de près, de très près, uniquement les pieds chaussés de larges souliers, du pionnier des sables arpentant une dune déserte de son royaume d'or.

Le P. Bodelle ne se trouble pas pour si peu. Trapu comme un marinier de la côte, ses yeux bleus toujours en éveil, sa barbe blonde au vent, il va, il tient, tenace, infatigable. A trois milles dans l'intérieur, à Tangachimadam, il vient de construire (en s'endettant du reste fortement) une large église pour son millier de chrétiens éparpillés dans le bled. Puisse sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus à qui il a dédié ce temple, de front contre son écrasant rival de Rameswaram, faire pleuvoir sur lui, pour payer son arriéré et construire d'autres chapelles dont il rêve, autant de roupies qu'elle a promis de faire pleuvoir de roses !...

CHAPITRE V

L'ESPOIR DE DEMAIN : SHEMBAGANUR

La plus délicieuse surprise qui attend le voyageur des plaines brûlantes du Maduré, c'est la montée à Shembaganur et Kodikanel. Jadis pour s'y rendre il fallait quitter Madura de bon matin pour gagner le haut de la vallée de Kombée, Periyakulam où la mission possède un pied-à-terre, puis un petit village situé au pied des Ghâtes où l'on passait la nuit. Dès les premières lueurs de l'aube, on montait à pied ou à dos de mulet le long raidillon, tracé à travers les rocailles et la forêt vierge, qui menait directement à Shembaganur. Aujourd'hui si l'on veut visiter la vallée de Kombée, il est préférable de la prendre à la descente. On a alors tout le loisir de visiter Periyakulam. Là travaille aujourd'hui avec succès un missionnaire indigène, le P. Régis Sousai, puissamment aidé, comme son confrère de Palni, par un riche et intelligent zémindar. Cet homme de bien, malheureusement prisonnier des Brahmes qui l'entourent, est un chrétien de cœur, assistant même, dit-on, à la messe dans la jolie église gothique qu'il a fait construire et où il a une place réservée au milieu des parias. On peut par la même occasion saluer à Hanumanthampatti le P. Prince dont le titre de « prince des missionnaires » n'est pas dû seulement à un jeu de mots facile, mais encore et surtout à sa belle vaillance dans un

poste très dur, souvent, hélas, visité par la peste ou le choléra.

Aujourd'hui, pour se rendre à Shembaganur, il suffit de prendre à Trichinopoly ou à Madura le *South Indian Railway* jusqu'à la station de Kodikanel-Road. Une nuée de petits singes aux yeux rouges vous souhaitent la bienvenue en envahissant votre wagon et en raflant d'un tour de main dans les filets vos bananes et vos provisions de voyage. D'ici, plusieurs fois le jour, un service d'autobus vous mène à Kodikanel le long d'une excellente route émaillée de villages à travers la plaine. A une courte distance de Periyakulam la voiture oblique vers le nord et bientôt l'enchantement commence. Messieurs les Anglais qui ne regardent pas à la dépense quand il s'agit de leurs sports, de leurs jeux, de leurs villégiatures, ont construit récemment une des plus belles routes de montagne qu'on puisse voir. S'élançant de la base même du dernier contrefort des Ghâtes, cette route s'élève par une suite de hardis lacets jusqu'à l'altitude de 2 440 mètres sur une longueur d'une vingtaine de lieues. Je n'oublierai de ma vie l'impression d'étonnement et de bien-être que j'éprouvai, à mesure que nous escaladions ces larges et beaux méandres au flanc de la montagne d'abord dénudée, bientôt couverte d'une végétation dense et fraîche. C'était comme une évasion heureuse d'une brûlante fournaise vers des hauts lieux où passait une brise inconnue du torride Marava. Une demi-heure ne s'est pas écoulée qu'il me faut déjà jeter sur ma soutane blanche une écharpe de mousseline rose. Les poumons, à demi bouillis par deux ou trois mois de chaleur humide, se dilatent sous la poussée d'un air délicieux chargé de parfums. Passé le premier mille d'altitude, il faut déjà tirer de sa valise la douillette noire qu'on n'avait pas encore dépliée depuis le détroit de Messine. Ce n'est plus de la fraîcheur, c'est presque du froid. Les derniers bananiers s'étiolent sur les pentes :

voici maintenant les premiers rhododendrons remplaçant les margousiers et les multipliants. Une forêt vierge aux ramures sombres entravées de lianes énormes se hérisse aux deux bords de la belle route. Des fougères arborescentes se sont frayé un chemin à travers l'entre-croisement des branches ; elles crèvent le dôme noir des cimes au-dessus desquelles s'épanouit l'ombrellino de leurs palmes effrangées, d'un vert tendre. Pendant plus de quatre heures l'enchantement se poursuit et se magnifie de l'immensité d'un panorama de plus en plus vaste, de plus en plus lumineux. Décidément, quand les Anglais s'évadent de la plaine, ils vont loin et haut. Par moments, le spectacle devient impressionnant ; la route, serrée à gauche ou à droite par la masse formidable de la montagne, côtoie, sur l'autre bord, de vertigineux abîmes. Pour nous rassurer sans doute, notre *driver* nous montre, dans un grand sourire muet de ses dents étincelantes, là-bas, tout au fond du précipice, la carcasse de l'autobus qui, la semaine dernière, a bondi dans le gouffre avec ses dix ou douze occupants.

Nous approchons de Shembaganur. Voici, sur notre droite, cette merveilleuse chute d'eau que les élèves du séminaire ont appelée la « cascade d'argent ». Elle mérite bien son nom. C'est une large coulée d'argent en fusion tombant en trois bonds sur un petit lac clair, de ce col de montagne qui, à 150 ou 200 mètres, s'ouvre sur le ciel.

Brusquement, à un coude du chemin, apparaît une masse énorme de bâtiments blancs cerclés de la double galerie de leurs varangues, dans une large clairière taillée au milieu de la forêt d'eucalyptus. C'est Shembaganur.

Ce grand séminaire de la mission, où se forment les ouvriers de l'avenir, a une histoire, point banale.

Un haut fonctionnaire du gouvernement du taluk, ou district de Dindigul, possédait ici, il y a un demi-siècle, un

petit mamelon et un cottage où il venait passer les mois d'été. Pressé, un jour, par je ne sais quel besoin d'argent, il commit l'indélicatesse de prendre une somme importante sur sa trésorerie, se promettant bien de la restituer dès qu'il serait en mesure de le faire. Mais voici que, sur ces entrefaites, l'inspecteur général des finances se présente chez lui pour vérification de la caisse. Le fonctionnaire, affolé, reçoit son hôte avec une gêne visible qui fait naître chez celui-ci un soupçon. Cependant le visiteur accepte de prendre, selon les lois de l'hospitalité indienne, le bain rafraîchissant qui lui est offert. L'administrateur infidèle songe à mettre à profit le court répit qui lui est ainsi donné. Il court à la mission et se jetant aux genoux du Supérieur, le P. Rapatel, il le conjure de le sauver en lui avançant la somme qu'il a si imprudemment détournée. Par le plus grand des hasards, le missionnaire l'avait en dépôt chez lui. Il la remet au coupable qui, aussitôt, l'introduit dans la caisse officielle. Son embarras a disparu. Il reçoit gaiement son inspecteur et quand celui-ci, après un solide déjeuner, demande à vérifier les comptes, il trouve tout en règle. L'homme était sauvé en effet. Aussi, dans sa reconnaissance envers le prêtre qui l'avait tiré d'un aussi mauvais pas, il ne se borna pas à restituer sa dette, mais fit don, par surcroît, au swami français, de son mamelon et de son bungalow de Shembaganur.

Tout d'abord cette habitation, située dans les zones fraîches, servit de maison de repos aux pères fatigués et malades. De 1886 à 1889, les PP. Barbier et Labarthère purent agrandir leur bien en achetant tout autour, à bon compte (pour une cinquantaine de roupies !), soixante-quinze acres de fougeraies qu'ils transformèrent peu à peu en plantations d'eucalyptus. Plus tard, quand il fut décidé qu'on enverrait d'Europe non plus des Pères déjà formés complètement, mais de jeunes novices dont l'éducation

s'achèverait aux Indes, on eut là l'emplacement rêvé pour un vaste et beau séminaire. De fait, à l'heure actuelle, ce n'est pas seulement la mission du Maduré, mais à peu près toutes les missions de la Compagnie de Jésus aux Indes qui envoient leurs sujets faire, dans ces lieux si propices à la méditation, au travail, leur noviciat, leurs études littéraires ou leur préparation aux examens universitaires, enfin leur philosophie, la théologie étant confiée aux Pères belges de la mission du Bengale.

La communauté de Shembaganur, au moment où nous l'avons visitée, se composait de 164 membres dont 12 professeurs, 30 novices, 42 juvénistes et 53 élèves de philosophie, appartenant aux nationalités les plus diverses : 80 Indiens, 11 Anglo-Indiens, puis des Belges, des Français, des Espagnols, des Italiens, des Américains, des Anglais, des Allemands, des Suisses, des Arméniens, des Grecs, des Ceylanais.

On ne saurait vraiment rêver d'un site plus approprié à sa destination que le scholasticat de Shembaganur. Tout autour des beaux quadrilatères blancs que forment les édifices accotés l'un à l'autre, règne un merveilleux jardin, avec ses larges allées ombreuses, ses « courts » de tennis égayés de soutanes blanches et de ceintures écarlates, ses bosquets que déchire le cours d'un torrent descendu des cimes, ses parterres de fleurs éclatantes, ses ruches et ses corbeilles. Au bout d'une petite esplanade qu'ombragent les hauts eucalyptus au long fût d'un rose tendre, une grotte de Notre-Dame de Lourdes, avec sa Vierge dans la niche, son gracieux autel blanc et bleu, sa vasque d'où coule un jet d'eau, rappelle au Français le souvenir de Massabielle.

Mais l'endroit le plus évocateur du magique parterre est un peu plus loin et un peu plus bas. C'est une petite terrasse taillée à flanc de montagne, serrée dans un rec-

tangle de sapins et de cyprès. Là reposent les grands ouvriers qui n'ont point été abattus en plein sillon et ont pu, à leurs derniers jours, se réfugier dans cette oasis pour se délasser de leurs grands travaux ou se préparer à la douce mort. Sur ces stèles blanches, toutes pareilles, au bout de leur monticule de sable clair, je lis des noms d'ouvriers fameux dans l'histoire du Maduré, des noms de vétérans : le P. Laborde, le P. Martin (soixante-quatorze ans), le P. Perroquin (soixante-dix-sept ans), le P. Labarthère (quatre-vingt-trois ans), le P. Fazeuil (soixante-douze ans), le P. Jean (quatre-vingt-huit ans), le P. Delbor (soixante-dix-sept ans), le P. Rapatel (soixante-quatorze ans). Tous ces grands moissonneurs de l'Église reposent en face de leur glèbe qu'on aperçoit, rougeoyante ou blondissante selon les heures, à deux mille mètres en contre-bas. C'est là qu'ils ont supporté les effrayantes chaleurs, les privations de toute sorte, là qu'ils ont souffert, là qu'ils ont trimé, au milieu de la turbulence indienne, dans la fatigue nerveuse et l'anémie, sous la hutte infestée de serpents et de scorpions. C'est là que la nature, les hommes et les choses se sont soulevés contre eux, acharnés sur eux. Quel contraste entre l'agitation de ce chantier lointain et le repos, maintenant, l'indicible paix de ces cimes fraîches où leur pauvre corps semble avoir été haussé déjà comme à mi-chemin du Ciel !

Et auprès des vétérans, des jeunes que le climat, le choléra, un accident de montagne ont précocement tués : espoir de la mission fauché en pleine fleur. Mais, sur les jouvenceaux comme sur les vétérans, là, sous un catalpa aux belles corolles blanches, un grand Christ blanc élargit ses bras, présidant à l'éternel sommeil.

Doux et riant à la lumière du jour, Shembaganur s'enveloppe, la nuit, de grandiose et de mystérieux. La grâce

pure s'arrête aux clôtures du jardin. Sur la colline qui lui fait face rôdent, à l'heure des ténèbres, les panthères et les tigres dont il est assez courant d'entendre les hurlements longs des varangues du séminaire. Ces fauves, en effet, ne craignent pas de s'approcher des habitations, comme s'ils connaissaient le scrupule des Indiens à attenter à la vie des bêtes. Mais Shembaganur possède un homme que ne paralysent point ces préjugés. Le frère Azarola, Basque du pays de saint Ignace, s'est fait chasseur, par instinct atavique sans doute, mais aussi par esprit de représailles. Chargé du soin des troupeaux, il apprend, un jour, qu'un tigre de belle taille lui a dévoré trois de ses vaches. Il jure de les venger. Il n'a qu'un mauvais fusil à un seul coup. Partir à la chasse aux tigres avec une telle arme est une souveraine imprudence. N'importe ! Après avoir relevé de jour les traces et les foulées de l'animal à une très courte distance du séminaire, il se poste, une nuit, sur un arbre, à la hauteur que ne peut atteindre le bond du félin. Son attente n'est pas vaine : des cris rauques et sourds lui annoncent bientôt l'approche de l'animal. Le voici qui, flairant l'homme, manifeste visiblement son inquiétude ou sa fureur. Audacieusement, le chasseur se démasque et remue sur sa branche haute. Le tigre bondit. Alors, le prenant au milieu de la terrible trajectoire, le frère lâche son coup presque à bout portant. Le corps traversé par la balle de part en part, la bête tombe au pied de l'arbre. Le chasseur haletant de recharger son arme et de descendre de branche en branche lui donner de plus près le coup de grâce.

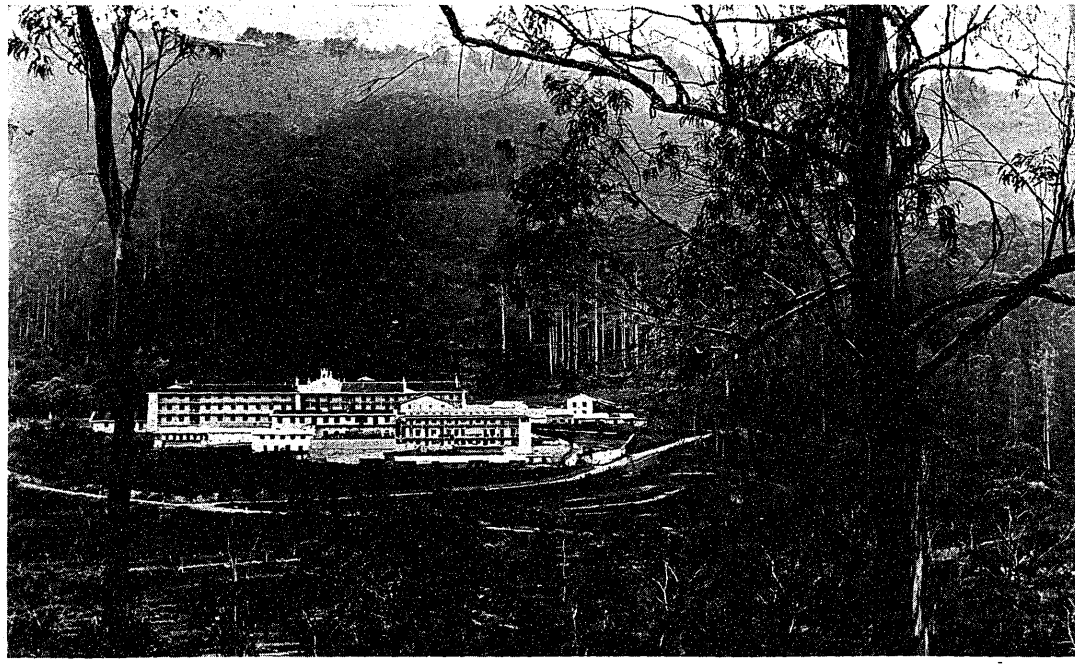
Quand, le lendemain, le frère Azarola, suivi de trois Indiens portant l'énorme gibier, vint pieusement assister à la messe au scholasticat, on lui demanda : « Mais comment avez-vous pu, dans l'intervalle d'un bond, viser si juste? » Il répondit de sa voix la plus caverneuse

de Cantabre : « La vengeance dirigeait ma balle ! »

Le frère Azarola a pu inscrire jusqu'ici à son tableau une bonne demi-douzaine de tigres rayés, de la grande espèce, plus une bonne douzaine de panthères et de jaguars. Mais il n'a toujours pour arme qu'un fusil à un coup. Et je demande à mes lecteurs, s'ils ont en leur possession une bonne carabine à balle et à double canon, qu'ils veulent bien me l'envoyer pour parer aux imprudences du cher Nemrod et la lui offrir en trophée.

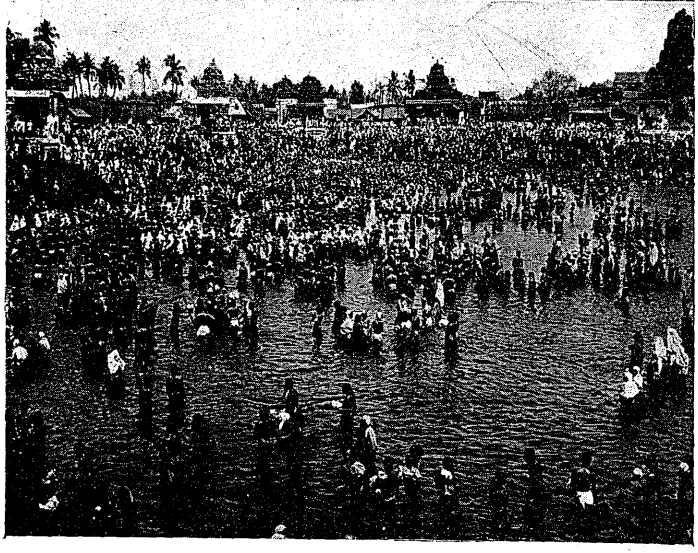
Je n'ai pu réaliser mon désir d'accompagner une nuit mon compatriote à la chasse au tigre. Je dois peut-être à ce mécompte de pouvoir aujourd'hui écrire ces pages.

C'est sous un moins tragique aspect que j'ai contemplé le paysage nocturne de Shembaganur dans le nuit du 25 décembre. La messe de minuit venait de finir dans la douceur des cantiques, le ruissellement d'or de l'arbre de Noël, la bigarrure des girandoles qui, partant de la chapelle, allaient en longue promenade cerner les varangues des bâtiments. Je m'attardai sur ma galerie qui plongeait sur les lointaines vallées. La nuit avait effacé les striures grêles des eucalyptus dans une sorte de gouache couleur d'encre. Je n'apercevais plus rien de la lointaine plaine chaude où gîtaient les villages. Là seulement, sur ma gauche, flambaient les vitraux illuminés de la petite église du hameau, perchée à mi-flanc du coteau que hantent les tigres. Je vis soudain se détacher de cette clarté d'autres lumières toutes petites qui se mirent à remuer dans les ténèbres, dévalant vers le bouquet des maisons endormies. Tantôt elles s'éclipsaient complètement, dévorées sans doute par un buisson, une courbe du sentier, et tantôt jaillissaient de la nuit comme des phares. L'Inde des bergers, l'Inde des Mages s'en revenait de la crèche. Je m'aperçus alors que je n'étais pas seul dans la varangue. A quelques pas



SUR LES SOMMETS DES GATHES

Le séminaire de Shembaganur.



GROTTE DE LOURDES D'IROUDEYAKOULAM

A KUMBAKONAM

Le « Maha Maha Makam » (le grand bain sacré).

de moi, une ombre toute petite se tenait immobile. C'était le vénérable vieillard qui, après avoir été le deuxième évêque de la nouvelle mission du Maduré, s'est retiré depuis quelques années dans la retraite de Shembaganur pour y continuer, dans la prière de toutes les heures, le bien qu'il fit naguère à son grand diocèse durant les labeurs de son long épiscopat. Je m'approchai :

— Monseigneur, que contemplez-vous donc à cette heure dans la nuit de Noël?

Il dressa la tête vers moi, faisant battre ses paupières sur ses yeux voilés :

— Vous savez que désormais pour moi la contemplation est toute intérieure. Mes yeux ne voient plus, même de jour. Que pourrais-je contempler la nuit?

Je lui traçai un tableau de ce que j'avais aperçu : sur ce haut observatoire des Ghâtes, l'écoulement lent des lumières chrétiennes...

— C'est, me dit-il, le symbole de Shembaganur. Oui, c'est d'ici que partent, pour se répandre là-bas, dans la grande nuit du paganisme, les lumières des âmes. Shembaganur est maintenant une semeuse de clartés dans l'Inde tout entière. Vous savez que, dans l'Office du Samedi Saint, le diacre avançant lentement dans la nef avec le cierge aux trois branches allumées au feu nouveau s'écrie par trois fois : « *Lumen Christi! lumen Christi! lumen Christi!* » Eh bien, quand, chaque année, les jeunes missionnaires qui se sont formés ici viennent me dire adieu et partent pour leurs missions respectives, Maduré ou Bombay, Bengale ou Belgaum, Calicut, ou Patna, ou Ceylan, j'ai envie de m'écrier, après les avoir embrassés et bénis du haut de ce balcon où se passe désormais ma vie, j'ai envie de crier à toute l'Inde immense étalée sous mes pieds : « *Lumen Christi! lumen Christi! lumen Christi!* »

« Au reste, ajouta le prélat octogénaire, ces enfants

s'exercent déjà ici même à leur rôle de porteurs de flambeau, autant que le permettent les exigences de leurs études; ils évangélisent les Indiens des pauvres villages épars sur les flancs de ces montagnes. Chaque dimanche, chaque jeudi, ils vont, par bandes de deux ou de trois, à travers de véritables casse-cou et au prix de longues heures de marche, rassembler les enfants et aussi les adultes, pour leur enseigner le nom du bon Dieu. Ils ont fondé ici, non seulement dans notre plantation de Perumal, mais plus loin encore, en pleine brousse païenne, de véritables chrétientés. Ils ont bâti des chapelles avec des aumônes recueillies auprès de leurs familles, dans les Indes ou en Europe. Vous savez que leur grand animateur est actuellement un jeune Brahme converti, un Brahme Jésuite. Les braves enfants! Leurs pauvres fondations, mais ce sont déjà des phares allumés sur ces hauteurs, hier toutes païennes, et qui brillent sur la nuit de l'Hindouisme! *Lumen Christi!* Il y a cinquante ans, nous n'aurions pas osé prévoir cet apostolat des jeunes qu'a permis d'intensifier et d'élargir la fondation de Shembaganur. Nous avions bien, de-ci, de-là, quelques Pères indigènes, et du reste excellents; maintenant c'est toute une armée qui monte...

— Et qui sans doute, Monseigneur, est appelée à nous remplacer un jour?

— Oui, c'est sa destinée normale et aussi, vous le savez, le vœu du Souverain Pontife qui nous a rappelé que la tradition apostolique consiste à choisir sur place les meilleurs sujets venus à la Foi pour leur imposer les mains et les placer à la tête des communautés nouvelles.

« Évidemment, une telle transformation ne peut se faire que dans des missions stabilisées, notre Marava, par exemple. Là, ces jeunes prêtres entreront de plain-pied comme dans des paroisses normales et pourront commencer normalement le ministère pastoral. Pour la brousse, pour

la jungle, il faudra toujours des hommes de pénétration et de conquête, comme l'ont été nos premiers missionnaires, comme le sont encore ces « défricheurs » que vous connaissez bien et que vous avez vus vous-même à l'œuvre.

— J'ai eu, Monseigneur, la grande consolation de trouver précisément, parmi eux, des missionnaires indigènes.

— En effet, nous en avons eu de merveilleux. Nous en avons encore qui font des prodiges. Pourtant, d'une façon générale, au stade où en est encore la Mission, il nous faudra, pour ce métier, des Européens. Ceux-ci, n'appartenant pas à une caste et n'étant pas auprès de leur famille, ont les mains plus libres et peuvent s'exposer davantage. De plus, ils en imposent mieux à nos ennemis, du moins tant que l'Inde est soumise au régime anglais. Quand elle sera devenue un État libre ce sera autre chose : la situation pourra être retournée et le prestige complet appartiendra aux prêtres indigènes. Il n'y a nullement à le regretter. Vous l'avez vu : ce clergé indien, tant régulier que séculier, s'annonce sous les plus heureux auspices. Il est intelligent, cultivé, distingué.

— En effet, Excellence ; ici même, à Shembaganur, je suis frappé de voir la tenue de ces jeunes séminaristes. Je les ai observés, notamment au réfectoire. On ne se douterait jamais que plusieurs d'entre eux, il y a à peine huit ou dix ans, dans leur case natale, mangeaient leur riz à l'indienne, assis par terre devant une feuille de bananier. Tous, ils pourraient paraître devant n'importe quelle table d'Européens, et je crois même qu'en fait de correction ils pourraient en remontrer à beaucoup d'élèves de nos collèges d'Europe.

— Ceci, mon Père, nous devons le reconnaître, est en partie un bienfait de l'éducation anglaise...

— ...Et aussi, Excellence, de l'éducation française, car enfin c'est vous, qui...

— Oui, dans les débuts, quand nos Pères indiens n'étaient qu'une infime minorité perdue dans la masse française, ils prenaient nécessairement notre genre, nos usages, notre langue. Vous avez vu quelques-uns de ces vétérans...

— Délicieux ! J'avais l'impression de rencontrer de bons vieux Pères de ma province de Toulouse. Ils ont tout pris d'eux, — jusqu'à l'accent du Midi !

— A cela rien d'étonnant, ils ont appris le français avec nous, et nous, nous ne venons pas, comme vous, de Paris. Quand les jeunes sont arrivés en grand nombre, sortant des collèges où ils avaient suivi les programmes anglais, ils ont naturellement apporté leur anglais avec eux, mais vous n'ignorez pas qu'en entrant au Séminaire ils apprennent le français : tous de façon à le lire, et beaucoup jusqu'à pouvoir le parler. Ils parviennent donc tous au sacerdoce parlant au moins trois ou quatre langues. Ce n'est pas banal pour un clergé de campagne. De plus vous avez observé leurs étonnantes dispositions pour les sciences, les mathématiques. Il se forme ici d'excellents professeurs pour nos collèges, des sujets aptes aux postes de choix dans les grandes villes et capables de parvenir aux degrés les plus élevés de la hiérarchie ecclésiastique. Shembaganur a déjà fourni, en la personne de Mgr Roche, de Tuticorin, les prémices de l'épiscopat indien.

— J'ai eu la joie et l'honneur de lui présenter mes hommages, ainsi qu'à Mgr Peter, de Kombakonam, un ancien élève du collège Saint-Joseph de Trichinopoly. J'ai été frappé de leur haute distinction et de leur grande piété. Faut-il donc prévoir, Monseigneur, pour une date assez rapprochée le temps où l'Église de l'Inde se suffira à elle-même et pourra se passer de notre concours?

— L'Église de l'Inde... c'est beaucoup dire, car le pays est immense et bien des régions, dans le Nord et le Centre, requerront longtemps encore le ministère des défricheurs

européens. Mais plusieurs de nos missions ont été jugées déjà mûres pour ce ministère autonome. D'autres s'y préparent. Évidemment Rome ne veut rien brusquer ; il y a des étapes à franchir ; le clergé indigène est excellent, mais, comme le bon vin de chez nous, il a besoin de « prendre de la bouteille ». Toutefois il faut prévoir déjà (et nous, les vétérans, nous le saluons du plus grand cœur) le jour où se vérifiera la prophétie de Léon XIII : « *Filii tui, o India, erunt ministri salutis tuæ!* (1) »

Une à une, pendant cette grave conversation avec le vénérable Prélat dans la galerie haute de Shembaganur, les lumières s'étaient éteintes dans la vallée. Là-bas, au-dessus des abîmes d'ombre, le dôme aigu du Mont de Pérumal se profilait sur le firmament criblé d'étoiles :

— Si nous continuons ainsi à causer, dit Mgr Barthe, nous allons joindre la messe de minuit à la messe de l'aurore. Pour moi, cela n'a pas de conséquence, je dors si peu ! Mais, vous, vous avez besoin de sommeil. A demain, mon Père, ou plutôt, à tout à l'heure.

Shembaganur est le premier joyau de ces contreforts des Ghâtes. Il reste encore quelques centaines de mètres à gravir pour atteindre les sommets de Kodikanel. Pour éviter les longs méandres de la route anglaise, les séminaristes entretiennent eux-mêmes, en y travaillant les jours de congé, un sentier de chèvres qu'on appelle Levins-Road et qui est une merveille. Le raidillon serpente par d'audacieux lacets sur les flancs de la montagne, tantôt côtoyant de vertigineux abîmes, tantôt gravissant des lambeaux de forêt vierge aux végétations invraisemblables. On par-

(1) « Tes fils, ô Inde, seront les instruments de ton salut. » Exergue de la médaille frappée à l'occasion de la fondation du séminaire pontifical de Kandy.

vient ainsi aux hauts plateaux situés à 2 440 mètres au-dessus de la plaine brûlante. Là, c'est l'enchantement. Comme du haut d'un promontoire avançant sur la mer, le regard plonge tantôt sur des précipices noirs dévalant rapidement sur les lointaines vallées que l'effrayante chaleur des bas-fonds recouvre d'une buée rouge, tantôt sur un océan de nuages pommelés d'un blanc laiteux, crevé de loin en loin d'insondables trous d'ombre et de striures livides. Sur l'une des ondulations les plus éminentes de ce haut plateau se dresse en plein ciel le sanctuaire de Notre-Dame de la Salette. Un des grands vétérans de la mission, le Père Saint-Cyr, renvoyé, malade, en Europe, en 1870, et guéri à la suite d'un pèlerinage à Notre-Dame de la Salette, fit vœu, s'il revenait jamais dans les Indes, d'ériger sur un sommet des Ghâtes un oratoire sous le vocable de la Vierge qui lui avait rendu la santé. Il retourna, en effet, à sa chère mission. Nommé pangou-swami à Dindigul, il considérait souvent les pentes chargées de forêts et les cimes claires des Ghâtes. Son vœu d'antan lui revenait toujours comme une obsession. Il cherche en vain autour de lui des coolies qui connaissent les sentiers de la sauvage montagne. Il en trouve enfin, à Palni, qui consentent à braver ces escarpements et ces bois infestés de tigres. Après une journée d'interminable marche, la petite troupe parvient, épuisée, au sommet où elle a la surprise de trouver une maisonnette qu'habite l'inspecteur anglais des forêts. Ce fonctionnaire parle au Père Saint-Cyr d'un projet du Gouvernement d'établir là un sanatorium ou un lieu de villégiature et de tracer dès lors pour y accéder une grande route partant de la vallée de Kombée. Peu d'années après le projet est approuvé. Un premier sentier provisoire est ouvert de Pyriekulam à Kodikanel. Aussitôt le Père Saint-Cyr fait construire, non loin de la maisonnette de l'Anglais, une hutte de bois pas plus grande qu'un

kiosque, où il s'établit pendant que l'on construit à courte distance le nouveau sanctuaire de Notre-Dame de la Salette. Dans la suite la mission fit établir dans le même lieu la maison de campagne du Séminaire et un assez vaste bâtiment pour y établir les Pères de la dernière année de formation. Dès cette époque il s'établit chaque année, pendant les mois d'été où la plaine est plus étouffante et meurtrière, un mouvement de va-et-vient qui permit aux missionnaires épuisés d'aller tour à tour refaire leurs forces dans l'air limpide de ces hauts sommets.

Pendant ce temps, le Gouvernement, faisait percer la grande route carrossable dont nous avons parlé plus haut. Dès qu'elle fut livrée à la circulation, villas et chalets commencèrent à émailler les bords d'un ravissant lac artificiel creusé au fond d'un léger vallonnement du plateau. Aujourd'hui le voyageur qui visite Kodikanel a la surprise de rencontrer soudain, au sortir des plaines embrasées, un petit coin d'Angleterre frais, verdoyant, pomponné, avec ses routes bien sablées, ses promenades, ses tennis et un chemin de grande circulation qui permet à l'automobile de parcourir une large étendue de ce vaste plateau.

Avec l'arrivée des villégiateurs anglais a coïncidé nécessairement la formation d'un nouveau centre indigène composé surtout de leurs gens de service, des parias et des sakiliers. C'était un élément tout indiqué pour l'apostolat des jeunes séminaristes de Shembaganur. Il y a là, à l'heure actuelle, une importante paroisse de deux mille catholiques, pourvue d'une charmante église adossée à un bosquet de pins, au sommet d'un mamelon gracieusement constellé par les maisonnettes indigènes, et un pensionnat que fréquentent les jeunes filles de la meilleurs société anglo-indienne. Au moment de notre visite le zélé pasteur de ce jeune troupeau travaillait à ériger sur un site bien en vue un « groupe » représentant l'apparition du Sacré-Cœur à

sainte Marguerite-Marie, et pour lequel il ne lui manquait que... les statues des deux principaux personnages. Je crois bien avoir promis au bon Père Joly de plaider auprès de mes lecteurs la cause de cette œuvre qui sera une prédication vivante sur ces sommets de Kodikanel. Au reste, la nouvelle paroisse a su éveiller des sympathies parmi les quelque dix mille païens, protestants et mahométans qui peuplent aujourd'hui ces parages. L'un de ces derniers, musulman authentique, s'est fait le protecteur du pangouswami, et non content d'assister à ces processions et d'y porter le « paso » du Sacré-Cœur, assiste discrètement dans ses œuvres le missionnaire catholique.

Shembaganur, espoir de demain pour la conversion des Hindous, serait-il appelé aussi à ébranler le bloc jusqu'ici irréductible de l'Islamisme? Nous savons que là-haut de jeunes apôtres au cœur ardent se préparent hardiment à cette tâche surhumaine.

(1) Shembaganur est le séminaire des missions de la Compagnie de Jésus aux Indes pour la philosophie. Le théologat est à Kurseong, au diocèse de Calcutta. Le grand séminaire de la mission du Maduré est à Trichinopoly. Il comptait, en 1933, 56 séminaristes du diocèse même, dont 36 étudiants de théologie et 20 de philosophie, avec 40 séminaristes des diocèses voisins.

CHAPITRE VI

L'INDE DEVANT L'AVENIR

L'avenir de l'Inde est assurément l'un des thèmes qui ont à l'heure actuelle le privilège d'éveiller au plus puissant degré la curiosité et la sympathie universelles. Sans aucun doute, il faut voir dans l'intensité et l'extension de ce problème si popularisé en Europe le résultat des études et des campagnes entreprises par les grands hindouisants de nos jours, les Sylvain Lévy, les La Vallée-Poussin, les Sénart, pour ne citer que des auteurs de langue française. Il faut y voir surtout l'impression produite par le prestige personnel, les écrits, les discours, les jeûnes célèbres du Mahatma Gandhi. L'Europe, en particulier, a été vivement émue de voir se dresser du milieu même de ces peuples de l'Inde, jalousement retranchés dans leurs castes irréconciliables, un homme, pauvre, pénitent, humain. Sur ses lèvres les maximes inspirées par la sagesse des vieux livres hindous se mêlaient à celles qu'anime toute la douceur de l'Évangile. Son idéal? Renverser la cruelle barrière des castes, abolir les ostracismes séculaires, réhabiliter les Parias, ouvrir l'accès des temples aussi bien aux intouchables qu'à ceux qui se disent les « fils des dieux ! »

De fait, le Mahatma n'a pas réussi seulement, par ses revendications émouvantes, à faire monter, et de l'Europe

et du monde, un cri de suprême pitié ; il a posé devant les destinées de son immense pays un problème nouveau dont l'importance est souveraine.

Ce problème revêt deux aspects différents, suivant qu'on le considère du point de vue social ou du point de vue national, à quoi vient s'ajouter logiquement le point de vue religieux.

Du point de vue social, la campagne de Gandhi est digne en tous points de se concilier les suffrages, mieux encore, l'adhésion enthousiaste de tous les hommes de cœur. On a vu plus haut que, déjà avant Gandhi, des Sages hindous avaient protesté contre les inégalités sociales dont l'Inde est le théâtre, notamment contre le spectacle de ces deux humanités, fractions d'une même grande patrie que séparent pourtant un fossé, un abîme sans fond. Mais le mérite du Mahatma a été de porter la scène sur un plus haut théâtre et d'imprimer à son plaidoyer des accents d'un pathétique plus accessible à la sensibilité européenne. Sur ce terrain, quiconque a le sens de la justice sociale l'a suivi avec ardeur : intellectuels, sociologues, prêtres et missionnaires.

Peut-on dire que, de ce chef, Gandhi ait obtenu d'emblée quelques résultats? Ceux qui sont du pays répondent : oui. Oui, en ce sens du moins qu'il a posé devant toutes les intelligences un point d'interrogation capital sur un problème réputé jusqu'ici, aux yeux des hautes castes, comme un dogme intangible. L'Inde entière, à l'heure actuelle, ose discuter ouvertement des questions comme celle de l'admission des Parias aux grandes écoles et aux emplois publics, qui eussent été tranchées naguère par un sourire ou un haussement d'épaule. Déjà les Parias ont, auprès du Gouvernement indien, des représentants qui peuvent faire entendre devant les pouvoirs les justes revendications des

Intouchables. Le mouvement de libération est donc lancé et il semble impossible que rien désormais puisse l'arrêter. Aux parias chrétiens que séduisaient les promesses vaines du *Self-Respect*, les évêques pouvaient dire : « Tenez-vous tranquilles, vous avez l'avenir pour vous. »

Du problème nationaliste, c'est-à-dire de l'affranchissement politique de l'Inde, et de la fin de la domination anglaise, le plus prudent est de ne rien dire, surtout de ne rien pronostiquer. L'idée de l'indépendance est partout. L'Angleterre ne se dissimule pas le danger. Laissons-la prendre les mesures qu'elle jugera opportunes. Constatons seulement qu'elle a dans son jeu les divisions religieuses qui opposent Hindous et Musulmans. A l'heure actuelle, il semble que la direction du parti nationaliste, divisé sur la question des castes, échappe au Mahatma. Et tandis que les chefs orthodoxes voudraient réorganiser le parti sans lui, les jeunes, impatientés, glissent vers les partis subversifs et bolchevisants.

Enfin il nous reste à examiner un dernier aspect — et c'est le plus important pour nous — de l'action d'un Gandhi devant l'Inde à venir : c'est l'aspect religieux. Si nous n'allons pas, selon le titre d'un livre tout récent jusqu'à nommer Gandhi le « Saint Mahatma », nous reconnaissons sans peine la sincérité et l'élévation de ses sentiments religieux. Mais ce qui nous importe ici c'est moins la ferveur de son orthodoxie hindoue que son attitude à l'égard du christianisme et surtout du catholicisme. Nous enregistrons ses protestations de tolérance ; nous avons entendu même en maintes circonstances les éloges qu'il a décernés à l'Évangile et à la personne de Jésus. Mais certains catholiques nous paraissent vraiment exagérer un peu quand ils le définissent : « un idéaliste à outrance qui a eu la magnifique audace d'établir ouvertement un système politique sur le « Mys-

tère de la Croix ». C'est attribuer une bien grosse importance à une de ses déclarations fameuses : « Il faut, à l'exemple du Christ, faire triompher la vérité et la justice par la souffrance subie par soi et non pas infligée à un autre. »

Au reste, quelles que soient la beauté, la pureté de ces aspirations, elles ne sauraient abolir la légitime inquiétude qu'a causée dans l'Inde le programme gandhien de politique religieuse défini à la Table Ronde, à Londres, en ces termes : « J'accepte les libertés religieuses, mais je suis personnellement opposé à toute conversion. Dans notre état le missionnaire devra être seulement le missionnaire de la culture et de la charité, mais on lui interdira toute propagande religieuse. » A quoi un ministre anglican, le R. E. H. M. Waller a répondu avec une parfaite justesse : « Le Christ n'est pas venu pour être le meilleur des philanthropes, mais pour prêcher l'Évangile. Qu'avons-nous à donner si nous ne donnons le Christ? Demander au christianisme de servir l'Inde quand vous en avez enlevé l'idée religieuse c'est prétendre faire marcher une auto quand vous en avez enlevé le moteur (1). »

Mais voici, sur ce sujet, un témoignage de première main. C'est le récit de l'entrevue qu'a eue avec le Mahatma, en janvier dernier, un religieux d'une haute compétence et d'une parfaite impartialité : le P. Gathier, professeur de philosophie au Séminaire de Shembaganur. Voici ce qu'il nous écrit :

M. George Joseph, avocat catholique et ancien secrétaire de Gandhi, m'avait offert une place dans son automobile pour aller à la rencontre du Mahatma à Tirumangalam. Après des heures d'attente nous filions sous la pluie jusqu'à Satur, mais en vain. On n'a aucune nouvelle de Gandhi : les rivières n'ont

(1) *National Christian Cuncil Review*, mars 1932.

sans doute pas pû être passéees à gué. Il faut rentrer à Madura, l'oreille basse. Une petite consolation, c'est de nous entendre acclamer par de pauvres gens qui attendent patiemment, les pieds dans la boue. On nous prend pour Gandhi.

Vers 11 heures du soir, des cris : « *Gandhikijai! Gandhikijai!* Vive Gandhi ! » me réveillent. Avec cinq heures de retard le Mahatma arrive à Madura, ou il aura, je le sais, à présider cinq ou six réunions, à recevoir nombre de visites. Ai-je donc perdu mon temps? A cinq heures moins dix du matin on frappe à ma porte. C'est M. George Joseph qui, souriant, m'invite à le suivre tout de suite ; on m'attend. Dix minutes après je saluai au bas de l'escalier du Président du Conseil municipal, Mira Baï (Miss Slade) et j'étais introduit au premier étage dans la chambre de Gandhi. Celui-ci à mon approche se leva, me salua cordialement.

— Vous teniez à faire connaissance avec cette étrange créature qu'est Gandhi? me dit-il.

— Je proteste contre le mot « étrange » mais j'avoue que je désirais, en effet, depuis longtemps cette entrevue. Je vous ai manqué à Paris et j'ai dû me contenter de lire dans les journaux votre discours où vous rappeliez à mes compatriotes combien vous aviez admiré Notre-Dame de Paris.

— Vous enseignez donc la philosophie en latin, et à une classe où non seulement les Indiens, mais encore des Européens de différentes nations se rencontrent? La tâche ne doit pas être facile ! Chacun apporte sa prononciation : « *Kikiro, Tchichero.*»

— Je dois même ajouter, dis-je, que nous disons aussi *Cicero* et qu'avec un peu de bonne volonté nous nous entendons très bien...

— Vous voulez avoir un message, savoir ce qui me tient le plus à cœur? C'est bien simple. A l'heure actuelle le monde souffre, les crises internationales se succèdent. Il n'y a qu'une solution possible : chaque nation gardant son individualité doit entrer dans une union internationale, faite de respect mutuel, laissant de côté toute idée de supériorité, toute tentative d'hégémonie. Ainsi en doit-il être au point de vue religieux. Il est peu probable que les religions s'amalgament, mais elles doivent s'unir. Une simple tolérance condescendante ne peut suffire.

Il faut la reconnaissance sincère de l'autonomie de chaque religion, de sa valeur spéciale ; mais il faut aussi établir l'union de toutes les religions sous le signe du divin. Nous assurerions ainsi la paix réelle du monde...

— Ne pourrions-nous pas aller plus loin encore? demandai-je. De l'union passer à l'unité? Réaliser la parole du Christ : « Un troupeau, un pasteur? »

— C'est ici que nous différons, affirma très nettement et très courtoisement Gandhi. Mais mieux vaut la sincérité qu'un compliment.

On apportait le déjeuner à Gandhi. Je me levai, car au commencement de l'entretien j'avais décliné l'offre d'une chaise et m'étais assis sur le même tapis que Gandhi. Un dernier salut à l'indienne, des remerciements mutuels, un échange de sourires, mon audience était terminée. Elle avait duré de vingt à vingt-cinq minutes, une demi-heure tout au plus.

Ce contact personnel avec l'homme n'est pas inutile, il permet d'être plus équitable en portant un jugement sur les idées. Si j'étais membre d'un jury qui eût à se prononcer sur la sincérité ou l'imposture de Gandhi, je crois bien que j'opinerais pour la sincérité et demanderais les circonstances atténuantes pour les changements de front du Mahatma. Tant d'éléments ont concouru à oblitérer dans son esprit les valeurs réelles ! L'Hindouisme, le Jaïnisme, le Protestantisme !

Si, par contre, il fallait le définir comme ami ou ennemi du catholicisme, ce serait parmi ces derniers qu'il faudrait le ranger. Son principe de l'union des religions en une sorte de consortium religieux est la négation du devoir d'apostolat qui incombe à tout chrétien ; la négation de l'unité de la vérité. Son refus de s'occuper de la question des Intouchables catholiques et son insistance à les renvoyer porter leurs griefs aux évêques ne doit pas donner le change. Gandhi, en agissant ainsi, est simplement fidèle à ses principes de non-intervention en dehors de l'Hindouisme. Il compte bien qu'en retour nous saurons rester dans les limites de notre paroisse. Si des missionnaires veulent l'aider dans son œuvre en faveur des Harijans, il doit être bien entendu que c'est simplement pour des motifs philanthropiques, et

sans nulle arrière-pensée missionnaire. Pour lui, il considère son action comme une action sociale, une purification à l'intérieur de l'Hindouisme. Sans doute, contre l'opinion des orthodoxes pour qui la caste est presque le tout de l'Hindouisme, il apporte un élément nouveau qui changera l'orientation traditionnelle de la religion hindoue ; mais en la purifiant il la fortifie, et dans le domaine politique il lui apporte l'appoint non négligeable de 70 millions d'électeurs. A l'heure actuelle, pour les masses, il est moins un leader qu'un être légendaire. Il jette des semences qui, pour s'épanouir, ont besoin du christianisme intégral.

En fait nous n'avons pas rencontré un seul missionnaire européen qui compte sur Gandhi, dans ses espoirs pour la conversion de l'Inde. Sans doute n'en faut-il pas dire autant du clergé indigène, dont une part professe, comme il est naturel, une grande admiration pour le Mahatma. A qui l'avenir donnera-t-il raison? Encore un point où il est prudent de ne pas prophétiser.

On remarquera que les déclarations de Gandhi sont tout aussi menaçantes pour le protestantisme et sa propagande que pour les missions catholiques.

Il faut le reconnaître, le protestantisme a déployé dans l'Inde, en ce dernier demi-siècle, une activité prodigieusement intense, méthodique et tenace. Aussi a-t-il acquis des résultats fort appréciables. Notablement en retard sur le catholicisme jusqu'en 1880, il a réussi non seulement à combler son arriéré mais à acquérir sur son rival une légère avance. On dit que, à l'heure où nous écrivons ce livre, il est en train de la perdre. C'est à voir.

Dans le sud de l'Inde, le nombre de ses adeptes est aujourd'hui de 787 448, chiffre deux fois et demie supérieur à celui de 1880. En Assam, ils étaient à cette dernière date 7 000 : ils y sont aujourd'hui au nombre de 52 000.

L'augmentation des fidèles, dans ce même laps de temps, est de 400 pour 100 dans le Punjad, de 150 pour 100 à Hyderabad, de 74 pour 100 dans les Provinces unies, de 50 pour 100 chez les Telougous du Nord de Madras.

Voici, d'après des sources officielles, leurs effectifs généraux. Les chiffres englobent, avec l'Inde proprement dite, la Birmanie et Ceylan,

« Communicants »	909 804
« Autres chrétiens »	1 761 732
Écoles et collèges	16 791
Élèves	342 074 (1)

Les « communicants » sont ceux que nous appelons les « pratiquants ». Les « autres chrétiens » forment une catégorie vague englobant les baptisés qui ne pratiquent pas, les enfants, les catéchumènes, les sympathisants ou adeptes du dehors. On voit que ces derniers — dont ne tiendrait pas compte une statistique catholique — forment près des deux tiers de l'effectif protestant dans l'Inde. Mais, quand la *Catholic Directory* enregistre pour 1933, 3 747 969 fidèles, c'est de baptisés qu'il s'agit, qu'ils soient enfants ou adultes. Il y faut ajouter de 100 à 120 000 catéchumènes.

Quoi qu'il en soit de ces résultats purement mathématiques, il faut convenir en toute sincérité que nos frères séparés se sont inspirés, dans leur ministère, du zèle le plus religieux et de la plus ardente charité : ils ont fondé ou secouru des léproseries en nombre considérable et ont créé des œuvres importantes d'assistance, d'action sociale et d'enseignement. Dans cette dernière branche, ils nous

(1) *Directory of Christian Missions in India, Burma and Ceylon*, 1932-1933. *Published by The Christian Litterature Society for India, Madras, for the national Christian Council*, Nagpur, 4°, p. 394.

ont nettement dépassés. Ils comptent 55 collèges universitaires dans toute l'Inde, et les catholiques n'en ont que 16, dont 11 dans la seule présidence de Madras.

Par ailleurs il serait intéressant de voir quelles directions ils donnent à leurs missionnaires. Leur *Indian missionary Manuel* est plein d'avis judicieux et de conseils utiles. L'auteur, après des renseignements relatifs à la santé, au climat, à l'installation, au choix des domestiques, à l'étude des langues, à la prédication, au catéchisme, à l'éducation, examine, dans une page pleine de psychologie, les divers motifs de conversion qui animent les indigènes. Il établit les conditions indispensables du succès : par-dessus tout, une foi vive, une piété profonde, des manières aimables *(a kindly genial manner)*, et conclut par cet aphorisme savoureux : *A missionary frigid in manner is worse than useles*, un missionnaire froid et distant dans ses manières est pire qu'inutile (1).

Ils ont beaucoup travaillé à élever le niveau social et intellectuel de leurs adhérents. Aussi leur influence sur les élèves est notable, plus accentuée que celle des missions catholiques. C'est qu'ils ont toujours disposé d'un budget considérable : ils ont pu créer des œuvres mieux aménagées, plus attirantes. Par ailleurs, leur ministère pastoral est beaucoup moins absorbant ; il leur laisse des loisirs qu'ils peuvent largement consacrer au progrès social, économique, scolaire, agricole de leurs ouailles. Faisant œuvres humataires souvent plus qu'œuvre religieuse, ils ont eu accès auprès d'un public très élargi.

Mais voici le revers de la médaille. Ce qui a fait leur succès dans le passé pourrait expliquer un fléchissement qu'ils sont les premiers à constater. Un peu comme a

(1) *India missionary manual. Hints to young missionaries in India, compiled by John Murdock*, London, 1895.

fait l'Angleterre dans l'ensemble de sa politique, ils ont cessé, chez un peuple foncièrement religieux, d'utiliser les commandes du sentiment religieux. Leurs collèges sont devenus peu à peu des foyers ou d'incrédulité ou de syncrétisme dogmatique. Déjà, en vertu de leur atavisme hindou, prédisposés à s'assimiler les éléments des doctrines nouvelles sans renoncer à leur passé, leurs élèves ont adhéré instinctivement au libéralisme de leurs maîtres. Nous les voyons, — tel, à Madras, un Kandaswami Chettiar, — lancer une *Association des amis de Jésus* où l'on veut unir, par-dessus les barrières des races ou des religions, les âmes de bonne volonté pour étudier, dans la personne du Christ et à son imitation, le secret du simple progrès moral et social. A Bangalore, des protestants unis à des musulmans et à des Hindous, ont célébré une conférence internationale des religions où l'on développa ce thème d'union : toutes les religions ont un même but : l'élévation de l'homme. Chacune représente une certaine vue de Dieu : il faut donc apprécier tous les cultes, ne pas être des sectaires croyant avoir pour soi la vérité totale, mais chercher à côté ce qui manque à notre religion personnelle. Il suffit de feuilleter la *Modern Review* de Calcutta pour se rendre compte du désarroi invraisemblable qui règne dans ces mentalités indiennes formées à l'école du protestantisme.

Devant cette faillite de l'orthodoxie dans leurs collèges, les ministres protestants se sont émus. Une commission anglo-américaine, la *Lindsay Commission*, a été envoyée aux Indes pour établir une enquête minutieuse. Convaincue que la dépréciation de leurs collèges de l'Inde était due pour une grande part à l'affaiblissement de leur rayonnement religieux, les enquêteurs ont proposé que ces maisons de haut enseignement fussent remplacées par d'autres, destinées à devenir comme des universités de

théologie. On y adjoindrait, pour l'apostolat des campagnes, des collèges médicaux où seraient formés des *pioneer educators* et qui deviendraient, grâce à leur double titre, une *missionary force*. Pour doter ces institutions d'un personnel compétent et influent, on ferait venir d'Europe, pour un stage plus ou moins long, des spécialistes dûment rétribués (1). Par contre une autre commission, s'inspirant des sectes libérales, telles que les presbytériens, les épiscopaliens, les baptistes, et qui s'intitulait *Appraisal Committee of Laymen's Foreign Missions*, parcourait l'Inde et le Japon et concluait à des mesures très différentes. Le travail devait s'orienter surtout vers les réformes sociales, les œuvres de bienfaisance. Moins de prosélytisme religieux, beaucoup plus de philanthropie.

Les choses en sont là...

Un tel désarroi parmi les dirigeants du protestantisme qui forment et tiennent en mains une partie de l'élite intellectuelle ne pouvait que favoriser l'élan de la jeunesse vers les doctrines extrêmes. Tandis que les plus fidèles à l'idée chrétienne vont demander au catholicisme la formule complète et la mise en pratique de leur foi, ceux que le protestantisme a élevés en détruisant chez eux toute croyance vont, à l'heure actuelle, à un parti nouveau qui s'intitule le *Self-respect* ou association pour le respect de soi-même. Ce parti, né, il y a huit ans, d'un schisme dans le parti du Congrès (parti de Gandhi), vient de prendre une vitalité nouvelle à la suite du voyage en Russie de deux de ses principaux chefs. Le but avoué du *Self-respect* est la suppression de toutes les injustices et inégalités sociales ; mais le grand moyen préconisé pour y atteindre est la suppression de toutes les religions, causes des malheurs de

(1) *The National Christian Review*, novembre 1932, art. du Dr C. FRIMODT-MOLLER : *Christian Higher Educaiion in India and the proposed Christian medical College.*

l'humanité. Ses attaques, colportées dans toute l'Inde par 117 groupes extrêmement actifs, se concentrent de préférence sur l'unique adversaire vraiment dangereux qu'il ait rencontré sur son chemin : le catholicisme. Un de ses principaux leaders, S. Ramanathan, dénonce avec violence la pratique de la confession, la croyance aux mystères, l'exploitation de la crédulité publique et l'échec du catholicisme dans le relèvement social des basses castes. Par son journal, le *Kudi Arasu*, qui traduit et commente régulièrement les œuvres de Karl Marx et de Lénine, aussi bien que par les discours de ses orateurs et d'une façon générale par tout son fond de doctrines, le *Self-respect* trahit visiblement son inspiration qui est toute bolcheviste. De même que le communisme en France présente la religion comme étant « l'opium du peuple », de même aux Indes le *Self-respect* présente toute pratique religieuse comme une « blague » *(bankum)* (1).

En pratique le *Self-respect* tend à développer, sous le titre de *Sama Dharma*, un parti indien basé sur la négation de toute autorité, de toute religion et de toute caste. Profitant des mécontentements qui peuvent se faire jour parmi les catholiques, il procède à des célébrations laïques soit des mariages, sous forme d'union libre, soit même des baptêmes, sans ministère de prêtre et à grand renfort de discours. Au point de vue anti-capitaliste, le parti s'en prend surtout aux zémindars, propriétaires de grands fiefs de famille, et prône la répartition de leurs richesses entre les petits cultivateurs. Il va sans dire que le *Self-respect* se

(1) Voici quelques titres d'articles parus dans le *Kudi Arasu* sous l'enseigne et le portrait de Lénine, pendant notre séjour aux Indes (numéros des 30 juillet et 6 août 1932 : « Continuation de l'histoire des Soviets et de la société idéale créée en U. R. S. S. Les ignominies des couvents dévoilées : nécessité de supprimer ces institutions. Les convenances du nudisme intégral. Vie de Voltaire, insulteur de Dieu. Bolchevisme, fascisme et hitlérisme : ces deux derniers partis sont des tyrannies exécrables, seul le bolchevisme est idéal. Avis aux missionnaires français : la France est sur le point de passer au communisme.

heurte à la résistance compacte des musulmans, des hindous, et des catholiques. Toutefois, comme nous l'avons dit, ces derniers sont les plus actifs à la riposte. Depuis longtemps déjà le *Rally*, publication mensuelle du Collège Saint-Joseph de Trichinopoly, et le *Catholic Leader* de Madras répondaient chaque jour à ses attaques. On assigne en diffamation et le plus souvent avec gain de cause l'imprimeur du *Kid Arasu* pour ses articles diffamatoires et obscènes. Catholicisme et *Self-respect* ne s'affrontent pas seulement dans les articles de journaux, mais dans les meetings, où il est aisé à nos orateurs de dénoncer, preuves en mains, l'origine bolcheviste du parti. Celui-ci, par crainte surtout de la police qui ne plaisante pas sur ce sujet, cherche à donner le change en ripostant : « Athées, oui, nous le sommes, nous vous le faisons voir, mais nous ne sommes pas bolchevistes, le bolchevisme n'étant pas adaptable à l'Inde. » Enfin le Délégué Apostolique du Souverain Pontife, Son Excellence Mgr Kierkels, a délimité exactement, dans une lettre récente, la position de l'Église catholique dans ce duel :

« Nous combattons le *Self-respect* en tant qu'association sans Dieu, mais le relèvement social et la suppression de l'Intouchabilité qui figurent sur son programme sont en parfait accord avec l'idéal de charité chrétienne et de justice sociale. Si, dans le passé, la minorité catholique a dû subir les influences de l'Hindouisme en tolérant, par exemple, les barrières de castes dans les églises, aujourd'hui que l'élite hindoue rejette ces coutumes comme désuètes, nous sommes heureux de pouvoir enfin entrer dans cette voie du progrès. »

Dieu qui tire le bien du mal permettra peut-être que la campagne du *Self-respect*, si néfaste à plusieurs points de vue, nous ait permis du moins d'entrer plus librement dans le champ des réformes nécessaires en brisant les barrières

matérielles et morales qui ont divisé jusqu'ici les chrétiens de différentes castes (1).

Un mot, pour terminer sur la place occupée par la France dans l'Inde, spécialement dans l'Inde chrétienne du Sud. On peut dire que si elle y existe, c'est par l'apostolat et par la charité. Sur le marché industriel et commercial, sa part est insignifiante : elle fournit des robes de Paris pour les femmes des hauts fonctionnaires anglais, un peu de champagne ou de cognac, — frappés, du reste, de droits exorbitants, — quelques autos de nos grandes marques, noyées dans le flot des voitures anglaises ou américaines, et c'est tout. Notre littérature, notre théâtre sont inconnus du grand public qu'ils n'atteindraient, du reste, qu'à travers de pâles traductions. Nos informations, extrêmement filtrées par les agences anglaises ou allemandes, ne passent guère dans les journaux que sous de minces rubriques à l'occasion d'un changement de ministère — ou d'une catastrophe.

Un seul trait d'union, en vérité : nos missionnaires, Missions étrangères de Paris, Jésuites, Capucins, Lazaristes, Missionnaires de Saint-François de Sales, frères des Écoles chrétiennes, du Sacré-Cœur, de Saint-Gabriel ; nos religieuses : Carmélites, Catéchistes missionnaires de Marie Immaculée, Filles de la Croix, Franciscaines missionnaires de Marie, Petites sœurs des Pauvres, sœurs de la Présentation, sœurs du Cœur Immaculé de Marie, sœurs de Notre-Dame des Missions, sœurs de Sainte-Anne, sœurs de la Providence, sœurs de Saint-Joseph d'Annecy, sœurs de Saint-Joseph de Saint-Jean de Maurienne, sœurs de Saint-Joseph de Cluny, sœurs de Saint-Joseph de Lyon, sœurs de Saint-Joseph de Tarbes, sœurs de Saint-Louis de Gonzague, sœurs de la Sainte Famille, etc...

(1) Voir sur ce sujet l'excellent article du Père GATHIER : *Les Forces révolutionnaires de l'Inde;* dans les *Etudes*, 5 octobre 1932.

Or le merveilleux, le providentiel, c'est que l'action toute morale de ces congrégations contemplatives, enseignantes, hospitalières, en un mot missionnaires, ait réussi à créer dans l'Inde un mouvement indéniable de sympathie pour la France.

Elle a su se faire aimer. Partout où nous avons prononcé son nom, nous avons vu s'épanouir un grand sourire, aussi bien sur le masque douloureux du Paria que sur la figure radieuse de la jeune brahmine, fille des dieux ! Partout, on nous a déclaré : « La France passe ici pour être le champion par excellence de la liberté, mais aussi du désintéressement total. » L'exemple tout proche de Pondichéry, où nous ne faisons pas qu'associer les indigènes à notre administration, mais où nous les incorporons à notre nation et leur donnons des droits égaux aux droits de nos sujets européens, impressionne vivement l'Inde avoisinante. Inutile de parler des prêtres français épars dans l'immense colonie anglaise, chacun sait que, pas plus que leurs confrères belges, espagnols, italiens, ils ne sont venus pour réaliser une rapide fortune et s'en retourner au plus tôt en Europe, mais pour répandre leur idéal de bien, se dévouer et mourir.

Mais ce qui touche plus profondément le cœur de l'Indien, c'est le rayonnement de nos œuvres de charité, si différentes dans le cadre très modeste où elles s'exercent, des institutions anglaises généralement établies dans un décor confortable et quelquefois presque luxueux. Nous avons été ému à Pondichéry de voir dans quelles conditions d'indigence s'exerce le zèle de nos admirables prêtres des Missions étrangères de Paris, sous l'impulsion jeune, alerte, héroïque de leur archevêque — « l'évêque cavalier », — Mgr Colas. Ce prélat, dont l'activité seconde la prière et la méditation de son vénéré prédécesseur, Son Excellence Mgr Morel, est Parisien, ancien élève de la « Rue des Postes. » Il n'échappa que de justesse à l'apostolat de la banlieue

où l'invitait le célèbre défricheur d'Ivry, l'abbé Gautherot, pour se dévouer à l'apostolat indien. Il faut voir avec quel langage, direct, clair comme du cristal, il parle à ses prêtres, — les uns vieux broussards à la tête chenue, les autres jeunes encore, mais déjà minés par les privations et l'intense labeur, tous pauvres, très pauvres, animateurs pourtant d'œuvres touchantes de miséricorde.

Nous nous souviendrons toute notre vie de cette crèche de Tindivanam alimentée par le zèle du P. Gavan Duffy et entretenue par quelques pauvres sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Dans une salle au sol de terre battue, de petites caisses suspendues au plafond sont des berceaux. Des petits êtres mourants sont là, qui ont été abandonnés par leur mauvaise mère, et — soupçonne-t-on — munis d'un poison lent pour qu'ils ne survivent pas, sans toutefois mourir avant d'avoir été recueillis, par crainte de la police ! De fait tous ces petits ont le ventre ballonné, les bras et les jambes de la minceur d'une baguette, les yeux larmoyants dans des têtes d'hydrocéphales. Malgré les soins, presque tous meurent, mais reçoivent du moins le baptême. De cette case déjà des milliers se sont envolés pour le ciel. J'en aperçois un qu'on ne peut tirer de son attitude maniaque : toujours à genoux, le front contre la couverture dans le geste de l'*asirvadam* indien. A cette posture obstinée continuelle, son visage s'est déjà aplati, son front amolli, son nez presque effacé. Un peu plus loin, deux petits garçons de deux à trois ans, qui ont le vice de manger de la terre, ont dû être attachés comme deux petits prisonniers à une corde qui ne leur permet pas d'atteindre le sable de la cour. Et les sœurs françaises sont là, qui, tout le jour et toute la nuit, vont d'une caisse à l'autre, d'une agonie à l'autre, soulagent comme elles peuvent les petits corps souffreteux et libèrent les âmes blanches.

Le plus tragique, ce sont les léproseries. A Kumbakonam, nos intrépides catéchistes missionnaires de Marie ont créé, dans une ville presque totalement païenne, crèches, dispensaires, orphelinats et léproseries. L'une d'elles, rivée depuis des années aux soins des plus épouvantables ulcères de l'humanité, est devenue elle-même lépreuse. Elle ne peut plus marcher ; mais dans son fauteuil roulant on la traîne encore au milieu de ses malades : elle leur fait le catéchisme. Quelle puissance revêtent, tombant de ses lèvres boursouflées, les divines leçons de la patience et de la croix ! Quelle lumière prennent, à passer par ces prunelles profondément enfoncées dans le masque léonin, les radieuses maximes de l'Évangile. Tout autour de cette oasis de la charité, le paganisme s'étale violemment. A deux pas de là, c'est le célèbre *Teppakulam*, le vaste étang sacré où vont affluer bientôt, pendant sept jours, plusieurs millions d'Indiens affolés de mysticisme trouble ; ce seront les sacrifices, les hallucinantes processions nocturnes... Ici l'horreur contamine, là elle vivifie (1).

Je me souviens qu'il y a quelques années, parcourant les cités, les bourgades de l'Amérique du Sud, bien souvent, quand j'apercevais un signe de bonté humaine ou de la divine charité, un dispensaire, un refuge, un orphelinat, une Croix-Rouge, et que je remontais aux origines, je trouvais une inspiration française. De même, en traversant, cette fois, cette partie de l'Inde immense, j'ai pu faire la même constatation. Qu'il me soit permis de le dire, j'ai retrouvé la France véritable.

(1) Le 20 janvier 1934 on nous écrivait de Kumbakonam : « Nous recommandons à vos prières l'âme de notre très chère Sœur Caroline du Tabernacle, celle que Notre-Seigneur honorait, depuis vingt ans, de la Croix de la lèpre et qui avait été si heureuse de votre visite à la Léproserie du Sacré-Cœur ! Le Bon Dieu l'a rappelée à Lui après de grandes dernières souffrances supportées comme toute sa maladie simplement et généreusement. Son départ a été une désolation pour tous nos chers lépreux. »

Quand on revient avec de telles expériences, on emporte avec soi dans le cœur une réserve d'optimisme et d'espoir. On peut braver sans crainte l'atmosphère de dépression passagère où l'on risque de se trouver enveloppé en remettant le pied sur le môle de la terre natale. Bien des erreurs... bien des fautes... Mais au jour des rétributions, dans un des plateaux de la balance divine, l'Ange de la France pourra jeter la croix de cuivre d'un Père de Foucauld ou le chapelet de bois de la sœur lépreuse de Kumbakonam.

ÉPILOGUE

SAINT FRANÇOIS-XAVIER TEL QUE JE L'AI VU

Quand saint François-Xavier mourut dans l'île de Sancian, le 3 décembre 1552, son corps, qui avait gardé toutes les apparences de la vie, fut déposé dans un cercueil où on l'enveloppa et le recouvrit d'une abondante quantité de chaux vive hydratée, afin que les chairs étant ainsi rapidement consumées, il fût possible au vaisseau portugais qui devait bientôt lever l'ancre, d'emporter ces ossements nus.

Lorsque, deux mois plus tard, le vaisseau portugais *Sainte-Croix* fut prêt à mettre à la voile, le capitaine envoya un de ses hommes vérifier si le « squelette » du P. Maître François se trouvait en état d'être emporté. Quel ne fut pas l'étonnement du matelot quand, ayant ouvert le cercueil, et en ayant retiré la chaux, il trouva le corps parfaitement souple, frais, coloré, comme vivant. Courant aussitôt au navire, il y fit part de sa merveilleuse découverte à ses compagnons qui accoururent avec lui au tombeau et emportèrent la bière, non sans l'avoir remplie à nouveau de la chaux qu'elle avait contenue, sur le pont du *Sainte-Croix*.

Un mois après, le 22 mars 1553, le cercueil, parvenu à Malacca, était ouvert une seconde fois, sans que la traversée eût changé le moins du monde l'état de ce corps parfaitement conservé.

Mais déjà allaient commencer à l'égard d'une aussi précieuse relique ces maladresses et ces brutalités dont la série devait se poursuivre pendant plus de trois cents ans. En effet, après les obsèques solennelles et la procession à travers la ville, le corps

du saint fut tiré du cercueil pour être enseveli à la mode portugaise, en pleine terre. Les coolies chargés de creuser la fosse, l'ayant faite beaucoup trop courte et profitant du manque de surveillance, y firent pénétrer le corps à toute force. Ils replièrent violemment la tête sur la poitrine et tassèrent si brutalement la terre par-dessus que des cailloux aux arêtes aiguës pénétrèrent dans la joue droite, affaissèrent l'extrémité des narines et produisirent une ouverture dans le côté gauche du thorax. De ces blessures, il jaillit du sang parfaitement frais, comme devaient en témoigner les procès-verbaux des expositions ultérieures. Dieu, sans doute, avait permis ces violences pour faire ressortir davantage le caractère miraculeux de la conservation de ces chairs ainsi pétries et malmenées par la rudesse des hommes.

Amené enfin à Goa, le 15 mars 1554, le corps de saint François-Xavier y fut examiné officiellement, deux ans plus tard, par les docteurs Saraïva et Ribeiro dont nous avons les attestations officielles : « Le corps entier, disaient-ils, est conservé de telle manière qu'on ne peut expliquer cette préservation par aucun procédé artificiel. »

L'état de la vénérée relique se prolonge sans changements notables jusqu'au début du dix-septième siècle. A cette époque, le Pape Paul IV, voulant avoir à Rome un membre insigne de saint François-Xavier, demande qu'on détache l'avant-bras et la main droite — cette main qui avait baptisé tant de milliers d'infidèles ! — et qu'on les envoie à Rome pour y être vénérés dans l'église du Gésu. Il est ainsi fait. Mais à partir de ce moment, surtout, le corps du Saint va entrer dans une seconde phase de préservation, non plus avec toutes les apparences de la vie — la couleur, la souplesse, le sang demeuré frais, — mais par une sorte de dessiccation naturelle, tellement lente qu'elle est loin, à l'heure actuelle, d'avoir fait disparaître les traits merveilleusement conservés du visage. Dessiccation sans corruption aucune.

J'en viens à mes souvenirs personnels. En 1922, lors des fêtes du troisième centenaire de la canonisation de saint François-Xavier, l'Espagne demanda que la main droite du Saint, vénérée à Rome, lui fût confiée. Cette faveur lui fut accordée.

Les fêtes du tricentenaire terminées, à son tour la France implora la faveur de pouvoir, au passage, exposer la relique à la vénération des fidèles. Je fus désigné pour l'escorter de la frontière d'Espagne à la frontière d'Italie, par le pays basque français, patrie de ses aïeux paternels, Toulouse, Bordeaux, Paris, Lyon, Marseille, et les villes du littoral méditerranéen.

De ce voyage, où j'avais sans cesse devant mes yeux, à travers la glace du reliquaire, dans les longues heures de train comme dans les expositions organisées dans les villes, cette main absolument intacte, avec ses doigts très fins un peu inclinés, sa paume où semblent courir encore des traînées de sang coloré, il m'était resté une hantise : voir un jour de mes yeux, dans sa tombe glorieuse, à Goa, le visage même de mon saint de prédilection.

Dix années s'écoulèrent sans que rien ne parût rendre vraisemblable l'événement que j'avais tant désiré, lorsque, contre toute attente, je fus désigné pour aller faire un voyage d'enquête sur la Mission du Maduré. Aussitôt la hantise du même rêve se présentait à moi : « Ne pourrais-je pas voir saint François Xavier? »

Le vénéré archevêque de Goa, Mgr de Castro, nous a dit lui-même sa stupeur au reçu de la demande que nous lui faisions adresser le jour même de la fête du saint, le 3 décembre dernier, appuyant notre requête sur un désir de Rome de posséder un état photographique et un rapport documentaire sur l'aspect que présente actuellement le corps de saint François-Xavier : « On me demande l'impossible, dit-il, à son secrétaire particulier, Mgr Fragoso. Quand bien même, moi, j'y accéderais, le Gouverneur général s'y opposerait certainement. N'en parlons plus. »

« Or, le lendemain, — nous citons toujours le pieux Prélat — je me sentis poussé, par une impulsion intérieure, à tenter, malgré tout, l'impossible démarche. Comme agissant en rêve, j'écrivis au Gouverneur général... Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand il me répondit : « En cette affaire de caractère purement religieux, je m'en remets entièrement à l'avis de Votre Excellence et j'approuve tout ce qu'elle décidera. » Je n'avais plus à hésiter. Le doigt de Dieu était là. »

Arrivés à Goa, où nous attendait l'accueil le plus paternel, le bon Patriarche nous dit : « Quand désirez-vous que l'on procède à l'ouverture? » C'était le 5 janvier, veille de l'Épiphanie dont le nom signifie « la grande manifestation ». Je répondis aussitôt : « Excellence, demain matin. » — « Demain matin ! s'écria le vénérable prélat ! y songez-vous ! Mais le Gouverneur général devra être là ! Il n'est pas prévenu. Sera-t-il prêt? » Je répondis avec une assurance qui abasourdit l'archevêque : « Excellence, il le sera. » — « Ah ! ces Français, ces Français », s'exclama Mgr de Castro. Et, décrochant sur son bureau l'appareil téléphonique, il se mit à causer. J'entendais ses questions. Je suivais, sur son beau visage coloré qu'encadrait une longue barbe d'un blanc de neige, les réponses. Il souriait. Enfin, il posa son récepteur et laissa tomber : « C'est entendu, demain, jour de l'Épiphanie, à 10 heures. »

Le 6 janvier, au matin, nous arrivions à Vieille-Goa en compagnie du P. VAN SPREEKEN, chargé d'établir un film documentaire et une série de clichés sur le corps du grand apôtre des Indes (1).

Le secret avait été bien gardé. Déserte était la place qui règne devant la somptueuse façade dont les pierres massives arrivèrent jadis d'Europe toutes sculptées par les artistes de la Renaissance ; fermée soigneusement la riche église. Devant l'ancienne maison professe, attenante au temple, trois ou quatre autos seulement : celles du Gouverneur général et de sa famille, celle du Patriarche.

Nous traversons les salles nues de la Résidence, parloirs muets ; nous longeons le cloître où s'alignent des tableaux de peinture plus que médiocres, rayés par l'ombre mouvante des palmiers. Nous voici seuls, dans l'église, devant la chapelle où

(1) Le Père van Spreeken, l'un des quatre ou cinq jeunes jésuites hollandais qui se sont donnés récemment, avec tout leur cœur, à la Mission française de Madagascar central, a été appliqué depuis peu, au service cinématographique des missions où il s'est révélé très vite un maître éminent. Il a déjà édité les films suivants que connaissent beaucoup de nos lecteurs : *Les foules blanches de l'Ile Rouge*, *Vie ardente au Pays hova*, *Aventure d'Ikely*, *A travers le Betsiléo*, *Rakoto au cœur fort*. Il a travaillé aussi avec nous, à un film sonore et un scénario sur notre Mission du Maduré.

rougeoie paisiblement une lampe. A genoux sur les dalles, tous nous prions...

Le trésor qui est cher à la chrétienté tout entière, le corps du saint repose encore, là-haut, au-dessus des entablements de marbre, dans cette merveilleuse châsse d'argent massif, ciselé et ajouré, don princier des anciens ducs de Toscane. Il avait droit, après la dernière ostension, à un sommeil de neuf ans encore, dans son temple somptueux, parmi les décombres des palais abolis et dans le murmure silencieux des palmes...

Ce sommeil, nous sommes venus d'Europe le troubler...

Je me félicite de n'avoir pas déchiffré à ce moment les écussons anciens qui se dressent très haut dans les encoignures de la chapelle. J'y aurais lu, sur le blason de droite : « *Ne suscitetis dilectum*... N'éveillez pas mon bien-aimé... » L'injonction du *Cantique des Cantiques!* Je ne l'ai découverte que le lendemain.

Quelques ombres passent, là-bas, dans le halo de la lampe : le chanoine Franklin de Sà, le prêtre pieux, grave et doux qui, loin de vouloir défendre le cher dépôt dont il a la garde, nous le livrera, religieusement, scrupuleusement, de tout son cœur ; son vieux sacristain, Francisco Xavier Siqueira, qui veille sur la châsse depuis quarante-six ans, a vu dejà six expositions solennelles et, comme son maître, obéit en silence, respecte et prie ; l'aide-sacristain, Cipriano Gomez, qui a quatorze ans de service auprès de saint François-Xavier, six jeunes ouvriers que le bon chanoine a choisis entre tous, il sait pourquoi.

Déjà, le Père van Spreeken a installé ses caméras et ses objectifs dans le cloître attenant à la chapelle et que baigne la clarté des matins d'Orient. Il est prêt. Dix heures viennent de sonner à la cathédrale voisine où l'office vient de finir. Le chapitre nous a rejoints. On peut commencer... Saint François-Xavier, vous pardonnerez, vous voulez, je le sais.

Alors, un ouvrier monte auprès du sarcophage d'argent qu'une passerelle provisoire réunit à la muraille. Il coupe avec des ciseaux le ruban de soie blanche qui entoure la châsse et en brise le scellé. Entre ses mains, une clef tourne sur l'un des panneaux de fond, qui s'ouvre. Le bout étroit du cercueil, correspondant

à la place des pieds, apparaît dans sa housse blanche rayée de galons jaunes.

L'Indien saisit l'extrémité du blanc cercueil qui obéit aussitôt, glisse, s'allonge dans l'arcade béante de la châsse d'argent.

Debout, sur les marches et les tables du mausolée, les jeunes ouvriers lui font, de leurs bras allongés, un appui, le descendent enfin avec d'infinies précautions.

Sur les indications du chanoine Franklin, huit membres du Chapitre ont successivement glissé leurs épaules sous le précieux fardeau. La porte latérale s'ouvre sur le cloître et le petit cortège — si différent de celui qui doit fendre avec peine la foule aux jours d'ostension décennale — s'avance sous les arcades blanches. Derrière les porteurs, une torche à la main, Mgr le Patriarche, le Gouverneur général, le doyen du Chapitre, puis quelques prêtres, les ouvriers, c'est tout. Par discrétion, Mme la générale Craveiro Lopez, ses enfants et petits-enfants, nous ont précédés dans le cloître où ils attendront à l'écart le moment où ils pourront vénérer la sainte relique.

A quelques pas de la porte, le cercueil est posé sur une longue table recouverte d'un tapis.

Voici le moment très grave, celui dont avait rêvé toute notre jeunesse religieuse. Sous nos yeux et devant la caméra du P. van Spreeken dont l'objectif les suit, tour à tour le Gouverneur général, le Patriarche, l'administrateur du Bon-Jésus, après avoir rompu les rubans de soie rouge qui enveloppent le cercueil et brisé les sceaux qui les fixent, font tourner dans les serrures du coffre leurs clefs d'argent. Ils s'arrêtent. Alors, au milieu d'un grand silence, le vénérable archevêque, doucement, soulève le couvercle du cercueil. Tous les assistants sont tombés à genoux.

Ce n'est encore qu'un voile, un long voile de satin blanc sous lequel se dessine une forme humaine : l'exhaussement fait dans le tissu par une tête, une poitrine que barre un bras replié sur elle, les pieds très droits. Le prélat le soulève. C'est une main qui apparaît d'abord et près de laquelle brillent le pommeau et la plaque d'or d'un bâton de commandeur, — celui des vice-rois et gouverneurs de Goa. On lit sur la plaque : PETRUS, REX

PORTUGALIAE... Le Portugal ! Oui, c'est le premier mot de reconnaissance que dit le Saint de Navarre... Le Portugal qui, seule des nations chrétiennes, sut lui donner, pour réaliser ses rêves de pacifiques conquêtes, cela seul dont il avait besoin : la coque d'un navire et l'ombre d'un drapeau.

Un dernier voile recouvre encore le visage. Le Patriarche des Indes le soulève...

Ce visage qui, au dire de témoins irréfutables, conservait encore, en novembre 1614, soixante-deux ans après la mort le coloris et la fraîcheur de la vie, donne très exactement, au premier abord, l'impression d'une maquette en terre brune ou encore d'une sculpture sur bois. Mais si le teint n'est plus d'un vivant, *l'expression est indiciblement vivante.* Pour la mieux saisir, il faut considérer les traits de trois quarts. Ainsi, on n'aperçoit pas, sur la joue droite, le coup de pioche ou de pelle qui lui fut porté par un fossoyeur maladroit, lors de la brutale réinhumation de Malacca en mars 1553.

Voici les yeux sous les paupières, bombées et abaissées avec une gravité impressionnante : ces yeux qui ont plongé dans les immensités de l'Inde païenne et les ont convoitées toutes pour le Christ ; le front où s'agitèrent d'abord, à Paris, les rêves de gloire, où mûrit un jour la suggestion d'Ignace : « François ! François ! que sert-il à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient un jour à perdre son âme? » — La bouche qui jeta les deux cris éperdus : « Satis ! Assez de joie, Seigneur ! Assez d'ivresse ! » et : « Amplius ! Encore plus de travaux, Seigneur, et de peine ! Encore plus ! »

Cette expression est d'un saint et ne peut être que d'un saint. Rien de la fougue du conquérant que cherchent trop souvent à traduire nos images et nos statues. L'ardeur est tout intérieure, concentrée dans l'humilité totale, l'effacement volontaire, l'abnégation absolue. Dans la soirée, après que nous eûmes achevé le travail de nos relevés techniques, nous avons médité longuement devant ce visage, dans la sacristie où nous avions transporté le saint corps. La lumière tamisée du soleil couchant et la pénombre des voûtes l'enveloppaient d'une clarté plus douce que celle des cloîtres ouvrant sur le jardin.

Ainsi étendu, la tête posée sur les coussins, la main gauche sur la poitrine, les pieds ramenés l'un contre l'autre, joints, l'ouvrier des grandes prouesses apostoliques semblait dire : « Moi, je ne suis rien... Je suis le serviteur... soumis, rangé aux vouloirs divins... Moi, je ne compte pas. C'est Lui... Je fus l'instrument « intimement uni à la main qui commande », dont a parlé mon Père, Ignace... Voyez, je suis frêle, moi que vous avez cru fort ; petit, moi que vous avez dit grand... Ma main, presque fluette... Non une main de travailleur... *Infirma mundi elegit Deus...* »

De fait, tout, dans cette apparition, contraste avec le lancé, le truculent, le pompeux de toutes ces figures symboliques et de ces inscriptions en lettres d'or — *Nihil horum vereor... Major in occasu... Vox inimica fugat!* — de ces guirlandes et de ces écussons, de ces anges dodus et de ces allégories qui chargent les porphyres, les carrares ou les bronzes du flamboyant tombeau. Petite est la tête en forme de V, du type basque le plus marqué ; petite, la bouche extrêmement gracieuse dont les lèvres laissent apercevoir le bout des deux rangées des dents de devant, fines et brillantes à ravir, intactes, sauf une des incisives supérieures qui manquait déjà en 1782 ; petite, nous l'avons dit, la main aristocratique aux doigts déliés, doucement ployés, dans le même état de conservation que la main droite vénérée à Rome. Le nez a dû être assez grand, à en juger par l'ossature, car les narines sont nettement affaissées au-dessous de l'arcade, comme le notait déjà le rapport de la seconde exhumation en août 1553, neuf mois après la mort, six mois après le sauvage ensevelissement de Malacca : *O nariz amassado pela mema causa... uma pedra aguda que o penetrou a força de masso.* Très grands aussi les yeux sous les paupières bombées et abaissées avec une gravité impressionnante. Fermes, enfin, les deux pieds, bien qu'ils subissent, depuis près de quatre siècles, l'assaut indiscret des dévotions les plus démonstratives de la part de gens du peuple qui ne se possèdent pas (1).

(1) On ne saurait dire du corps de l'illustre apôtre qu'il se trouve *a carne cuberta com toda a sua cor por cima...* « en chair couverte avec toute sa peau pardessus », selon l'expression du docteur Ambrosio Ribeiro qui le reconnut offi-

Quand, au prix d'un travail minutieux qui dura plusieurs heures, le P. van Spreeken eut photographié et filmé sous de nombreux aspects le visage, la main, les pieds du saint, celui-ci fut transporté, comme nous l'avons dit, dans la grande sacristie et exposé.

Alors seulement, les personnes que la rumeur publique, éveillée par le mouvement des autos dans la ville morte, avait prévenues, furent admises au baisement des pieds. Nous avons pu avoir ainsi une idée de ce qui se passe aux jours d'ostension solennelle. En moins de quatre heures, près de cinq cents fidèles et païens, enfin au courant du grand secret, étaient venus de Nova Goa et des villages environnants assiéger les portes de l'église soigneusement fermées. Il fallut bien leur ouvrir. Alors sans confusion, sans désordre, mais dans un silence religieux et une discipline méritoire, ces familles portugaises de la capitale, ces coolies des champs, ces ouvriers avancèrent entre les barrières hâtivement dressées. La plupart baisaient avec respect les pieds découverts ; d'autres, après les avoir effleurés de la main, baisaient cette main qui avait touché ; mais d'autres, les femmes surtout, voulaient y poser leur front en le remuant, en l'appuyant... Le prêtre intervenait alors, mais toujours trop tard. Il se présenta des Hindous portant sur leur front le trident symbolique ou les barres de cendre : très respectueusement, ils imitèrent les chrétiens. De jeunes mahométans enle-

ciellement le 1er décembre 1556. Cette célèbre relique est l'une de celles qui ont le plus souffert des exhumations, des voyages, des processions et surtout des indélicatesses et des larcins d'une piété mal comprise. Mais le surprenant — pour ne rien dire de plus — est que les parties les mieux conservées de ce corps si souvent maltraité sont précisément celles qui sont découvertes, exposées aux hommages des fidèles : les pieds, la main et la tête. On se demandera peut-être pourquoi, depuis longtemps, ce précieux trésor n'a pas été enfermé dans un cercueil de verre où on pourrait le contempler sans le détériorer. Ce serait hélas ! compter sans les exigences de la dévotion indienne qui estime que rien ne vaut si on n'a pas touché, *appuyé*, des lèvres, du visage, du front, de la poitrine même et des mains. Il ne faut pas oublier que 60 ou 70 pour 100 des centaines de milliers de pèlerins qui défilent à chaque ostension devant le saint sont des hindous, des bouddhistes, des musulmans, habitués à ces sortes de manifestations d'une piété furieuse.

vaient leurs savates pour approcher du cercueil. On sentait que l'Apôtre des Indes était leur bien à eux tous, puisque tous ils étaient Indiens. Un de ces musulmans vint prier à son tour. Il portait sur la partie gauche du visage une sorte d'énorme goitre violacé, horrible à voir. De la main, il toucha la Relique, puis son mal, et s'en alla. Il vint encore, d'un village par delà le fleuve, un grand jeune homme, hier élève du séminaire, frappé de démence. Pour réprimer son agitation, il avait fallu lui mettre un solide garrot de fer aux chevilles. Du fond de l'église, il se mit à crier. On voulait l'éconduire. J'allai à lui et l'amenai doucement auprès du saint. Il se laissait faire comme un grand agneau, disant comme l'agneau : « Bé ! Bé ! » en portugais : « Bien ! Bien ! », et répondait à haute voix en latin aux prières que je lui suggérais : *Pater... Ave... Gloria...* Saint François l'a-t-il guéri? Jamais ses miracles — et ils sont nombreux — ne se sont accomplis avec éclat et sur place, mais toujours comme dans le verset évangélique : « Il se retira dans sa maison et se trouva guéri. » Le séminariste dément se retira aussi, après avoir longuement posé son front sur les pieds bénis, priant, plus calme, entre nos bras... Saint François-Xavier, l'avez-vous guéri?...

Enfin, des mamans, des hommes aussi, vinrent poser dans le cercueil, comme dans un berceau leur petit de quelques mois et ils faisaient toucher des brassières et des langes.

Mais les précieuses heures s'étaient écoulées. L'ombre envahissait la haute et spacieuse salle, éteignant les dorures des panneaux. Des ouvriers revissaient le couvercle de la bière.

Alors, devant le corps encore découvert, le petit cortège du matin de nouveau rassemblé, quelques privilégiés qui s'étaient fait oublier, le pieux Patriarche éleva la voix. Avec des mots très simples, très doux, il précisa la raison de cette cérémonie intime. Rome lui avait fait entendre qu'il lui serait agréable d'obtenir, par le ministère d'un opérateur et d'un chroniqueur spécialisés, un état documentaire de la glorieuse Relique. Le vœu de Rome était un ordre pour lui. Il se félicitait d'avoir pu le réaliser : « Fermez, dit-il, maintenant ce cercueil. Il ne se rouvrira plus de neuf ans. »

A notre tour, nous prîmes la parole, en français d'abord, puis en espagnol, langue intelligible aux Portugais, pour remercier les autorités et féliciter le peuple de sa confiance, sa docilité, sa ferveur : « Je dirai en France, ajoutai-je, que nulle part dans les Indes, je n'ai trouvé aussi vivante qu'ici cette foi catholique implantée en ce pays par vos aïeux, pour l'éternel honneur du Portugal et pour la plus grande gloire de Dieu. »

Après qu'on eut donné lecture du procès-verbal de cette ostension privée, le Patriarche étendit de nouveau, d'abord sur le vénéré visage, puis sur le corps de saint François-Xavier, les deux voiles, abaissa enfin doucement le couvercle. Dans ses mains, celles du gouverneur général et du chanoine Franklin, les trois clefs d'argent tournèrent dans les serrures. On apposa ensuite les cachets...

Puis, Monseigneur l'évêque auxiliaire de Goa, Mgr Fragoso, secrétaire particulier du Patriarche, le P. van Spreeken et moi, nous prîmes le cercueil sur nos épaules, suivis des autorités et des membres du Chapitre portant des cierges et priant à voix haute. La petite procession pénétra dans le vaste temple plongé déjà dans l'obscurité et qu'éclairaient nos torches.

Quelques instants après, là-haut dans sa châsse d'argent filigrané, au-dessus des quatre autels accotés à son mausolée, saint François de Jassu de Xavier avait repris son séculaire sommeil... *Ne suscitetis dilectum.*

Quand, il y a deux ans, en disant notre première messe en pays de mission, à Madagascar, nous avons lu dans l'office du jour ces paroles de l'Évangile : « Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! » nous ne soupçonnions pas encore la beauté des promesses du Seigneur...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE I

INTRODUCTION. — Les portes de l'Inde V

PREMIÈRE PARTIE

INTOUCHABLES ET FILS DES DIEUX

CHAP. Ier. — Les intouchables 3
— II. — Le Christ chez les Parias 17
— III. — Les Fils des dieux 29
— IV. — Psychologie hindoue : l'obsession mystique 49
— V. — La Croix sur la Gopürah ou la Conversion des Hautes Castes 75
— VI. — La Croix sur le Toppou ou la Conversion des Brahmes 91

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉVANGILE EN CHAR A BŒUFS

CHAP. Ier. — Les missionnaires du Maduré 105
— II. — Sur les pas de saint François-Xavier 127
— III. — La vallée de Watrap 153
— IV. — Les chrétientés anciennes : Madura et le Marava ... 183
— V. — L'espoir de demain : Shembaganur 217
— VI. — L'Inde devant l'avenir 233

ÉPILOGUE 251

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1934. 45102.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Recherches zoologiques dans les provinces centrales de l'Inde et dans les régions occidentales de l'Himalaya. par Guy BABAULT. Grand in-8° avec 80 reproductions photographiques hors texte et 4 cartes..... 64 fr.

Voyage aux Indes d'une escadre française (1690-1691), par Robert CHALLES. Publié par A. AUGUSTIN-THIERRY. In-8° écu avec trois gravures et une carte hors texte..... 16 fr. 50

A travers l'Inde, par le capitaine CLAUDE-LAFONTAINE. In-16. 15 fr.

Essai sur l'évolution de la civilisation indienne, par le marquis DE LA MAZELIÈRE. Deux volumes in-16 avec gravures hors texte et une carte 2 vol..... 54 fr.

Un séjour dans l'île de Ceylan, par J. LECLERCQ. In-16 avec seize gravures hors texte et une carte..... 20 fr.

Sous le soleil de l'Inde, par A. MAUFROID. In-16..... 18 fr.

De Paris à Bénarès et Kandy, par le docteur MIGNON. Grand in-8° avec 118 illustrations et gravures hors texte, par Albert BESSÉ. Prix..... 60 fr.

L'Ame de l'exilé. *Souvenirs des voyages de Monseigneur le duc d'Orléans,* par le docteur Joseph RECAMIER. In-8° orné de vingt et une gravures et d'un portrait hors texte..... 20 fr.

Route des Indes, par E.-M. FORSTER. Roman traduit de l'anglais par C. MAURON. In-8° écu sur alfa..... 15 fr.

Sur les traces du Bouddha, par René GROUSSET. In-8° écu, avec dix photographies hors texte et une carte..... 20 fr.

Voyage d'une Parisienne à Lhassa. *A pied et en mendiant de la Chine à l'Inde à travers le Thibet,* par Alexandra DAVID-NEEL. In-8° écu avec vingt-huit gravures et une carte..... 20 fr.

Au pays des brigands-gentilshommes. *Grand Tibet,* par Alexandra DAVID-NEEL. In-8° écu avec vingt-six gravures hors texte et une carte..... 20 fr.

Mystiques et magiciens du Thibet. par Alexandra DAVID-NEEL. Préface de A. D'ARSONVAL, de l'Académie des sciences. In-8° écu, avec 26 gravures hors texte..... 20 fr.

PARIS (FRANCE). TYP. PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1934. 45102.

BV
3265
.L7

LHANDE
L'Inde sacree

147
5

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

11 358 886

BV3265
.L7

CWIET LIBRARY

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
11 358 886